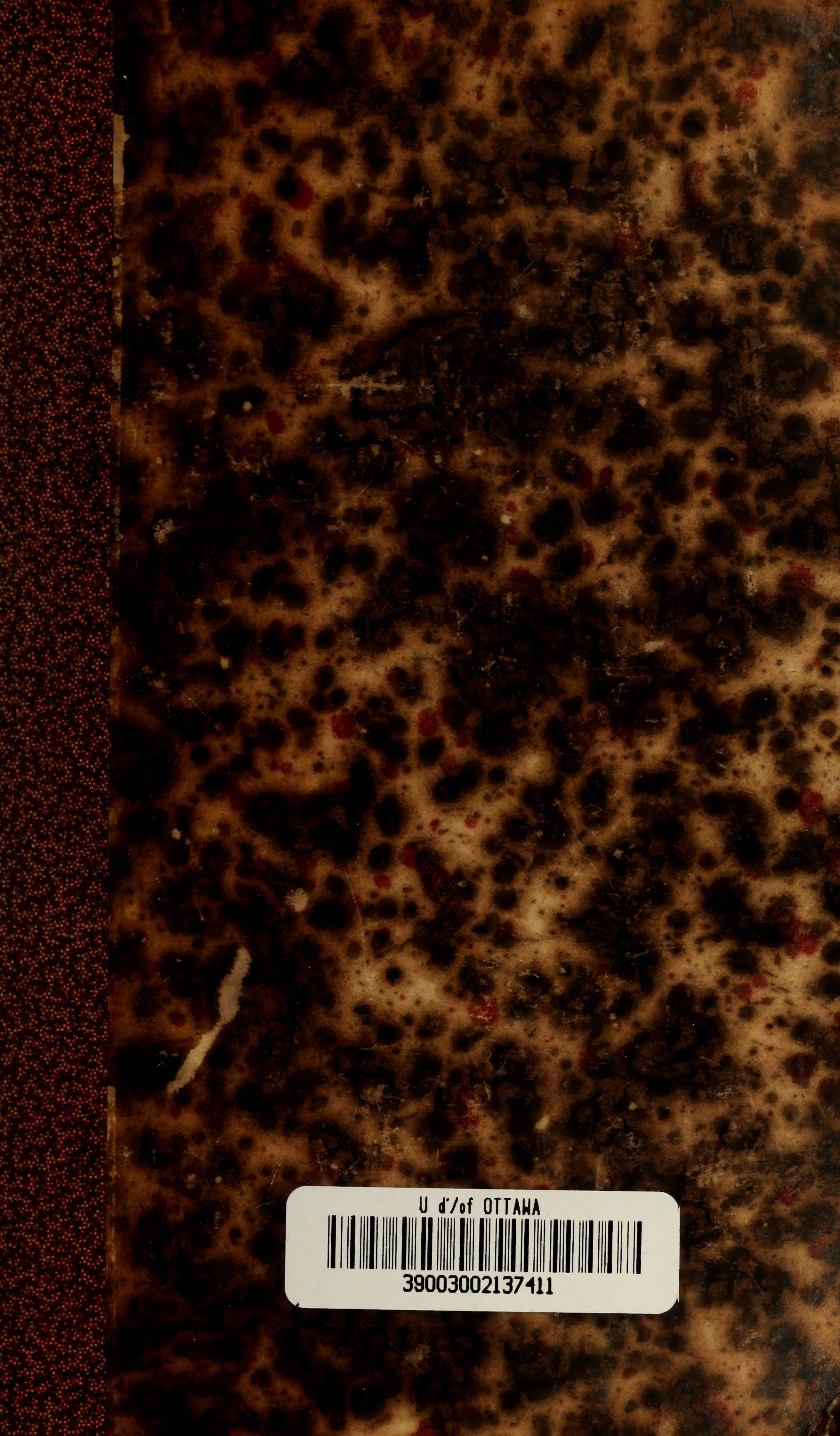

U d'/of OTTAWA
39003002137411

THÉATRE

CHOISI

DE G. DE PIXERÉCOURT.

TOME QUATRIEME.

NANCY, IMPRIMERIE DE RAYBOIS ET Cie, RUE SAINT-DIZIER, 125.

THÉATRE

CHOISI

DE

G. DE PIXÉRÉCOURT,

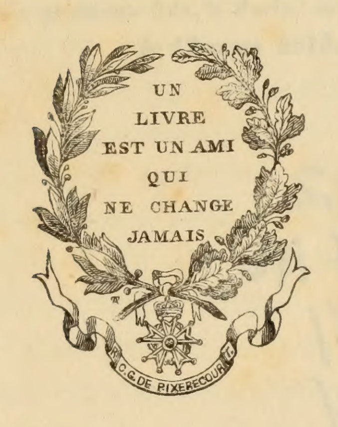
PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION PAR CH. NODIER,

ET ILLUSTRÉ

PAR DES NOTICES LITTÉRAIRES DUES A SES AMIS, MEMBRES DE L'INSTITUT, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ET AUTRES HOMMES DE LETTRES.

AVEC LE PORTRAIT DE L'AUTEUR, GRAVÉ SUR ACIER PAR BOSSELMANN, D'APRÈS MADAME CHERADAME.

TOME QUATRIÈME.



NANCY.
CHEZ L'AUTEUR, COURS D'ORLÉANS, 21.
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.
1843.





LA FILLE DE L'EXILÉ,

OU

HUIT MOIS EN DEUX HEURES.

MÉLODRAME HISTORIQUE EN TROIS ACTES.

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE PICCINI.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 19 mars 1818.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Dans un roman plein du charme qu'elle répandait sur toutes ses productions, Madame Cottin a développé l'acte d'héroïsme le plus étonnant qu'ait jamais conçu et exécuté l'amour filial. Elle a retracé l'action sublime d'une fille de seize ans, qui a osé entreprendre seule, à pied, un voyage de quatre mille verstes, (environ neuf cents lieues) à travers des forêts immenses, des marais impraticables, et des déserts de glace, dans l'espoir d'obtenir la liberté de son père. J'ai pensé que ce fait historique serait fort touchant au théâtre. Mais une pièce soumise aux règles sévères de notre scène aurait-elle offert tout le charme du roman d'*Elisabeth ?* Cet intérêt qui s'attache principalement à un voyage que l'héroïne a mis huit mois à effectuer, peut-il résulter de la représentation d'un drame assujetti à la règle des vingt-quatre heures? j'en doute. J'ai toujours pensé que, pour atteindre au théâtre le degré d'intérêt qu'inspire la lecture de ce roman, il fallait que l'on vît *réellement* voyager la jeune fille. D'après cette opinion, erronée peut-être, mais dont j'étais fortement imbu, j'ai tracé un tableau dramatique divisé en trois parties, dont chacune présente la situation d'Élisabeth dans un lieu fort éloigné de l'autre. Ainsi, dans la première partie, l'action se passe au fond de la Sibérie; dans la seconde, à moitié chemin, à peu près, de

Tobolsk à Pétersbourg et, enfin, dans la troisiéme, à Moscou.

Si j'ai osé cette fois m'affranchir des régles qui prescrivent l'unité de temps et de lieu, j'espère que le public voudra bien me savoir quelque gré des efforts que j'ai faits pour conserver du moins l'unité d'action la plus nécessaire à tout ouvrage dramatique.

Sans doute un pareil exemple serait dangereux s'il était suivi, et l'on pourra me reprocher de l'avoir donné ; mais, encore une fois, la nature du sujet m'a paru l'exiger. S'il est possible que cette licence soit tolérée sur un théâtre français, c'est peut-être dans cette occasion ; en morale surtout, les belles actions ne sauraient être trop publiées, trop connues, et je persiste à croire que celle-ci aurait perdu presque tout son intérêt, si on l'avait présentée dans un drame régulier.

NOTICE

SUR LA FILLE DE L'EXILÉ.

Paris, 7 mars 1842,

Ainsi que l'a déjà remarqué un homme d'esprit, nous conservons de nos premières jouissances dramatiques un long et doux souvenir. Sous ce rapport, la plupart de nos contemporains doivent à M. de Pixerécourt un juste tribut de reconnaissance. Quant à moi, je ne puis oublier les douces et touchantes émotions que causaient à mon enfance *Tékéli*, où mademoiselle Bourgeois se montrait si belle sous son casque d'or à panache blanc, et se battait si bien au sabre; la *Forteresse du Danube*, pièce si attachante et si dramatique, quoiqu'il ne s'y trouve que d'honnêtes gens et point d'amour; *Robinson Crusoé*, où nous avons tous reconnu, à notre immense satisfaction, notre ancien ami, avec ses habits de peaux de chêvre, son parasol, son perroquet et son fidèle Vendredi; la *Citerne*, dont l'intrigue si spirituelle et si forte rappelle si parfaitement la manière de Beaumarchais; les *Ruines de Babylone*, ou le *Massacre des Barmecides*, pièce si éminemment dramatique; et tant d'autres enfin qu'il serait trop long d'énumérer.

En me rappelant avec quelle anxiété je suivais, dans

toutes les épreuves qu'il plaisait à l'auteur de leur imposer, le héros en péril, ou l'innocence persécutée; quel frémissement s'emparait de moi, quand le traître articulait ce terrible mot : Je triomphe ! et quel soulagement j'éprouvais à voir, au dénouement, le crime puni et la vertu récompensée ! Je comprends le succès immense de ces drames. Il y a de l'enfant dans le peuple et du peuple dans l'enfant ; leurs impressions sont analogues. La haute comédie, cette étude satyrique et profonde de nos vices et de nos ridicules, est faite pour les vieux, pour ceux qui savent ; aux jeunes gens, ce n'est point un portrait savant qu'il faut, mais un simple trait fortement arrêté ; des situations touchantes et périlleuses, dénouées d'une manière inattendue, merveilleuse même ; enfin, la foi à une Providence toute-puissante qui veille sur les bons et punit les méchants. Voilà ce qui a valu à M. de Pixerécourt une si universelle sympathie et de si légitimes succès.

Sans s'écarter des principes généraux, sa forme s'est cependant modifiée. On pourrait presque dire, en lisant un de ses drames, à quelle époque il appartient ; s'il date du Consulat ou de l'Empire, s'il a précédé ou suivi la Restauration. Je gagerais, par exemple, que sous le règne de Napoléon, ce génie de l'autorité, M. de Pixerécourt ne se fût pas permis de violer la règle de l'unité, et d'écrire un drame dont l'action embrasse huit mois et huit cents lieues ; mais après l'établissement du régime constitutionnel, quand le besoin de protester contre tous les despotismes eut amené la réaction littéraire et l'invasion des littératures étrangères, un auteur pouvait tenter, avec l'espoir du succès, ce qu'en d'autres temps, M. Lemercier seul avait osé, dans son

Christophe Colomb; mais Dieu sait au milieu de quelle tempête! Aussi, cette pièce n'a-t-elle obtenu que trois à quatre représentations.

M. de Pixerécourt, auteur dramatique trop habile pour n'être pas de son époque, profita du mouvement nouveau des esprits, pour mettre à exécution un sujet auquel, comme il le remarque judicieusement dans sa préface, la règle des vingt-quatre heures aurait été sans intérêt. Il est emprunté au roman d'*Élisabeth*, par madame Cottin. Tout le monde se rappelle l'histoire de cette pieuse jeune fille, qui, du fond de la Sibérie, vient seule, à pied, jusqu'à Saint-Pétersbourg, pour solliciter la grâce de son père exilé. Dans la réalité, c'était la pauvre fille d'un condamné obscur; simple, ignorante et pieuse, n'ayant pour appui, dans sa pénible entreprise, que son dévouement filial, et sa foi inébranlable dans la protection de Dieu, dont elle croyait accomplir la volonté. Le but de son voyage atteint, comme si la vie était finie pour elle, elle n'aspira plus qu'à la paix du cloître; elle y vécut peu de temps : épuisée par les fatigues qu'elle avait endurées, elle alla bientôt se reposer dans le sein de Dieu. En transportant cette touchante figure dans son roman, madame Cottin a eu soin de la décorer de tout ce qui constitue une héroïne parfaite : une naissance illustre, une beauté accomplie, un esprit supérieur et cultivé, un langage élevé, poétique même, sans omettre l'amour obligé et l'inévitable mariage. M. de Pixerécourt n'a pas imité du moins ce dénouement vulgaire; il a jugé, avec raison, que l'héroïsme filial suffisait à l'intérêt de sa pièce.

Le premier acte se passe en Sibérie; il expose avec beau-

coup de talent et de clarté le caractère de la jeune Élisabeth, sa vie rude et active, les exercices qu'elle s'impose pour accroître ses forces et se mettre en état d'accomplir son pieux projet, qu'elle se décide enfin d'exécuter à l'insu de sa mère aveugle, après avoir arraché à son père un demi-consentement. Elle est secondée dans son entreprise par le brave Michel, courrier du gouvernement, et fils d'une vieille domestique dévouée à ses parents.

Au second acte, elle est à moitié du chemin de Saint-Pétersbourg, sur les bords de la Kama : un vieux batelier l'aide à traverser le fleuve ; c'est le boyard Ivan, le persécuteur de son père, l'auteur de tous ses maux !... Mais, à son tour, il est malheureux, disgracié, banni de la cour ; il a vu mourir, pendant le trajet, sa fille unique, et il s'est fixé près de son tombeau, qu'il ne veut plus quitter... Élisabeth attendrie lui pardonne au nom de son père. Cette scène est très-belle ; la suivante, où une horde de brigands Tartares, en apprenant d'Ivan le dévouement héroïque de la jeune fille et le pardon généreux qu'elle vient d'accorder à son ennemi, s'agenouillent devant elle, est du plus grand effet. Un orage qui s'élève, fait déborder le fleuve et détruit la cabane d'Ivan. Pendant que celui-ci est allé chercher du secours, les eaux, qui montent toujours, forcent Élisabeth à se réfugier sur la tombe de la fille d'Ivan, qui n'est couverte que d'une planche grossière, surmontée d'une croix : bientôt cette planche est soulevée par les eaux, et flotte doucement à la surface, emportant, à la vue d'Ivan et des paysans qu'il amène, la pieuse Élisabeth à genoux, et tenant la croix embrassée. Il y a là, tout à la fois, beaucoup de talent et de poésie.

Au troisième acte, nous sommes à Moscou, au moment du couronnement de l'empereur, qui a lieu dans cette ville. La jeune voyageuse se trouve ainsi arrivée plus tôt au terme de sa course. Malgré les obstacles que lui suscite un traître, le grand maréchal, l'un des ennemis de son père, elle parvient jusqu'au Czar, qui, déjà prévenu par l'honnête courrier Michel, avait expédié la grâce demandée et rappelé les exilés. Élisabeth trouve donc tous ses vœux accomplis, et ne se relève des pieds du Czar que pour embrasser ses parents réintégrés dans leurs biens et leurs honneurs. Il va sans dire que leur ennemi, le grand maréchal, est puni comme il le mérite.

M. de Pixerécourt a dû conserver à son drame, coupé d'ailleurs avec l'habileté qui le caractérise, tout l'intérêt du roman. L'émotion se soutient sans effort. Grâce à des situations touchantes et bien amenées, son héroïne, comme celle de madame Cottin, est récompensée de son dévouement filial, par tout ce que le monde appelle bonheur, gloire, honneur, richesse. Ce dénouement repose et satisfait le cœur; mais, hélas! combien il diffère de la réalité!... C'est sur le sol de la fiction que nos efforts produisent ces fruits merveilleux. Dans le cours ordinaire des choses humaines, quand ceux qui se dévouent à une idée unique parviennent à la réalité, les forces de leur corps et de leur âme se sont usées dans cette poursuite; et, loin de pouvoir se reposer ainsi dans leur victoire, ils trouvent qu'ils l'ont payée, sinon de leur vie, du moins de leur bonheur.

AMABLE TASTU.

JUGEMENTS DES JOURNAUX.

Journal des Débats. — 16 mars 1819.

Le second titre de ce nouveau mélodrame est assez décidé pour que les défenseurs des règles d'Aristote puissent savoir d'avance à quoi s'en tenir, et n'aient pas le droit de chicaner l'auteur sur la violation de deux des unités requises par les formalistes dans les compositions dramatiques ordinaires. En annonçant que *huit mois* allaient s'écouler dans l'espace de *deux heures*, M. de Pixerécourt proclamait hardiment que, si le théâtre allait être rempli par un seul fait, ce fait unique occuperait du moins plus d'un lieu et plus d'un jour. En effet, le premier acte se passe au fond de la Sibérie, le second, à moitié chemin de Tobolsk, aux monts Poyas, et le troisième à Moscou. M. de Pixerécourt s'est amusé à faire voir du pays à ses spectateurs ; et, comme le voyage, quoiqu'un peu long, a été très-intéressant, ils se sont laissé conduire ; et loin de témoigner de la mauvaise humeur contre leur guide, ils lui ont payé en applaudissements les frais de la route.

Cette fille de l'exilé est la même Elisabeth dont madame Cottin, dans une de ses productions les plus touchantes, a retracé l'héroïsme et la piété filiale. A l'âge de seize ans, cette fille courageuse ose entreprendre seule, à pied, un voyage de neuf cents lieues, à travers des forêts immenses, des marais impraticables et des déserts de glace, dans l'espoir d'obtenir la liberté de son père, que l'envie et la rivalité de quelques hommes puissants ont fait reléguer dans les climats les plus rigoureux de l'Asie. Elle part, brave tous les dangers, rencontre dans son chemin un banni qu'elle ne connaît pas, et qui, victime lui-

même des caprices des cours et des vicissitudes de la fortune, consume sa vieillesse à pleurer sur un crime qu'il a commis dans le temps de sa puissance, et sur la tombe d'une fille unique qui l'avait accompagné dans son exil. Elisabeth est assez heureuse pour sauver les jours de cet homme menacé par une horde de Tartares, en interposant entre eux et l'inconnu le signe révéré du salut des chrétiens. Il faut être juste ; cette situation, l'une des plus vraies et des plus touchantes que l'on puisse mettre au théâtre, et que l'on admirerait dans un ouvrage régulier, a excité le rire insultant d'une demi-douzaine de petits messieurs qui n'ont pas, à ce qu'il paraît, une plus juste idée des effets dramatiques, que des mœurs et de la croyance des tartares modernes ; le public a pris contre eux la défense de la morale et de la raison, et des applaudissements d'enthousiasme ont couvert très-justement les ricaneries dédaigneuses de ces docteurs adolescents et de ces critiques imberbes.

Ici l'intérêt croît et se développe ; l'homme à qui Elisabeth vient de sauver la vie, est le farouche Ivan, l'auteur de tous les malheurs de sa famille. L'étonnement d'une part, de l'autre la reconnaissance et le repentir sont à leur comble. La jeune fille, fière d'avoir été utile à son ancien persécuteur, s'apprête à continuer sa route, lorsqu'un ouragan terrible vient grossir la rivière qui coule auprès de la cabane d'Ivan et l'entraîne avec les débris des rochers et des forêts. Ivan est englouti dans les eaux ; la mort d'Elisabeth paraît inévitable ; mais, par une espèce de prodige, qui n'a rien toutefois que de très-naturel, Elisabeth s'élève et surnage, soulevée par la table de sapins qui recouvre le corps de la fille d'Ivan: cette situation admirable est au-dessus de tout éloge.

Echappée au péril, elle arrive enfin à Moscou. Le jour de son arrivée est celui du couronnement d'un nouveau Czar. Le théâtre présente une très-belle vue du Kremlin et de la ville de Moscou. Bientôt la scène change, et l'on voit la salle du couronnement. Elisabeth, après plusieurs obstacles, parvient au pied du trône et réclame la grâce de son père. Comme il s'est écoulé huit mois depuis son départ, ses vœux ont été accomplis à son insu ; à un signe du Czar, elle se trouve dans les bras de ses chers parents, et reçoit ainsi beaucoup plus tôt qu'elle

n'aurait pu l'espérer, la récompense due à ses vertus et à son courage.

La décoration du second acte doit être considérée comme une merveille de perspective et de mécanisme. L'exhaussement progressif des eaux, l'écroulement des neiges et des rochers, le déracinement des arbres, le balancement de la planche de salut sur la surface liquide, tout est frappant d'imitation et de vérité. Beaucoup de pièces ont réussi avec des effets de machines moins étonnants : il n'est donc pas de vogue si soutenue et si populaire que l'on ne doive présager à un ouvrage où le talent de l'auteur est secondé par des accessoires aussi bien entendus ; et je n'ai pas mis encore en ligne de compte la musique, qui est fort agréable, et un ballet de caractères, très-bien exécuté par les Tartares.

La *Fille de l'Exilé* va prendre sa place à côté de la *Femme à deux Maris*, de *Cœlina*, de l'*Homme à trois visages ;* elle ne déparera pas la famille.

DUVIQUET.

Le Drapeau blanc. — 16 mars 1819.

« Le trait qui fait que le sujet de cette histoire est vrai, dit Madame
» Cottin dans la préface de son *Elisabeth*, c'est que l'imagination n'in-
» vente point des actions si touchantes, ni des sentiments si généreux ;
» le cœur seul peut les inspirer. La jeune fille qui a conçu le noble
» dessein d'arracher son père à l'exil, qui l'a exécuté en dépit de tous
» les obstacles, a réellement existé ; sans doute elle existe encore. »

Le dévouement héroïque, le courage plus qu'humain de la fille de l'exilé, sont peints par Mme Cottin avec des couleurs si vives et si touchantes, que l'auteur dramatique qui concevait le désir de placer cet intéressant tableau dans un autre cadre, devait craindre d'en altérer l'effet.

Comment resserrer dans le cercle des unités une histoire dont l'héroïne parcourt en huit mois neuf cents lieues au milieu des déserts, des glaces, des neiges, des précipices, des forêts peuplées de bêtes féroces ou d'hôtes humains non moins redoutables ; au milieu d'obstacles, de souffrances et de dangers sans cesse renaissants ? L'unité d'intérêt se conservait d'elle-même ; il aurait fallu des efforts bien

maladroits et bien pénibles pour la détruire ; mais l'unité de temps, l'unité de lieu, on devait opter de dire adieu à Elisabeth, ou bien à Aristote. M. de Pixerécourt n'a point balancé. Il a laissé là le didacticien pour suivre l'héroïque voyageuse. Il a bien fait ; le succès de sa pièce en est la preuve. Pour éviter toute chicane avec les rigoristes *unitaires*, il a divisé son mélodrame non pas en *trois actes*, mais en *trois parties*. Les voilà bien désappointés.

Tout le monde a lu l'ouvrage de Madame Cottin ; tout Paris verra le mélodrame de M. de Pixerécourt. Les directeurs des théâtres de province vont s'empresser, coûte qui coûte, d'en faire jouir le public. On pourra facilement discerner et apprécier les changements que l'auteur de la pièce a faits au récit pour l'accommoder à la scène. Il serait donc superflu de donner une analyse de la *Fille de l'Exilé.* Il suffit de dire que les nouvelles combinaisons imaginées par M. de Pixerécourt ont produit les situations les plus fortes et les contrastes les plus heureux.

Les périls qui environnent l'héroïne de la piété filiale, sa pieuse résignation, sa persévérance courageuse, les secours miraculeux qui signalent la protection divine, forment des tableaux qui attachent l'imagination et attendrissent l'âme.

C'est une idée bien dramatique que d'avoir conduit Elisabeth à la triste cabane où l'auteur des malheurs de sa famille gémit frappé à son tour des coups les plus cruels du destin. Ivan a perdu sa fortune, son rang, et une fille objet de son ambitieuse espérance ; sur le bord du fleuve où il dirige une misérable nacelle, son unique fortune, une planche couverte d'un peu de mousse marque la place où repose sa fille Lisinska, la compagne et la dernière consolation de ses malheurs. Le souvenir des maux qu'il a causés, et que ses remords ne peuvent réparer, est pour le cœur d'Ivan le plus douloureux supplice. Elisabeth, cet ange du ciel, le réconcilie avec Dieu et avec lui-même; elle lui pardonne, elle lui sauve la vie qu'il sacrifie bientôt pour elle.

Une tempête, suivie d'une inondation violente, vient ajouter aux horreurs de cette contrée déshéritée par la nature. La cabane d'Ivan est détruite. Elisabeth va périr. Le bois léger qui couvre la tombe de

Lisinska devient pour elle la planche du salut. C'est sur ce frêle abri qu'elle est entraînée, embrassant le signe sacré qui indique et protége la tombe.

Ce spectacle qui termine la seconde partie, est si merveilleusement exécuté, la représentation en est d'une vérité si terrible, qu'elle a excité des cris d'une admiration mêlée d'effroi.

Aucun théâtre n'a encore offert quelque chose d'aussi frappant, d'aussi parfait dans ce genre.

MARTAINVILLE.

Affiches Parisiennes. — 16 mars 1809.

Élisabeth est, comme l'on sait, l'héroïne d'un roman de madame Cottin, qui a déjà été mis deux fois sur la scène de la Gaîté et de la Porte Saint-Martin; mais les pièces faites d'après ce roman, si fécond en situations intéressantes, n'en pouvaient retracer qu'une épisode, et, grâce à l'idée hardiment heureuse, de montrer Élisabeth dans le fond de la Sibérie au premier acte, à moitié chemin au second, et à la cour du Czar au troisième, l'action est complète et se compose de trois tableaux qui, chacun, ont leur genre d'intérêt, plutôt qu'un intérêt unique développé graduellement. Partout ailleurs, je m'élèverais contre une pareille innovation; mais, bien loin de blâmer la témérité dans les mélodrames, ce que je craindrais le plus, ce serait de les voir se rapprocher insensiblement de la tragédie.

L'analyse de ces sortes d'ouvrages ne saurait, selon moi, être trop succincte, lorsque, surtout, il s'agit d'un de ceux que tout Paris voudra voir; et la *Fille de l'Exilé* est certainement dans ce cas. Élisabeth Potoski est née à neuf cents lieues de Saint-Pétersbourg, où sa famille est exilée depuis dix-huit ans; elle se met en route seule, sans autre appui que Dieu, sans autre force que celle que donne l'amour filial et le plus touchant dévouement; elle arrive à cent lieues de Tobolsk, et se repose chez un autre exilé; c'est le boyard Ivan, ancien persécuteur de sa famille, établi comme simple pêcheur, dans une cabane située sur les bords de la Kama; c'est là qu'il a perdu une fille chérie, sa dernière consolation. Les remords de ce malheureux touchent

Élisabeth, et bientôt les rapprochent; cependant l'arrivée d'une horde de Tartares vagabonds, cause à Ivan la plus cruelle inquiétude; l'un d'eux a aperçu Élisabeth, il faut la leur livrer; ce n'est qu'après sa mort qu'ils s'en empareront; il la défend contre tous; mais le nombre l'accable, lorsqu'Élisabeth leur montrant une croix, suspend leur fureur et les fait passer du comble de la barbarie à la plus vive admiration pour cette jeune fille. Ce moyen est d'autant mieux employé ici, qu'il a une grande vérité locale; il paraît que tous les spectateurs n'étaient pas très au courant des mœurs du pays, puisque quelques-uns d'entre eux ont légèrement murmuré de l'effet produit par la croix d'Élisabeth, ce qui a donné lieu aux orthodoxes du parterre de crier : *A la porte les païens.* Je ne dirai point comment finit le second acte, comment Élisabeth, au milieu du plus violent orage, est miraculeusement sauvée sur la planche qui recouvraït le tombeau de la fille d'Ivan, comment tous ces effets de scènes, multipliés et accumulés en un court espace de temps, sont rendus par le décorateur et par le machiniste; c'est une chose inconcevable et que tout le monde verra pour s'en faire une juste idée. Cependant, il faut ajouter que tout ici n'appartient point aux accessoires; il y a une pensée première, pleine de poésie : c'est de faire trouver la vie sur la planche même qui recouvre les débris de la mort; comme si, du sein de la terre, la fille d'Ivan aidait son malheureux père à réparer ses torts envers la fille de Potoski.

Le troisième acte se passe à Moscou, d'abord sur une place éloignée du centre de la ville, et près de laquelle est située une hôtellerie, ensuite dans la salle du trône au Kremlin.

La dernière décoration, qui représente le Czar au milieu des grands de sa cour, est d'une richesse remarquable, ainsi que tous les costumes. Le dénouement est très-heureux. Ce n'est pas seulement alors que le Czar a connu le sublime dévouement d'Élisabeth et l'innocence de sa famille; il a rendu au comte Potoski, son rang et sa fortune; et lorsqu'Élisabeth est solennement admise en sa presence, c'est pour donner plus d'éclat à sa justice et pour la remettre lui-même dans les bras de ses parents.

Mademoiselle Dupuis, chargée du rôle d'Élisabeth, l'a joué d'une manière excessivement remarquable.

Courrier des Théâtres. — 16 mars 1819.

La *Fille de l'Exilé* vient enfin de paraître, seule, sans cortége et sans suite, et sa renommée suffira pour remplir longtemps l'enceinte de la Gaîté. On parlait de conspiration contre elle ; des ennemis de sa gloire s'étaient glissés parmi les spectateurs, et, dès le commencement, leurs dispositions hostiles ont éclaté; mais elle les a déconcertés par sa noble attitude ; son courage a triomphé de leur haine, comme des injustes oppresseurs de son père. Et quel ressentiment n'eût été amolli par un pareil spectacle ! Voyez-la entreprendre, à pied, un voyage de neuf cents lieues pour obtenir la grâce de sa famille ; résister, dans le premier acte, aux prières et aux larmes de son père, qu'elle veut délivrer malgré lui ; dans le second, exposée aux insultes des barbares, les faire tomber à ses pieds, à force de vertu, et environnée de tous côtés par les flots menaçants, se sauver, s'attachant aux débris d'un tombeau ; dans le troisième, se jeter enfin aux genoux du Czar, attendri de son dévouement, et tomber ensuite entre les bras de son père, que le monarque a rappelé à sa cour. Si l'unité de lieu et de temps est tant soit peu violée dans ce nouvel ouvrage de M. de Pixerécourt, l'unité d'action y est scrupuleusement observée, et c'est là ce qui produit ce vif intérêt dont on ne peut se défendre. La position d'Élisabeth est partout intéressante et pathétique. L'inondation du second acte, qui offre le plus beau spectacle que l'on puisse imaginer, est admirable. Élisabeth, portée sur les flots par le tombeau qui renfermait les restes de la fille de son persécuteur, présente un tableau touchant et une belle idée morale qui ajoute beaucoup à l'effet de la décoration. L'auteur a pris le fond de son sujet dans un roman de madame Cottin, qui a pour titre : *Élisabeth*, ou *les Exilés de Sibérie*, et qui parut en 1806. La *Fille de l'Exilé*, supérieure au *Belvéder* pour les plaisirs des yeux, est aussi plus satisfaisante pour l'esprit. C'est donner une assez grande idée de la vogue qui lui est réservée.

M***.

Journal de la Meurthe. — 13 juillet 1821.

Les journaux de la capitale ne sont pas les seuls qui aient rendu compte des succès gigantesques obtenus par la plupart des mélodrames de M. de Pixerécourt. Aussitôt qu'un de ses ouvrages avait paru à Paris, les théâtres de province s'en emparaient, et les feuilles des départements s'empressaient à l'envie de payer leur tribut d'éloges à l'auteur. Nous avons dû renoncer à publier ces articles bienveillants; il aurait fallu faire un volume exprès; toutefois, nous ne résisterons pas au plaisir de citer celui que nous trouvons dans le journal de la Meurthe, du 13 juillet 1821, alors rédigé par M. D. Boiselle.

Théâtre de Nancy.

On a donné cette semaine la première et la deuxième représentation de la *Fille de l'Exilé*, ou *Huit mois en deux heures*, mélodrame en trois parties et à grand spectacle. Cet ouvrage, d'une morale épurée, est semé de pensées nobles et généreuses, de beaux traits, d'expressions, de sentiments qui ont été vivement applaudis et qui honorent l'auteur, notre fécond et savant concitoyen, M. de Pixerécourt. Il a puisé son sujet dans le roman historique où madame Cottin a célébré le courageux dévouement d'Élisabeth Potoski.

Au premier acte, on voit cette jeune fille préparer l'exécution du projet qui l'occupe depuis son enfance, pour arracher ses parents à la terre d'exil. Mue par l'unique désir de solliciter la liberté de son père, elle entreprend seule, à seize ans, à pied, sans autre secours que la Providence et son courage, un voyage de neuf cents lieues, à travers des forêts immenses, des déserts de glace, des marais impraticables et des dangers qui feraient reculer d'épouvante les plus intrépides.

Au second acte, elle est près de succomber à la fatigue et aux besoins. Des périls sans nombre se succèdent, se multiplient de la manière la plus effrayante : les vents, les éclats de la foudre, la pluie,

la grêle, les convulsions de la nature ajoutent à l'horreur de sa position; et, pour comble, le débordement d'un fleuve entraîne Élisabeth appuyée sur le signe sacré des chrétiens, et portée sur la planche d'un tombeau qui doit être sa planche de salut.

Au troisième acte, elle parvient au terme de son pénible voyage; mais la perfidie et la fatalité la plongent dans de nouveaux malheurs qui la font désespérer du succès. Après les plus rudes épreuves, elle triomphe enfin de tous les obstacles, et obtient de la justice d'un excellent prince la récompense due au plus noble dévouement, au courage et aux vertus qui la rendent la gloire de son sexe, le modèle de l'héroïsme et de l'amour filial.

Boiselle.

MOYEN A EMPLOYER POUR LES THÉATRES MACHINÉS.

Pour l'intelligence de l'effet d'inondation, nous allons laisser parler le machiniste lui-même; il sera parfaitement compris de ses confrères.

Le moyen est par de petites cassettes placées en dessous; les âmes passent à travers les trapillons avec un galet à chacune, assemblé dans le bout, passant dans des boîtes ou cassettes plates rapportées derrière les bandes d'eau et placées à la distance des âmes.

Lesdites boites sont de 22 pouces de largeur sur l'épaisseur des âmes. Dans l'intéreur, les âmes doivent avoir au moins 3 pouces 6 lignes de largeur, su 14 lignes d'épaisseur; le tout empelotté sur un arbre de longueur ou les fils renvoyés pour monter ensemble, en observant une dégradation de 8 pouces par plan.

Les deux ou trois autres bandes, si le théâtre le permet, en employant les trapillons jusqu'à l'avant-scène, sont placées dans le dessous avec les mêmes proportions d'âmes, cassettes fermées rapportées derrière les bandes d'eau, sauf des navettes à enfourchement rapportées sur lesdites âmes avec un galet à chacune dans le bout, pour faire le roulis d'eau; le tout également empelotté sur un autre arbre pour les recevoir et monter en gradation. Fixer la première à 3 pieds, et les autres de 8 en 8 pouces. Au moment de l'inondation et pour motiver l'arrivée de l'eau jusqu'à la rampe, on fera tomber de chaque côté de l'avant-scène deux arbres isolés qui se rejoignent; derrière les

arbres, montera du dessus un terrain, de deux pieds de haut et de toute la largeur du théâtre, formé de cailloux, de débris, de branches, de limon, de paille, enfin de tous les objets que le torrent est censé avoir rejetés sur ses bords.

La tombe, c'est-à-dire la planche, épaisse de quatre à cinq pouces, placée sur la rue, devant le terrain qui borde le fleuve au bas des montagnes, côté cour à la droite du public, est établie sur un chariot de barque, avec deux conducteurs en fer sur le devant. Les tiges arrondies en olives doivent entrer suffisamment dans la costière des chariots de plans. Au milieu dudit chariot, est placé un bout de cassette, fermé de six à sept pouces de hauteur sur trois pouces un quart. Intérieurement, à la place où est fixé ledit chariot avec un billot d'arrêt, à l'aplomb du trou de la cassette, ouvrir un pareil trou pour laisser descendre l'âme qui reçoit la tombe. Au bout de ladite âme est un enfourchement garni de plaques de fer des deux côtés, avec un trou pour recevoir le boulon, qui prend le morceau de fer formant charnière, qui se trouve arrêté sur le plateau de la tombe.

Une forte croix, de trois pieds de hauteur, placée en tête de la tombe, avec une clef dessous pour la fixer très-solidement. Un encadrement en volige au pourtour, formant épaisseur de sept à huit pouces, une petite bavette peinte en eau, et, pour cacher le chariot, un terrain avec des broussailles.

Lorsque la tombe s'enlève, deux fils de poignée, l'un à la tête et l'autre au pied, pour maintenir l'équilibre, passés dans une poulie, chacun gagnant la coulisse, et quatre fils aux quatre coins, établis pour faire le roulis, lorsqu'elle est en marche, par un homme qui pose le boulon à travers l'âme qui fait repos sur la tête de la cassette. Cet homme doit se placer immédiatement sur le chariot, pour opérer le balancement de la planche sans secousse, et en suivant le mouvement d'oscillation des eaux, lorsque la planche traverse le théâtre. Pour faire monter sans secousse et doucement la tombe, employez le moyen d'un petit cabestan placé dans la coulisse ; lorsque le boulon est posé, on abandonne tous les fils.

Au mouvement général, tout marche ensemble. Les trois premières bandes d'eau règlent la tombe, et les trois dernières se règlent

sur celles de devant. La première bande s'élève à trois pieds ; la deuxième, à trois pieds huit pouces ; la troisième, à quatre pieds quatre pouces, etc. ; et, enfin, la sixième, à six pieds quatre pouces.

Cet effet admirable et neuf n'est point dispendieux ; il pourra s'exécuter même sur les théâtres non machinés, et voici le moyen très-simple. Attendu que ces théâtres sont particulièrement ceux des villes de moyen ordre, et dont les troupes ne comportent point de ballets, on cachera, à chacun des trois premiers plans, dans toute la largeur du théâtre, une bande d'eau roulée derrière un petit terrain inégal, et chantourné partout de six à dix pouces de hauteur, et représentant des pierres, des bruyères, des broussailles, des morceaux d'arbres morts. Chacune de ces bandes d'eau sera tenue à un fil dans la coulisse, et on les enlèvera ensemble au moment où les arbres du devant tomberont. On obtiendra ainsi le même effet sans embarras et sans dépense. Celles qui représentent le fleuve monteront par le même procédé. Au total, ce qui est magique, c'est cette grande étendue d'eau, au milieu de laquelle se trouve la planche portant Élisabeth. C'est là ce qu'il faut s'attacher à produire, n'importe à quel moyen.

A Paris, le théâtre a dix plans; il y en a six occupés par les eaux. et quatre par les montagnes. On suivra, en province, la même proportion, relativement à la profondeur de chaque théâtre.

Troisième acte. Une place publique qui occupe trois plans et se termine par un rideau. Cela se trouve partout.

Le changement est indiqué à la scène XXII.—Tout le monde est en place, et l'aspect doit être le plus riche possible ; mais on a oublié de dire que les tribunes qui sont au-dessus des gardes et qui garnissent le fond derrière le trône, représentent une immense quantité de figures peintes, ce qui produit une illusion complète. On se croit au milieu d'une foule prodigieuse : c'est encore là un moyen neuf et d'un grand effet.

Pour le passage du fleuve, scène II et IV, on aura deux barques, chacune dans une rue séparée, afin de ne déplacer que les personnages et de faire le mouvement avec plus de rapidité. Celle du plan inférieur ira du milieu du théâtre à la coulisse, et celle du plan supérieur, ira de la coulisse au milieu du théâtre.

A la fin de la scène V, pendant la sortie des Tartares, on laisse tomber les fils qui soutiennent les bavettes d'eau tranquille, pour laisser voir les bandes d'eau agitée.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le CZAR.	M. Ferdinand.
Le GRAND MARÉCHAL de la Cour.	M. Lequien.
Le Comte STANISLAS POTOSKI, exilé.	M. Reynaud.
PHÉDORA, son épouse, aveugle.	Mlle Rouzé-Bourgeois.
ELISABETH, leur fille, agée de seize ans.	Mlle Adèle Dupuis.
MARIE, nourrice d'Elisabeth.	Mme Clément.
MICHEL, fils de Marie, courrier du Gouvernement	M. Grévin.
IVAN, jadis boyard, et maintenant batelier.	M. Marty.
ALTERCAN, OURZAK, } Tartares.	M. Michelan. M. Héret.
ANDRÉ, jeune paysan.	M. Victor.
KISOLOFF, aubergiste, vieil avare.	M. Duménis.
NIZA, sa femme.	Mlle Emilie Hugens.
Un Officier russe.	
Une Sentinelle.	
Seigneurs et dames russes.	
Soldats russes.	
Troupes de Tartares.	
Paysans russes.	
Peuples de Russie, Kamtchadals, Samoïedes, Kourils, Ostiakes, etc.	

La première partie se passe en Sibérie : la seconde, à moitié chemin de Tobolsk à Pétersbourg, sur le bord de la Kama, et la troisième à Moscou.

LA FILLE DE L'EXILÉ,

OU

HUIT MOIS EN DEUX HEURES.

PREMIÈRE PARTIE.

Le théâtre représente l'habitation de Potoski. C'est une cabane fermée de tous côtés, construite avec des rouleaux de sapin et couverte en paille; elle est noire, enfumée et presque souterraine. A gauche, une porte élevée de quatre à cinq pieds, à laquelle on arrive par un petit escalier.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉ, MARIE *.

(Au lever du rideau, André et Marie sont occupés à mettre le couvert.)

ANDRÉ, *à Marie, qui paraît agitée et va écouter de temps en temps auprès de la porte de droite.*

Qu'avez-vous donc, bonne Marie?

MARIE.

Ma pauvre maîtresse se désole, elle est inquiète de ne pas voir revenir M. le Comte et sa chère Elisabeth. Elle tremble qu'il ne leur soit arrivé quelque accident.

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

ANDRÉ.

A dire vrai, je commence à le craindre aussi, car cette jeune personne ne connaît aucun danger. Il faut la voir franchir un torrent ! elle gravit les rocs les plus escarpés, comme je le ferais moi-même.

MARIE.

Ah ! ne m'en parle pas. Sa pauvre mère et moi n'avons pas une goutte de sang dans les veines quand elle nous fait le détail de ses imprudences.

ANDRÉ.

Certes, en la voyant si jeune, en voyant ses formes délicates, on n'imaginerait jamais qu'elle fût en état de supporter de pareilles fatigues.

MARIE.

Ce qui paraît le plus étonnant, c'est qu'elle joint à ce courage, à cette énergie, une douceur inaltérable, une patience à toute épreuve, une âme aimante, sensible, et la candeur d'un ange. Oh! ce n'est point parce que je l'ai nourrie cette chère enfant; mais, vrai ! je l'aime autant que mon fils, mon pauvre Michel, que probablement je ne reverrai jamais.

PHÉDORA, *en dehors à droite.*

Eh bien, Marie, viennent-ils ?

MARIE, *à André.*

Je m'oublie..... André, va, monte sur le rocher qui domine cette cabane, et regarde au loin si tu les découvriras.

ANDRÉ.

Oui, bonne Marie, j'y vais.

(Il sort.)

SCÈNE II.

MARIE, PHÉDORA.

PHÉDORA, *sortant d'une chambre à droite. Elle est aveugle et marche avec peine.*

Tu ne me réponds pas, Marie.... et cela double mon inquiétude.

MARIE.

Pardon, madame la Comtesse, je causais avec André. Nous faisions l'éloge de l'aimable Elisabeth.

PHÉDORA.

Quelle mère pourrait ne pas t'excuser en faveur d'un semblable motif? mais ils ne reviennent point, Marie...... où donc sont-ils allés?

MARIE.

Un peu loin, Madame, sur les rochers qui bordent l'Irtysz, pour chasser des zibelines, dont mademoiselle a remarqué la trace ces jours derniers.

PHÉDORA.

Ah! si j'avais pu prévoir les vives alarmes auxquelles mon cœur est en proie chaque fois qu'Elisabeth accompagne son père à la chasse, je n'aurais point favorisé le goût qu'elle montre depuis quelques années pour cet exercice périlleux.

MARIE.

Si vous ne l'avez point combattu, Madame, c'était dans une excellente intention. Vous n'ignorez pas que M. le Comte s'était exposé plusieurs fois, qu'il avait couru de grands dangers, et vous avez dû penser que la présence de sa fille unique et bien aimée le rendrait plus prudent.

PHÉDORA.

Avant que l'excessive rigueur du climat m'eût privée de l'usage de la vue, je m'occupais en leur absence; je pouvais me distraire. Quand l'heure du retour approchait, j'allais au devant d'eux; je gravissais jusqu'à la cime de la montagne voisine pour les revoir plus tôt. Dès que j'avais pu les découvrir au loin, mon cœur palpitait d'espérance et de joie dans l'attente de notre réunion. Aujourd'hni, non-seulement ce plaisir m'est ravi, mais je ne m'abuse pas; je me sens affaiblir... Si quelque événement lui enlevait son père, que deviendrait ma chère Elisabeth?

MARIE.

Ces malheurs sont trop éloignés pour en prévoir les suites, Madame. Avant qu'ils viennent frapper votre fille,

nous serons rendus à notre pays ; j'embrasserai mon fils, mon bon Michel ; vous aurez recouvré vos honneurs, vos richesses.

PHÉDORA.

Tous les jours tu me flattes de cet espoir.

MARIE.

Il se réalisera, Madame ; votre innocence sera reconnue. Oui, si j'en crois mes pressentiments, bientôt nous aurons quitté la terre d'exil.

PHÉDORA.

Il y a seize ans que nous l'habitons.... Non, Marie, c'est ici que se doit terminer notre vie.

SCÈNE III.

ANDRÉ, PHÉDORA, MARIE.

ANDRÉ, *descendant rapidement l'escalier.*

Rassurez-vous, madame la Comtesse... ils me suivent.

PHÉDORA.

Merci, bon André.

SCÈNE IV.

ANDRÉ, POTOSKI, PHÉDORA, ÉLISABETH, MARIE.

ÉLISABETH *arrive la première et court embrasser sa mère.*

Bonjour, ma bonne mère.

PHÉDORA, *la tenant embrassée, et avec le ton d'un doux reproche.*

Te voilà donc enfin !

ÉLISABETH, *à Potoski.*

Vois-tu, bon ami, je savais bien que nous serions grondés. (*Elle donne son fusil à André.*) Nous rentrons aujourd'hui bien plus tard que de coutume.

PHÉDORA.

Jamais le temps ne me parut aussi long.

POTOSKI, *donnant son sac à Marie.*

Tiens, Marie.

ÉLISABETH.

Mais aussi nous avons fait une excellente chasse.

PHÉDORA.

Et moi, j'ai eu bien de l'inquiétude.

POTOSKI.

Phédora, pourquoi t'affliger ainsi?

PHÉDORA.

Je craignais pour tous deux.

POTOSKI.

Que peux-tu craindre? nous sommes bien armés; j'ai de la prudence.

PHÉDORA.

Je le sais, mon ami, mais le cœur d'une mère ne raisonne pas.

ÉLISABETH, *présentant deux sacs de chasse à sa mère.*

Tiens, touche cela. Ce sont nos sacs; ils sont pleins de gibier.

POTOSKI.

Oui, encouragés par le succès, nous avons été plus loin que nous ne nous l'étions proposé. C'est aujourd'hui le seizième anniversaire de notre arrivée en ces lieux.........

PHÉDORA.

Hélas!

ÉLISABETH, *à part.*

Le seizième!

POTOSKI.

Et de la naissance d'Élisabeth. Grâce à ta bonté, à tes soins généreux, cette époque est devenue un jour de fête pour les habitants de Saïmka. Ils ne manquent jamais de venir nous visiter; et, à moins que Straganoff, ce nouvel inspecteur que l'on dit si méchant, ne s'y oppose, ils seront fidèles à cet usage. Tu seras bien aise d'avoir quelque chose à leur offrir.

ÉLISABETH.

D'après cela, bonne mère, tu ne peux plus nous gronder.

PHÉDORA.

Assieds-toi donc, mon enfant; tu dois être excédée de fatigue...

ÉLISABETH.

Pas du tout.

MARIE.

C'est inconcevable !

ÉLISABETH.

Bon ami te dira que je marchais pour le moins aussi vite que lui. Il est vrai que je revenais auprès de toi. (*Apart.*) Ah ! je dois le croire... le ciel approuve mes projets, puisqu'il augmente chaque jour ma force. Quand donc m'offrira-t-il le moyen de les exéuter ?

PHÉDORA.

Allons, Marie, le couvert.

MARIE.

Il est prêt, Madame.

ANDRÉ, *à Marie.*

Si mes services vous peuvent être agréables, disposez de moi.

MARIE.

Merci, mon garçon, à demain.

ANDRÉ, *à Marie.*

A demain ! Oh ! je reviendrai bientôt avec la jeunesse du village, pour saluer cette famille infortunée. (*André salue et sort.*)

SCÈNE V.

MARIE, ÉLISABETH, POTOSKI, PHÉDORA.

(On se met à table. Marie se place à quelque distance.)

PHÉDORA.

Eh bien ! Stanislas, n'as-tu rien appris aujourd'hui ?

POTOSKI.

Nous avons vu de loin un courrier qui paraissait venir du côté de Tobolsk.

PHÉDORA.

Probablement encore quelque exilé que l'on nous envoie et qui vient grossir le nombre des malheureux.

ÉLISABETH.

Il faut avoir été bien coupable pour mériter cette lente et douloureuse agonie.

PHÉDORA.

Bien coupable! pas toujours, mon enfant. Ton père en est la preuve. Un ennemi personnel, un boyard, parvint à le faire exiler sans condamnation, sans avoir même été entendu. Ce qu'a fait le cruel Ivan, d'autres le feront encore. Malheureusement il faut parfois des victimes à ces hommes puissants que tourmentent la haine et l'ambition. Ils parviennent à abuser le souverain qui croit avoir frappé juste, quand il n'a fait que servir des intérêts particuliers.

ÉLISABETH.

Mais s'il a le droit de punir, tu m'as dit, bon ami, qu'il a celui de pardonner.

POTOSKI.

Oui, mais ce bienfait est nul pour l'infortuné qu'un arrêt de proscription condamne à gémir sur des rives lointaines... Sa voix ne peut se faire entendre.

PHÉDORA.

Espérons, Stanislas. Le temps, le plus inexorable des souverains, a aussi son droit de grâce, et c'est lui qui inspire souvent aux rois le noble usage qu'ils font du plus bel attribut de la souveraineté.

POTOSKI.

Qu'il est affreux d'être enseveli dans ces déserts, de se voir séparé de ceux que l'on aime!

MARIE, *à part.*

Ah! oui, quand reverrai-je mon cher enfant?

PHÉDORA, *à part.*

Hélas! je suis loin de m'abuser sur notre position; mais le bonheur de ceux qui m'entourent exige que je leur cache ma pensée. (*Haut.*) Si tu te plains, Stanislas, que doivent dire ceux de tes compagnons d'infortune qui sont isolés, sans famille?

POTOSKI.

Moins à plaindre que moi, chère Phédora, ils n'ont à

gémir que sur leurs propres douleurs. Quand leur pensée se porte sur des objets de leur affection, ils peuvent les croire, si non heureux, du moins résignés et calmes au sein de l'opulence et de toutes les douceurs de la vie.... Mais, moi, que n'ai-je point à souffrir, quand je songe que je suis l'artisan de vos maux? que cet amour qui t'a portée à me suivre, est devenu pour toi une source de calamités? le chagrin qui t'assiége, les infirmités qui t'accablent, tout cela n'est-il pas mon ouvrage? Sans moi, sans ton généreux dévouement, notre Élisabeth serait aujourd'hui l'un des principaux ornements de la cour; ses douces vertus, ses qualités aimables feraient le bonheur d'un époux. Pauvre enfant! tes yeux se sont ouverts pour contempler la terre d'exil; qui sait si jamais ils reverront ta patrie?

(On se lève de table.)

PHÉDORA.

Pourquoi désespérer d'un meilleur avenir?

POTOSKI.

Tout moyen de correspondance ne m'est-il pas sévèrement interdit? quelle voix bienfaisante oserait s'élever en ma faveur? La vengeance et la haine nous ont plongés vivants au cercueil, et nous y resterons ignorés du monde entier : un prodige pourrait seul nous en faire sortir.

ÉLISABETH.

Parmi les nombreux exilés qui gémissent sur ces bords, comment ne s'en trouve-t-il pas un qui, se dévouant au salut de tous, ose franchir les obstacles pour aller mettre sous les yeux de l'Empereur le tableau de la misère de ses infortunés compagnons, et solliciter leur grâce avec la sienne?

POTOSKI.

L'honneur s'y oppose.

ÉLISABETH.

L'honneur!

POTOSKI.

C'est le seul bien qui nous reste; nous devons le conserver intact. Chacun de nous jure en arrivant ici de ne faire aucune tentative pour s'échapper, et de ne point dépasser,

soit à la chasse, soit dans ses promenades, les limites qu'on lui prescrit. Il est probable que l'évasion dont tu parles n'aurait pas le succès que ton inexpérience en attend; il est certain, au contraire, qu'elle entraînerait des conséquences terribles pour ceux qui resteraient. Un exilé qui rompt son ban, encourt les peines les plus sévères.

ÉLISABETH.

Les femmes ne sont point soumises à cet engagement?

POTOSKI.

Non; leur faiblesse rend cette précaution inutile.

ÉLISABETH.

Pourquoi donc une fille, une épouse courageuse ne tenterait-elle pas ce moyen hardi?

POTOSKI.

Pourquoi? Hélas! ma fille, nous sommes à quatre mille verstes de Pétersbourg, environ neuf cents lieues d'Allemagne.

ÉLISABETH.

Neuf cents lieues!

POTOSKI.

Deux mois suffisent à peine pour faire ce trajet en traîneaux.

ÉLISABETH.

Et.... à pied?

POTOSKI.

Il est impossible. Des torrents écumeux, des montagnes de neige, des déserts remplis d'animaux féroces, des fleuves débordés, rendent cette route sinon impraticable, du moins extrêmement dangereuse. Le voyageur court risque à chaque instant d'être écrasé par les avalanches, de périr dans les flots, ou de s'égarer dans une forêt de quatre cents lieues qu'il faut traverser.

ÉLISABETH.

O mon Dieu! comment surmonter tous ces obstacles?

POTOSKI.

C'en est fait, hélas! l'Europe est à jamais perdue pour nous... C'est aux confins de l'Asie, sur les bords glacés de

l'Irtysz, que notre chère enfant doit demeurer orpheline. C'est là, mon Elisabeth, que seule, sans appui, sans autre protecteur que le ciel, tu creuseras la tombe de tes infortunés parents.

(On frappe en dehors à la porte de gauche.)

UNE VOIX.

Est-ce ici qu'habite l'exilé Potoski?

MARIE.

Qu'entends-je? cette voix m'a fait tressaillir!

POTOSKI.

Oui, entrez.

SCÈNE VI.

MICHEL, MARIE, POTOSKI, PHÉDORA, ELISABETH.

MICHEL *ouvre et demeure sur la dernière marche de l'escalier.*

La voilà! c'est ma mère!

MARIE.

Michel! mon cher enfant!

(Ils s'élancent dans les bras l'un de l'autre.)

MICHEL.

Je te remercie, mon Dieu! tu m'as permis de revoir encore une fois ma mère!

MARIE.

M. le Comte! madame la Comtesse! c'est mon fils! Par quel miracle?

MICHEL.

Si c'en est un, ma mère, il est dû tout entier à l'amour filial....; oui, c'est le cœur qui l'a inspiré. J'avais seize ans lorsque vous quittâtes Pétersbourg pour suivre vos excellents maîtres, et vous savez si je vous aimais! Après bien des démarches, je parvins à connaître le lieu de votre exil. Dès lors, je travaillai sans relâche à me procurer le moyen de vous rejoindre; je n'en trouvai pas d'autre que de m'attacher à l'intendance des postes. On éprouva mon zèle, ma fidélité dans des missions peu importantes, et je méritai la

confiance de mes chefs. Il y a deux ans, je fus dirigé sur Tobolsk; nous n'étions qu'à cent soixante lieues l'un de l'autre. Avec quelle impatience j'attendais le fortuné message qui devait nous rapprocher tout à fait! Enfin, il s'est offert. Sans en donner le motif, j'ai été assez heureux pour obtenir la préférence, et jugez du bonheur que j'éprouve! j'apporte aux exilés des secours qu'ils sollicitent depuis longtemps, et je presse sur mon cœur la plus tendre et la meilleure des mères!

POTOSKI, *tendant la main à Michel.*

Mon ami, je vois avec plaisir que ton âme est également ouverte à deux sentiments nobles et généreux : la piété filiale et la compassion que l'on doit à l'infortune.

MICHEL.

Pardonnez-moi, M. le Comte, j'ai donné le premier moment à la nature. Je suis chargé par le gouverneur de Tobolsk de vous remettre cinq cents roubles. Il vous invite à en user avec économie, car c'est, m'a-t-il dit, tout ce qu'il vous sera permis de toucher de vos revenus d'ici à deux ans.

POTOSKI.

Tu l'entends, Phédora!... Et point de lettres?

MICHEL.

Non, M. le Comte. Les ordres sont plus sévères que jamais; tous les paquets sont brûlés à Tobolsk.

PHÉDORA.

Quelle existence, grand Dieu! cruel Ivan! quel mal t'avions-nous fait pour nous persécuter ainsi?

MICHEL.

Ivan, dites-vous? n'était-ce pas un riche boyard de la Livonie?

PHÉDORA.

Oui.

MICHEL.

Eh bien! Madame, le Ciel l'a puni. Il gémit à son tour: comme vous, il est malheureux. Il l'est bien plus, sans doute, car il a mérité son sort, et n'a pas le droit de se plaindre. A quiconque a fait le mal, le mal doit advenir,

c'est juste. Sans cette compensation, les méchants seraient en trop grande majorité sur la terre; il n'y aurait plus de place pour les honnêtes gens.

MARIE.

Sans doute, mon bon Michel, tu resteras quelque temps à Saïmka?

MICHEL.

Je le voudrais, ma mère; mais, hélas! il me faudra partir dans deux jours au plus tard.

ÉLISABETH, *à part.*

Deux jours! (*Elle rêve dans un coin.*)

MARIE.

Déjà!

MICHEL.

Ainsi le prescrivent mes ordres...Si j'osais les enfreindre, il se trouverait ici plus d'un officieux qui ne manquerait pas d'en informer le gouverneur, et je serais privé pour toujours d'une consolation que j'espère maintenant me procurer une fois chaque année, du moins tant que le malheur vous poursuivra.

MARIE.

Ne serait-il pas possible...

MICHEL.

De rester tout à fait près de vous? N'en doutez pas, ce serait là tout mon désir; mais je le tenterais en vain. Si j'en exprimais seulement la pensée, le moins qui pourrait en résulter, serait d'être privé de mon emploi, par conséquent de la possibilité d'être utile à M. le Comte.

SCÈNE VII.

ANDRÉ, MARIE, MICHEL, POTOSKI, PHÉDORA, ÉLISABETH.

ANDRÉ, *entrebâillant vivement la porte.*

Ce maudit Straganoff rôde aux environs de votre cabane; sans doute, il vient vous épier. Tenez-vous sur vos gardes.

(Il sort.)

POTOSKI.

Entrons chez toi, Phédora. Je recevrais mal cet homme s'il se présentait ici, et nous en souffririons plus tard. Suis-nous, Michel.

MICHEL, *à Marie.*

S'il vient, gardez-vous de lui laisser connaître que je suis votre fils.

(Potoski conduit Phédora vers la chambre de droite.)

ÉLISABETH, *qui a traversé le théâtre, se trouve près de Michel, et lui dit tout bas :*

Michel, il faut absolument que je vous parle.

MICHEL, *de même.*

Oui, Mademoiselle. (*Il se dispose à suivre le Comte.*)

MARIE, *à Élisabeth, qui paraît absorbée.*

Eh bien ! venez donc, Elisabeth.

ÉLISABETH, *sans paraître l'entendre et répondant à sa pensée.*

Je ne demande pas mieux... partons.

MARIE.

Comment ? partons... où voulez-vous aller ?

ÉLISABETH, *remplie de son idée.*

Où je veux aller, Marie ? Dieu seul...

POTOSKI, *sur le seuil de la porte.*

Ne reste pas là, ma fille... voudrais-tu ?...

ÉLISABETH, *courant embrasser son père.*

Ne te quitter jamais.

POTOSKI.

Que signifie ?...

ÉLISABETH, *se remettant et prenant un air riant.*

Rien, rien.

SCÈNE VIII.

ANDRÉ, MARIE, ÉLISABETH, POTOSKI, PHÉDORA, MICHEL.

ANDRÉ, *revenant avec vivacité.*

Pardon ! c'était une fausse alerte. Il paraît que le sei-

gneur Straganoff n'a pas l'intention d'entrer. Il se bornera probablement à observer de loin ce qui se passe. Sans doute, il a vu mes camarades partir du village et se diriger vers votre habitation.

MARIE.

Il n'en a pas fallu davantage pour alarmer ce caractère inquiet et soupçonneux.

POTOSKI.

Je le conçois. L'attachement que vous témoignent les habitants de Saïmka doit être un crime à ses yeux, parce qu'il le suppose le résultat de quelque séduction.

PHÉDORA.

Il ne peut imaginer que tant d'affection soit le prix de quelques actes de bienfaisance.

MICHEL.

C'est tout simple : un méchant homme suppose le mal partout; il ne trouve que cela dans son cœur.

(On entend au fond le son d'une guitare et d'un violon.)

ANDRÉ.

J'entends mes camarades. Madame la Comtesse, permettez-vous que je leur ouvre la grande porte ?

(Il indique la grande porte du fond.)

PHÉDORA.

Oui, mon ami.

(Marie lui donne la clef d'une large porte à plusieurs ventaux qui ferme le fond de la cabane; quand elle est ouverte, on voit un jardin, et, au delà, un des sites âpres de la Sibérie.)

SCÈNE IX.

MARIE, MICHEL, ANDRÉ, POTOSKI, PHÉDORA, ÉLISABETH, VILLAGEOIS.

(Une troupe de villageois, des deux sexes, attendait en dehors de la porte. Ils saluent et parlent bas à André.)

ANDRÉ.

Depuis que vous habitez Saïmka, nous n'avons jamais manqué de célébrer l'anniversaire de la naissance de votre

fille ; nous avons toujours espéré que chaque année verrait la fin de votre exil, et nous n'avons cessé d'adresser des vœux au Ciel pour l'accomplissement de ce désir ; mais par malheur le sort en ordonne autrement. Que du moins il vous conserve le seul objet qui puisse adoucir l'amertume de vos douleurs ! Puisse la bonne Élisabeth, qui, par sa candeur, son affabilité, nous est devenue aussi chère qu'à vous, faire longtemps encore la consolation et l'ornement de votre vie.

POTOSKI.

Mes enfants, si (ce que je n'ose plus espérer) nous quittons un jour ces lieux, nous emporterons le souvenir de votre touchante amitié. Rien de ce que vous avez fait pour nous, ne sera oublié. Nous apprendrons à ces êtres insouciants qui peuplent la capitale, qu'il existe à mille lieues d'eux, dans les déserts de la Sibérie, des hommes énergiques qui savent compatir au malheur, qui, sans égard pour de vaines considérations, savent, au risque de se compromettre, se montrer humains, bienfaisants, et pratiquer enfin ces douces vertus que l'on dédaigne trop souvent au sein des villes.

(Elisabeth est allée dans une serre, que l'on aperçoit au fond du jardin. Elle revient avec un rosier qu'elle fait porter à Marie, et sur lequel elle cueille une rose.)

ÉLISABETH.

Ma bonne mère, voici la première fleur d'un rosier que j'ai secrètement élevé pour toi.

PHÉDORA.

Je te remercie, ma fille.... Ah ! je ne puis mieux comparer son doux parfum qu'à l'innocence, à la pureté de ton âme.

ÉLISABETH.

Cet arbuste, inconnu dans ces climats, fleurit en toutes saisons. Ainsi, d'autres roses ne tarderont point à s'épanouir. En les cueillant, tu penseras à ton Elisabeth ?

PHÉDORA.

Toujours, chère enfant, toujours ! (*Elle l'embrasse.*) mais tu me les offriras toi-même.

ÉLISABETH, *à part.*

Moi-même! ah! de longtemps je ne pourrai lui en offrir.

POTOSKI.

Eh bien! mes amis, que faites-vous donc là! est-ce ma permission que vous attendez pour vous divertir?

ANDRÉ.

Oui, M. le Comte.

POTOSKI.

Je vous la donne, et de tout mon cœur.

BALLET.

ANDRÉ, *accourant.*

Je vous demande pardon, M. le Comte, de venir troubler votre joie; mais il est prudent, je pense, de terminer cette petite fête. Je viens de voir Straganoff; il est furieux, et voulait à toute force entrer ici. « Je n'entends pas que » l'on s'amuse où je suis, a-t-il dit avec colère ; je vais » connaître tous ceux qui font partie de cette réunion cou- » pable, et je les punirai sévèrement. »

POTOSKI.

Ne craignez rien, mes amis, je me charge de parler à cet homme ombrageux. Il peut méconnaître les droits de l'humanité; mais je lui ferai sentir qu'il excède son pouvoir, et je l'engagerai à se renfermer désormais dans les bornes qui lui sont prescrites. Si de grands intérêts forcent parfois les souverains à adopter des mesures qui semblent trop rigoureuses, nous devons croire qu'ils gémissent tout bas de la nécessité qui les y contraint, et qu'ils n'ont jamais eu la cruelle pensée d'autoriser les vexations de pareils hommes, pour ajouter aux souffrances d'un malheureux exilé. Phédora, tu n'es pas sortie depuis plusieurs jours; viens, nous allons accompagner ces bonnes gens jusqu'au village.

PHÉDORA.

Volontiers.

ÉLISABETH, *à part.*

Qu'il sert bien mon projet!

PHÉDORA.

Donne-moi le bras, Elisabeth.

ÉLISABETH.

Excuse-moi, bonne mère; je voudrais rester à la maison.

PHÉDORA.

Tu es fatiguée, n'est-ce pas?

ÉLISABETH.

Ma mère....

PHÉDORA.

Eh bien! reste. Marie te remplacera.

(On sort. Les villageois s'éloignent ayant à leur tête le Comte, son épouse, André et Marie. On referme la porte.)

SCÈNE X.

MICHEL, ÉLISABETH.

ÉLISABETH.

Michel, vous aimez tendrement votre mère, et vous savez ce que peut inspirer l'amour filial; j'en ai la preuve. Vous ne rejetterez donc pas la prière que je vous adresse.

MICHEL.

Non, sans doute.

ÉLISABETH.

Vous me le promettez?

MICHEL.

Je vous le promets.

ÉLISABETH.

Il faut que vous m'emmeniez avec vous à Tobolsk.

MICHEL.

A Tobolsk! y pensez-vous, Mademoiselle?

ÉLISABETH.

J'ai résolu d'aller à Pétersbourg, me jeter aux pieds du Czar, et lui demander la grâce de mon père.

MICHEL.

A Pétersbourg! vous ne savez donc pas qu'il y a quatre mille verstes d'ici?

ÉLISABETH.

Je le sais.

MICHEL.

Des torrents, des fleuves à franchir, d'immenses forêts, des déserts à traverser; en un mot, des dangers de toute nature et mille fois au-dessus de vos forces?

ÉLISABETH.

De mes forces! Jamais on n'a pu calculer celles d'un enfant qui veut rendre l'honneur et l'existence aux auteurs de ses jours.

MICHEL.

Ah! renoncez à ce dessein généreux.

ÉLISABETH.

Michel, vous qui, pendant quatorze ans, avez cherché le moyen de revoir votre mère, sans espérance d'améliorer son sort, mais seulement pour l'embrasser et passer deux jours auprès d'elle, qu'auriez-vous répondu à ceux qui auraient osé vous blâmer? N'imaginez pas que cette pensée soit nouvelle; je ne puis vous dire depuis quel temps elle est entrée dans mon esprit; il me semble que je l'ai reçue avec la vie; elle est la première dont je me souvienne, elle ne m'a jamais quittée. Je m'endors, je m'éveille, je respire avec elle; c'est elle qui m'a inspiré assez de courage pour me livrer à des exercices violents, pour affronter les fatigues, et qui m'a donné la force de les supporter; c'est pour elle que je suis prête à braver la misère, la mort même; enfin, c'est elle seule qui me ferait désobéir à mes parents que j'idolâtre, que je révère, s'ils me défendaient de partir.

MICHEL.

Ah! Mademoiselle, pouvez-vous comparer le peu que j'ai fait avec l'action sublime que vous méditez? L'état que j'ai embrassé, mon sexe, la classe à laquelle j'appartiens, tout me favorisait. Il m'a suffi de persister dans la résolution de venir à Saïmka, et d'attendre que l'occasion s'en présentât: du reste, aucun danger ne pouvait m'atteindre; tandis que vous, jeune, belle, et sans défense, vous avez à les redouter tous. En admettant que vous puissiez m'accompagner jusqu'à Tobolsk, vous n'aurez pas fait le quart du trajet; et qui vous protégera pendant un voyage de huit mois, contre la rigueur de cet affreux climat?

ÉLISABETH, *avec le ton d'une inspirée.*

Dieu.

MICHEL.

Et contre les fatigues, la misère et la méchanceté des hommes?

ÉLISABETH.

Toujours Dieu. C'est, je le sais, une entreprise hardie; mais une volonté ferme, un grand courage, une confiance sans bornes en la bonté du Ciel, doivent surmonter tous les obstacles.

MICHEL.

Mais vous ignorez la langue de ces peuples à demi barbares.

ÉLISABETH.

La compassion, j'aime à le croire, n'est étrangère à aucun peuple du monde; tous, m'a-t-on dit, se font un devoir d'accorder l'hospitalité au malheur. Je suis la fille d'un exilé, leur dirai-je. Si les hommes me repoussent, j'aurai pour moi toutes les mères; à défaut de mon langage, elles comprendront mes larmes. Mon ami, je vous le demande en grâce, ne vous opposez point à ma résolution; elle est inébranlable, et je l'exécuterai.

MICHEL.

Mademoiselle......

ÉLISABETH.

Si vous me refusez le service que je vous demande...

MICHEL.

Eh bien?

ÉLISABETH.

Je partirai seule.

MICHEL.

Seule?

ÉLISABETH.

Oui, seule.

MICHEL.

En ce cas, vous pouvez compter sur moi.

ÉLISABETH.

Ah! je vous remercie. C'est à vous que je devrai la délivrance de mes parents... Vous partez dans deux jours?

MICHEL.

Oui, Mademoiselle.

ÉLISABETH.

Eh bien! revenez après-demain, je serai prête à vous suivre. Laissez-moi seule maintenant.

MICHEL.

Je retourne auprès de Straganoff.

(Attendri, pénétré d'admiration, Michel salue respectueusement Elisabeth, puis il s'éloigne.)

SCÈNE XI.

ÉLISABETH.

Il faut que je profite d'un instant de liberté, que je ne retrouverai plus peut-être, pour écrire à ma mère, car je n'aurais jamais la force de lui faire mes derniers adieux de vive voix... Hélas! elle est loin de prévoir le coup que va lui porter sa fille unique et chérie! elle me blâmera sans doute....... Elisabeth, point de faiblesse. L'autorité des parents, toujours respectable, ne s'étend point jusqu'à empêcher leurs enfants de mettre au jour les vertus qui les animent. N'écoute que la voix du devoir, ne suis que l'impulsion de ton courage.

(Elle s'assied et écrit. Toutefois elle lève de temps en temps les yeux au ciel, laisse retomber sa tête sur ses mains et essuie fréquemment ses larmes.)

SCÈNE XII.

POTOSKI, ÉLISABETH.

POTOSKI, *entrant par la porte du fond sans être entendu de sa fille.*

Je crains que ce méchant Straganoff n'ait profité de notre absence pour s'introduire ici, et je viens rassurer Elisabeth.... Ah! elle écrit.

ÉLISABETH, *écrivant.*

« Te revoir heureuse ou mourir, c'est l'unique vœu de » ton Elisabeth.

POTOSKI, *à part.*

Elle essuie des larmes... que signifie ?....

ÉLISABETH.

Relisons. (*Elle lit.*) « Ma bonne mère, me pardonneras-» tu d'avoir disposé de moi sans ta volonté ? Depuis ma » naissance, chacun de mes jours a été marqué par tes » bienfaits; je n'ai pu y répondre encore que par ma re-» connaissance et ma tendresse; mais qu'est-ce que ma » reconnaissance si elle est inutile ? qu'est-ce que ma ten-» dresse si je ne puis te la prouver que par de vaines » démonstrations ? Pardonne à l'audace de ta fille ; elle a » voulu faire pour toi, une fois en sa vie, ce que tu n'as » cessé de faire pour elle depuis qu'elle existe. Quand on » te lira cette lettre, je serai déjà loin de Saïmka.

POTOSKI, *s'avançant.*

Qu'entends-je ?

ÉLISABETH, *se lève.*

Mon père !

POTOSKI.

Quel est ton dessein ?

ÉLISABETH.

De te rendre à ton pays.

POTOSKI.

Y penses-tu ?

ÉLISABETH.

Vous êtes malheureux, et Dieu m'appelle à vous secourir.

POTOSKI.

Tu voudrais nous quitter ?

ÉLISABETH.

Pour revenir bientôt.

POTOSKI.

N'espère pas que j'y consente.

ÉLISABETH.

Je t'en conjure, ô mon père, ne repousse pas mes vœux !

si tu savais depuis combien de temps je nourris cette pensée consolante!..... Aussitôt que l'âge m'a permis de comprendre vos infortunes, j'ai résolu de vous en délivrer. Combien de fois, muet témoin de vos douleurs, j'aurais succombé à ma tristesse, si une voix secrète n'avait soutenu mon courage, en me disant : c'est toi, c'est toi qui leur rendras tous les biens qu'il regrettent. Par pitié, ne détruis pas cette douce espérance, ce serait me donner la mort.

POTOSKI.

Chère enfant, j'admire ton courage; mais cette entreprise est impossible.

ÉLISABETH.

Impossible, dis-tu? non, elle ne l'est pas; mon cœur t'en répond, il trouvera des forces pour demander justice, et des expressions pour l'obtenir. Je ne crains rien, ni les fatigues, ni les obstacles, ni les mépris, ni la Cour, ni les rois; je ne crains que ton refus.

POTOSKI.

Elisabeth, cette pensée sublime est digne du sang qui coule dans tes veines; mais je ne puis consentir à ce que tu me demandes.

ÉLISABETH.

Et pourquoi, dans ces courses lointaines où j'essayais mes forces, m'as-tu si souvent entretenue de belles actions? pourquoi as-tu ouvert mon âme à l'héroïsme, si tu devais un jour en réprimer l'élan? Existe-t-il, dis-moi, un autre moyen de t'arracher à l'exil, et de raffermir les jours chancelants de ma mère? Depuis seize ans que vous languissez en ce désert, quel ami a pris ta défense? et quand il s'en trouverait un qui l'osât, oserait-il parler comme moi? serait-il inspiré par le même amour? aurait-il mon cœur et mes brûlantes expressions? Non, sans doute. Oh! laisse-moi croire que le Ciel n'a donné qu'à ta fille le pouvoir de te rendre au bonheur, et ne t'oppose point à l'auguste mission qu'il a daigné lui confier.

POTOSKI.

Pardonne, Élisabeth, je ne puis me résoudre à te laisser déployer tant de vertus...; non, jamais je n'exposerai ma fille...

ÉLISABETH.

Que trouves-tu donc de si effrayant dans cette entreprise? les hivers de ce climat m'ont accoutumée à la rigueur des saisons, et nos courses dans les landes, à la fatigue d'une longue marche.

POTOSKI.

Ta jeunesse...

ÉLISABETH.

Loin de me nuire, elle sera mon appui; on vient au secours de tout ce qui est faible.

POTOSKI.

La misère...

ÉLISABETH.

Ne m'avilira point. Des hommes célèbres, précipités du faîte des grandeurs, n'ont-ils pas invoqué pour eux-mêmes la charité de leurs semblables? plus heureuse, je ne l'implorerai que pour servir mon père.

POTOSKI.

Et Phédora?... que lui dirai-je, quand elle me demandera sa fille, quand elle se fera conduire dans la forêt, sur les rives du lac? Trompant sa douleur, je la suivrai partout en pleurant, en appelant avec elle notre enfant qui ne pourra plus nous répondre.

ÉLISABETH.

Tu resteras pour la consoler, tu ne la quitteras plus, tu lui parleras d'un meilleur avenir. Ainsi s'écouleront vos journées jusqu'au moment où Élisabeth, fière de son succès, viendra déposer à vos pieds l'ordre qui vous rendra libres, et recevra dans vos embrassements, la plus douce récompense de son courage.

POTOSKI, *attendri*.

Fille étonnante!

ÉLISABETH.

Tu me donnes ton consentement ?

POTOSKI.

Je ne puis que t'admirer, te baigner de mes larmes !

ÉLISABETH.

Donne-moi ton consentement. (*Elle le presse tendrement.*)

POTOSKI.

Jamais.

ÉLISABETH.

Songe que je ne retrouverai plus, peut-être, l'occasion d'entreprendre cet utile voyage.

POTOSKI.

Qu'importe ?

ÉLISABETH.

Le courrier part dans deux jours, et je l'accompagnerai jusqu'à Tobolsk. Je t'en supplie !

POTOSKI.

Non, non, Élisabeth, ne l'espère pas....... C'est me demander plus que ma vie.

PHÉDORA, *en dehors, au fond.*

Stanislas ?

POTOSKI.

Voici ta mère, je vais à sa rencontre pour te laisser le temps de te remettre. Nous ne saurions prendre trop de soin pour lui dérober l'émotion qu'a fait naître en nous cette scène attendrissante. Cache-lui bien, surtout, que tu as pu concevoir un instant la pensée de te séparer de nous.

(Il l'embrasse et sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

MICHEL, ÉLISABETH.

ÉLISABETH.

Ce sacrifice est affreux, je le sens; mais le bonheur de mes parents l'exige; il faut qu'il s'accomplisse. Demain, je redoublerai mes instances, et je parviendrai, j'espère, à le décider.

MICHEL, *entrant avec précipitation par la petite porte, à gauche, et s'arrêtant en haut de l'escalier.*

Mademoiselle, j'accours vous annoncer une nouvelle fâcheuse.

ÉLISABETH.

Qu'est-ce, Michel? vous m'effrayez!

MICHEL.

Ce maudit Straganoff, craignant sans doute que M. le Comte ne se serve de moi pour adresser quelque plainte au gouverneur de Tobolsk, vient de m'ordonner de partir dans une heure.

ÉLISABETH.

Dans une heure! ô Ciel!

MICHEL.

Il m'a défendu, sous les peines les plus sévères, de revenir à votre habitation; mais je brave sa défense. J'ai promis de vous servir... Et, d'ailleurs, pourrais-je m'éloigner sans avoir embrassé ma mère?

ÉLISABETH, *fort troublée.*

Dans une heure!.... Comment faire?.... On vient.... Ne vous montrez pas, Michel...Tenez-vous à quelque distance; je vais chercher le moyen de vous rejoindre.

MICHEL.

Ne tardez pas, surtout, et amenez ma mère avec vous, que je la revoie encore. (*Il disparaît.*)

SCÈNE XIV.

MARIE, ÉLISABETH, PHÉDORA, POTOSKI.

PHÉDORA, *à Élisabeth, qui est allée à sa rencontre.*

Comment te trouves-tu, mon enfant?

ÉLISABETH, *faisant tous ses efforts pour se contraindre.*

Assez bien, bonne mère.

PHÉDORA.

Tu me trompes, ta voix est altérée; tu n'en conviendras pas; mais tu éprouves de l'agitation. Tu le vois, Stanislas,

ces longues courses fatiguent notre Élisabeth ; tu mesures ses forces aux tiennes. Il faut que tu me promettes de ne plus l'emmener aussi souvent, et de borner votre chasse aux environs du lac.

POTOSKI.

Je te le promets.

ÉLISABETH, *à part.*

Pauvre mère ! si elle savait !...

PHÉDORA.

Marie ?

MARIE.

Madame la Comtesse ?

PHÉDORA.

Ferme les portes, et donne-moi les clefs. S'il prenait fantaisie à ce méchant inspecteur de venir nous épier, que du moins il ne puisse pénétrer la nuit dans l'intérieur de notre habitation.

MARIE.

Madame la Comtesse a raison : c'est bien le moins que l'on ait la liberté de se plaindre chez soi, de gémir sur ses maux, et d'en maudire l'auteur à son aise.

POTOSKI.

Ne maudissons personne, Marie.

MARIE, *tout en parlant, a fermé les portes.*

Voilà les clefs, Madame.

POTOSKI.

Donne, Marie.

(Il prend les clefs et entre dans la chambre de droite.)

SCÈNE XV.

MARIE, ÉLISABETH, PHÉDORA,

ÉLISABETH, *à part.*

Comment ferai-je pour sortir ?

PHÉDORA.

Le repos nous est nécessaire ; allons nous y livrer.

ÉLISABETH, *à part.*

Profitons de l'éloignement de mon père. (*Haut.*) Per-

mets auparavant, bonne mère, que je te rappelle l'obligation touchante que tu t'es imposée. Demain, au point du jour, j'entre dans ma dix-septième année, et tu n'as jamais laissé passer cette époque heureuse pour ta fille, sans la bénir et lui accorder un don.

PHÉDORA, *la serrant dans ses bras.*

Ah! chère enfant! depuis que ta naissance a comblé tous mes souhaits, il ne s'est pas écoulé un seul jour sans que mon cœur t'ait bénie. Que désires-tu?

ÉLISABETH.

Cette croix qui vient de ta mère, et que tu n'as jamais quittée, me serait bien précieuse.

PHÉDORA.

Je te la donne, mon enfant. Ne te sépare jamais de ce signe à tel point révéré dans toute l'étendue de cet empire, que l'on a vu des scélérats, au moment de commettre un crime, s'arrêter à son aspect. Puisse-t-il, si jamais tu étais abandonnée à toi-même, te protéger contre les malheurs que je redoute! (*Élisabeth s'est mise à genoux devant sa mère, qui lui passe la chaîne au cou.*) Mon Dieu! laisse tomber un de tes regards sur la famille d'un malheureux exilé! Daigne toucher en sa faveur le souverain abusé! Mais, surtout, ô mon Dieu! si nous sommes condamnés à mourir dans ces déserts, n'abandonne pas notre fille chérie! Daigne ratifier, du haut des cieux, les tendres vœux et la bénédiction d'une mère.

(Elle étend les mains sur sa fille, qui tient les siennes croisées sur sa poitrine avec un pieux recueillement. Quand Phédora a fini sa prière, Élisabeth se lève, baise la croix, et se jette dans les bras de sa mère.)

PHÉDORA.

Elisabeth, tu t'absentes tous les jours, mais tu ne sortiras pas demain.

ÉLISABETH.

Demain! (*A part.*) Hélas!

PHÉDORA.

Je veux que tu me donnes cette journée tout entière. Entends-tu, ma fille? tu ne sortiras pas demain.

ÉLISABETH.

Non... non, ma mère.

(Phédora et Élisabeth entrent dans la chambre de droite.)

SCÈNE XVI.

MICHEL, MARIE.

(Au moment où Marie, qui suit ses maîtres, va entrer à droite, on frappe doucement à la porte de gauche.)

MARIE *monte l'escalier, va près de la porte, et dit à demi voix :*

Qui frappe ?

MICHEL, *en dehors.*

Moi.

MARIE.

C'est Michel !... Les portes sont fermées... je ne puis te recevoir.

MICHEL.

Il faut que je vous parle.

MARIE.

Fais en sorte d'atteindre la croisée.

(Du haut du palier, Marie ouvre la croisée.)

MICHEL, *à la croisée.*

Je viens prendre congé de vous, ma mère.

MARIE.

Déjà ?

MICHEL.

Et chercher la courageuse Élisabeth.

MARIE.

Que veux-tu dire ?

MICHEL.

Vite, prévenez-la, ma mère ; si elle tarde, il me faudra partir sans elle.

MARIE.

Je ne te comprends pas.

SCÈNE XVII.

MICHEL, MARIE, ÉLISABETH.

ÉLISABETH, *sortant sur la pointe du pied.*

Chut!

MICHEL.

La voici! Hâtez-vous, Mademoiselle.

MARIE.

Où donc allez-vous?

ÉLISABETH, *à part.*

Cachons-lui une partie de la vérité. (*Haut.*) A Tobolsk, avec ton fils.

MARIE, *s'écriant* :

A Tob....!

ÉLISABETH, *l'arrêtant.*

Silence! ma mère pourrait t'entendre!

MARIE.

Eh! quoi! sans l'aveu de vos parents?

ÉLISABETH.

Je l'ai dit à mon père.

MARIE.

Et il y a consenti?

ÉLISABETH.

C'est le seul moyen de les arracher à l'exil, et je ne pouvais trouver une occasion plus favorable. Michel ne me quittera pas; il m'accompagnera également au retour; ainsi, tu seras de moitié dans cette bonne action. Marie, sans toi, sans ton fils, je n'aurais jamais osé l'entreprendre. Tu seras bien heureuse, bien fière un jour, d'avoir contribué à la délivrance de tes maîtres.

MARIE.

Comment! vous croyez....

ÉLISABETH.

Certainement.

MARIE.

Mais enfin......

MICHEL.

Vite, Mademoiselle...... Nous n'avons pas une minute à perdre.

MARIE.

Ah! mon Dieu! je suis si troublée!....

ÉLISABETH.

(Elle va prendre un sac de peau sous l'escalier.)

Voilà mon habit de voyage, donne-le à Michel. (*Pendant que Marie donne son sac à son fils, Elisabeth vient se prosterner sur le seuil de la porte de droite.*) Tu le vois, ô Ciel! j'obéis à l'impérieuse nécessité!...... Pardonne, ô ma mère! un pieux mensonge inspiré par l'amour filial! Mon Dieu! protége mon voyage! veille sur mes parents! conserve-les moi. (*Elle essuie ses larmes et se relève.*)

MARIE.

Eh! Mademoiselle, les portes sont fermées! vous ne pouvez sortir.

MICHEL.

Cette croisée n'est pas haute....

ÉLISABETH.

Je la franchirai facilement.

MARIE.

Quoi! vous voulez....

ÉLISABETH.

Il le faut. Adieu, Marie; prends bien soin de ma mère.

MARIE.

Vous connaissez mon cœur.

MICHEL.

Adieu, ma bonne mère.

MARIE.

Adieu, mon fils; je te recommande notre chère Elisabeth.

ÉLISABETH.

Nous nous reverrons bientôt.

MARIE.

Je l'espère ; j'ai besoin de l'espérer.

(Soutenue par Marie, Elisabeth monte sur une table , et delà sur la croisée. Toute cette scène est entrecoupée de sanglots. — La toile tombe avant qu'Elisabeth ait disparu. Marie lui tend les bras.)

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

(Le théâtre représente un site sauvage sur les bords de la Kama qui traverse géométralement la scène; à droite, au deuxième plan, une cabane construite en rouleaux de sapins. En avant de la cabane, une planche épaisse, en forme de pierre tumulaire, à l'extrémité de laquelle est plantée une croix, indique la sépulture de la fille d'Ivan. Au fond, sur la rive droite du fleuve, on voit les monts Poyas, dont la chaîne sépare l'Europe de l'Asie. Les seuls arbres que l'on distingue sont des bouleaux et des sapins : le tout est couvert de neige. Le sol, depuis le fleuve jusqu'à l'avant-scène, est raboteux, inégal. Partout des aspérités.)

SCÈNE PREMIÈRE.

IVAN, *venant de la gauche, et apportant de la mousse qu'il dépose sur la tombe.*

Tiens, ma Lizinska, fille chérie, voilà tout ce que mes recherches ont pu me procurer. Depuis que l'impitoyable mort, en te ravissant à mon amour, m'a laissé seul au monde, depuis que ton ingénieuse tendresse ne vient plus adoucir l'amertume de mes pensées, le soin de parer ta sépulture est devenu ma plus chère, et, pour ainsi dire, mon unique occupation. Malheureux Ivan ! que fais-tu maintenant sur la terre? Hélas! en vieillissant, l'homme voit s'évanouir, sans retour, et l'une après l'autre, toutes ses illusions; il voit tomber successivement tous les êtres qu'il a connus, aimés, ceux qui ont guidé son enfance, élevé sa jeunesse, embelli son âge mûr, et partagé ses plus chères affections.... Il ne lui reste rien... Inutile aux autres, trop souvent à charge à lui-même, il ne voit, ne désire que le néant qu'il envisage comme le terme heureux de ses douleurs, de ses regrets. Mais si l'homme vertueux, irréprochable, ne peut échapper lui-

même à cette commune loi, combien est pénible la condition de celui que tourmente le remords, et que poursuit incessamment, sans pouvoir l'éloigner, le souvenir d'une action criminelle? Ah! quand viendra-t-elle cette mort que je souhaite, me réunir à ma Lizinska ? L'unique vœu que je forme, c'est de rencontrer un être bienfaisant qui daigne préparer ma dernière demeure, et m'y placer pour toujours auprès de ma fille bien-aimée!.... Mérité-je cette faveur ? Non. Le juste ciel qui m'a frappé dans tous les objets de ma tendresse, et qui a détruit toutes mes espérances, me réserve un abandon total pour me faire expier, même à mes derniers jours, une faute que je déplore depuis seize ans, sans avoir pu la réparer.

(Il s'agenouille devant le tombeau, puis rentre dans sa cabane.)

SCÈNE II.

ÉLISABETH, IVAN.

ÉLISABETH.

(Elle descend lentement la montagne du fond. Ses vêtements sont usés. Elle marche péniblement à l'aide d'un bâton. Accablée de lassitude, elle vient s'asseoir sur une pierre, au bord de la Kama.)

Encore un fleuve! O mon Dieu ! où trouverai-je des forces pour achever ce pénible voyage ?.... Je crois apercevoir une cabane.... Peut-être a-t-on établi un passage en cet endroit.... Oui, je vois une barque attachée à l'autre bord.... Attendons que quelqu'un se présente.

IVAN, *sur le seuil de la porte.*

N'entends-je pas des plaintes ? (*Il regarde de tous côtés.*) Une jeune fille est sur la rive opposée ! . . . Elle paraît accablée de fatigue. (*D'une voix forte.*) Mon enfant, désirez-vous traverser le fleuve ?

ÉLISABETH.

Oui, bon vieillard.

IVAN, *de même.*

Je vais vous chercher.

(Il monte dans une barque amarrée à un tronc d'arbre. Entraîné par le courant, on le perd de vue un moment; mais il reparaît bientôt, atteint la rive droite, aide Elisabeth à entrer dans sa nacelle, disparaît de nouveau, et aborde enfin non loin de la cabane. Il soutient la jeune fille et la conduit au devant de la scène.)

ÉLISABETH.

Hélas! je ne puis vous offrir que des remercîments.

IVAN.

Que faut-il de plus? Asseyez-vous, mon enfant. Vous paraissez bien faible.

ÉLISABETH, *assise sur un tronc d'arbre.*

Il est vrai. Depuis hier je n'ai pris aucune nourriture.

IVAN.

Depuis hier! Je cours.... (*Il entre dans sa cabane, et en revient avec une jatte de lait et du pain.*) Voici du lait et un morceau de pain; c'est tout ce que je possède.

ÉLISABETH.

Ah! je vous rends grâce! (*Elle boit.*)

IVAN.

Où donc avez-vous passé la nuit?

ÉLISABETH.

Sur le sommet de la montagne, au pied d'un arbre.

IVAN.

Exposée à la rigueur du froid?

ÉLISABETH.

Cela m'est arrivé souvent.

IVAN.

Souvent, dites-vous?

ÉLISABETH.

Oui. Je n'avais pas la force d'aller plus loin.

IVAN.

Quoi! si jeune et si délicate, vous voyagez seule dans cette saison?

ÉLISABETH.

Il le faut bien.

IVAN.

Y a-t-il longtemps que vous êtes en route?

ÉLISABETH.

Oh! oui.

IVAN.

D'où venez-vous donc?

ÉLISABETH

De bien loin.

IVAN.

Encore?

ÉLISABETH.

De Saïmka, par delà Tobolsk.

IVAN, *à part.*

Tobolsk!

ÉLISABETH.

Connaîtriez-vous quelqu'un dans cet affreux pays?

IVAN.

Non, non.... Je n'y connais plus personne. Comment vous nommez-vous?

ÉLISABETH.

Élisabeth.

IVAN.

Eh bien, Élisabeth, si votre voyage n'a pas un but déterminé, consentez à rester en ces lieux. J'eus une fille bien aimée; elle se nommait Lizinska; elle avait votre candeur; elle devait être le soutien, la consolation de mes vieux ans... c'était tout mon espoir.

ÉLISABETH.

Où est-elle ?

IVAN, *montrant la tombe.*

Là. Un peu de sable, et cette planche grossière que j'arrose chaque jour de mes larmes, couvrent ce que la nature avait produit de meilleur.

ÉLISABETH.

Que je vous plains!

IVAN.

Oui, je suis bien à plaindre. Mais vous me semblez malheureuse aussi, et voilà pourquoi je vous propose de demeurer près de moi. Nous nous offrirons de mutuelles

consolations ; vous me rendrez ma fille, et moi, je m'efforcerai de vous tenir lieu des parents que peut-être....

ÉLISABETH.

Non, je ne les ai point perdus ; je l'espère du moins, car c'est pour eux que j'ai entrepris ce pénible voyage.

IVAN.

Puis-je savoir où vous allez ?

ÉLISABETH.

A Pétersbourg.

IVAN.

Pauvre enfant, vous n'êtes encore qu'à moitié chemin.

ÉLISABETH.

Seulement ?

IVAN.

Et quel motif puissant vous conduit aussi loin ?

ÉLISABETH.

Le désir de rendre le bonheur à une mère infirme, et la liberté à mon père.

IVAN.

Eh ! quoi ! vos parents seraient-ils au nombre des malheureux auxquels la Sibérie sert de tombeau ?

ÉLISABETH.

Hélas ! oui. Je suis née sur la terre d'exil.

IVAN.

Pouvez-vous me confier le nom de votre père ?

ÉLISABETH.

Stanislas Potoski.

IVAN.

Stanislas Potoski ! ô Ciel !

ÉLISABETH.

D'où naît votre étonnement ?

IVAN, *à part, avec un accent déchirant.*

Voilà donc une de mes victimes !

ÉLISABETH.

Expliquez-moi....

IVAN.

Élisabeth, me pardonnerez-vous ?

ÉLISABETH.

Vous pardonner ! comment pouvez-vous m'avoir offensée ?

IVAN.

Vous voyez devant vous l'artisan des longues infortunes de votre famille.

ÉLISABETH.

Vous, ô Ciel ! (*Elle s'éloigne un peu.*) Ah ! s'il est vrai, vous devez être bien à plaindre en effet, car elle a cruellement souffert.

IVAN.

Mon nom doit vous être connu. Je suis cet homme que la malédiction de votre père a dû poursuivre sans relâche.

ÉLISABETH.

Qui donc êtes-vous ?

IVAN.

Ivan.

ÉLISABETH.

Ivan !

IVAN.

Lui-même. J'étais, il y a dix-huit ans, l'un des principaux boyards de la Livonie. Mes immenses richesses me semblaient un titre suffisant pour n'éprouver jamais d'obstacles dans l'accomplissement de mes désirs. Dévoré d'ambition, j'aspirais à une place éminente pour laquelle l'opinion publique et ses rares talents désignaient votre père. Je jurai sa perte. J'avais des amis à la cour, et je parvins à le rendre suspect. Le grand-maréchal supposa les preuves d'un complot dont votre père était censé l'auteur, et il fut banni à perpétuité. Mais, Élisabeth, quel terrible châtiment fut la suite de cette action criminelle ! L'intrigue qui m'avait élevé me renversa. Poursuivi par un Dieu vengeur, je tombai de désastre en désastre, jusque dans un état voisin de la pauvreté. Je perdis successivement mes emplois, mon épouse, un fils sur lequel je fondais les plus belles espérances. Il ne me restait plus que Lizinska. Réduit à solliciter pour vivre une modique place, je l'avais enfin obtenue, et j'allais à Ekatérinbourg en prendre possession,

quand un accident affreux me ravit ma fille en cet endroit. Résolu à ne plus m'en séparer, j'achetai cette cabane d'un pauvre batelier, et je m'établis à sa place pour veiller de plus près sur ses cendres précieuses, pour les arroser chaque jour de mes pleurs. Ah! Élisabeth, je vous ai causé bien des maux ; mais j'en suis cruellement puni, et je n'ai pas le droit de me plaindre : quiconque a fait le mal, ne peut plus prétendre au bonheur.

(Il tombe baigné de larmes aux genoux d'Élisabeth.)

ÉLISABETH.

Vos remords me touchent. S'il suffit du pardon de mon père pour rendre la paix à votre âme, je ne crains pas de vous l'accorder en son nom. Le comte Potoski ne connaît point la haine. Plus heureux que vous, il ignore, ou plutôt il a oublié le nom de ses ennemis.

IVAN.

J'accepte avec transport cette douce assurance, et je mourrai moins malheureux. Ce n'est pas le seul motif qui m'a fait bénir votre arrivée ; car ne croyez pas, noble Élisabeth, que cette rencontre soit due au hasard. Non, c'est Dieu qui vous a dirigée ; il a voulu que votre généreux dévouement reçût sa récompense, et vous a guidée vers moi pour m'offrir le moyen de réparer mes torts. En effet, qui mieux que moi peut attester l'innocence de votre père ? quelle voix plus forte que la mienne peut intercéder pour lui près du Czar ? Oui, je le tracerai cet écrit qui doit opérer sa délivrance ; j'y dévoilerai ma conduite infâme, et j'en solliciterai moi-même l'éclatante punition.

ÉLISABETH.

Comment n'avez-vous pas exécuté plus tôt ce généreux dessein ?

IVAN.

Souvent je me suis informé de votre père, et l'on m'a toujours annoncé sa mort.

ÉLISABETH.

Si j'en crois les sages préceptes dont on a nourri ma jeunesse, il n'est point de faute que n'efface un repentir

sincère : vous devez donc tout espérer. Je le recevrai avec reconnaissance cet écrit que vous m'offrez. Veuillez me le donner, car je ne puis m'arrêter davantage. Chaque instant que je perds est un vol fait à la nature.

IVAN.

Un jour de repos vous est indispensable ; consentez à le passer ici. Venez, jeune héroïne ; que mon humble toit s'embellisse de la présence d'un ange.

ÉLISABETH.

J'accepte pour aujourd'hui seulement. Demain, au point du jour, je me remettrai en route.

(Il la conduit jusqu'à la cabane. Elisabeth y entre et en ferme la porte.)

SCÈNE III.

IVAN.

(*Il tombe à genoux.*) O mon Dieu ! je te rends grâce ! cependant j'ose implorer encore une de tes faveurs, une seule ... fais que je vive assez longtemps pour apprendre le retour de cette famille, pour acquérir la certitude d'un pardon sollicité par seize années de malheurs et de repentir ! du moins la malédiction de ces infortunés ne me poursuivra pas au delà du tombeau ... ma cendre pourra reposer paisiblement auprès de celle de ma fille. (*Il se lève.*) Quel bruit !... (*Il regarde au fond.*) Ce sont des Tartares qui descendent de la montagne. Sans doute, ils vont réclamer mes services ... heureusement ils n'ont pu voir Elisabeth !

SCÈNE IV.

ALTERKAN, OURZAK, IVAN, TARTARES.

(Les Tartares descendent la montagne ; ils sont armés jusqu'aux dents, et ont l'air rébarbatif.)

ALTERKAN.

Hola ! hé ! batelier ! nous t'attendons.

IVAN, *près de la croisée et bas à Elisabeth, qui paraît un instant.*

Elisabeth, une troupe de Tartares vient de ce côté ; ne vous montrez pas.

OURZAK, *plus fort.*

Eh bien ! est-ce que tu ne nous as pas entendus ?

IVAN.

J'y vais, camarades, j'y vais.

ALTERKAN.

A la bonne heure.

OURZAK.

Hâte-toi.

(Ivan monte dans sa barque, descend le fleuve, disparaît un moment, remonte vers la rive droite, prend la moitié des passagers qu'il amène à terre sur l'autre rive. Pendant qu'il fait une seconde fois le trajet pour aller chercher le reste, Alterkan, Ourzak et quelques autres viennent en scène.)

ALTERKAN.

Vienne l'ouragan quand il voudra! nous sommes à l'abri.

OURZAK.

C'est fort heureux ! et je regarde déjà cette circonstance comme un présage de succès.

ALTERKAN.

Je ne vous en ai rien dit ; mais quand j'ai entendu le vent du nord mugir dans la montagne, quand j'ai vu de loin les nuages noirs s'amonceler du côté du fleuve, j'ai cru que nous n'arriverions pas à temps sur la rive gauche. Heureusement nous y voilà.

OURZAK.

Oui ; nous pouvons nous reposer une heure.

ALTERKAN.

Et boire d'avance à la réussite de notre expédition. (*Ils s'asseoient çà et là.*

IVAN, *qui a ramené les autres Tartares, revient en scène.*

Eh bien ! camarades, vous paraissiez si pressés ...

ALTERKAN.

Qu'est-ce que cela te fait ? est-ce que nous te gênons ici?

IVAN.

Je ne dis pas cela, je m'étonne seulement....

ALTERKAN.

De quoi ?

IVAN.

De ce que vous vous arrêtez lorsque....

ALTERKAN.

C'est tout simple, quand on est fatigué. Nous savons qu'un riche convoi est parti de Kasan, et nous nous sommes mis en route pour l'attaquer dans la forêt, entre Jouski et Dérichowa. Les signes précurseurs de la tempête nous ont fait craindre de ne pouvoir traverser la Kama avant qu'elle éclate, ce qui nous aurait contraints de faire un grand détour, et nous aurait peut-être fait manquer notre proie. Nous avons doublé le pas, et nous voulons reprendre haleine.

IVAN.

C'est juste.

ALTERKAN.

Maintenant, que le fleuve se déborde, que les avalanches roulent du haut des montagnes, peu nous importe; rien ne saurait nous empêcher d'arriver à notre destination. Bonhomme, tu vas boire avec nous.

IVAN.

Je vous remercie.

ALTERKAN.

Tu boiras, te dis-je. Allons Ourzak, verse de l'hydromel.

OURZAK.

Volontiers.

(Il verse à la ronde. On boit. Ivan est inquiet, et regarde souvent vers la cabane.)

ALTERKAN.

Selon toute apparence, nous repasserons ici demain ou après...; pas tous, peut-être. Si le convoi est escorté, il pourra bien en rester quelques-uns sur la place. Mais ceux qui en reviendront, seront riches à jamais, c'est l'essentiel. Buvons et réjouissons-nous.

TOUS LES TARTARES.

Oui, buvons et réjouissons-nous.

(Ils boivent à plusieurs reprises, puis jouent aux osselets. Bientôt, échauffés par la liqueur et par le jeu, ils se querellent et se battent à outrance.)

ALTERKAN, *qui s'était éloigné un moment, accourt et s'élance au milieu d'eux.*

Allons, c'est assez. Réservez votre courage pour une meilleure occasion.

IVAN.

Qu'il me tarde de les voir partir !

(Alterkan force ses gens à se réconcilier. Ils boivent de nouveau et se livrant à une joie franche, exécutent une danse armée très-vive, pendant laquelle Ourzak rôde autour de la cabane.)

ALTERKAN.

Bonhomme, es-tu seul ici?

IVAN.

Oui.

ALTERKAN.

Quoi, ni femme, ni enfant?

IVAN.

Non.

ALTERKAN.

Je t'en félicite.

OURZAK, *que l'on a vu regarder à travers la croisée et écouter près la porte.*

Il ment.

ALTERKAN.

Qu'est-ce à-dire?

IVAN.

Je vous assure...

OURZAK.

Tu mens, te dis-je. Il y a là dedans une jeune fille.

IVAN, *à part.*

Malheureuse Élisabeth !

ALTERKAN.

Une jeune fille!

OURZAK.

Je viens de la voir.

ALTERKAN, *à Ivan.*

Va la chercher.

IVAN.

Ne l'espère pas.

OURZAK.

Ouvre les portes... nous irons bien nous-mêmes.

IVAN.

Jamais! (*Il prend la carabine de l'un des Tartares, et vient se mettre en attitude défensive devant la porte de la cabane.*) Il vous faudra marcher sur mon corps avant d'arriver jusqu'à cette infortunée.

ALTERKAN.

Insensé.

(Ivan tire sur les Tartares et en blesse un.)

OURZAK, *à Alterkan.*

Qu'ordonnes-tu ?

ALTERKAN.

Tuez ce misérable ! (*On se jette sur Ivan ; on le terrasse; tous les sabres sont levés sur lui.*

SCÈNE V.

ALTERKAN, IVAN, OURZAK, ÉLISABETH, TARTARES.

ÉLISABETH.

(Elle ouvre vivement la cabane, pousse un cri, s'élance vers le groupe des Tartares, détache son collier, et suspend sa croix sur la tête d'Ivan.)

Malheureux! prosternez-vous devant ce signe révéré, et n'oubliez pas que, dans ce vaste empire, tout être placé sous sa protection est inviolable.

ALTERKAN.

C'est vrai.

OURZAK.

Elle a raison.

(Les Tartares reculent et laissent tomber leurs armes.)

IVAN *baise la robe d'Élisabeth.*

Ange du ciel! c'est toi, ma victime, qui protèges mes jours!

ALTERKAN.

Relève-toi, vieillard. A la prière de ta fille, nous t'accordons la vie.

IVAN

Je ne suis pas son père.

ALTERKAN.

Comment?

IVAN.

Tant d'honneur ne m'est pas réservé.

OURZAK.

Ah! tant mieux. (*Il fait un mouvement leste pour s'approcher d'Élisabeth.*)

IVAN, *se plaçant audevant de lui.*

Mais elle n'en est que plus digne de vos respects.

ALTERKAN.

De nos respects?

IVAN.

De votre admiration.

ALTERKAN.

Qui donc est-elle?

IVAN.

La fille d'un malheureux exilé qui, sans aucune ressource, sans autre appui que son courage héroïque, a entrepris seule, à travers les montagnes et les marais qui couvrent ces solitudes immenses, un voyage de neuf cents lieues, pour aller, auprès du Czar, solliciter la grâce de son père. Certes, ce dévouement sublime, sans exemple, doit être admiré, même des hommes les plus barbares.

OURZAK, *avec le sentiment d'une admiration froide.*

Neuf cents lieues!

ALTERKAN.

Seule!

OURZAK.

Pour son père!

ALTERKAN.

Sans ressource!

ÉLISABETH.

Pas la moindre....

IVAN.

Mais, ce qui vous semblera plus étonnant peut-être, ce qui me paraît le dernier degré de l'héroïsme, c'est le mouvement généreux qui l'a fait voler à ma défense. Apprenez que c'est à moi qu'elle doit son malheur et celui de sa famille.

TOUS LES TARTARES.

A toi?

IVAN.

Oui. C'est moi qui, abusant du pouvoir dont j'étais revêtu, ai dépouillé son père, autrefois riche et puissant, de ses honneurs et de ses richesses; c'est moi qui les ai tous opprimés, plongés dans la misère et l'exil où ils languissent depuis seize ans; c'est moi qui suis la cause des affreux périls qu'elle court; et quand c'est par moi que ses jours sont en danger, elle ne craint pas de s'exposer à votre fureur pour conserver les miens! Je devrais être l'objet éternel de sa haine, de ses malédictions. Eh bien! cette créature angélique, affaiblie par une longue route, retrouve assez de force pour sauver la vie de son persécuteur. Ah! tant de générosité me confond! Les expressions me manquent........ Élisabeth, je ne puis que vous admirer et courber mon front devant vous! (*Il se prosterne devant Elisabeth. — Aux Tartares.*) Vous tous, imitez-moi.... Ensuite, s'il vous faut une victime, je m'offre à vos coups. Frappez-moi sans pitié. En m'immolant, vous ferez un acte de justice; en épargnant cette jeune héroïne, vous rendrez à la vertu l'hommage qu'elle mérite. (*Par un mouvement spontané, les Tartares se rapprochent d'Elisabeth, forment un demi-cercle à une certaine distance, et se prosternent à ses pieds.*)

ALTERKAN, *lui présentant une bourse.*

Femme étonnante, accepte cet or, non comme un présent, mais comme le moyen d'accélérer ton voyage et d'arriver plus tôt à ta destination.

ÉLISABETH.

Je n'ai besoin de rien.

ALTERKAN.

Accepte; l'usage que tu en feras, ennoblira, s'il est possible, la source où nous l'avons puisé.

ÉLISABETH.

Je vous remercie, les cœurs généreux sont moins rares qu'on le pense; j'en ai rencontré beaucoup.

ALTERKAN.

Puisque tu refuses notre or, accepte nos services; mets notre courage à l'épreuve.

ÉLISABETH.

Celui qui m'a protégé jusqu'à présent, ne permettra pas que, faute d'assistance, je ne puisse remplir la tâche honorable qne je me suis imposée, et dont la pensée lui est due.

ALTERKAN.

Je n'insisterai pas davantage. Va, poursuis ton généreux dessein, et puisses-tu réussir! Si jamais tu rencontres, au sein des villes, quelque méchant qui demeure insensible et froid au récit de ta belle action, souviens-toi qu'elle a pénétré d'admiration de prétendus barbares qui ne vivent que de pillage, que rien ne saurait dompter, mais qui mettent de l'orgueil à s'humilier, à se prosterner même devant une femme aussi courageuse, le modèle de son sexe. Adieu, jeune fille, nos vœux te suivront

(Ils s'éloignent par la gauche.)

SCÈNE VI.

IVAN, ÉLISABETH.

IVAN.

Elisabeth, combien vous devez être fière!

ÉLISABETH.

Fière! oh! non; mais je serai bien heureuse si je réussis.

IVAN.

Je l'espère, et j'y veux contribuer. Nous n'avons pas de temps à perdre. Les Tartares avaient raison; le vent commence à rider la surface du fleuve; des nuages épais roulent du haut de la montagne et se dirigent de ce côté. Je vais bien vite tracer cet écrit, dépositaire fidèle de la vérité, et, qui, remis à l'empereur, ne lui laissera pas même l'ombre d'un doute; puis je vous conduirai moi-même à Sarapul dans ma nacelle; nous n'en sommes qu'à trois lieues, et une heure suffit pour nous y rendre. Là, je connais un homme, jadis comblé de mes faveurs, et qui, par reconnaissance, se fera un devoir de vous procurer un moyen commode et prompt pour arriver à Kazan.

ÉLISABETH.

Que de grâces!

IVAN.

Attendez-moi, je reviens bientôt.

(Il entre dans la cabane.)

SCÈNE XVII.

ÉLISABETH.

Je ne puis m'y tromper, je reconnais dans tout ce qui m'arrive le bras invisible et protecteur du Tout-Puissant; c'est lui qui me dirige, qui me soutient. Ah! puisse-t-il me guider jusqu'aux pieds du Czar! j'attendrirai son âme; le récit à la fois simple et touchant des longues infortunes de ma famille, appuyé du témoignage de celui qui fut notre ennemi, ne peut manquer de l'émouvoir, et sa main bienfaisante daignera signer le rappel d'un malheureux banni. Grâce à sa clémence, je reverrai mes parents, j'oublierai mes fatigues au milieu de leurs tendres caresses, je trouverai sur leur sein, dans leurs larmes brûlantes, la plus douce récompense d'une action dont on exalte beaucoup trop le mérite, et que tout autre, sans doute, aurait faite à ma place... Mais j'entends gronder au loin la foudre, le ciel s'obscurcit,

tout annonce un ouragan terrible; Ivan n'aura pas le temps d'exécuter aujourd'hui son projet.

(Le ciel s'est couvert de nuages noirs que sillonnent les éclairs et la foudre; la grêle tombe avec fracas, le vent mugit, le fleuve grossit à vue d'œil, les vagues s'amoncèlent ; Élisabeth effrayée court à l'entrée de la cabane.

Ivan, Ivan, je viens auprès de vous chercher un abri.

SCÈNE XVIII.

ÉLISABETH, IVAN.

IVAN, *sortant de la cabane.*

Quelle horrible tempête! juste ciel, ton courroux n'est-il point encore apaisé? ah! du moins, qu'il n'atteigne que le coupable!

ÉLISABETH.

Comme les éléments sont déchaînés! quelle tourmente!

IVAN.

Elle est affreuse. Depuis que j'habite sur ces bords, je n'en ai pas vu qui s'annonçât avec une telle violence. Venez, mon enfant, venez, éloignons-nous de cette frêle cabane... je craindrais...

(Ils se placent sur un tertre, à gauche, ombragé par de grands arbres ; à peine y sont-ils arrivés, qu'un horrible craquement se fait entendre ; on voit, de tous côtés, des arbres déracinés par le vent ; un pin très-fort et très-élevé, sous lequel Ivan et Élisabeth sont groupés, se brise, tombe dans le fleuve et submerge la nacelle ; ils quittent précipitamment cette place, et fuient à droite, au devant de la scène.)

IVAN.

O mon Dieu! sauve une tête si chère!... Que vois-je? cet arbre dans sa chute a submergé ma nacelle ; il ne nous reste aucun moyen d'aller à Sarapul.

ÉLISABETH.

Il faut nous résigner.

(Le tonnerre tombe sur la chaumière d'Ivan, qui entraîne bien vite Élisabeth du côté opposé ; bientôt la flamme s'élève, consume et détruit de fond en comble cette petite habitation.)

IVAN.

Ciel impitoyable! si tu ne permets pas même que je trace la justification de Stanislas; si, dans ta colère, tu as marqué ce jour comme le dernier de ma vie, comment prouvera-t-elle l'innocence de son père?... Grâce, grâce, du moins, pour cette infortunée! (*Il regarde à gauche; l'ouragan augmente.*) Le fleuve commence à se déborder. De ce côté, la fuite est impossible! Où trouver un asile? Là, sur la hauteur. Mais on ne peut y arriver que par un sentier escarpé. Avant de vous y conduire, Élisabeth, je veux m'assurer s'il est encore praticable. Attendez-moi, je reviendrai bientôt vous chercher.

ÉLISABETH.

Vous allez vous exposer, peut-être.

IVAN.

Ah! plût au Ciel qu'en perdant la vie, je fusse assuré de conserver la vôtre! (*Il sort par la droite.*)

SCÈNE IX.

ÉLISABETH.

Son repentir, son dévouement et ses malheurs, doivent apaiser la justice céleste, comme ils doivent éteindre tout ressentiment dans l'âme de ceux qu'il a persécutés... Avec quelle ardeur il gravit la montagne!... Il se retourne, et me fait signe qu'il espère... Où va-t-il donc?... Comme il s'approche du bord!... Que ce chemin est difficile!... Il me fait trembler. (*On entend un bruit sourd et prolongé du côté où est sorti Ivan. Elisabeth pousse un cri douloureux.*) Ah! une avalanche, en se détachant du sommet, l'a précipité dans le fleuve. (*Elle court au bord de l'eau.*) Les flots l'entraînent!... Il est perdu!

SCÈNE X.

IVAN, ÉLISABETH, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

(La montagne se couvre de villageois de tout âge et de tout sexe, qui, chassés de leurs habitations, se réfugient sur les hauteurs.

Ils paraissent au désespoir. Cette convulsion de la nature a porté l'effroi dans leur âme; ils voient le malheureux Ivan luttant contre les vagues, et faisant d'inutiles efforts pour gagner le rivage.)

ÉLISABETH, *d'une voix forte.*

Mes amis, secourez ce malheureux.

(En effet, on lui lance des cordes, il disparaît, à gauche, emporté par le courant. Les villageois s'éloignent, en suivant la même direction.

SCÈNE XI.

ÉLISABETH.

(Placée sur une pierre, au milieu du rivage, elle suit tous les mouvements des villageois; elle les anime de la voix et du geste.)

Courage, mes amis! courage!... Il a saisi la branche qu'on lui a jetée... il s'y attache... on l'attire vers le rivage... il est sauvé! (*Quand elle se retourne, l'eau a franchi ses limites.*) O ciel! où fuir? où aller maintenant? Je suis perdue! L'eau gagne de tous côtés! (*En effet, on voit le fleuve sortir de son lit, et ce n'est qu'en s'élançant d'un monticule à l'autre, qu'Élisabeth parvient, avec beaucoup de peine, auprès de la cabane.*) Hélas! n'est-il aucun moyen d'échapper? Me faudra-t-il mourir avant d'avoir délivré mon père? (*Elle se met à genoux sur la planche qui couvre la sépulture de Lizinska, et embrasse la croix.*) Fille d'Ivan! toi qui reposes sous cette planche fragile, ton âme doit habiter le séjour céleste. Ah! daigne intercéder en ma faveur auprès du Tout-Puissant.

(Tout est envahi par les eaux; le fleuve débordé entraîne avec violence des arbres, des débris de chaumière; le tonnerre, les éclairs, les vents, la grêle, tout concourt à former un tableau effrayant. Élisabeth, à genoux, les yeux élevés vers le ciel, et tenant la croix embrassée, semble résignée à la mort.)

O prodige! cette planche me semble soulevée par les flots. (*En effet, le tombeau s'élève à la surface de l'eau.*) Je te remercie, fille d'Ivan! tu as prié pour moi!

SCÈNE XII.

IVAN, ÉLISABETH, VILLAGEOIS.

(Ivan revient de l'autre côté du fleuve, suivi d'une foule de paysans. Mais une vaste mer les sépare d'Élisabeth, dont la situation les pénètre de douleur. Ivan paraît au désespoir. L'eau monte de plus en plus et la planche surnage toujours. Les villageois sont forcés de se réfugier sur le sommet de la montagne. Les éclairs et la foudre sillonnent la nue en tous sens. Au milieu de cette épouvantable convulsion de la nature, Élisabeth, dans sa touchante attitude, suit le cours de l'eau, et disparaît, à gauche, aux regards d'Ivan et des villageois émerveillés, qui tombent à genoux pour rendre grâce à Dieu de cette espèce de miracle.)

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

Le théâtre représente une place devant le Kremlin, dont la porte principale est à gauche. Au deuxième plan, à droite, une auberge. Au fond, une vue de Moscou.

SCÈNE PREMIÈRE.

KISOLOFF, NIZA, Peuples de Russie.

(Au lever du rideau, des feux sont allumés sur différents points de la ville ; à la lueur de ces feux et de branches de sapins qu'ils tiennent à la main, on voit des Kamtchadals, des Samoïedes, des Kourils, des Kouriaques et des Tartares de tout âge et de tout sexe, qui s'abandonnent à l'effervesence de leur joie. Ils exécutent des danses originales usitées dans le pays. De temps à autre, ils font une pause dont Kisoloff profite pour leur verser à boire, et en tirer de l'argent. De temps en temps, on entend des coups de canon en signe de réjouissance.

KISOLOFF.

Vive notre grand Duc!

NIZA.

Dis donc vive le Czar!

KISOLOFF.

Il ne l'est pas encore ; ce n'est que demain à dix heures qu'il doit être couronné.

NIZA.

Qu'est-ce que cela fait? Pour n'être pas couronné, il n'en est pas moins notre Czar.

KISOLOFF.

C'est bon, c'est bon, madame Kisoloff. Occupe-toi de recevoir l'argent de ces braves amis, et ne te mêle pas du reste. Vous êtes trop jeune, madame Kisoloff, beaucoup trop jeune, pour vous mêler de politique; cela n'est point

du ressort des femmes. Aimer votre petit mari avant tout et par dessus tout, lui complaire et lui obéir en tout, conduire votre maison et votre personne avec une égale prudence, être sage et vous taire : en deux mots, voilà tout ce que j'exige de vous.

NIZA.

C'est demander l'impossible.

KISOLOFF.

Vous le ferez, madame Kisoloff, vous le ferez. Vous n'oublierez pas que telles ont été mes conditions, lorsque, sans égard à la disproportion de nos âges, je vous ai élevée à l'honneur de mon alliance ; vous avez juré tout haut de les remplir.

NIZA.

Oui, mais je me suis promis tout bas d'être la maîtresse; c'est l'usage quand on n'épouse pas un jeune homme.

KISOLOFF.

Nous ne sommes pas ici en France, madame Kisoloff; je vous prie de le croire, nous ne sommes pas en France.

SCÈNE II.

LE GRAND MARÉCHAL, LE CZAR, KISOLOFF, NIZA, PEUPLES.

LE GRAND MARÉCHAL, *sortant du Kremlin.*

L'Empereur.

LE CZAR, *en habit simple.*

Pourquoi donc, M. le Maréchal, trahir mon incognito?

LE GRAND MARÉCHAL.

Sire... le respect... l'usage...

LE CZAR.

Bornez-vous à exécuter les ordres que je vous donne, et ne les devancez pas. Voyez : tout le monde est interdit à mon aspect, la joie disparaît, le plaisir fuit. Est-ce là ce que doit produire la présence d'un souverain ? Croyez-vous que cette contrainte puisse satisfaire mon cœur et le besoin que

j'ai d'être aimé? Non. Je veux que mes peuples, loin de redouter la rencontre de leur Czar, la désirent et la regardent toujours comme le présage d'un nouveau bienfait. Je serai donc accessible pour le dernier de mes sujets, comme pour le plus riche Boyard. Tous auront un droit égal à ma justice, à ma bonté, et je punirai sévèrement, quel que soit son rang, quelle que soit sa dignité, celui dont les actions tendraient à me priver de mon premier bien, du trésor le plus précieux pour un souverain, l'amour de ses sujets.

LE GRAND MARÉCHAL.

Sire, la Russie tout entière attend de vous son bonheur.

LE CZAR.

Arrivé depuis avant-hier dans cette antique capitale, et forcé, pour les intérêts de l'État, de retourner dès demain à Pétersbourg, j'ai consacré ces deux jours à m'instruire; je parcours la ville sans être connu, afin d'observer rapidement les mœurs et les habitudes des différents peuples, qui, réunis pour mon couronnement, m'offrent, dans une seule ville, l'image de tout mon empire. A la faveur des fêtes qui accompagnent cette solennité, on s'épanche, on parle librement de ses espérances, de ses craintes; on exprime franchement ses vœux, et je saisis là, beaucoup mieux que partout ailleurs, l'esprit des hommes que je suis appelé à gouverner. Déjà je connais plus d'un abus, j'ai découvert plus d'une injustice, et ces leçons ne seront point perdues. Régner utilement est une tâche glorieuse, mais difficile. Le souverain qui veut remplir son devoir, n'a pas un instant à dérober à ses sujets.

Aussi, n'oubliant jamais que la félicité du peuple est l'unique but de ma mission sur la terre, je le remplirai constamment avec la tendresse d'un père, avec la ferveur d'un ami.

LE GRAND MARÉCHAL, *à part.*

Qu'espérer d'un tel souverain? Ah! tout me fait craindre la perte d'un crédit acquis par tant d'années de soins et de peines.

LE CZAR.

Dites-moi, M. le Maréchal; Michel, ce courrier que j'ai envoyé à la rencontre d'Elisabeth, est-il de retour?

LE GRAND MARÉCHAL, *à part.*

Elisabeth! (*Haut.*) Non, Sire.

LE CZAR.

Ce retard m'étonne et m'afflige.

LE GRAND MARÉCHAL.

Peut-être le voyage de votre Majesté aura dérangé sa marche.

LE CZAR.

Aussitôt qu'il paraîtra, quelles que soient mes occupations, j'exige qu'on l'introduise près de moi. Rentrez au palais ; que ma cour se rassemble; faites tout disposer pour la cérémonie. (*Le Grand Maréchal s'incline. Le Czar se tourne vers le peuple qui s'est tenu à une distance respectueuse.*) Mes enfans, le tableau de l'allégresse publique est le plus agréable que vous puissiez m'offrir. Livrez-vous donc à la joie, et que ma présence, loin d'en réprimer l'élan, y ajoute encore s'il est possible.

TOUS.

Vive le Czar!

(Le Czar les salue affectueusement.)

LE CZAR.

Suivez-moi, M. l'officier.

(Il s'éloigne par la droite, suivi d'un officier. Kisoloff, Niza et le peuple l'accompagnent en faisant des exclamations de joie.)

SCÈNE III.

LE GRAND MARÉCHAL.

Chaque mot du Czar porte la terreur dans mon âme. Chacun de ses regards me trouble, me déconcerte. Il me semble que, me reprochant l'abus d'une longue autorité. ils va m'éloigner de sa Cour; qu'instruit des persécutions que, par amitié pour Ivan, et pour servir ses projets ambitieux, j'ai fait éprouver au comte Potoski et à sa famille, il va me condamner moi-même aux horreurs de l'exil. J'ai dû, pour éviter ce malheur, empêcher Elisabeth

et le courrier Michel d'arriver jusqu'à lui. Des émissaires, expédiés secrètement sur toutes les routes depuis hier, sont chargés de les faire disparaître. Déjà, depuis long-temps, je me suis débarrassé d'Ivan, dont les remords m'inquiétaient, en lui procurant une place sur les frontières de l'Asie. J'ai fait taire sa conscience en lui assurant que ceux que j'ai sacrifiés pour lui, sont morts à Saïmka. Ne nous laissons point abattre : éloignons par tous moyens les funestes témoins d'une action qui me ferait perdre mon rang, ma fortune, et peut-être la vie. Dans cette circonstance, l'audace est mon unique ressource. Si je ne puis atteindre à l'impunité, que du moins le courage et l'adresse signalent mon infortune.

SCÈNE IV.

LE GRAND MARÉCHAL, KISOLOFF, NIZA, Peuple.

(On entend d'abord dans l'éloignement, puis plus près, les exclamations du peuple qui revient ivre de joie.)

KISOLOFF.

Voilà ce qui s'appelle un excellent prince ! et nous serons heureux sous son règne, j'en suis sûr.

LE GRAND MARÉCHAL *à part.*

Leurs démonstrations bruyantes, leurs cris de joie m'importunent.

(Il tourne le dos, et rentre au palais avec humeur.)

KISOLOFF.

Il n'aime ni le peuple, ni sa gaîté, M. le Grand Maréchal. Qu'est-ce que cela fait si elle plaît au souverain ?

SCÈNE V.

KISOLOFF, NIZA, Peuple.

KISOLOFF.

Mes amis, buvons à la santé du Czar, buvons à chacune de ses qualités, et l'une après l'autre, s'il vous plaît.

(*A part.*) J'ai mes raisons pour cela, (*Haut.*) Allons femme, verse.

NIZA.

Je ne demande pas mieux.

(Elle verse et fait verser par ses domestiques.

KISOLOFF.

(*Il va prendre un broc qui est vide.*) Plus rien. (*Puis un autre.*) Pas davantage. Tout est vide. (*A part.*) Cela va bien, cela va bien! (*Haut.*) Allons, madame Kisoloff, de l'activité. Rentrez à la maison, et remplissez de nouveau tous ces vases. Tant que ces braves gens auront des roubles, nous ne tarirons pas, dussions-nous ajouter, comme cela se pratique... (*Il frappe ses poches qui sont pleines d'argent.*) Oh! la bonne journée! l'excellente journée! (*Il se frotte les mains.*) (*Haut.*) Dansons, mes amis, dansons! (*A part.*) Plus ils danseront, plus ils auront soif, c'est clair.

(On va recommencer la danse.)

SCÈNE VI.

MICHEL, NIZA, KISOLOFF, PEUPLE.

MICHEL *entre vivement, et traverse la foule.*

(*A la sentinelle.*) Le Czar est-il au palais?

LA SENTINELLE.

Non.

NIZA.

Eh! te voilà, Michel!

MICHEL.

Oui, ma bonne cousine, c'est moi. (*Ils s'embrassent.*) Votre serviteur, maître Kisoloff.

KISOLOFF.

Bon jour, M. Michel. (*A part.*) Encore une bonne pratique.

NIZA.

Depuis quand ici?

MICHEL.

J'arrive.

NIZA.

Viens te reposer.

KISOLOFF.

Vous avez l'air fatigué.

MICHEL.

On le serait à moins. L'Empereur voyage depuis trois semaines sans que je puisse le rejoindre. Cependant, il faut que je le voie aujourd'hui, car on assure qu'il part demain pour Pétersbourg,

KISOLOFF.

C'est vrai.

MICHEL.

Au reste, ce que j'ai à lui apprendre est loin d'être satisfaisant.

KISOLOFF, *à part.*

Allons, il va lui conter quelque doléance, des malheurs. Cela ne m'intéresse pas du tout, moi. Après l'argent, ce que j'aime le mieux, c'est la gaîté. (*Haut.*) M. Michel, je vais vous préparer un petit repas de ma façon. (*Il rentre.*)

SCÈNE VII.

MICHEL, NIZA, PEUPLE.

NIZA.

Dis-moi; cette fâcheuse nouvelle, serait-ce, par hasard, au sujet de la jeune fille dont tu m'as parlé à ton dernier voyage ?

MICHEL.

Précisément.

NIZA.

Oh mon Dieu! que lui est-il donc arrivé?

MICHEL.

Hélas! on la croit morte.

NIZA.

Morte ! quel dommage !

MICHEL.

Vous la regretteriez bien plus encore, Niza, si, comme

moi, vous l'aviez connue, si vous aviez été à même d'apprécier sa belle âme.

NIZA.

Eh bien! le Ciel n'est pas juste; non, il ne l'est pas. Il aurait dû faire miracle sur miracle pour que cette belle action reçût sa récompense. Comment! elle serait morte! et sans avoir pu délivrer ses parents!

MICHEL.

Lorsque je passai ici la dernière fois, j'étais, comme je vous l'ai dit, porteur de dépêches adressées par le Gouverneur de Tobolsk au Grand-Duc, aujourd'hui notre Czar. Le premier mouvement de ce prince généreux, en apprenant la résolution sublime d'Elisabeth, fut de me donner deux mille roubles avec ordre de retourner à l'instant même sur mes pas, de chercher partout cette fille courageuse, de lui procurer une voiture, tout ce qui pouvait lui être nécessaire, et de l'amener à Pétersbourg. Je vous laisse à penser avec quel empressement j'exécutai cet ordre. Je volai jusqu'à Tumen, à l'embranchement des deux routes qui conduisent en Sibérie, mais sans pouvoir rien découvrir. Personne n'avait vu Elisabeth. J'allais poursuivre, lorsque en sortant de cette ville,mon kibit fut arrêté par un mendiant. Bon homme, lui dis-je, vous qui ne quittez jamais cette place, n'auriez-vous pas remarqué, il y a quelque temps, une jeune fille? Et je lui indiquai les signes auxquels il pouvait la reconnaître. «Oui, me dit-il, j'ai vu passer, en effet, une personne telle que vous me la dépeignez; je lui ai conseillé de prendre par Ekatérinbourg, parce qu'elle aurait à faire six cents verstes de moins. Elle m'a donné son dernier rouble pour me remercier de ce service, puis elle a disparu.» Eclairé par le rapport du mendiant, je changeai bien vite de direction. Je pris la route de traverse, et il me fut très-facile de suivre les traces d'Elisabeth. Partout elle avait laissé un souvenir, partout elle avait fait couler des larmes; on n'en parlait qu'avec enthousiasme. Arrivé sur les bords de la Kama, je sus qu'elle s'y était arrêtée chez un batelier nommé Ivan, et je me fis conduire chez cet homme que je trouvai luttant avec

la mort. Il m'apprit en gémissant qu'Elisabeth s'était arrêtée chez lui, et que cette jeune infortunée, surprise par un ouragan, avait péri dans les flots; du moins tout le monde l'assurait. Après m'avoir donné tous les détails de cet événement affreux, Ivan parut se ranimer, rassembla le peu de force qui lui restait et, d'une main faible, il traça quelques lignes. « Prenez, me dit-il, et promettez-moi de présenter cet écrit à l'Empereur. Le sort ne m'a point permis de sauver Elisabeth ; mais que du moins j'emporte au tombeau le consolant espoir d'avoir assuré la délivrance de son père. » A ces mots, il expira. Le voilà cet écrit ; je viens le remettre au Czar. Si sa belle âme s'est émue au seul récit du projet tenté par Elisabeth, que ne dois-je pas en attendre, maintenant qu'il est sur le trône, et que nul obstacle ne peut s'opposer à sa volonté suprême ? Vous tous qui répandez des larmes sur la fin déplorable de cette jeune héroïne, venez vous joindre à moi, venez vous jeter aux pieds de l'Empereur, et ne les quittons pas sans avoir obtenu la grâce de ses infortunés parents.

NIZA.

Oui, mes amis, il a raison. Tout à l'heure le Czar exprimait ici même les sentiments les plus généreux ; il nous saura gré sans doute de lui fournir l'occasion de les mettre en pratique.

TOUS.

Courons. (*Il sortent par la droite, en courant.*)

SCÈNE VIII.

KISOLOFF, *puis* ALTERKAN.

KISOLOFF, *sortant de chez lui.*

Madame Kisoloff ! ... Niza !... cousin Michel !.. Eh bien ! où sont-ils donc ? quel vertige leur a pris... Elle aura suivi la danse avec son cousin ... Je n'aime pas du tout cette parenté-là ; du tout, du tout. Ah ! quelle sottise j'ai faite en épousant une jeune personne ! Cela ne songe qu'au plaisir. La jeunesse appelle la jeunesse, c'est juste. Un vieillard qui

s'avise de vouloir plaire en dépit de l'âge, mérite tout ce qui lui arrive. On le trompe ; il se plaint, on en rit...

ALTERKAN.

Et l'on a raison.

KISOLOFF.

Qui est-ce qui vous demande votre avis?

ALTERKAN.

Personne ; mais cela ne m'empêche pas de le donner.

KISOLOFF, *à part.*

Voyez un peu cet original! *(Haut.)* Eh mon Dieu! où est-elle allée, ma femme ? . . Si elle ne revenait pas . . .

ALTERKAN.

Tu serais trop heureux.

KISOLOFF, *impatienté.*

C'est bon. *(Il veut rentrer.)* Passez votre chemin.

ALTERKAN.

Du tout; c'est ici que je m'arrête.

KISOLOFF.

En ce cas, je rentre.

ALTERKAN.

Où vas-tu?

KISOLOFF.

Chez moi, apparemment. *(A part.)* Quel ton grossier!

ALTERKAN.

Serais-tu le maître de cette auberge.

KISOLOFF.

Oui.

ALTERKAN.

Veux-tu m'y donner un logement ?

KISOLOFF.

Non.

ALTERKAN.

Pour quelle raison?

KISOLOFF.

J'ai déjà beaucoup de monde, et ...

ALTERKAN.

J'entends : il te faut beaucoup d'argent, n'est-ce pas? En voilà. Prends sans compter, comme je te le donne.

KISOLOFF, *radouci et faisant sonner la bourse.*

Après vous... certainement... (*A part.*) Voilà un étranger qui a d'excellentes manières.

ALTERKAN.

J'arrive de Kasan. La curiosité m'a conduit en cette ville; j'y viens voir les fêtes du couronnement.

KISOLOFF.

Vous ne sauriez être mieux que chez moi; de là vous verrez le cortége à merveille. Veuillez me suivre, je vais vous conduire dans l'endroit le plus commode de la maison.

ALTERKAN.

O pouvoir de l'or! le voilà doux comme un agneau...... Entrons.

(Kisoloff se confond en politesse, et fait entrer Alterkan dans l'auberge.)

SCÈNE IX.

DEUX FEMMES, ÉLISABETH.

DEUX FEMMES DU PEUPLE *paraissent au fond, à droite, et parlent à la cantonade.*

C'est là, jeune fille, c'est là.

(Elles montrent la forteresse.)

ÉLISABETH *arrive par la droite, en courant. Elle cherche la porte du Kremlin; en la voyant, la joie brille dans tous ses traits.*

(*Aux deux femmes.*) Je vous remercie. (*Les femmes s'éloignent.*) Après des fatigues inouïes et des périls sans nombre auxquels je n'ai échappé que par une suite de prodiges, me voilà donc enfin à ma destination. Repoussée plusieurs fois par des soldats sans pitié, je me réfugiais à dessein près de cette forteresse. Il me semblait que je devais trouver un abri protecteur sous ces murs habités par le souverain, quand un hasard heureux a dirigé vers moi Michel. Bon jeune homme! quels transports il a fait éclater à ma vue! « Mademoiselle, c'est pour vous, pour vos infortunés pa- » rents que nous cherchons le Czar; il quitte demain cette

» ville, et il est du plus grand intérêt que vous vous pré-
» sentiez aujourd'hui devant lui. Si vous ne pouviez lui
» parler avant son départ, il vous faudrait faire encore huit
» cents verstes pour aller à Pétersbourg. Courez sur la
» place qui est vis-à-vis le palais : l'aubergiste est mon pa-
» rent ; il vous recevra, et vous attendrez chez lui le passage
» de l'Empereur. Prenez cet écrit ; c'est la justification de
» votre père, tracée par Ivan. Ne perdez pas un moment,
» votre cause est gagnée. » Il a raison : d'ici je saisirai facilement l'occasion de m'offrir aux regards du souverain. Son couronnement doit avoir lieu demain. Cette circonstance inattendue, en abrégeant mon voyage, accélèrera la délivrance de ma famille ; car, je n'en saurais douter, cette grande solennité doit être une source de grâces. Demain, l'arrêt fatal sera révoqué ; demain, Élisabeth, l'heureuse Élisabeth n'aura plus rien à désirer.

SCÈNE X.

LE GRAND MARÉCHAL, ÉLISABETH.

LE GRAND MARÉCHAL, *à part.*

Élisabeth si près du palais !... ô Ciel ! me trompé-je ! non, ce dénûment...... sa jeunesse... approchons..... (*Haut et affectant un air de bonté.*) Mon enfant, vous paraissez étrangère ?

ÉLISABETH.

Il est vrai, Monsieur.

LE GRAND MARÉCHAL.

Quel motif vous amène en cette ville ? la curiosité, sans doute ?

ÉLISABETH.

Oh ! non ; j'y viens demander une grâce.

LE GRAND MARÉCHAL.

A qui ?

ÉLISABETH.

A l'Empereur.

LE GRAND MARÉCHAL.

On n'approche pas ainsi de son auguste personne.

ÉLISABETH.

On m'a dit, cependant, que les infortunés avaient prés de lui un accès facile.

LE GRAND MARÉCHAL.

Vous ne pourrez le voir, jeune fille...mais le hasard vous a bien servie. Si vous avez quelque placet à lui adresser, je m'en chargerai volontiers.

ÉLISABETH.

Vous, Monsieur ?

LE GRAND MARÉCHAL.

Oui. Vous ne sauriez le remettre en de meilleures mains.

ÉLISABETH.

Quoi! vous auriez la bonté ?...

LE GRAND MARÉCHAL.

Confiez-moi le sujet de vos réclamations; si elles sont légitimes, je me ferai un vrai plaisir de vous être utile.

ÉLISABETH.

Ah! Monsieur, j'accepte vos offres avec transport. Vous n'aurez jamais obligé personne qui sache mieux apprécier un bienfait, qui en soit plus digne, peut-être.

LE GRAND MARÉCHAL.

Je le crois.

ÉLISABETH.

Vous pouvez compter sur l'éternelle reconnaissance de la fille du comte Potoski.

LE GRAND MARÉCHAL.

Le comte Potoski, dites-vous ? (*Il s'éloigne.*)

ÉLISABETH.

Ah! je le vois, ce nom seul détruit l'intérêt que vous daignez prendre à moi.

LE GRAND MARÉCHAL, *durement.*

On a dû vous dire que le Czar était à tel point irrité contre votre père, qu'il avait défendu à qui que ce fût de prononcer ce nom devant lui.

ÉLISABETH.

Sans doute, il a excepté sa fille?

LE GRAND MARÉCHAL.

Il n'a excepté personne.

ÉLISABETH.

Vous êtes mal instruit, Monsieur. C'est méconnaître le souverain, que de le supposer assez cruel pour vouloir étouffer le plus beau de tous les sentiments dictés par la nature. On a pu l'égarer, sans doute ; mais il n'en sera que plus empressé de réparer son erreur. Les rois les plus justes sont ceux qui ont le plus pardonné. La noble confiance qui m'a fait entreprendre, seule, à pied, un voyage long et périlleux, ne sera point trompée. C'est vainement que l'on me repoussera des portes du palais. Dussé-je y mourir, je parviendrai jusqu'au pied du trône... Là, Monsieur, je confondrai les calomniateurs! (*Le Grand Maréchal fait un mouvement d'effroi.*) Oui, je ferai retentir au cœur du Czar la voix toute puissante de la vérité; il ne pourra demeurer insensible aux larmes d'une fille qui se dévoue seule à sa vengeance, et lui demande à genoux la grâce de son père!

LE GRAND MARÉCHAL, *à part.*

Quelle énergie! Empêchons-la de parvenir jusqu'au Czar! (*Haut.*) Vous m'intéressez, mon enfant... dussé-je déplaire à mon souverain, je brave tout pour vous servir. Sans doute, on vous a remis des papiers... un écrit qui justifie votre père?

ÉLISABETH.

Je m'étais mise en route sans autre soutien que la justice de ma cause; mais le ciel m'a dirigée vers le persécuteur de ma famille : j'ai rencontré Ivan.

LE GRAND MARÉCHAL.

Ivan!

ÉLISABETH.

Le connaîtriez-vous?

LE GRAND MARÉCHAL.

J'en ai entendu parler quelquefois à la cour...Eh! bien?

ÉLISABETH.

Pénétré de repentir, il a voulu lui-même attester l'innocence de mon père...car ce n'est point assez pour moi d'obtenir sa grâce de la clémence du Czar, je dois, je veux lui rendre l'honneur.

LE GRAND MARÉCHAL.

Et cet écrit, où est-il?

ÉLISABETH.

Le Voici. (*Le Grand Maréchal le parcourt en frémissant.*) Vous paraissez ému ?

LE GRAND MARÉCHAL.

En effet, il ne peut manquer de produire une vive impression...Peut-être serait-il convenable de le mettre d'abord sous les yeux du Czar.

ÉLISABETH.

Vous croyez ?

LE GRAND MARÉCHAL.

Oui... il le disposerait en votre faveur, et vous obtiendriez plus aisément une entrevue ou la grâce que vous sollicitez.

ÉLISABETH.

Née dans un désert, je suis tout à fait étrangère aux usages du monde. Je n'ai nulle défiance... En m'offrant vos services, vous n'aviez, je le suppose, aucun motif particulier. Je vous suis inconnue, et vous n'avez point voulu me tromper... Non, cela serait affreux. Je m'abandonne donc à vos sages conseils. Gardez ce papier, Monsieur, et puissent vos instances m'ouvrir les portes du palais !

(Trois hommes du peuple traversent le fond, de droite à gauche, et saluent le Grand Maréchal. Celui-ci sourit en les voyant, et paraît concevoir un nouveau plan.)

LE GRAND MARÉCHAL.

Vous recevrez ici la réponse.

ÉLISABETH.

Je vous laisse à penser avec quelle impatience j'attendrai votre retour.

LE GRAND MARÉCAL, *à part.*

Je tiens l'écrit, maintenant il faut la soustraire aux regards de l'empereur. Je viens de voir quelques-uns de mes affidés, allons les trouver.

(Il feint d'entrer au Kremlin, et sort du même côté que les trois hommes.)

SCÈNE XI.

ÉLISABETH.

Voilà probablement l'hôtellerie dont m'a parlé Michel; en me présentant de sa part, sans doute j'y serai bien accueillie, et je pourrai me reposer jusqu'au moment où cet homme généreux viendra m'annoncer le résultat de ses démarches. (*Elle va frapper à la porte de l'auberge.*)

SCÈNE XII.

LE GRAND MARÉCHAL, ÉLISABETH, TROIS HOMMES.

(Le Grand Maréchal a ramené les trois hommes ; il se tient avec eux dans le fond et leur désigne sa victime. Les feux sont à peu près éteints, de sorte que l'obscurité qui règne sur la place les favorise, et ajoute encore à l'effroi de cette scène.)

LE GRAND MARÉCHAL, *à voix basse.*

Empêchez ses cris; je me charge de la sentinelle.

(Au moment où Elisabeth va frapper à la porte de l'hôtellerie, un de ces hommes se présente brusquement à elle et l'en empêche; elle fuit à gauche et en rencontre un second; le troisième est au fond pour observer ; le Grand Maréchal a soin de se placer de manière à n'être pas vu.)

ÉLISABETH, *tremblante.*

Que me voulez-vous?

(Les trois hommes se rapprochent d'elle et lui ordonnent, avec des gestes menaçants, de garder le silence ; elle cherche à les attirer vers la gauche, et saisissant le moment où ils se sont éloignés de l'auberge, elle y court, mais ils l'atteignent sur le seuil de la porte et la maltraitent; elle se débat, leur échappe, et court embrasser une des bornes qui sont à l'entrée du Kremlin. On l'en arrache et on l'entraîne avec violence vers la droite.)

ÉLISABETH, *avec une voix déchirante.*

Laissez-moi!... je veux parler au Czar! de grâce! laissez-moi! (*On cherche à étouffer ses cris.*)

LE GRAND MARÉCHAL, *qui observait en dehors, à droite, rentre.*

(*A part.*) J'aperçois le Czar! (*Bas et vivement aux trois hommes.*) Fuyez.

(Les hommes se sauvent par la gauche, après avoir poussé Elisabeth avec violence vers un banc de pierre, sur lequel elle va tomber.)

SCÈNE XIII.

LE GRAND MARÉCHAL, LE CZAR.

LE CZAR, *entrant par la droite.*

Qu'entends-je?

LE GRAND MARÉCHAL, *avec dédain.*

Sire, une femme du peuple qui veut parler à votre Majesté.

LE CZAR.

Qu'importe sa condition, Monsieur! plus elle est humble, et plus je dois abréger la distance en me rapprochant d'elle.

LE GRAND MARÉCHAL, *bas à Élisabeth.*

Songez que vous êtes devant le Czar, et qu'il est irrité contre votre père; ne vous nommez pas avant de l'avoir attendri.

ÉLISABETH, *bas au Grand Maréchal.*

Non.

LE CZAR *se retourne, aperçoit Élisabeth, et vient à sa rencontre.*

Jeune fille, vous avez invoqué la présence du Czar; je suis l'un de ses principaux officiers; c'est par son ordre que je parcours la ville, afin de recueillir les plaintes qui me sembleront fondées, et de le mettre à même d'y faire droit.

ÉLISABETH.

Ah! Monsieur, que de grâces j'aurai à vous rendre!.... (*Le Grand Maréchal, qui se tient en arrière du Czar, a soin d'intimider Elisabeth, et de lui recommander de la prudence, chaque fois qu'elle jette les yeux sur lui, ce qu'elle fait exactement avant de répondre.*) Pardon... je suis si troublée... (*Elle paraît prête à s'évanouir.*)

LE CZAR *la soutient, la conduit jusqu'à la porte de la forteresse, l'aide à s'asseoir sur une borne, et se tient debout devant elle.*

Remettez-vous, mon enfant, remettez-vous. Dites-moi quel motif vous fait désirer de parler au Czar?

ÉLISABETH.

Je viens lui demander justice.

LE CZAR.

Justice! vous l'obtiendrez, n'en doutez pas.

ÉLISABETH.

Peut-être il ne pensera pas comme vous.

LE CZAR.

Je suis à tel point convaincu du désir qu'il a d'être équitable pour tous, que je n'hésiterais point à assurer que demain vous n'aurez plus de vœux à faire, si pourtant c'est avec raison que vous réclamez.

ÉLISABETH.

On le dit bien sévère.

LE CZAR.

Dites inflexible.... pour les méchants et les traîtres.

(Ce mot *inflexible* fait tressaillir Élisabeth, et le Grand Maréchal ne contribue pas à la rassurer.)

ÉLISABETH.

Mais ne peut-il pas être abusé? ne peut-on pas commettre des injustices en son nom?

LE CZAR.

Ah! s'il était vrai, vous devriez le plaindre au lieu de le condamner. Moins heureux que le dernier de ses sujets, entouré de courtisans et de flatteurs presque toujours intéressés à le tromper, le Souverain rencontre rarement un ami sincère et courageux qui se fasse un devoir de l'éclairer.

ÉLISABETH.

Et si personne n'a osé le faire?

LE CZAR.

Eh bien! je la remplirai, cette tâche honorable. Dites-moi votre nom, vos malheurs; le prince saura tout. Pour lui peindre votre candeur et ce touchant intérêt que vous inspirez, je laisserai parler mon cœur; vous ne sauriez avoir

prés de lui un défenseur plus éloquent et mieux pénétré de sa cause.

ÉLISABETH, *à part.*

Sa bonté m'enhardit; je vais tout lui dire.

LE GRAND MARÉCHAL, *à part.*

Je suis perdu!

SCÈNE XIV.

LE GRAND MARÉCHAL, ÉLISABETH, LE CZAR, ALTERKAN, KISOLOFF.

KISOLOFF, *ouvrant avec bruit la porte de l'hôtellerie, et parlant très-fort.*

Sortez de chez moi, vous dis-je! je ne loge pas les voleurs de grand chemin.

(Tout le monde se tourne vers la droite.)

ALTERKAN.

Mais....

KISOLOFF.

Il n'y a pas de mais qui tienne... Vous avez été reconnu là dedans par deux voyageurs.

ALTERKAN.

Je t'ai payé, ce me semble, et j'ai le droit de rester.

KISOLOFF.

Il est vrai; j'ai reçu votre argent et je le garde... mais ma conscience me défend de vous garder. (*Il rentre.*)

ALTERKAN.

Quelle conscience! (*Il voit Élisabeth*) Eh! te voilà, mon enfant! parbleu, je te rencontre bien à propos! Tiens, tiens, l'homme à la conscience, voilà une jeune fille que je connais beaucoup... elle pourra te dire... (*Il frappe à la porte. Kisoloff est rentré; il le suit dans l'auberge, et disparaît un moment.*) Ecoute-moi donc, l'homme à la conscience... écoute-moi donc!

LE GRAND MARÉCHAL, *à part.*

Ce Tartare la connaît! profitons de cette circonstance.

(*Haut, à Elisabeth.*) Est-il vrai, jeune fille ? connaîtriez-vous ce malfaiteur ? (*Il appuie sur ce dernier mot.*)

ÉLISABETH.

Oui, Monsieur, il m'a rendu les plus grands services.

LE CZAR.

Quoi ! vous devriez de la reconnaissance à l'un de ces brigands qui désolent nos provinces ?

LE GRAND MARÉCHAL, *bas, et passant près d'Élisabeth.*

Cet aveu vous a perdu dans l'esprit du Czar.

ÉLISABETH, *à part.*

Oh, mon Dieu ! quoi ! vous penseriez....

ALTERKAN, *sortant de l'hôtellerie.*

Ce vieux coquin n'entend pas raison.

ÉLISABETH.

Ah ! je succombe à l'idée du déshonneur !

(Elle s'évanouit ; Alterkan la soutient et la conduit jusque sur le banc.)

LE CZAR.

M. le Maréchal, vite, faites donner des secours à cette jeune fille, vous lui demanderez ensuite ce qu'elle désire de moi. (*A demi-voix..*) Assurez-vous de cet homme.

(Il rentre au palais.)

LE GRAND MARÉCHAL, *à Alterkan.*

Je reviens à l'instant.

SCÈNE XV.

ALTERKAN, ÉLISABETH, MICHEL, NIZA.

MICHEL, *entrant vivement par la droite.*

Eh ! mon Dieu ! la voilà !... Oui, c'est elle... Que lui est-il donc arrivé ?

NIZA.

La fatigue, sans doute....

MICHEL.

Transportons-la chez toi.

NIZA.

Certainement.

ALTERKAN.

Voulez-vous que je vous aide ?

MICHEL.

Merci, mon camarade, merci... Pauvre Élisabeth ! elle n'aura pas eu la force d'aller plus loin.

(Ils emportent Élisabeth dans l'hôtellerie.)

SCÈNE XVI.

ALTERKAN.

C'est peut-être moi qui suis la cause... J'en serais fâché, car je l'aime, cette jeune fille... vrai ! elle m'intéresse beaucoup. Mais, en attendant, je suis reconnu, on pourrait me faire un mauvais parti... je crois qu'il est prudent de m'éloigner.

SCÈNE XVII.

LE GRAND MARÉCHAL, ALTERKAN.

LE GRAND MARÉCHAL, *suivi de deux femmes.*

Où donc est-elle ? (*A Alterkan.*) Qu'as-tu fait de cette jeune fille ?

ALTERKAN.

On vient de la transporter dans l'hôtellerie.

LE GRAND MARÉCHAL *renvoie les femmes.*

C'est bien. (*A Alterkan, qui cherche à disparaître.*) Où vas-tu ?

ALTERKAN.

Chercher un autre logement.

LE GRAND MARÉCHAL.

Je me charge de t'en donner un.

ALTERKAN, *à part.*

Haie ! haie !

LE GRAND MARÉCHAL.

Est-il vrai, comme l'a dit cet aubergiste, que tu sois...

ALTERKAN.

Un voleur de grand chemin? Non pas précisément.

LE GRAND MARÉCHAL.

Cependant tu as été reconnu...

ALTERKAN.

A la vérité, je lève par fois sur les voyageurs de légères contributions; mais c'est en tout bien, tout honneur... Au surplus, nous n'avons pas d'autres moyens d'existence, nous autres Tartares; on le sait.

LE GRAND MARÉCHAL.

Ah! tu es?...

ALTERKAN.

Oui, je suis le chef d'une peuplade errante. J'exerce en grand.

LE GRAND MARÉCHAL.

Qui t'a conduit ici?

ALTERKAN.

La curiosité.

LE GRAND MARÉCHAL.

Tu pourrais la payer de ta vie, si le Czar, que tu viens de voir....

ALTERKAN.

C'était le Czar?

LE GRAND MARÉCHAL.

Oui. Il m'avait ordonné d'abord de te faire arrêter, ainsi que ta complice.

ALTERKAN.

Elle n'est point ma complice. Pauvre jeune fille!

LE GRAND MARÉCHAL, *avec l'air du doute.*

Mais, à ma sollicitation, il vous fera grâce à tous deux si vous quittez cette ville à l'instant même.

ALTERKAN.

Soit.

LE GRAND MARÉCHAL.

Voilà un bon de mille roubles que tu partageras avec ta compagne; il te sera payé à Kasan, aussitôt que la personne à qui je l'adresse m'aura donné avis de votre arrivée.

ALTERKAN.

A la bonne heure.

LE GRAND MARÉCHAL.

Tu acceptes ?

ALTERKAN.

J'accepte.

LE GRAND MARÉCHAL.

Tu promets ?

ALTERKAN.

Je promets.

LE GRAND MARÉCHAL.

Tu partiras ?

ALTERKAN.

Tout de suite.

LE GRAND MARÉCHAL.

Avec la jeune fille ?

ALTERKAN.

Avec elle.

LE GRAND MARÉCHAL.

Si l'on vous retrouvait dans une heure...

ALTERKAN.

On ne nous retrouvera pas.

LE GRAND MARÉCHAL.

Prends.

ALTERKAN.

Merci.

LE GRAND MARÉCHAL, *à part.*

Je vais les consigner aux portes du palais. S'ils s'y présentaient demain, il serait trop tard; l'empereur aura repris la route de Pétersbourg. Une fois sortis de cette ville, ils tomberont infailliblement entre les mains de mes émissaires. *(Il rentre au Kremlin.)*

SCÈNE XVIII.

ALTERKAN, *puis* MICHEL.

ALTERKAN.

Voilà qui est bizarre. Je ne sais pourquoi je me défie de

cet homme là... Il a quelque chose de faux... Après tout, il me paie généreusement, lorsqu'il pouvait me faire un méchant parti, et je ne dois pas m'informer du reste.... J'exécuterai ses ordres.

MICHEL, *sortant de l'auberge.*

C'est donc toi, misérable, qui es cause de l'accident arrivé à Élisabeth?

ALTERKAN.

Hein? Qu'est-ce que tu me demandes, toi?

MICHEL.

Sais-tu quel mal lui a fait ta présence?

ALTERKAN.

De quel droit viens-tu m'interroger?

MICHEL.

Du droit le plus sacré, le plus légitime; de celui qu'inspire le malheur.

ALTERKAN.

Et qui t'a dit que je n'y prends pas le même intérêt que toi?

MICHEL.

Ta conduite, méchant homme. Pour te soustraire à la sévérité des lois, tu as feint de connaître une personne respectable, et que tu n'as jamais vue.

ALTERKAN.

Tu te trompes.

MICHEL.

D'où la connais-tu?

ALTERKAN.

Je lui ai sauvé la vie.

MICHEL.

Toi?

ALTERKAN.

Pourquoi pas? Est-ce que tu n'en ferais pas autant, si tu voyais quelqu'un en danger de la perdre?

MICHEL.

Certes, et au péril de la mienne.

ALTERKAN.

Ne sois donc pas surpris de ce qu'un autre a fait ce que

tu ferais à sa place. Dans un débordement de la Kama, Élisabeth allait périr; elle n'avait pour abri qu'une planche fragile. Mes gens et moi nous côtoyions le rivage....... Ce spectacle nous frappe. Sauvons la fille de l'Exilé! est le cri qui part en même temps. Nous nous jetons à la nage, et, malgré la rapidité du courant, nous sommes assez heureux pour la conduire à bord. Elle était sans connaissance. Je la fis transporter dans une cabane voisine, et, là, je la confiai aux soins d'une vieille femme, à qui je remis quelques pièces d'or. En revenant à la vie, notre présence aurait pu l'effrayer, lui devenir funeste, et nous nous éloignâmes.

MICHEL.

C'est bien, ça!

ALTERKAN.

Il n'est pas étonnant, qu'en la retrouvant ici, j'aie fait éclater ma surprise. Tu vois donc bien que tu as tort de m'accuser, et que j'aurais, à mon tour, le droit de te demander raison de ta brusquerie. Mais je préfère savoir comment se trouve Élisabeth. Quand je serai parfaitement rassuré sur son compte, je me battrai avec toi, si cela peut te faire plaisir, mais je ne te le conseille pas.

MICHEL.

C'est fini, je ne t'en veux plus.

ALTERKAN.

Pauvre fille! Il me paraît qu'elle a échoué dans le noble dessein qui l'avait conduite ici, puisqu'on la renvoie.

MICHEL.

Qui la renvoie?

ALTERKAN.

Le Czar.

MICHEL.

Impossible.

ALTERKAN.

Il était là tout à l'heure... Elle lui a parlé.

MICHEL.

Et il la renvoie?... Cela est impossible, te dis-je.

ALTERKAN.

Je dois en savoir quelque chose : c'est moi que l'on charge de la reconduire en Sibérie.

MICHEL.

Encore une fois, c'est impossible.

ALTERKAN.

Entêté! Je viens de recevoir, à cet effet, un bon de mille roubles.

MICHEL.

Qui te l'a donné ?

ALTERKAN.

Un vieillard qui accompagnait l'empereur. Tiens, regarde plutôt. (*Il lui montre le bon.*)

MICHEL.

La signature du Grand Maréchal !... Je me rappelle confusément...Le Czar était-il présent alors qu'on t'a donné...

ALTERKAN.

Non.

MICHEL.

Eh bien ! on t'a trompé... Je soupçonne... Attends-moi... Ne quitte pas cette place avant de m'avoir revu.

ALTERKAN.

Où vas-tu ?

MICHEL.

Tu le sauras. Attends-moi là.

ALTERKAN.

C'est dit.

(Michel se présente à la porte de la forteresse.)

LA SENTINELLE.

On ne passe pas !

MICHEL.

Courrier du gouvernement !

(Il montre une médaille ; on le laisse passer.)

SCÈNE XIX.

ALTERKAN.

Serais-je pris pour dupe ? et ce Grand Maréchal aurait-il



prétendu faire de moi l'instrument de quelque fourberie?... Un moment!... Je puis bien attaquer un convoi, c'est mon métier...; mais tromper cette pauvre fille! profiter de l'isolement d'un être faible, sans défense, pour m'opposer à sa belle action, et servir peut-être des desseins criminels!... Non, non, Alterkan, tu es incapable d'une pareille lâcheté... Qu'il y prenne garde, le Grand Maréchal! il pourra bien lui arriver malheur : si je le rencontre, je ne lui ferai pas plus de quartier qu'à un Cosaque. Je vais trouver Elisabeth, et lui offrir mes services.

(Il va frapper à la porte de l'auberge.)

SCÈNE XX.

ALTERKAN, ELISABETH.

ALTERKAN.

Élisabeth, Élisabeth!... écoutez-moi... (*Élisabeth sort.*) Sans le vouloir, je vous ai fait du mal, et vous devez être justement irritée. Mais ce mal n'est peut-être pas sans remède. Dussé-je attirer sur moi la haine d'un homme tout puissant, dussé-je porter aujourd'hui ma tête sur l'échafaud, je prétends réparer ma faute.

ÉLISABETH.

Hélas! c'est impossible : vous m'avez perdue! Ce n'est pas vous que j'accuse; mais la fatalité... C'en est fait! le Czar retourne demain à Pétersbourg, et je ne retrouverai plus l'occasion de me présenter devant lui.

ALTERKAN.

Vous la retrouverez, c'est moi qui vous l'assure. Je vais faire d'abord toutes les tentatives imaginables pour entrer dans le palais, et vous conduire devant le monarque; si je ne réussis pas, demain nous nous trouverons sur son passage, je m'élancerai au devant de la voiture, les chevaux me fouleront aux pieds, on s'arrêtera, et vous en profiterez pour demander grâce; du moins ma vie aura servi à quelque chose.

ÉLISABETH.

Homme généreux !

ALTERKAN.

Eh ! non, je ne suis pas généreux ; je répare le tort que je vous ai fait. Cela n'est peut-être pas très-commun ; mais c'est juste. Suivez-moi. (*Il la prend par la main.*)

ÉLISABETH.

Où me conduisez-vous ?

LA SENTINELLE.

On ne passe pas.

ALTERKAN, *à la porte du Kremlin.*

Je veux parler au Czar.

LA SENTINELLE.

On ne passe pas.

SCÈNE XXI.

ALTERKAN, MICHEL, ÉLISABETH.

MICHEL, *sortant de la forteresse, et tenant à la main un papier qu'il donne à Élisabeth.*

Passez, passez ! voilà un permis de la main de l'empereur.

ALTERKAN.

Tu es un brave !

MICHEL.

Allez, Mademoiselle, la cour est assemblée.

ÉLISABETH.

Oserai-je paraître ainsi ?

MICHEL.

Oui, Mademoiselle. C'est, ennoblie par le malheur et parée seulement de votre belle action, que vous devez vous offrir aux regards de la cour. Certes, malgré votre modeste vêtement, je doute que personne là puisse vous être comparé.

ÉLISABETH, *à Michel, qui s'éloigne.*

Quoi ! vous me quittez, Michel ? Où allez-vous ?

MICHEL.

Remplir encore un ordre du Czar. Je ne tarderai pas à vous revoir.

ÉLISABETH.

O mon père! je puis donc enfin espérer ta délivrance!

(Alterkan et Élisabeth entrent dans le Kremlin ; Michel sort par la droite.)

SCÈNE XXII.

(Le théâtre change et représente la salle du trône dans le palais des Czars. Elle offre un aspect magnifique. Tout autour, sur des gradins demi-circulaires et couverts de riches tapis, sont rangés les grands de l'état, les seigneurs et dames de la cour en habits de cérémonie ; le Czar, en grand costume, est sur son trône. Il fait signe que l'on introduise Élisabeth.)

LE GRAND MARÉCHAL, LE CZAR, ÉLISABETH, GRANDS DE L'ÉTAT, SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, GARDES, PAGES, etc.

LE GRAND MARÉCHAL, *à part.*

Que vois-je? Elisabeth!

ÉLISABETH *entre par la droite, soutenue par un officier.*

Quel brillant appareil! je n'ose avancer.

L'OFFICIER.

Rassurez-vous.

(Le Czar descend de son trône, et vient à la rencontre d'Élisabeth.)

ÉLISABETH, *frappée de saisissement en reconnaissant l'Empereur.*

Ah! Sire! je tombe à vos pieds.

(Elle tombe en effet à genoux devant le Czar, et paraît anéantie.)

LE CZAR, *la soutenant avec bonté.*

Noble Elisabeth, ma fille bien-aimée, revenez à vous, et jouissez de l'éclatante récompense qu'a méritée votre action sublime ; j'ai voulu que toute ma cour en fût témoin.

ÉLISABETH, *sans oser lever les yeux.*

O mon souverain maître!

LE CZAR.

Levez les yeux sur moi, vous ne verrez dans les miens que de l'attendrissement et de l'admiration. Élisabeth, je vous attendais.

ÉLISABETH, *revenant doucement, sans se lever et surtout sans regarder le Czar. Ce qu'elle entend lui semble un rêve.*

Vous m'attendiez!

LE CZAR.

Je savais votre départ de Tobolsk, et bien avant votre arrivée ici, le rappel du comte Potoski était signé.

ÉLISABETH, *toujours un peu égarée.*

Signé!

LE CZAR.

Oui; pendant que Michel était allé, par mon ordre, à votre rencontre, un autre courrier expédié vers Saïmka, portait à vos parents la nouvelle de leur délivrance.

ÉLISABETH, *avec inquiétude, à part.*

Je tremble de m'instruire. (*Haut.*) Les reverrai-je encore?

LE CZAR.

Oui.

ÉLISABETH, *de même.*

Tous deux.

LE CZAR.

Tous deux?

ÉLISABETH *retombe à genoux, mais pour remercier le ciel.*

Ah! ce seul mot a payé toutes mes souffrances.

LE CZAR.

Stanislas, Phédora, paraissez.

LE GRAND MARÉCHAL, *à part.*

Ils sont ici, et je l'ignorais.

SCÈNE XXIII ET DERNIÈRE.

PHÉDORA, ÉLISABETH, POTOSKI, LE CZAR, LE GRAND MARÉCHAL, Seigneur, Dames, Gardes, etc.

(Potoski et Phédora entrent par la gauche.)

POTOSKI.

Mon Élisabeth!

PHÉDORA.

Mon enfant !

ÉLISABETH.

Ma mère !

(Ils tombent dans les bras l'un de l'autre, puis se prosternent ensemble devant le Czar, qui les relève.

LE CZAR.

Vous ne me devez rien. Relevez-vous. User de clémence, c'est se rendre heureux soi-même.

ÉLISABETH.

Sire, ce bonheur va s'augmenter encore quand Votre Majesté saura que cet acte de clémence est à la fois un acte de justice. Ivan a tracé la justification de mon père.

POTOSKI.

Quoi! tu aurais reçu de notre persécuteur?...

PHÉDORA.

Chère enfant! ce n'était pas assez d'obtenir notre délivrance, tu as encore voulu sauver l'honneur de ton père !

ÉLISABETH, *au Grand Maréchal.*

Monsieur, sans doute vous avez remis à Sa Majesté l'écrit que je vous ai confié ?

LE GRAND MARÉCHAL.

Sire, j'ai oublié...

LE CZAR.

L'homme qui approche un Souverain ne doit oublier que le mal, Monsieur; il doit saisir avidement toutes les occasions d'obtenir, pour les autres, justice ou protection. Vous avez trop longtemps abusé de votre funeste influence. Eloignez-vous pour jamais de ma Cour. (*Le Grand Maréchal sort.*) Comte Potoski, je vous dois une réparation éclatante, et je me plais à vous l'adresser devant l'élite de la nation. (*On entend en dehors des salves d'artillerie.*) Ce bruit annonce l'auguste cérémonie qui va placer sur mon front la couronne des Czars. Puisse mon règne, qui commence sous d'aussi heureux auspices, compter beaucoup de journées semblables à celles-ci ! Stanislas, j'ai pu vous rendre vos richesses et toutes ces dignités qui élèvent les hom-

mes ; mais il n'est pas en mon pouvoir d'élever Elisabeth : placée au-dessus de son sexe par son action sublime, elle en est devenue tout à la fois la gloire et le modèle.

(*La toile tombe.*)

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.



VALENTINE,

OU

LA SÉDUCTION,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE PICCINI.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 15 décembre 1821.

LETTRE DE M. PICARD, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

A M. DE PIXERÉCOURT,

DIRECTEUR DU THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Paris, 7 mars 1825.

Reçois mes remercîments, mon cher et vieux camarade, et pour la remise de la pièce, et pour les bons soins que tu as prodigués aux répétitions. Tu m'as donné une véritable preuve d'amitié en faisant transformer mon *Couvent de la Visitation* en Pensionnat de jeunes demoiselles. Je t'en remercie de nouveau; mais pourquoi mon nom seul est-il sur l'affiche? Je t'en prie, ajoute celui de Vial, ou au moins les trois étoiles, s'il ne veut pas autrement. La pièce n'est plus de moi seul.

Je te renvoie ta *Valentine*, je l'ai lue; c'est un bon drame, très-moral, comme tous ceux que tu as composés depuis vingt-cinq ans. Je l'ai dit souvent: l'Académie te doit une place pour ta fidélité et ta persévérance à rendre le peuple meilleur. Ce ne sont pas quelques vers de plus ou de moins qui donnent des droits exclusifs au fauteuil; tout ce qui est bien doit être considéré comme tel, que ce soit en vers ou en prose, il n'importe : tous les genres sont bons quand leur but est utile. Voilà mon opinion relativement à la question que tu m'as adressée.

Un rhume opiniâtre ne me permet pas de sortir ; mais j'espère aller te voir bientôt, et nous causerons de tout ce qui t'intéresse.

Adieu, ton vieux camarade,

PICARD.

JUGEMENTS DES JOURNAUX.

Courrier des Spectacles. Paris, le 16 décembre 1821.

Valentine a obtenu hier au soir beaucoup de succès au Théâtre de la Gaîté : des situations dramatiques, des scènes intéressantes, des caractères bien tracés et de belles décorations assureront un grand nombre de représentations à cet ouvrage qu'on doit au fécond M. de Pixerécourt.

Egaré par les perfides conseils du baron Ernest, le jeune Edouard, fils du comte de Noralberg, premier ministre d'un prince souverain d'Allemagne, s'est introduit, en qualité de peintre, dans la maison d'Albert, vieux soldat aveugle auquel il ne reste que l'honneur et une fille charmante qui le nourrit de son travail et fait la consolation de ses derniers jours. Valentine, séduite par les promesses du comte Edouard qui a pris le nom d'Adrien, consent à épouser secrètement celui qu'elle croit un jeune peintre, et pour lequel, depuis deux ans, elle éprouve le plus tendre sentiment. Bientôt elle apprend qu'elle est la dupe et la victime d'une ruse infernale ; qu'elle n'est point, qu'elle ne peut jamais être la femme d'Edouard qui est marié depuis plusieurs années.

La légitime épouse du Comte, qui est instruite par Valentine elle-même, de la conduite coupable de son mari, témoigne le plus tendre intérêt à la triste victime de ce perfide : elle lui offre des consolations, des secours, sa protection, un asile ; mais la fille d'Albert ne peut survivre à son déshonneur, à la trahison de celui qu'elle aime encore; et, après avoir recommandé son père au ministre qui sait tout, elle se précipite dans les flots d'où on ne la retire que pour la montrer privée de la vie aux auteurs de cette cruelle catastrophe. Le comte Edouard reste en proie à la douleur et aux remords qui le déchirent ; le baron Ernest va éprouver la rigueur des lois, et l'infortuné vieillard ne survivra probablement pas à sa malheureuse fille.

Comme on voit, ce mélodrame sort de la ligne ordinaire : il ne satisfait pas complétement les spectateurs sensibles, qui, après s'être attendris sur les malheurs de la vertu, aiment à la voir triompher; mais il plaît, il intéresse, il attache, et le pathétique, dans plusieurs scènes, est poussé aussi loin qu'on puisse le désirer, particulièrement au second acte, qui offre des situations fortes et déchirantes, amenées avec beaucoup d'art et très-habilement développées.

Cet ouvrage doit ajouter un fleuron à la couronne dramatique du Corneille des Boulevards.

Marty et Mlle Adèle méritent les plus grands éloges pour la manière dont ils ont joué des rôles extrêmement difficiles, et qui ont dû leur coûter beaucoup de soin et d'étude. Je dois convenir aussi qu'ils ont été parfaitement secondés par Dumesnis.

S***.

Le Drapeau blanc. — 16 décembre 1821.

Le mélodrame de *Valentine* est une leçon de morale sévère et terrible : il enseigne, par un exemple effrayant, aux jeunes filles, que ce n'est jamais impunément qu'elles manquent à la confiance, qu'elles se dérobent à la soumission qu'elles doivent à l'auteur de leurs jours, à leur ami le plus tendre, à leur guide le plus sûr.

Fille d'un brave et respectable militaire, Valentine a eu l'imprudence d'écouter l'amour d'Adrien, jeune peintre auquel elle doit la perfection et le débit des petits ouvrages dont le produit nourrit son vieux père aveugle. Après deux ans de tendresse, de prières et de résistances, Valentine consent à un hymen secret; mais le peintre Adrien n'est que le comte Édouard, fils du premier ministre, déjà marié à la belle comtesse *Honora*. Ce mariage, qui séduit Valentine, n'est qu'un impie et horrible stratagème. Les parents, les témoins, le ministre, tout est faux; tous sont des complices du séducteur. Malgré la violence de ses désirs, jamais le comte Édouard, sensible et généreux, n'eût conçu l'idée d'une pareille infamie, sans les conseils pernicieux du comte Ernest, homme sans mœurs et qui se fait un jeu de l'honneur des femmes. C'est lui qui a prêté à Édouard la maison où Valentine a passé la nuit qui a suivi son prétendu mariage. Quelques mots échappés à un valet révèlent à Valentine toute

l'horreur de sa position, et c'est ici que l'action commence. Valentine s'élance d'un pavillon en s'écriant : *O ciel! je ne suis point mariée....* Cette exclamation ouvre la scène d'une manière neuve, frappante, qui commande fortement l'attention.

La douleur, le repentir et l'amour qui déchirent le cœur de l'imprudente et infortunée Valentine, l'embarras et les remords d'Édouard, la colère et le désespoir du vieux père aveugle, les ruses infernales d'Ernest, le noble caractère de la comtesse, véritable épouse du séducteur, tous ces incidents, enfin, produisent plusieurs situations de l'intérêt le plus vif et le plus douloureux.

Le public a été surtout frappé de deux scènes déchirantes entre Valentine et son père, entre cette malheureuse et son coupable amant. L'infirmité du vieillard rend sa position plus affreuse encore et plus pathétique. Enfin, c'est au milieu d'une fête brillante donnée par le père d'Édouard, que Valentine, désespérée, se précipite au sein des eaux en s'écriant : *Adrien! je te pardonne et je meurs!* Dans le délire de la douleur, le malheureux père et le coupable Édouard tombent anéantis sur le cadavre de la victime.

Cette pièce est presque une tragédie bourgeoise de la conception la plus hardie et de l'effet le plus vigoureux. Elle a produit sur les spectateurs une impression profonde. Marty a joué, avec toute l'énergie de l'amour paternel offensé, le rôle du père aveugle; Mlle Adèle Dupuis a rendu avec une sensibilité déchirante toutes les situations du rôle difficile et pénible de Valentine, et Mlle Millot a paru fort belle et fort richement vêtue dans le personnage de la comtesse. L'auteur, demandé et nommé au bruit des plus flatteuses acclamations, est M. de Pixerécourt, qui doit être blasé sur les succès. La musique, dont l'expression juste et forte a souvent ajouté à l'effet de la pièce, est due à M. Alexandre Piccini.

MARTINVILLE.

La Quotidienne. — 16 décembre 1821.

Valentine est une fille séduite par un grand seigneur marié; c'est une nouvelle *Eugénie* très-intéressante; mais comme il faut encore

quelque chose de mieux pour un bon mélodrame, l'auteur, habile dans ce genre, a pensé qu'un vieux soldat aveugle, sans pain et sans ressources, mis en opposition avec un homme de cour libertin, produirait un excellent effet; il ne s'est pas trompé : la pièce a été portée aux nues, et les *bons habitués* du Boulevard sont sortis pénétrés d'admiration pour les vertus plébéiennes.

Le drame de Valentine est conduit avec beaucoup d'art et surtout écrit avec un vrai talent. La pièce renferme tout ce qui doit caractériser un succès de vogue. Marty, Dumesnis, Mmes Adèle Dupuis et Millot ont joué avec un ensemble parfait et un talent remarquable. La mise en scène a parfaitement servi l'intérêt de l'ouvrage, et l'administration n'a rien négligé, ni en décorations, ni en costumes, pour satisfaire les spectateurs les plus difficiles dans ce genre.

MERLE.

Gazette de France.— 16 décembre 1821.

Cette pièce ne présente pas, ainsi que presque tous les mélodrames, une multitude d'incidents sans vraisemblance, d'évènements entassés sans raison, comme sans adresse, dont le seul résultat est de fatiguer l'attention et la patience des spectateurs.

Edouard, cédant aux conseils du baron Ernest, oubliant la sainteté des nœuds qui l'unissent à une femme charmante, et dominé par la passion violente que lui a inspirée la jeune *Valentine*, fille d'un vieux soldat aveugle, se présente chez ce brave militaire sous un nom supposé ; il parle de mariage, il plaît, il est aimé; mais bientôt, victime de l'amour et de l'inexpérience, Valentine est attirée dans un piége par son séducteur; elle a cessé d'être vertueuse. Son vieux père, au désespoir, exige qu'Edouard l'épouse à l'instant même. Cet hymen est impossible, et l'infortunée Valentine, accablée de remords, n'osant plus soutenir les regards de son père, se précipite dans un torrent. On la retire, on lui prodigue les plus prompts secours; mais inutilement: elle a cessé de vivre.

Le sujet de ce drame est, comme on voit, extrêmement simple; mais l'action, conduite avec art, se développe sans efforts : un grand intérêt domine dans tout l'ouvrage; le second acte surtout offre une

situation éminemment dramatique. La musique est plus soignée que celle que l'on compose ordinairement pour ces sortes de pièces; enfin, la sensibilité touchante de Melle Adèle, l'énergie de Marty, ont décidé la réussite complète de ce mélodrame.

Tout le monde voudra aller pleurer sur les malheurs de la pauvre *Valentine*. A tant d'éléments de succès, l'administration a joint le prestige des décorations.

L'auteur, demandé par toute la salle, est M. de Pixerécourt; la musique est de M. Alexandre Piccini.

COLNET.

Le Miroir. — 16 décembre 1821.

Cet ouvrage ne ressemble pas à la plupart des mélodrames; les principaux ressorts y sont pris dans la nature, et la raison peut admettre tout ce qui frappe les yeux et touche le cœur.

Les auteurs les plus dociles à la critique sont ceux qui ont acquis par leurs ouvrages une sorte de supériorité sur leurs confrères. A la tête des premiers marche M. de Pixerécourt, que cinquante victoires rendent possesseur légitime du sceptre mélodramatique.

Le Comte Edouard, fils d'un ministre à porte-feuille, a vu la jeune *Valentine*, seul appui d'un père aveugle qui a servi quarante ans son prince et son pays. Sous le déguisement d'un peintre et sous le nom d'Adrien, il s'introduit dans l'humble retraite du vieux soldat, et parvient à séduire l'innocente Valentine. Celle-ci aime Adrien; mais la vertu est encore plus forte que l'amour. Egaré par sa passion, Edouard cède aux perfides conseils d'Ernest, son ami, qui se charge de tout arranger. On suppose un ministre des autels, des témoins, et l'infortunée Valentine, croyant former des nœuds légitimes, devient la proie d'un infâme séducteur à qui son rang semble promettre l'impunité.

Tout autre auteur que M. de Pixerécourt aurait consacré un acte à exposer tout cela; mais, comptant sur sa brillante imagination, il a rejeté tous ces évènements dans l'avant-scène, et, au lever du rideau, Valentine se trouve dans la petite maison où la cérémonie a eu lieu la veille.

Instruite de son malheur par l'indiscrétion d'un jardinier, elle entrevoit toute l'étendue de l'abîme où on l'a plongée. Déterminée à fuir, elle en est empêchée par l'odieux chambellan qui emploie la force pour la retenir : tout à coup, on frappe à la porte ; Ernest refuse d'ouvrir. Le nom du Roi se fait entendre, il obéit ; mais quelle est sa surprise en n'apercevant qu'un vieillard aveugle et un enfant? C'est le père de Valentine qui s'est fait conduire sur les traces de sa fille, et qui s'est servi de cette ruse pour pénétrer dans la maison.

En vain Ernest, agissant toujours pour son ami Edouard, veut empêcher le soldat d'emmener sa fille. Celui-ci brave toutes ses menaces, et s'éloigne avec Valentine dont il ne connaît pas encore le malheur : elle-même ignore toute l'horreur de sa situation. Le comte Edouard est marié, c'est ce qu'elle apprend de la bouche de la Comtesse. L'épouse d'Edouard, jugeant Valentine plus malheureuse que coupable, cherche à soulager ses peines au lieu de les augmenter ; elle lui offre un asile où elle vivra avec son vieux père. Valentine accepte dans l'espoir d'assurer une existence heureuse à l'auteur de ses jours; mais à peine en a-t-elle la certitude, qu'elle met fin à son existence en se noyant dans le canal qui traverse les jardins du palais où habite son séducteur. Cette catastrophe a lieu pendant une fête que donne le ministre, et amène un dénoûment du plus grand effet.

Valentine a obtenu un véritable succès d'enthousiasme. Depuis la conception jusqu'aux détails de cet ouvrage, tout respire une morale persuasive, parce qu'elle est présentée avec autant de simplicité que de charmes. A ces titres, il n'est pas une famille à Paris qui ne doive aller s'attendrir aux infortunes de Valentine.

Mlle Adèle Dupuis, demandée après la pièce, est venue recevoir les justes applaudissements du public. Cette actrice a déployé, dans le rôle de Valentine, un véritable talent : elle a un organe qui émeut sans aucun effort; sa sensibilité est vraie, et elle a fait verser d'abondantes larmes.

PERPIGNAN.

Journal des Théâtres. — 16 décembre 1821.

Deux fois, cette année, M. de Pixerécourt a été la fortune du théâtre de la Gaîté.

La pièce de *Valentine* sort du genre ordinaire; c'est plutôt un drame qu'un mélodrame: le but que s'est proposé l'auteur est très-louable, et la manière dont il a rendu et fait comprendre son idée première, est aussi ingénieuse que digne d'éloges. D'après cette vérité incontestable, qu'il faut frapper fort, même en frappant juste, il a rembruni le tableau qu'il présentait aux spectateurs; ses situations sont fortes, et c'est toujours sans exagérer les porportions de chaque personnage qu'il a su corriger plus sûrement.

Le public a fait la part de l'auteur : de nombreux applaudissements lui ont prouvé la continuation de l'estime dont il jouit à si juste titre.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE NORALBERG, Ministre et favori du Prince.	M. MARCHAND.
ÉDOUARD, son fils, sous le nom d'ADRIEN.	M. THÉODORE.
LA COMTESSE HONORA, sa bru.	Mlle MILLOT.
LE BARON ERNEST, chambellan du Prince et ami d'Édouard.	M. BRÉGI.
ALBERT, vieil invalide, aveugle.	M. MARTY.
VALENTINE, sa fille.	Mlle ADÈLE DUPUIS.
Madame GERMAIN, femme de confiance du Baron.	Mme MITONNEAU.
LÉONARD, jardinier.	M. DUMESNIS.
GUILLAUME, valet de chambre d'Édouard.	M. BLANCHARD.
UN DOMESTIQUE.	M. JOSEPH.
Seigneurs et dames.	
Plusieurs domestiques.	

La scène est en Allemagne, dans la résidence d'un Prince.

VALENTINE,

OU

LA SÉDUCTION.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un jardin. A droite, une petite maison très-élégante, où l'on arrive par un joli portique à jour. A gauche, un mur élevé, qui s'étend et se perd au fond, dans une direction oblique. Partout des arbustes, des fleurs. Une statue de l'amour s'élève dans un bosquet de chèvrefeuille, à gauche, au deuxième plan. Plus loin, du même côté, une petite porte.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONARD, VALENTINE *.

(Un cri perçant et douloureux part de l'intérieur de la maison. Valentine sort précipitamment, et s'élance vers la porte du jardin qu'elle trouve fermée. Dans son trouble, elle se dirige vers le bosquet de chèvrefeuille ; mais en apercevant la statue de l'amour, elle détourne la tête, fuit vers la droite et va tomber sur un banc.

VALENTINE.

Grand Dieu ! je ne suis point mariée !

LÉONARD, *avec timidité.*

Pardon, excuse, Madame...

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

VALENTINE, *avec égarement.*

Madame, dis-tu?... il ne m'appartient pas, ce titre respectable; je suis la pauvre, l'infortunée Valentine, la victime d'un monstre.

LÉONARD, *à part.*

D'quoi diantre aussi m' suis-je t'y avisé d'aller l'y conter ça? Maudit bavard!

VALENTINE, *de même.*

Valentine, hier encore vertueuse, aujourd'hui déshonorée par l'infâme Adrien.

LÉONARD.

Adrien, dites-vous?

VALENTINE.

Oui; n'est-ce pas le nom de celui qui m'a conduite ici?

LÉONARD, *embarrassé.*

Mais... (*A part*). Je n' savons qu'ly répondre.

VALENTINE.

Tu m'en as trop dit pour me rien cacher; je veux tout savoir. Je veux connaître les profondeurs de l'abîme où m'a plongée ma désobéissance. Au nom du ciel, parle : où suis-je? A qui appartient cette maison?

LÉONARD.

A not' maître.

VALENTINE.

Et ce maître, quel est-il? serait-ce....?

LÉONARD.

C'biau jeune homme qui vous a quittée drés le matin?

VALENTINE.

Et dont j'attends en vain le retour depuis huit mortelles heures.

LÉONARD.

Non, c' n'est pas à sti-là qu'all' appartient.

VALENTINE.

Et à qui donc?

LÉONARD.

Dam! j'croyons qu'c'est à un seigneur d' la cour....... comm' qui dirait un chamb'llan.

VALENTINE.

Un chambellan!

LÉONARD.

Oui. Y disont com'çà, qu'c'est un' p'tit' maison. Faut croire qu'il en a un' autr' plus grande; car c'est vrai qu'y n'demeure pas ici. Y n'vient que d' temps en temps pour s' divartir; et pis, d'ailleurs, t'nez, pour vous parler ben au juste, j'n'en savons rien; parce que, voyez-vous, c'est madame Germain, la concierge de c'te maison, qui m'a t'engagé... et d' fait, ça y faut qu' je l'dise, je n' m'en repentons pas. A ça près de c'qu'all' a fait hier, c'est un' bonne femme qu' madame Germain; j' n'avons pas encore eu un mot plus haut qu' l'autre, du d'puis que j'sommes ensemble.

VALENTINE, *qui a donné de fréquentes marques d'impatience.*

Où donc est-elle?

LÉONARD.

All' est sortie à c'matin, presqu'en même temps que l'biau jeune homme qu' vous nommez Adrien. Mais vous l'avez vue hier soir; c'est elle qui r'présentait la mère du marié.

VALENTINE, *stupéfaite.*

Quoi! ce n'était pas la mère d'Adrien?

LÉONARD.

Eh! mon Dieu, non; pas plus que l'chapelain qui a fait semblant d' vous marier, n'était un véritable chapelain; c'était tout bonnement not' maître.

VALENTINE.

Quel tissu d'horreurs!

LÉONARD.

C' n'est pas l'embarras, tout ça m'a paru ben vilain; et si j'avions osé, j' vous aurions dit drés hier soir c' que j'en pensions; mais j' m'ai dit, à part moi, qu' sans doute vous étiez dans l' secret, et que vous aviez queuqu' raison pour agir d' la sorte. Si vous n'vous aviez pas si fort impatientée de n'point voir revenir monsieu Adrien, et sans un mot

qui vous est échappé tout à l'heure, et qui m'a fait voir qu'on vous avait trompée, je n' vous aurions rien conté; et j'aurions ben mieux fait, car j' craignons qu' ça n'amène queuqu' grabuge.

VALENTINE.

Qu'il est affreux d'être réduite à mépriser celui qui possède nos plus tendres affections! Malheureuse Valentine! quel exemple pour tes semblables! (*Pleurant.*) Mon ami, je t'en conjure, ouvre-moi la porte; laisse-moi fuir cette maison où je ne rentrerai jamais.

LÉONARD.

Mon Dieu, mam'selle Valentine, j' sommes ben fâché de n' pas pouvoir vous satisfaire; mais c'est d' toute impossibilité, parce que, primo d'abord et d'un, j'nons pas la clef; ensuite, madame Germain dit comm' ça qu' not' maître nous tuerait si j'vous laissions échapper; et vous n'voudriez pas qu' mon bon cœur m'coûte la vie... Mais à ça près de c' que vous d'mandez, d'mandez-moi autr' chose, je le ferai; oh! ça, j' vous l'jure, mam'selle Valentine. Je n' sommes qu'un paysan, voyez-vous, mais un bon enfant; j'ons un' âme; j'savons compâtir aux chagrins d'autrui. (*Il tire son mouchoir.*) J' conçois qu' vous êtes ben à plaindre, et jarni, rien qu'à vous voir, j' sommes prêt à parier qu'vous n' l'avez pas mérité; mais prenez courage, ne m' vendez pas... J' ferai tant et si bien, que j' trouverai l' moyen d' vous servir. Dépêchons-nous tant seulement, car j' tremble qu' madame Germain ou not' maître ne revienne, et ça serait fini alors; je n' pourrions plus vous parler.

VALENTINE.

Je ne veux les voir ni l'un ni l'autre. Va me chercher le simple vêtement que j'avais hier; tu le trouveras...

LÉONARD.

J' sais.

VALENTINE.

J'ai remarqué là-bas une petite chaumière où je pourrai quitter celui-ci, que jamais je n'aurais dû porter. Va.

LÉONARD.

Oui, Mam'selle, j'y vas. N' vous désolez pas comm' ça, j' vous en prie ; ça n' remédie à rien, voyez-vous, ça ôte du courage, et m'est avis qu' vous en avez besoin. Pauvre demoiselle! j'vous plains, vrai. Et t'nez, vous d'vez ben voir que je n' sommes pas un menteux.

(Il pleure, s'essuie les yeux et sort.)

SCÈNE II.

VALENTINE.

Non, je ne suis pas à plaindre. J'ai mérité mon sort en méprisant les sages conseils de mon père. Ses prédictions n'ont obtenu de ma part qu'un sourire dédaigneux, et le Ciel, vengeur de son autorité méconnue, permet aujourd'hui qu'elles s'accomplissent. Insensée! Je fus pendant vingt ans innocente et heureuse. Unique objet de la tendresse de ce digne vieillard, j'étais tout pour lui; j'étais son seul but, son unique espoir dans l'avenir; il n'avait d'autre pensée, d'autre désir que mon bonheur; c'était un ami vrai, un guide éclairé, un protecteur sûr et désintéressé. Ingrate! et pour tant de bienfaits, j'ai empoisonné sa vie; car comment lui cacher que j'ai eu la faiblesse de consentir à un mariage secret, dans l'espérance d'obtenir plus tard son aveu, et que ce prétendu mariage était un piége?... Egarée, séduite, ma honte est mon ouvrage, et je dois la supporter; mais mon père, qu'a-t-il fait pour que je verse le désespoir et l'opprobre sur ses derniers jours, que j'étais destinée à embellir? Hélas! il y succombera, et c'est moi qui l'aurai mis au tombeau! Je le sens, à moins que l'on ne soit parvenu au dernier degré de la corruption, on peut bien se résigner au mal que l'on souffre, mais non pas à celui que l'on cause à un autre... et à qui? au meilleur des pères.

SCÈNE III.

VALENTINE, LÉONARD.

LÉONARD, *de loin.*

Mam'selle Valentine ! Mam'selle Valentine !

VALENTINE.

Qu'est-ce ?

LÉONARD *entre.*

Vite, vite ! prenez c'te robe, et sauvez-vous dans la p'tit' chaumière. D' la fenêtre du premier étage, j' viens d' voir not' maître, avec monsieu Adrien et madame Germain ; si vous n' voulez pas leux y parler, g'n'y a pas d' temps à perdre.

VALENTINE *prend les vêtements.*

Merci, mon ami, donne.

(Elle s'éloigne.)

LÉONARD, *courant après elle et la ramenant.*

Que j' vous dise pourtant : Mam'selle : vous allez rester là-dedans, un' heure, deux heures, je l' veux ben ; mais à la par fin, faudra qu'vous en sortiez, et où c'que vous irez ?

VALENTINE.

Je n'en sais rien.

LÉONARD.

Quoi qu'c'est qu' vous ferez ?

VALENTINE.

D'ici là, je recevrai peut-être quelque inspiration heureuse. Dis-moi, Léonard : tu es sincère, n'est-ce pas, dans les offres de service que tu m'as faites ?

LÉONARD, *lui prenant la main avec une effusion naïve.*

Oh ! Mam'selle !... mettez-moi à l'épreuve.

VALENTINE.

Tu connais la rue Saint-Ambroise, une petite rue écartée, à l'extrémité de la ville, pas très-loin d'ici, je le présume, du moins, par le peu de temps que j'ai mis à y arriver ?

LÉONARD.

La rue Saint-Ambroise, un' p'tite rue; oui, j' comprends, Mam'selle ; mais je n'la connais pas du tout, parc' que, voyez-vous, du d' puis que j' sommes ici, on n' m'a pas laissé sortir deux fois; par ainsi, je n'connaissons ni la ville ni les habitants. J'entends du bruit....... on approche. Sauvez-vous; j'ferons en sorte d'aller vous dire un p'tit mot tout à l'heure.

VALENTINE.

Tu prononceras mon nom, et je n'ouvrirai qu'à toi.

LÉONARD.

C'est dit.

(Elle s'éloigne vivement par la droite. Léonard prend un rateau et travaille.)

SCÈNE IV.

LÉONARD.

Me v'la engagé dans un'fière aventure... ça n'laisse pas qu' d'être embarrassant pour un pauvr' diable qui sort d' son village. J'voudrais d' tout mon cœur obliger c' te jeune fille. Stapendant, je n' voudrions être ni chassé ni battu... ç'a me semble difficile à arranger; mais c'est égal, arrive qui pourra. J'ons promis, et j'n'ons qu'un'parole. La bonne action, d'abord; Dieu f'ra le reste.

SCÈNE V.

ERNEST, MADAME GERMAIN, ÉDOUARD, LÉONARD.

(Madame Germain ouvre doucement la porte du jardin, promène ses regards autour d'elle, puis parle en dehors.

Entrez, monsieur le Comte.

ÉDOUARD.

Eh! bien, Léonard, que s'est-il passé pendant mon absence?

LÉONARD.

Rien d'ben gai, j'vous assure. (*A part.*) Tâchons d'arranger la vérité.

ÉDOUARD.

Et quoi donc?

LÉONARD.

Y gn' y avait pas un quart d'heure qu' madam' Germain était sortie; moi, j'étions là, à mon ouvrage, quand j'ons cru entendre comme des sanglots dans la chambre du haut.

ÉDOUARD, *vivement.*

Des sanglots!

LÉONARD.

Oui. J'sommes accouru ben vite; mais la porte était fermée en d'dans. J'ons frappé, on n'm'a pas répondu; pour lors, a ben été force de r'descendre sans rien savoir. Tout en travaillant nianmoins, j'prétions l'oreille, et y m'a semblé que l' chagrin d' la jeune dame s' calmait un brin.

ÉDOUARD, *à part.*

Chère Valentine! si elle savait...

LÉONARD.

Mais v'là qu'tout à l'heure, all' est sortie avec un paquet sous l' bras, et m'a ordonné de l'y ouvrir la porte; j'ons refusé, c'est clair.

ÉDOUARD, *avec intérêt toujours croissant.*

Et...

LÉONARD.

Pour lors...

ÉDOUARD.

Eh bien!

LÉONARD.

V'là tout.

ÉDOUARD.

Mais d'où peut naître son chagrin?

LÉONARD.

Ah! dam! c'est sans doute parce que monsieu n'a pas revenu aussitôt qu'il l'avait promis.

ÉDOUARD, *bas à Ernest.*

Soupçonnerait-elle....?

ERNEST, *de même.*

Cela n'est pas vraisemblable.

ÉDOUARD, *à Léonard.*

Lui aurais-tu dit...?

LÉONARD.

Quoiqu' c'est qu'j'aurions pu l'y dire, Monsieu? je n'savons rien.

ÉDOUARD.

Il suffit, mon ami. Laissez-nous. (*Léonard s'éloigne.*) Madame Germain, allez trouver Valentine; faites tous vos efforts pour la décider à rentrer à la maison.

MADAME GERMAIN.

Si elle refuse?

ÉDOUARD.

Vous viendrez m'en instruire.

(Madame Germain sort par le fond à droite.)

SCÈNE VI.

ERNEST, EDOUARD.

ERNEST.

En vérité, mon cher Comte, je ne te reconnais plus. Comme te voilà inquiet et troublé! Allons, brave Edouard, rappelle ton courage. De vieux soldats de Cythère ne doivent pas se laisser intimider par les cris d'une innocente, qui, le plus souvent, ne demande pas mieux que de cesser de l'être. Quand tu aurais encouru la disgrâce du souverain, tu ne serais pas plus triste, plus décontenancé. De quoi s'agit-il, au fait? d'une jolie grisette.

ÉDOUARD.

Monsieur le chambellan, parlez mieux de Valentine. Une femme qui a résisté pendant deux ans à son cœur, au pouvoir de l'amour, et à tous les genres de séduction, a droit à vos égards, à vos respects.

ERNEST.

Je dirai même à mon admiration. C'est à coup sûr une espèce de phénomène qu'on rencontrerait difficilement dans le grand monde.

ÉDOUARD.

Je ne connais pas une femme que je lui eusse préférée, si j'avais été libre ; mais je n'en suis que plus coupable. J'ai cent fois admiré sa conduite et ses vertus. Comment ai-je pu m'abaisser jusqu'à cet infâme artifice? Moi, supposer des témoins ! un ministre des autels ! (*Accablé par la honte, il se cache le visage.*) Avec quelle candeur, quel touchant abandon elle s'est remise entre mes mains! Cette noble confiance eût désarmé un meurtrier! et moi, mille fois plus cruel !... Sans vos conseils, Ernest, j'en aurais été incapable.

ERNEST.

Laisse là cette morale hors de saison. Valentine te plaisait; tu n'as pu l'obtenir qu'en supposant un mariage...

ÉDOUARD, *indigné.*

C'est horrible!

ERNEST.

Sans doute, un autre moyen eût été préférable; mais tu n'avais pas le choix.

ÉDOUARD.

Il fallait la respecter. J'ai outragé l'honneur, la religion, les mœurs.

ERNEST.

C'est avec peine, mon cher Edouard, que je te vois attacher une si grande importance à de vieilles idées, bonnes pour le peuple, mais que le siècle repousse, et qui ne sont plus admises parmi les hommes éclairés. L'honneur ne consiste pas...

ÉDOUARD.

Dans tous les temps, chez tous les peuples et dans toutes les classes de la société, l'honneur consiste à ne faire que des actions honnêtes, louables, à ne se permettre jamais rien de contraire à la probité; cet honneur-là, Monsieur, il n'est permis à personne d'y manquer.

ERNEST.

Tu conviendras au moins, que les mœurs ne souffrent pas le moins du monde de notre espièglerie. C'est le scandale seul qui les offense, et jusqu'ici tout est demeuré secret.

ÉDOUARD.

Cessons un entretien qui me blesse et me fait sentir plus vivement ma faute. Nous ne nous entendons pas. Ce que vous nommez espièglerie est, selon ma conscience, une action infâme que les lois puniraient sévèrement, si elle était connue. Fils du premier ministre, d'un sage que la contrée révère, et qui justifie à tous égards la confiance illimitée du Prince, je devais de bons exemples; qu'ai-je fait, au contraire? Epris d'un amour insensé pour une fille charmante, née dans une classe obscure, j'ose m'introduire chez elle sous un nom supposé; j'emploie, pour lui plaire, tout ce que peuvent inventer le mensonge et l'art de la séduction. Simple et pure, croyant n'aimer que son égal, Valentine se livre innocemment à la tendresse que je lui inspire; et, lorsque au bout de deux ans mes ardents désirs échouent devant son austère vertu, ma passion irritée par ces obstacles, ne voit rien de mieux pour les surmonter qu'un crime aux yeux du Ciel et des hommes. Je m'expose à la colère du Prince, à la malédiction d'un père, au ressentiment de mon épouse, à la haine de Valentine et à la vengeance des lois!

ERNEST.

Faiblesse toute pure! regrets inutiles, et qui plus est, dangereux. Le mal est fait. En admettant, comme tu le veux, que la faute soit grande, elle est sans remède; il faut donc tâcher d'en rendre les suites le moins graves qu'il sera possible. L'essentiel est d'apaiser Valentine, et l'amour finit toujours par excuser les torts dont il est la cause. Elle pardonnera; c'est dans l'ordre. Tant qu'elle saura te plaire, tu seras son appui, son protecteur; c'est un devoir auquel tu ne manqueras jamais, ton excellent cœur me l'assure. Tes bienfaits prolongés la mettront à même de soulager la vieillesse de son père. Tout bien considéré, je ne vois dans le résultat de cette fantaisie rien que d'avantageux pour celle qui en est l'objet. Je le répète, je ne crains ici que l'exagération de ta douleur; c'est un spectacle qu'il faut absolument dérober à Valentine. Mais que nous veut madame Germain? elle paraît agitée.

SCÈNE VII.

ERNEST, EDOUARD, Mme GERMAIN.

ÉDOUARD.

Eh bien! avez-vous réussi?

MADAME GERMAIN.

Impossible. Elle a refusé d'ouvrir, et n'a répondu à mes instances que par des plaintes et des sanglots. Elle accuse Adrien qu'elle avait cru, jusqu'à présent, honnête et délicat.

ÉDOUARD.

Elle a dû le croire. Que n'ai-je pas fait pour l'abuser ?

MADAME GERMAIN.

Elle appelle en pleurant son père.

ÉDOUARD.

Infortunée ? je cours...

ERNEST, *l'arrêtant.*

Où vas-tu?

MADAME GERMAIN.

Si vous permettez que je vous le dise, monsieur le Comte, votre présence ne peut qu'ajouter encore à l'exaltation de ses esprits.

ERNEST.

Cela n'est pas douteux. Ecoute-moi, cher Edouard : ton service t'appelle à la cour ; laisse-nous seuls ici, madame Germain et moi ; nous saurons apaiser cet orage. Avec les femmes, il ne s'agit que de temporiser. Il faudra que la belle affligée se montre enfin. Après la première explosion, que nous soutiendrons sans mot dire, nous lui parlerons raison ; nous lui ferons comprendre que son intérêt même défend l'éclat.

ÉDOUARD.

Mais que pensera-t-elle de mon éloignement ? ne sera-t-il pas un nouveau motif pour m'accuser?

ERNEST.

Au contraire, nous le ferons valoir en ta faveur. Nous lui dirons que, repentant, déchiré par les remords, tu n'oses

paraître devant elle. Dès lors, sa sollicitude changera d'objet; pénétrée de tes regrets, touchée de ton désespoir, elle en craindra les suites, et l'amour imposera silence à sa douleur pour ne pas augmenter la tienne. Dès que nous l'aurons mise dans ces dispositions rassurantes, nous te ferons prévenir, tu viendras te jeter à ses pieds et solliciter un pardon qui ne te sera pas longtemps refusé. Va, tu peux en croire mon expérience et mon amitié.

ÉDOUARD.

Au moins, n'employez auprès d'elle que la persuasion et la douceur.

ERNEST.

Sois tranquille.

MADAME GERMAIN.

Quel autre moyen?

ÉDOUARD.

Vous ne tarderez pas à me donner de ses nouvelles.

ERNEST.

Le moins possible.

ÉDOUARD.

Songez que je ne puis supporter longtemps cette affreuse anxiété. Une invincible passion m'a égaré ; mais revenu a moi, je connais l'énormité de ma faute, j'en gémis; elle pèse sur mon cœur. Ah! je le sens, il m'est impossible de vivre sans le pardon de Valentine et sans son amour.

ERNEST.

Va, je te réponds de tous deux.

(Edouard sort par la porte du jardin.)

SCÈNE VIII.

ERNEST, Mme GERMAIN.

ERNEST, *ôtant la clef de la porte.*

Quand on doit être assiégé, il est bon de s'assurer des issues.

MADAME GERMAIN.

Dieu merci, je respire. L'éloignement de monsieur le

Comte était indispensable. Je tremblais qu'il ne vît Valentine; s'il avait été témoin de sa douleur, j'aurais craint qu'il ne se portât à quelque fâcheuse extrémité.

ERNEST.

Mais d'où vient ce désespoir subit? Léonard aurait-il parlé?

MADAME GERMAIN.

Du tout, monsieur le Baron, c'est un garçon honnête, sans malice; il craindrait de perdre sa place en désobéissant à vos ordres. C'est, je le suppose, la trop longue absence de monsieur le Comte qui a donné lieu à tout ce bruit. Valentine inquiète, piquée peut-être de ce retard, aura laissé une libre carrière à son imagination.

ERNEST.

Il faudra bien, cependant, que nous mettions un terme au scandale qu'elle veut occasionner.

MADAME GERMAIN.

Ce ne sera pas si facile que vous le pensez.

ERNEST.

Après tout, qu'avons-nous à redouter? ses cris, on ne les entendra pas.

MADAME GERMAIN.

Je crains, en vérité, qu'elle n'attente à ses jours.

ERNEST.

Bah! bah! nous lui en ôterons les moyens.

MADAME GERMAIN.

Comment?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONARD.

(On voit Léonard venir de la droite, et se glisser doucement d'un bosquet à l'autre.)

ERNEST.

En l'enfermant dans l'intérieur de la maison...... dans la salle basse, par exemple. Quand nous aurons fermé la por-

te et les volets, nous attendrons paisiblement la fin de la tempête.

MADAME GERMAIN.

Fort bien, si elle veut y venir.

ERNEST.

Si elle refuse, nous saurons l'y contraindre. A tel prix que ce soit, nous devons empêcher que cette aventure ne s'ébruite. Le sensible Edouard, dans les élans de sa tendresse, braverait le courroux de son père et de son épouse; mais son ami, plus prévoyant et plus calme, doit l'en préserver malgré lui. Allons, madame Germain, du courage : marchons à l'ennemi; il ne sera pas si redoutable que vous voulez bien le croire.

MADAME GERMAIN.

Puissiez-vous dire vrai!

(Tous deux s'éloignent par la droite.)

SCÈNE X.

LEONARD, *seul.*

Faut conv'nir que c' monsieu Ernest est un ben mauvais sujet. Queu peste dans un' famille! Qu'est-ce que j' dis donc dans un' famille? Y n'en faudrait pas trois pareils pour empoisonner toute un' ville. Et c'te madame Germain, qu'est-ce qu'aurait dit ça, quand all' vint à la fête d' not' village, il y a trois mois, à la saint Boniface, et qu'all' m' dit comm' ça : Léonard, si tu veux venir demeurer avec moi à la résidence du Prince, j' te procurerai un' place où c' que tu n'auras rien à faire qu'à ratisser un' fois par semaine les allées d'un p'tit jardin anglais. — Un jardin anglais, que j' l'y fis; quoiqu' c'est qu' ça? — C'est, qu'all' m' répondit, un' manière d' verger, planté en zigzag, où c' que l'herbe n'est bonne à rien, parce qu'on la coupe tous les quinze jours au ras d' terre; où c'qu'y a des belles fleurs d'lautr' monde, qui n' sentont rien, des fruits qui n' valont rien, et citera et citera. Tout ça n'exige point d' culture, et tu ga-

gneras vingt écus par an. — Tope! que j'l'y fis, ça m'convient, et me v'là parti avec elle. All' m'a pris pour un nigaud; mais patience, ça n'ira pas comme y l'croyont tous deux. C'te pauvre mamselle Valentine m'a bâillé l'adresse, et j' s'rons bentôt revenu avec du renfort. (*Il va à la porte.*) Est-y possible? ils ont r'tiré la clef.... comment que j'vas-t-y faire? O mon bon ange, envoyez-moi queuqu'bonne pensée... On parle haut... v'là l'grabuge, je m' sauve.

(Il s'éloigne en se cachant d'arbre en arbre, de manière à n'être pas vu.)

SCÈNE XI.

ERNEST, VALENTINE, Mme GERMAIN.

(Ernest et madame Germain entrent à reculons et en cherchant à arrêter Valentine.)

VALENTINE *a repris le vêtement simple d'une femme du peuple; mais sa dignité et sa noblesse contrastent avec ses habits.*

Je sortirai, vous dis-je. (*Elle se dirige vers la porte.*)

ERNEST *se place au-devant, et avec une douceur affectée:* Tout à l'heure.

VALENTINE.

A l'instant.

ERNEST.

Permettez...

VALENTINE.

Rien. Je veux fuir tout à la fois cette horrible demeure, et votre présence plus horrible encore.

ERNEST.

Daignez m'entendre.

VALENTINE.

Homme sans foi! qu'as-tu à me dire? Méditerais-tu quelque nouveau sacrilége? Va, je sais tout. N'espère plus me tromper. Le mépris que tu m'inspires peut seul égaler le mal que tu m'as fait.

ERNEST, *à part.*

Qui peut lui avoir appris ?

MADAME GERMAIN.

Calmez-vous, aimable Valentine.

VALENTINE.

Et toi !... je n'aurais jamais cru que la perversité pût aller aussi loin... Le beau triomphe ! et combien vous devez en être fiers ! vos infâmes conseils ont empoisonné le cœur d'Adrien ; un cœur que je croyais honnête, vertueux, et il l'était en effet. Comment pourrait-on conserver pendant deux ans le masque de l'hypocrisie ? Vos secours, plus infâmes encore, ont entraîné une pauvre créature, simple, sans expérience, dans un piége qu'elle ne pouvait prévoir. On est en garde contre des ennemis, on se défend contre des assassins ; mais on marche sans défiance, guidée par l'homme de son choix, et ceux que l'on croit ses amis. Eh bien, cette fille, vous l'avez réduite au dernier degré du désespoir ; vous avez assassiné son père ! et cependant, quel mal vous avais-je fait ? Vous ne me connaissiez pas. Quel avantage avez-vous recueilli de cet horrible attentat ? Le barbare plaisir d'aller rire de ma chute, et de grossir la liste de vos victimes.

MADAME GERMAIN.

Écoutez-moi.

ERNEST.

A quoi bon ces transports ?

VALENTINE.

Hélas ! vous avez raison. Prisonnière en ces lieux, contre toute espèce de droit, abandonnée par celui qui m'a perdue, je n'ai rien à attendre que de la pitié de mes geôliers. (*Elle se jette à genoux entre madame Germain et Ernest.*) Eh bien ! je l'implore cette pitié ; je l'implore à genoux ! (*Elle fond en larmes.*) Ne me la refusez pas ! laissez-moi retourner chez mon père ; il est aveugle, sans secours ; il n'avait d'autre richesse que l'innocence de sa fille unique... Rendez-moi la liberté... permettez que j'aille mourir de douleur et de honte aux pieds de ce respectable vieillard.

ERNEST.

Attendez le retour d'Adrien.

VALENTINE.

Si je consens à le revoir, ce ne doit pas être ici. Laissez-moi sortir.

MADAME GERMAIN.

C'est impossible dans l'état où vous êtes.

VALENTINE.

Je vous en supplie.

ERNEST.

Calmez-vous d'abord.

MADAME GERMAIN.

Acceptez quelque secours.

VALENTINE.

Je ne veux rien de vous.

MADAME GERMAIN.

Venez.

(Elle veut la conduire dans la maison.)

VALENTINE.

Dans cette maison? jamais.

ERNEST.

Cédez de bonne grâce, Valentine.

VALENTINE.

Oh! non, plutôt mourir ici. (*Elle se débat et s'écrie:*) Mon Dieu! m'as-tu donc abandonnée? O mon père! où es-tu? que n'entends-tu les gémissements de ta malheureuse fille!

ERNEST.

Cette résistance m'irrite enfin. Obéissez.

(Pendant que Madame Germain l'entraîne, Ernest lui couvre la bouche pour empêcher que l'on n'entende ses cris. Ils touchent le seuil de la petite maison. On frappe un coup à la porte du jardin. Tout le monde s'arrête et écoute. On ne répond pas. La figure de Valentine peint l'espérance. On frappe deux coups plus fort.)

ALBERT, *en dehors.*

Ouvrez.

ERNEST ET MADAME GERMAIN.

Ciel!

VALENTINE, *à part.*

Bon Léonard!

ALBERT, *en dehors.*

C'est de la part du Prince.

ERNEST ET Madame GERMAIN, *dans le plus grand trouble.*

Du Prince!

ALBERT.

Ouvrez, ou nous enfonçons la porte.

(Ernest donne la clef à Madame Germain, qui va ouvrir.)

ERNEST.

Pas moyen de résister.

SCÈNE XII.

VALENTINE, ALBERT, ERNEST, Mme GERMAIN.

VALENTINE *s'élance vers Albert et tombe à ses pieds.*

Protégez-moi, mon père!

ERNEST ET MADAME GERMAIN.

Son père!

ALBERT, *la soutenant d'une main, tandis que de l'autre il semble défendre à Ernest d'approcher.*

Ne crains rien, mon enfant.

ERNEST.

Téméraire! tu oses abuser du nom du Prince pour t'introduire ici.

ALBERT.

Ce nom respectable ne peut être mieux employé qu'à empêcher un crime. Le Prince lui-même m'approuverait, s'il savait que cette ruse innocente a remis une fille dans les bras de son père.

ERNEST, *repoussant Albert pour le séparer de Valentine.*

Sors d'ici.

ALBERT.

C'est mon intention, mais avec ma fille. Viens, mon enfant. Éloignons-nous.

ERNEST, *bas à Madame Germain.*

Tâchez adroitement de fermer la porte. (*Madame Germain va mettre cet ordre à exécution, et pendant qu'elle se glisse derrière le bosquet, Ernest s'élance vers Albert, le saisit par le bras et dit :*) Vous ne sortirez pas.

SCÈNE XIII.

VALENTINE, ALBERT, LÉONARD, ERNEST, Mme GERMAIN.

LÉONARD *paraît et s'élance devant Ernest.*

Ça vous plaît à dire.

ERNEST.

Que veut ce coquin?

LÉONARD.

C' coquin, si coquin y gn'ia, veut vous empêcher d' faire du mal à c'te pauvr' fille, et y vous en empêchera.

ERNEST.

Insolent! je vais punir!...

(Il tire son épée.)

LÉONARD *lui arrache l'épée et la jette au loin.*

Armes égales, s'il vous plaît.

ERNEST, *furieux.*

Misérable!

LÉONARD.

Filez doux, j' vous l' conseille, ou sinon j'appelle du monde, et j' publions partout vot' méchante action. All' n' vous f'ra pas d'honneur, j' vous en avertis.

ERNEST, *à part.*

Il a raison. Si le Prince savait...

MADAME GERMAIN.

Mais par où est-il sorti?

LÉONARD.

Par où? par dessus les murs donc. Tiens! rien ne vous arrête, vous autres, pour faire du mal, et vous croyez qu' pour m'y opposer je s'rons r'tenu par queuqu'pieds d' muraille? Ah! qu' nenni, qu' nenni.

MADAME GERMAIN, *du ton de la menace.*

Ton maître te récompensera.

LÉONARD.

Mon maître! j'n'en ons plus. Quand j'ons quitté not' village, c' n'était pas pour être témoin d'horreurs pareilles. J' m'y en retourne, Dieu marci! V'nez-vous-en, brave homme.

ERNEST.

Je ne souffrirai pas!...

LÉONARD *contient Ernest.*

C'est malheureux, mais faut qu' ça soit comm' ça. Filez, vous autres. Je l' tiens, gn'y a pas d'risque qu'y bouge.

ALBERT.

Viens, mon enfant.

VALENTINE.

Bon Léonard, le Ciel te récompensera.

LÉONARD.

C'est déjà fait. (*A Ernest.*) Adieu.

(Ernest fait un mouvement pour retenir les fugitifs; mais Léonard revient à lui, et d'un bras vigoureux, le pousse sur le banc où il le tient renversé et immobile. Valentine et son père sortent; madame Germain est consternée.)

(*La toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une salle, dans l'humble demeure d'Albert. Au fond, en face, une porte et une petite croisée. Deux portes latérales; celle de gauche conduit à la chambre du vieillard, et l'autre, chez Valentine. Une table, deux siéges.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALENTINE, ALBERT, LÉONARD.

VALENTINE *ouvre la porte et entre la première.*

Modeste asile où, pendant vingt ans, je n'ai connu que l'innocence et la paix, plût au ciel que je ne t'eusse jamais quitté!

(Elle s'assied à gauche et paraît absorbée.)

ALBERT *arrive bientôt, guidé par Léonard; on le conduit à un siége où il s'assied.*

Dieu soit loué! nous voilà de retour.

LÉONARD.

C' n'a pas été sans peine.

ALBERT.

Tu es un brave garçon, Léonard. Je te remercie pour ma fille et pour moi.

LÉONARD.

N'faut rien pour ça, monsieu Albert.

ALBERT.

Cependant tu vas perdre ta place.

LÉONARD.

All' ne m'convenait pas.

ALBERT.

Il ne serait pas juste de te laisser dans l'embarras. Tu resteras avec nous jusqu'à ce que tu en aies trouvé une autre.

LÉONARD.

Vous êtes ben bon, monsieu Albert. A vous parler vrai, j' n'en s'rons pas fâché, parc' que, voyez-vous, Mamselle, v'là le fond d' ma bourse. (*Il retourne la poche de sa veste.*) J' n'on tant seulement pas un liard. On m'doit trois mois d' gages, là-bas ; mais j'leux y en fais cadeau : d' l'argent d'un' si mauvaise source, ça m' porterait malheur. Stapendant, je n' voulons pas leux y laisser mes petits effets. Faut que j' puissions me requinquer l' dimanche, pas vrai, monsieu Albert ? Si vous me l'parmettez, j'irons les quérir.

ALBERT.

Va, mon garçon.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ALBERT, VALENTINE.

ALBERT.

Valentine !

VALENTINE.

Mon père !

ALBERT

Approche. Notre fuite a été si rapide, que je n'ai pu te demander encore aucune explication ; mais je ne comprends pas comment étant sortie hier au soir pour aller passer la nuit près de ta cousine malade, tu te trouves aujourd'hui dans une maison étrangère.

VALENTINE.

Pardon, mon pére... Je suis trop agitée, trop émue...

ALBERT.

En effet, ta main est brûlante. Tu n'es pas bien.

VALENTINE.

Permettez-moi de me recueillir. Ce soir vous saurez tout. (*A part.*) Oui, ce soir, mon sort sera fixé.

ALBERT.

Pourquoi ce soir ? Si ta situation réclame des conseils, qui t'en donnera de plus sages, de meilleurs que les miens?

où trouveras-tu des guides plus sûrs que mon expérience et mon cœur ? Songe, Valentine, qu'une jeune fille n'a pas d'ami plus vrai, de protecteur plus dévoué que son père, surtout, lorsque, comme moi, il n'a vécu depuis vingt ans que pour son enfant unique ; lorsque le bonheur de sa fille chérie a été le seul objet de ses pensées, de ses travaux, de sa sollicitude.

VALENTINE *baise la main de son père avec un mouvement de reconnaissance.*

Oh ! mon bon père ! (*A part.*) Que lui dire ? (*Elle soupire.*)

ALBERT.

Tu as du chagrin ? Ouvre-moi ton cœur. Est-ce qu'Adrien ?... Tu frémis... (*Il secoue la tête.*) C'est malgré moi, tu le sais, que ce peintre s'est introduit ici. Il est toujours dangereux de laisser voir souvent à une jeune fille, un homme qui ne peut lui convenir pour son établissement. Plus elle est sage, plus son cœur est innocent, et plus il est susceptible de recevoir des impressions qui peuvent devenir une source de malheurs irréparables. A cet égard, ma prudence ne se reproche rien. Tu as combattu tous mes raisonnements ; tu as résisté même à mes prières. Adrien te procurait un débit prompt et avantageux de tes ouvrages ; abusée par la tendresse filiale, tu as cru n'accueillir en lui qu'un homme utile à ton père ; moi, j'ai deviné un amant, et j'ai fait tous mes efforts pour l'éloigner. Je me flattais d'y avoir réussi ; mais j'ai su depuis quelques jours, qu'il choisit maintenant pour ses visites fréquentes le moment où je vais m'asseoir à l'ombre des tilleuls. Ces visites, tu me les a cachées, Valentine ; cela n'est pas bien. Malheur à la jeune fille qui croit devoir faire un secret à ses parents d'une seule de ses démarches ! Elle est bien près de commettre des imprudences.

VALENTINE, *à part.*

Il est trop vrai.

ALBERT.

Dis-moi, mon enfant, qu'espères-tu des assiduités d'A-

drien? Je t'aime trop pour te donner jamais à un homme dont nous ne connaissons ni la vie, ni les parents, ni les mœurs. Ce n'est pas toi que je prendrai pour juge de son caractère. Il faudrait être doué d'une rare sagacité pour deviner celui d'un homme qui veut séduire : il sait prendre à son gré toutes les formes, toutes les couleurs. Mais en admettant qu'il soit aujourd'hui tel que tu peux le désirer, es-tu donc assurée qu'il ne changera point, quand il sera devenu ton maître? Bientôt la mort viendra nous séparer, et tu resteras seule, sans appui, sans défense, au pouvoir d'un étranger. Qui te garantira de ses désordres, de ses défauts qu'il te cache, de ses vices peut-être? Où sera ton recours?... Pauvre enfant! tu n'auras pas même un refuge dans le sein d'une famille honnête, connue, capable enfin de balancer l'autorité d'un despote, de réprimer ses injustices, ou de te consoler de ses torts. Ah! laisse-moi mourir avec la douce pensée que l'objet de ma constante idolâtrie, celle dont j'ai prévenu pendant vingt ans les moindres désirs, ne vivra pas malheureuse après moi pour avoir repoussé les sages conseils de son meilleur ami.

VALENTINE, *à part.*

Combien je suis coupable!

ALBERT.

Puisque cette intimité ne te promet rien dans l'avenir, il faut la rompre, ma fille.

VALENTINE, *avec intention.*

Oui, mon père, il faut la rompre.

ALBERT.

Tu y consens, n'est-ce pas?

VALENTINE.

Oui, mon père... à moins que...

ALBERT.

Point de restrictions, mon enfant. Je t'en prie, ma chère Valentine, cède aux instances de ton vieux père : bannis au plus tôt de ta présence et de ton cœur cet homme dangereux; un plus long retard pourrait compromettre ta réputation et le repos du reste de ta vie. Sans doute, il était dans cette maison où je t'ai trouvée?

VALENTINE.

Pardon, mon père... Ce soir, vous saurez tout.

ALBERT.

J'aime à penser que le hasard seul a tout fait, et que je n'aurai pas même à te reprocher une imprudence.

VALENTINE, *à part.*

Plût au ciel!

SCÈNE III.

ALBERT, VALENTINE, LÉONARD.

LÉONARD *entre vivement.*

M' voici. J' n'ons trouvé parsonne.

ALBERT.

Conduis-moi dans ma chambre, Valentine; je ne serai pas fâché de reposer un peu. (*Il se lève.*) Léonard, ma fille te montrera l'humble réduit que tu vas occuper. Je voudrais avoir à t'offrir...

LÉONARD.

Auprès d' vous, monsieu Albert, j' nous trouv'rons à marveille.

(Albert, conduit par Valentine, entre dans la chambre de gauche. Léonard suit tous leurs mouvements.)

SCÈNE IV.

LÉONARD.

Comm' all' est triste, c'te chère enfant! C' serait ben pis, ma fine, si son père savait... mais je m' garderons ben d'ouvrir la bouche, parc' que, primo, d'abord et d'un, ça n' me r'garde pas, et pis c'te pauv' petite est ben assez malheureuse sans qu' j'allions encore m' mêler d' l'y faire du chagrin. Jarni! faut-y qu' ça soit des hommes qui fassiont d' si vilaines choses? Vrai, quand j' pensons à ça, j' sommes désolé d'être d' l'espèce; j' voudrions n'être qu'un' bête.

SCÈNE V.

VALENTINE, LÉONARD.

VALENTINE, *à part.*

(Elle sort, en rêvant, de la chambre de son père.)

Quelle journée se prépare ! comment finira-t-elle ?

LÉONARD.

Mamselle, si j' peux vous rendre queuqu' sarvice, vous n'avez qu'à parler.

VALENTINE.

Oui, Léonard, tu le peux. Oserais-tu retourner à l'endroit d'où nous venons ?

LÉONARD.

Si j' l'oserions, Mamselle ? gn'y a rien d' si sûr. Et d' qui donc qu' j'aurais peur ? Y m' semble qu' c'est aux autres à baisser les yeux d'vant moi.

VALENTINE.

Eh bien, mon ami, cours et fais en sorte de me rapporter l'adresse d'Adrien. Je vais écrire une lettre que tu lui porteras.

LÉONARD.

Oui, Mamselle. Bâclez-la vitement, c'te lettre ; j' serons bentôt revenu.

SCÈNE VI.

VALENTINE.

(Elle va lentement se placer à une table et écrit.)

« Adrien, avant de me porter à un acte désespéré, je veux » vous voir. Jusqu'à ce que votre bouche m'ait confirmé » l'affreuse vérité, je ne la croirai pas. On t'a calomnié, » n'est-ce pas, mon Adrien ? Viens vite m'en donner l'as- » surance ; viens rendre la paix à mon cœur et à mon père, » que ma situation afflige. Que serait-ce, grand Dieu ! si » l'on m'avait dit vrai ? s'il fallait avouer à ce respectable

» vieillard !... Tu précipiterais au cercueil deux infortunés » à qui tant de fois tu avais promis le bonheur. Adrien, je » ne puis plus vivre sans mon amour; mais cet amour lui-» même ne peut exister sans estime. Viens donc m'assurer » que tu mérites toujours l'un et l'autre.

» Ta fidèle VALENTINE jusqu'à la mort. »

(Elle plie et cachette la lettre.)

ALBERT, *dans sa chambre.*

Valentine!

VALENTINE.

Que vous plaît-il, mon père?

ALBERT, *de même.*

On a frappé à la porte de la rue.

VALENTINE.

Vous croyez? (*A part.*) Si c'était lui!

(Elle se lève en portant la main sur son cœur.)

ALBERT, *de même.*

J'en suis sûr. Regarde.

VALENTINE *va regarder à la croisée et s'écrie*:

Adrien!

ALBERT.

N'est-il pas vrai?

VALENTINE.

Oui, mon père.

(Tremblante, et pouvant à peine se soutenir, elle vient sur le seuil de la porte et parle de là à Albert qui ne se montre pas.)

ALBERT, *de même.*

Je savais bien que je ne m'étais pas trompé.

VALENTINE.

Mon père...

ALBERT, *de même.*

Eh bien, tu n'ouvres pas.

VALENTINE.

J'y vais; mais je voulais auparavant vous demander une grâce.

ALBERT.

Laquelle?

VALENTINE.

Permettez-moi, pour aujourd'hui seulement, et pour la dernière fois, de parler à Adrien sans témoin.

ALBERT.

C'est donc lui ?

VALENTINE.

Oui, mon père.

ALBERT.

Lui parler sans temoin! Quel motif?...

VALENTINE.

Vous le saurez, mon père ; je ne veux rien vous cacher.

ALBERT.

J'y consens, à condition que tu le congédieras.

(Valentine ferme la porte de la chambre de son père, va ouvrir celle qui donne sur l'escalier, et revient en chancelant prendre sa lettre.)

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, VALENTINE.

(Édouard est enveloppé d'un manteau; il porte un chapeau rond, rabattu sur les yeux. Il entre avec précaution, ferme la porte, regarde partout, et s'avance d'un pas mal assuré vers Valentine, qui, d'une main, se couvre la figure, et, de l'autre, lui présente sa lettre; puis elle se laisse tomber sur une chaise pendant la lecture que fait Édouard; il paraît éprouver, de son côté, la plus vive émotion.)

ÉDOUARD, *après avoir lu, se jette aux genoux de Valentine.*

Ma bien-aimée !

VALENTINE.

Adrien !

ÉDOUARD.

Tourne les yeux vers moi.

VALENTINE.

Je ne le puis avant de connaître mon sort.

ÉDOUARD, *à part.*

Misérable que je suis !

VALENTINE.

Vous avez lu?

ÉDOUARD.

Oui.

VALENTINE.

Quelle réponse faites-vous à cette lettre?

ÉDOUARD.

Que je t'aime plus que ma vie.

VALENTINE.

Répondez, Adrien. Suis-je votre femme?

ÉDOUARD.

Tu es la seule que j'aime, que je puisse, que je veuille aimer.

VALENTINE.

Répondez sans détour. C'est à votre honneur que je m'adresse. Adrien, suis-je votre épouse ?

ÉDOUARD.

Oui, devant Dieu.

VALENTINE, *hésitant.*

Et... devant... les hommes...?

(Edouard soupire, se tait et baisse la tête.)

VALENTINE, *se cachant la figure dans ses deux mains.*

Il est donc vrai. (*Après un silence pendant lequel Valentine semble avoir pris une résolution ferme.*) Dites-moi l'entière vérité : je puis tout entendre maintenant. Hâtez-vous, les moments sont précieux ; ce sont les derniers pendant lesquels nous nous verrons sur la terre.

ÉDOUARD.

Qu'oses-tu dire? ô Ciel!

VALENTINE.

Point d'éclat. Mon père est dans sa chambre. Par pitié, ménagez ses jours et les vôtres! s'il vous entendait, s'il avait seulement le soupçon de l'affreux malheur de sa fille, vous auriez tout à redouter: tout votre sang répandu suffirait à peine à sa juste fureur. Qu'il vous en souvienne, Adrien, c'est malgré lui que vous vous êtes introduit ici. Il a fait de vains efforts pour vous éloigner de sa maison et de mon

cœur. J'ai résisté à ses sages conseils, à ses prières, à ses menaces, à ses larmes; j'ai tout bravé pour vous; en un mot, j'ai bien mérité qu'il me retirât sa tendresse. Quelque cruelle que soit ma punition, je n'ai pas le droit de m'en plaindre. Mais quand c'est par vous que je reçois le coup de la mort, je veux que votre crime soit enseveli dans la tombe avec moi; je veux que vous ne perdiez pas vos droits à l'estime de mon père. Il vous permettra du moins de venir quelquefois pleurer sa fille avec lui : c'est la dernière preuve d'amour que je puisse vous offrir.

ÉDOUARD.

Malheureux!

VALENTINE.

Mettez-vous là... près de moi, et parlons bas surtout. (*Edouard approche un siége et s'assied auprès de Valentine.*) Il y a bientôt deux ans, qu'assis à cette même place l'un et l'autre, tu t'exaltais sur le bonheur d'aimer, et j'eus la faiblesse de te croire. Tu tombas à mes pieds, et tu t'écrias : « Devant Dieu, chère Valentine, je te jure amour éternel et sans borne. » Qui m'eût dit, hélas! qu'à la même place, au bout de deux ans, j'aurais à te reprocher la plus horrible trahison!

ÉDOUARD.

Valentine, je ne t'ai point trahie. Je t'aime aujourd'hui comme je t'aimais alors.

VALENTINE.

Non, je ne puis croire qu'alors tu méditais le déshonneur d'une fille innocente et pure.

(Edouard baisse la tête et soupire.)

VALENTINE.

Adrien, ce soupir est-il donc tout ce que mérite mon aveugle tendresse? peut-il payer les larmes que j'ai répandues pour toi, ces longues nuits passées à prier pour nous et à combattre ma raison? Enfin, est-ce là tout ce que tu peux m'offrir en compensation du juste courroux de mon père et de ses terribles menaces? Parle, Adrien : voudrais-tu réaliser ses effrayantes prédictions?

ÉDOUARD.

Je suis indigne de toi.

VALENTINE.

Indigne de moi, qui t'ai consacré ma vie, confié mon bonheur, à qui tu semblais un dieu !.. Expliquez-vous, Adrien ; vous me faites mourir.

ÉDOUARD.

Tu me vois à tes pieds, maudissant ma faute, et déchiré de remords.

VALENTINE.

Quand un nœud légitime et désiré pouvait couronner votre amour et assurer votre félicité, dites-moi donc pourquoi vous avez eu recours à un si lâche artifice?

ÉDOUARD.

J'ai cédé à de perfides conseils. Ma constance et mes respects étaient depuis longtemps l'objet des railleries de ceux que j'appelais mes amis.

VALENTINE.

Et vous avez cru qu'il était plus honorable et plus juste de me sacrificer? Si cette victoire mérite leur approbation, je doute, Adrien, qu'elle obtienne jamais la vôtre. Mais c'est la première fois que vous me parlez de vos liaisons. Vous m'avez toujours caché que vous eussiez des connaissances dans cette ville ; et comment aurais-je su le contraire? Je ne sors jamais, et nous ne recevons personne. Mais s'il vous fallait d'autres amis que Valentine et son père, ne pouviez-vous les choisir ailleurs que parmi des hommes sans mœurs?

ÉDOUARD.

Ne me rappelle-point mes torts, chère Valentine ; ils sont affreux, impardonnables. Que tout mon sang ne peut-il les réparer !

VALENTINE.

Ton sang, (*Elle se lève.*) Adrien? Nomme-moi ton épouse, et l'heureuse Valentine saura tout oublier pour ne penser plus qu'à ton amour, pour ne s'occuper plus que de ton bonheur.

ÉDOUARD.

L'instant qui nous lierait pour jamais l'un à l'autre serait le plus beau de ma vie..; mais un obstacle insurmontable...

VALENTINE.

Insurmontable!.. vous n'êtes donc pas, comme vous me l'aviez dit, sans famille?

ÉDOUARD.

Non.

VALENTINE.

Pourquoi ne m'avez-vous pas présentée à vos parents? ils m'auraient aimée, peut-être.

ÉDOUARD.

Je ne l'ai pas osé.

VALENTINE.

Pas osé? (*A part.*) O mon Dieu! que vais-je apprendre encore? (*Haut et très-lentement..*) A qui appartient cette maison où vous m'avez conduite?

ÉDOUARD.

A l'un de mes amis.

VALENTINE.

Son nom?

ÉDOUARD.

Le baron Ernest.

VALENTINE.

Le chambellan du Prince?

ÉDOUARD.

Oui.

VALENTINE.

Comment êtes-vous intimement lié avec un homme si éminent et si pervers, car sa réputation est affreuse?

ÉDOUARD.

Mais...

VALENTINE.

M'avez-vous également abusée sur votre naissance et votre état?

ÉDOUARD.

Ma bien aimée!

VALENTINE.

N'êtes-vous pas Adrien, artiste pauvre, ignoré et tout à fait étranger dans ce pays?

ÉDOUARD.

Ne m'accable pas!

VALENTINE *élève la voix.*

Mais qui donc êtes-vous, grand Dieu?

ÉDOUARD.

Je suis... (*A part.*) Un monstre!

VALENTINE.

Au nom du Ciel, achève de me tuer! qui es-tu?

ÉDOUARD, *à part.*

Je n'ai pas le courage...

SCÈNE VIII.

ALBERT, VALENTINE, ÉDOUARD.

ALBERT, *sur le seuil de la porte, d'une voix forte.*

Qu'ai-je entendu?

VALENTINE, *se plaçant entre Edouard et son père, et mettant la main sur la bouche de son amant.*

Tais-toi, malheureux!

ALBERT, *de même.*

Qu'y a-t-il entre vous?

VALENTINE.

Rien, mon père. (*Bas à Edouard.*) Fuis, évite sa colère.

ALBERT.

Rien! cependant tu as élevé la voix.

VALENTINE, *bas à Edouard.*

Fuyez, vous dis-je. (*Haut, près d'Albert.*) C'est que... je disais de loin adieu à Adrien. Voilà tout, mon père.

(Du geste, elle supplie Edouard de s'éloigner.)

ALBERT.

Malheur à lui, s'il te donnait jamais le moindre sujet de plainte!

VALENTINE.

Calmez-vous, mon père.

ALBERT.

Ah! mon sang bouillonne quand je pense qu'il a mis le trouble dans ma paisible famille, désuni une fille et son père, et usurpé sur ton cœur des droits que jamais il n'aurait obtenus de moi.

VALENTINE, *d'une voix ferme.*

C'est fini, mon père; je ne le reverrai plus. Nous sommes séparés, séparés à jamais. Dans quelle agitation je vous vois! ne vous ai-je pas promis de vous ouvrir mon cœur?

ALBERT.

Pourquoi différer?

VALENTINE.

Venez, mon père, venez dans votre chambre, et à l'instant même, je vous raconterai notre conversation.

ALBERT.

A la bonne heure.

(Ils entrent. Valentine fait signe à Édouard de profiter de ce moment pour sortir.)

SCÈNE IX.

ÉDOUARD.

O prodige d'amour et de délicatesse! Le cœur d'une femme peut seul te concevoir et t'exécuter. Elle oublie une mortelle offense pour me soustraire au trop juste couroux de son père. Chère Valentine! ah! que ne puis-je au prix de ma fortune et de tout mon sang, te rendre la paix et le bonheur! Ce sacrifice ne suffirait pas encore pour réparer le crime épouvantable dont je me suis souillé.

SCÈNE X.

LÉONARD, ÉDOUARD.

(Au moment où Édouard touche à la porte pour sortir, Léonard entre.)

LÉONARD.

Sauf votre respect, Monsieu, j' voudrions savoir où c' que c'est qu'est mamselle Valentine.

ÉDOUARD.

Que lui veux-tu ?

LÉONARD.

Moi, je n' l'y voulons rien qu' d'heureux. C' n'est pas moi ; c'est un' belle dame qu'est en bas dans un biau carrosse, avec quatr' biaux chevaux, qui la demande.

ÉDOUARD.

Une dame ! un carrosse ! (*Il court à la croisée. A part.*) Ciel ! la Comtesse ! où fuir ? comment me dérober à sa vue ? Impossible de sortir... Valentine est là, dans la chambre de son père...

LÉONARD, *qui entend ces derniers mots, se parlant à lui-même.*

Ça suffit. J' vais l'y dire qu'un' belle dame désire l'y parler.

(Il entre dans la chambre d'Albert.)

SCÈNE XI.

ÉDOUARD *seul.*

La Comtesse en ces lieux ! quel motif a pu l'y conduire ? Est-ce le hasard ? saurait-elle ?... je m'y perds. (*Il entr'ouvre la porte.*) Elle monte... Infortunée Valentine ! Ah ! s'il se peut, efforçons-nous du moins de conserver sa réputation.

(Il entre vivement dans la chambre de droite.)

SCÈNE XII.

VALENTINE, LÉONARD, *puis* LA COMTESSE HONORA.

LÉONARD.

Non, Mamselle, all' n' m'a pas dit son nom. Il est vrai que je n' l'y avons pas demandé. Mais, t'nez, la v'là ; all' vous l' dira all'-même. (*A part, pendant que Valentine salue la Comtesse, qui la regarde avec hauteur et dédain.*) Eh ! ben, où est-il donc ? sans doute y' s'en est allé. Faut que j' courions après lui pour l'y dire ce qu' m'a dit mamselle Valentine. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

VALENTINE, HONORA.

(Valentine a présenté un siége à la Comtesse qui refuse et la regarde quelque temps en silence.)

VALENTINE.

Puis-je vous demander, Madame, ce qui me procure l'honneur de votre visite, et quel intérêt vous porte à m'examiner si attentivement.

HONORA.

La curiosité. Votre nom?

VALENTINE.

Valentine.

HONORA, *avec un sourire amer.*

Eh bien, Valentine, je ne suis plus surprise de la violente passion que vous inspirez.

VALENTINE.

Qui vous a dit, Madame?

HONORA.

Votre messager, moins discret sans doute qu'il ne convient à une intrigue de ce genre.

VALENTINE, *avec noblesse.*

Je suis pauvre, Madame, mais peu faite cependant à un pareil langage.

HONORA.

Un peu moins de fierté, Mademoiselle; elle s'accorde mal avec votre situation.

VALENTINE, *à part et fort troublée.*

Grand Dieu! mon malheur serait-il déjà connu?

HONORA.

Pourquoi baisser les yeux? vous avez eu l'avantage désiré par plus d'une femme de la cour, de fixer le comte Edouard; et l'on ne peut que le féliciter à son tour sur le bonheur dont il jouit.

VALENTINE.

Vous vous méprenez doublement, Madame: le comte Edouard m'est tout à fait inconnu.

HONORA.

Ne cherchez point à m'abuser; je sais tout. Le comte Edouard vient dans cette maison depuis deux ans, secrètement, il est vrai; il croit du moins avoir pris toutes les précautions nécessaires pour n'être pas reconnu quand il s'échappe de la résidence du Prince; mais il a été observé, suivi, et ce que je viens d'apprendre par ce paysan, ne me laisse plus le moindre doute sur le motif et l'objet de ses fréquentes absences.

VALENTINE, *à part.*

Adrien me parlait tout à l'heure d'un obstacle insurmontable... Se pourrait-il?... Infortunée! te préserve le Ciel!...

HONORA.

N'avez-vous pas, dites-moi, toléré depuis deux ans les assiduités d'un jeune homme?

VALENTINE.

Il est vrai, Madame. Un artiste étranger, un peintre nommé Adrien, m'a rendu des soins empressés; mais depuis le moment où, pour la première fois, il s'est offert à ma vue jusqu'aujourd'hui, j'ai dû croire ses desseins honnêtes et sa recherche légitime; rien au moins n'a pu me faire soupçonner le contraire.

HONORA.

Eh bien! Mademoiselle, il n'est pas douteux que le comte Edouard et Adrien ne soient la même personne.

VALENTINE, *douloureusement.*

Il m'a donc trompée!

HONORA.

Trompée! Avant de consentir à recevoir les hommages du Comte, votre premier devoir était de connaître son rang, sa famille. Voilà ce qui rend votre faute impardonnable. Imprudente! saviez-vous si vous pouviez sans honte encourager ses feux? saviez-vous s'il était libre encore?

VALENTINE.

Libre! il ne l'est donc pas?

HONORA.

Non; il est marié depuis six ans.

VALENTINE.

Marié !

HONORA.

Oui.

VALENTINE.

Pardon, Madame ; mais je doute encore. Connaissez-vous son épouse ?

HONORA.

Elle est devant vous.

VALENTINE, *tombant sur une chaise.*

Ah ! je suis trahie, déshonorée, perdue !.. Victime des adroites séductions d'un imposteur, il ne me reste rien, plus rien !.. O mon père ! la voilà donc accomplie votre terrible prédiction ! la misère, la honte, l'opprobre, sont désormais l'unique partage de la malheureuse Valentine.

(Elle sanglotte.)

HONORA, *à part.*

Que dit-elle ? aurais-je été trop sévère ? je sens que, malgré moi...

(Depuis ce moment jusqu'à la fin de la scène, la Comtesse montre à Valentine un intérêt toujours croissant.)

VALENTINE.

Dieu juste ! Dieu tout-puissant, témoin de mon innocence, exauce ma fervente prière ; ouvre-moi ton sein paternel ! daigne, ô mon Dieu, me recevoir dans ta miséricorde, avant que le murmure ou la plainte me rendent coupable envers toi.

HONORA.

Valentine, vous m'intéressez. Calmez-vous et soyez sincère. Je puis devenir votre protectrice ; mais ne me cachez rien. Dites-moi comment le Comte est parvenu à vous en imposer.

VALENTINE.

Ni l'amour, ni l'imprudence n'ont causé mon malheur, Madame. On ne m'a point séduite, on m'a trompée, indignement trompée. C'est par une cérémonie sainte, des serments sacrés que le cruel s'est joué de l'honneur, de la vé-

rité, de la vertu et du Ciel même, pour acquérir des droits sur une innocente créature, pour ajouter l'infâmie à ma misère.

HONORA.

Des serments sacrés! une cérémonie sainte!.. Quoi! vous seriez mariée?

VALENTINE.

J'ai cru l'être.

HONORA.

Quand?

VALENTINE.

Hier au soir.

HONORA.

Où?

VALENTINE.

Dans une chapelle, hors de la ville.

HONORA.

Quelles preuves?

VALENTINE.

Aucune. Je n'en puis avoir. Tout était faux.

HONORA, *à part.*

Quelle horreur!

VALENTINE.

Au moins, Madame, ne m'accusez pas; j'ose vous en supplier.

HONORA.

Non, Valentine, je ne vous accuse plus : je ne doute point de votre bonne foi. Pleurez, mais ne rougissez pas. Vous n'êtes que malheureuse, et le Comte est criminel; il est bien plus à plaindre que vous.

VALENTINE, *douloureusement.*

Que moi?

HONORA.

Confiez-vous à mes soins. Je vous offre un asile, ma protection, mes secours, mon amitié. Venez, Valentine, jetez-vous dans mes bras; ils furent toujours ouverts à l'innocence opprimée.

VALENTINE, *tombant aux genoux de la Comtesse.*

Quoi, Madame, c'est vous que j'offensai, vous l'épouse du Comte, qui daignez me plaindre, me protéger, m'offrir un asile! vous dont je devrais n'attendre que du mépris et de la haine, vous me recevez dans vos bras! Votre cœur daigne s'ouvrir aux gémissements d'une infortunée! Vous pleurez sur moi! Ah! Madame, puisse le Ciel récompenser cette conduite généreuse! le dernier vœu de Valentine sera pour votre bonheur.

HONORA.

Venez, consentez à me suivre.

VALENTINE.

Mais mon père, Madame, il est infirme.

HONORA.

Il vous accompagnera.

VALENTINE.

Se peut-il? Vous daigneriez prendre soin de lui?

HONORA.

Toujours. (*Valentine lui baise les mains.*) Vous resterez tous deux dans une retraite ignorée où vous serez à l'abri des poursuites du Comte.

VALENTINE.

Ah! je ne le reverrai jamais.

HONORA.

Là, vous n'aurez rien à redouter des méchants. Personne n'osera attaquer une réputation protégée, défendue par la mienne. Intéressante Valentine, puisse le temps, aidé de mes consolations, effacer bientôt de votre souvenir, un crime qui ne fut pas le vôtre, et ne doit point vous dégrader à vos propres yeux.

VALENTINE, *à part.*

L'effacer! jamais. (*Haut.*) Que dirai-je à mon père? comment le décider à quitter sa demeure?

HONORA.

Je m'en charge. Une réunion brillante a lieu ce soir chez moi pour fêter l'anniversaire de la naissance du Prince; mais demain ma première pensée sera pour ma chère Valentine. Adieu?

VALENTINE.

Je puis donc être assurée, Madame, que vous n'abandonnerez pas mon père ?

HONORA.

Je te le jure.

VALENTINE, *à part.*

Me voilà plus tranquille. (*Haut.*) Ah! Madame, je le sens à regret, il ne me restera pas assez de temps pour vous prouver ma reconnaissance.

HONORA.

Calme-toi, je t'en supplie, nous nous reverrons demain.

VALENTINE, *à part, avec un mouvement de tête qui annonce une résolution prise.*

Demain !

HONORA.

De bonne heure, entends-tu ?

(Elle l'embrasse et s'éloigne.)

VALENTINE, *la suivant.*

Souffrez que je vous voie... aujourd'hui.... (*Elle appuie sur ce dernier mot.*) le plus longtemps possible.

(Elle accompagne la Comtesse, et ferme la porte en dehors.)

SCÈNE XIV.

ALBERT, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *sortant de la chambre de droite.*

Chère Valentine! il n'existe pas un homme digne de te posséder. Oh! combien je rougis de ma conduite! que j'ai honte de moi-même! L'infortunée! que va-t-elle devenir?

(Il va regarder à la croisée, toute fois avec précaution.)

ALBERT, *sortant de la chambre de gauche.*

Qui donc est ici ?

ÉDOUARD, *à part.*

Albert! (*Il se dirige doucement vers la porte.*) Elle est fermée.

ALBERT, *étendant les bras.*

Qui que vous soyez, répondez. (*Il va se placer à tâtons*

devant la porte.) Si c'est toi, vil séducteur, tu ne sortiras pas.

ÉDOUARD.

Ne faites point d'éclat, M. Albert.

ALBERT.

Je n'ai pas dû chercher à entendre tout ce qui a été dit ici : cependant, quelques mots prononcés à haute voix ne me permettent plus de douter que tu n'aies des torts graves envers ma fille.

ÉDOUARD.

Exigez toutes les satisfactions...

ALBERT.

Des satisfactions! lesquelles peux-tu m'offrir?

ÉDOUARD.

Parlez.

ALBERT.

Il n'en est qu'une : épouse Valentine.

ÉDOUARD.

Hélas! je le voudrais.

ALBERT.

Tu ne le peux pas? J'entends : la fille obscure d'un pauvre invalide a bien pu être l'objet d'une fantaisie ; un homme riche et puissant a pu, sans scrupule, se faire un jeu de la déshonorer; mais il s'avilirait en la prenant pour sa compagne; il lui faut un rang, une brillante fortune, n'est-ce pas? homme déloyal et méprisable! Quand, sous des dehors trompeurs, tu parvins à t'introduire dans ma retraite pour en bannir la paix, que faisait Valentine? on la citait comme la plus honnête, la plus vertueuse de toutes ses compagnes; elle était un modèle de candeur et d'innocence. Travaillant jour et nuit pour nourrir son vieux père, elle avait renoncé à tous les plaisirs de son âge; sa douce piété, sa tendresse filiale lui avaient gagné tous les cœurs; elle apportait en dot toutes les vertus qui garantissent une heureuse union. Avec cela, une femme se passe de fortune et d'aïeux, car elle possède la véritable richesse, et les seuls trésors désirables aux yeux de l'homme sensé.

ÉDOUARD.

Croyez-moi bien : je voudrais qu'il fût en mon pouvoir... demandez toute autre chose.

ALBERT.

Et quoi donc? de l'or, n'est-ce pas? pour vous autres corrompus, ce vil moyen doit tout réparer. Quelle audace! tu comptes payer avec de l'or l'innocence ravie à une jeune fille, les larmes qu'elle a versées, la douleur et le désespoir de son vieux père! tu as détruit pour tous deux toute espèce de bonheur dans le présent et dans l'avenir, et tu leur proposes de l'or!... (*Avec la plus grande énergie.*) Ton sang, misérable! tout ton sang!.. voilà l'unique satisfaction que je puisse, que je veuille accepter.

ÉDOUARD.

Sans doute je fus bien coupable; j'ai mérité votre courroux: je suis indigne de la vie, et je consens à la perdre par vos mains ; cependant, songez...

ALBERT.

Je ne songe qu'à mon outrage.

ÉDOUARD.

Au nom du Ciel! par pitié pour Valentine, modérez-vous.

ALBERT.

Écoute. Usant du droit d'une défense légitime, on peut tuer chez soi un malfaiteur. Je pourrais donc te donner la mort ici, à l'instant, car tu as consommé dans ma maison tous les crimes réunis. Tu nous as tout ravi, tu nous as déshonorés, dépouillés de tout; tu ne nous a laissé que la honte et l'opprobre! Loin d'exciter le blâme, cette juste punition serait approuvée par tous les pères; elle effraierait peut-être les monstres qui, comme toi, se font un jeu cruel de troubler la paix des familles ; mais je fus quarante ans soldat, ma longue carrière fut irréprochable; je ne la souillerai point en frappant pour la première fois un ennemi désarmé. Cependant, j'ai soif de vengeance, il faut me satisfaire; il n'est qu'un moyen, et je le saisis avidement. (*Il va ouvrir le tiroir de la table, et y prend un pistolet.*) Donne-moi la main. (*Il lui prend la main droite.*) Prends cette arme

(*Il lui donne un pistolet.*), et moi l'autre. Au signal convenu, nous ferons feu.

ÉDOUARD.

Moi, vous assassiner !

ALBERT.

Eh ! malheureux ! ne l'as-tu pas déjà fait ?

ÉDOUARD.

Cette lutte est horrible.

ALBERT.

Mille fois moins que ta conduite.

ÉDOUARD.

N'espérez pas que je consente jamais à ce combat inégal.

ALBERT.

Il est vrai, je suis privé de la vue ; mais, sois-en sûr, mon bras, guidé par le Ciel et ma haine, n'en dirigera pas moins la mort dans ton sein.

ÉDOUARD.

Frappez ; je ne m'en plaindrai pas.

ALBERT.

Non. Ensemble.

ÉDOUARD.

Jamais !

ALBERT.

Je le veux.

VALENTINE, *en dehors.*

Qu'entends-je ? ô Ciel ! (*Elle ouvre la porte.*)

SCÈNE XV.

ALBERT, VALENTINE, ÉDOUARD.

VALENTINE *pousse un cri perçant, s'élance entre Albert et Édouard, et les sépare.*

Ah !

ALBERT.

Que viens-tu faire ici ?

VALENTINE, *éperdue.*

Empêcher un meurtre. (*A Édouard.*) Sauve-toi, malheureux.

(Elle le pousse dehors.)

ALBERT.

Misérable! défends tes jours.

(Valentine a couvert Édouard de son corps jusqu'au moment où il passe le seuil de la porte. Elle se tient entre son père et lui, suivant la direction du pistolet; Albert lâche le coup sur la porte, puis il écoute.)

ALBERT.

L'ai-je frappé?

VALENTINE, *rentrant.*

Non, grâce au Ciel.

(Elle ferme la porte.)

SCÈNE XVI.

ALBERT, VALENTINE.

ALBERT.

Où es-tu, Valentine? où es-tu?

VALENTINE, *tremblante.*

Me voici, mon père.

ALBERT.

Approche, malheureuse. Eh bien! ta désobéissance est-elle assez punie? Crois-tu maintenant qu'une fille puisse braver impunément l'autorité paternelle?

VALENTINE.

Ma situation est déchirante; ne l'aggravez pas.

ALBERT.

J'accusais la Providence et j'avais tort. Sans doute, quand le Ciel m'a privé de la lumière, c'était pour ne pas me laisser voir ton front, naguère brillant des roses de l'innocence et maintenant décoloré, livide, flétri. Oh! si ta mère savait notre déshonneur, elle s'élancerait du sein de la mort pour venir te reprocher ton crime.

VALENTINE.

Mon pére !... si vous saviez combien votre pardon m'est nécessaire.

ALBERT.

Mon pardon ?

VALENTINE, *avec une expression déchirante.*

Oh ! oui, mon pére ; j'en ai grand besoin.

ALBERT.

Eh bien, je te l'accorde.

VALENTINE.

Se peut-il ?

ALBERT.

A une condition.

VALENTINE.

Telle qu'elle soit, je l'accepte.

ALBERT.

Viens prier avec moi. Mets-toi à genoux, et répéte ce que je vais dire. (*Valentine obéit.*) Mon Dieu !

VALENTINE.

Mon Dieu!

ALBERT, *la tenant par la main, et avec une effrayante énergie.*

Que ta malédiction poursuive le scélérat...

VALENTINE, *éperdue.*

Ne l'écoute pas, mon Dieu ! n'entends pas ce qu'il te demande dans sa colère !

ALBERT.

Répéte.

VALENTINE.

Jamais. Celui qu'on aime, on ne le maudit pas.

(Albert furieux, la pousse; elle tombe sans connaissance.)

ALBERT.

Malheur à toi !

(Il reste en attitude menaçante.)

(La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente un jardin anglais immense. A droite, un escalier tournant mène à une belle rotonde dont on voit plusieurs croisées. A gauche, une galerie élégante, soutenue par des colonnes de marbre, entremêlées de vases magnifiques et du meilleur goût. Au fond, une rivière bordée de saules pleureurs, et sur laquelle est un pont chinois très-élevé. Des fleurs et des arbres exotiques, groupés d'une manière pittoresques, rendent cet aspect délicieux.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE NORALBERG, GENS DE SA MAISON.

(Le Comte parcourt le Jardin en paraissant donner des ordres.)

LE COMTE, *à l'un de ses gens.*

Toutes les dispositions sont-elles faites sur la rivière?

UN DOMESTIQUE.

Oui, Monseigneur.

LE COMTE.

La joute sera brillante et bien exécutée?

UN DOMESTIQUE.

Votre Excellence aura lieu d'être satisfaite.

LE COMTE, *à un autre.*

Les musiciens sont-ils nombreux, bien choisis?

UN DOMESTIQUE.

J'y ai donné tous mes soins.

LE COMTE.

Et la collation?...

UN DOMESTIQUE.

Digne du prince auquel Monseigneur doit l'offrir.

LE COMTE.

C'est bien. (*A part.*) Si Son Altesse me fait l'honneur d'assister à cette fête, elle y reconnaîtra, je l'espère, les

soins empressés de son plus fidèle sujet, et mon ardent désir de lui plaire. (*Haut.*) J'ai oublié de visiter la rotonde; c'est de là que nous verrons la joute, et je veux m'assurer que les dames y seront commodément placées.

(Il monte à la rotonde, et y entre suivi de ses gens.)

SCÈNE II.

ERNEST, ÉDOUARD.

(Édouard s'est montré dans le fond du jardin sur le pont chinois, à la fin de la scène précédente; il paraît éviter et craindre la vue de son père, qui s'éloigne, après avoir examiné l'intérieur de la rotonde.)

ÉDOUARD, *à Ernest, qui arrive à travers la galerie.*

Ah! vous voilà, Monsieur.

ERNEST.

Qu'est-ce donc qui t'agite de la sorte?

ÉDOUARD.

Grâce à vous, je suis dans une horrible anxiété.

ERNEST.

Je ne devine pas...

ÉDOUARD.

La Comtesse est allée chez Valentine.

ERNEST.

Ta femme!

ÉDOUARD.

Elle-même. Albert est instruit.

ERNEST.

Albert?

ÉDOUARD.

Ce n'est pas tout, encore. Il s'est fait conduire au palais, et demande à parler au premier ministre.

ERNEST.

A ton père!

ÉDOUARD.

Je suis perdu s'il parvient jusqu'à lui..

ERNEST, *à part.*

Il est vrai.

ÉDOUARD.

J'ai tout à craindre de sa sévérité, du ressentiment du Prince. Déjà je vois la fête troublée; j'entends crier au scandale; je suis à jamais déshonoré, flétri dans l'opinion publique. C'est vous, Monsieur, qui m'avez entraîné dans l'abîme; ce sont vos affreux conseils qui m'ont rendu méprisable, odieux, en horreur à moi-même.

ERNEST.

Il dépendait de toi de ne pas les suivre.

ÉDOUARD.

S'il faut que je perde tout à la fois Valentine et l'honneur, c'est vous qui en porterez la peine. Je laverai dans votre sang tous ces outrages, ou vous m'arracherez la vie.

ERNEST.

Nous verrons cela plus tard. Maintenant, mon indulgente amitié ne songe qu'à ton salut. Réponds avec calme, s'il est possible. Qui t'a dit qu'Albert dût venir ici? Peut-être on t'a trompé.

ÉDOUARD.

Je viens de le voir.

ERNEST.

C'est positif. De quel côté?

ÉDOUARD.

Dans la première cour.

ERNEST.

Qui le conduit?

ÉDOUARD.

Léonard.

ERNEST.

Insolent villageois! j'aurais dû. (*Il paraît vivement frappé d'une idée.*) (*A part.*) Je ne vois pas d'autre moyen. (*Haut.*) Va, cherche partout ton fidèle Guillaume, et envoie-le-moi.

ÉDOUARD.

Qu'en voulez-vous faire?

ERNEST.

Tu le sauras quand j'aurai réussi. Fais en sorte de rejoindre ton père ; ne le quitte pas, et tâche, en lui proposant quelques embellissements pour sa fête, de le tenir loin d'ici, pendant un quart d'heure seulement.

ÉDOUARD.

A quoi bon ?

ERNEST.

Vite, Guillaume.

ÉDOUARD.

N'espérez pas que je sois davantage le complice de vos fourberies.

ERNEST.

Quoi que tu dises, je ne me fâcherai pas. Nous nous battrons demain, si cela te fait plaisir ; mais, pour Dieu, permets que ce soir je te tire d'embarras. Vite, envoie-moi Guillaume.

ÉDOUARD.

Non, Monsieur.

ERNEST, *à part.*

Je l'aperçois. (*Haut.*) Eh bien, je m'en passerai. Va, laisse-moi seul. Je te le répète, demain, je suis à toi, et je t'abandonne le choix des armes.

ÉDOUARD.

Oui, demain Valentine sera vengée.

(Il sort par la droite.)

ERNEST.

Il est décidé que je ne ferai jamais que des ingrats.

(Il va au devant de Guillaume, qui arrive par la gauche.)

SCÈNE III.

GUILLAUME, ERNEST.

ERNEST.

Vite, vite, Guillaume.

GUILLAUME.

M. le baron me demande.

ERNEST.

Oui, mon cher, ton maître et moi avons le plus grand besoin de ton secours. Tu connais Albert, le père de Valentine?

GUILLAUME.

Non, Monsieur.

ERNEST.

Il n'importe. Tu distingueras facilement un invalide aveugle. Il doit être dans la première cour avec un paysan nommé Léonard. Tu diras à Albert que le ministre t'a chargé de l'introduire, et tu me l'amèneras seul...

GUILLAUME.

Seul. (*Il sort par la galerie.*)

SCÈNE IV.

ERNEST.

Maudit vieillard! j'espère déjouer tes desseins. Jamais il n'a eu l'honneur d'approcher le ministre. Aujourd'hui et pour la première fois, il m'a entendu prononcer quelques mots. Pour peu que je déguise ma voix, il ne la reconnaîtra pas; il faut l'espérer du moins : sans cela, que deviendrions-nous? L'expédient est hardi, mais le péril est urgent. Quand la tempête éclate, il faut courir au premier abri qui se présente : on y peut être frappé par la foudre; mais du moins on n'a pas manqué de prudence.

SCÈNE V.

ALBERT, ERNEST, GUILLAUME, *dans le jardin, puis* LE COMTE, *dans la rotonde.*

ALBERT, *en entrant et conduit par Guillaume.*

Où êtes-vous? où êtes-vous, Monseigneur?

LE COMTE, *paraissant dans la rotonde.*

Me voici.

ERNEST, *déguisant sa voix.*

Que voulez-vous, bon vieillard?

ALBERT.

Ah! je tombe aux pieds de votre Excellence!

LE COMTE, *regardant à la croisée sans être vu d'Ernest, qui lui tourne le dos.*

(*A part.*) Que vois-je!

ERNEST *à Albert.*

Relevez-vous, brave homme. (*Bas à Guillaume.*) Porte cet argent à Léonard, de la part du ministre, et fais-le sortir du palais, en ayant soin de le consigner aux portes. Puis tu viendras me retrouver ici. (*Haut.*) Laissez-nous. (*A Albert.*) Dites-moi, quel motif vous fait désirer ma présence?

LE COMTE, *à part.*

Quelle audace! voyons jusqu'où il osera la pousser.

(Guillaume s'éloigne par la galerie. Le Comte parle bas à un de ses gens qu'il appelle. Ce domestique sort, et on le voit bientôt descendre et traverser le fond du jardin du même côté que Guillaume.)

SCÈNE VI.

ALBERT, ERNEST, *dans le jardin.* LE COMTE, *dans la rotonde.*

ERNEST, *dans toute la scène, paraît mal à son aise. Il regarde de tous les côtés, dans la crainte d'être surpris.*

Que puis-je pour votre service? parlez vite: j'ai à peine quelques minutes à vous donner. Je regrette que vous ayez choisi cet instant.

ALBERT.

Pardon, Monseigneur, j'ai cru que Son Altesse vous avait fait ministre pour entendre à toute heure les réclamations de ses sujets.

LE COMTE, *à part.*

Il a raison.

ERNEST.

Sans doute, telle a été son intention, et je m'efforce de la remplir; mais je lui donne ce soir une fête...

ALBERT.

J'aime à penser pour l'honneur du Prince, qu'il regarderait aussi comme une fête l'occasion qu'on lui offrirait d'accueillir un vieux serviteur qui s'est battu quarante ans pour son père et pour lui, et ne leur a jamais rien demandé.

LE COMTE, *à part.*

Il le juge parfaitement.

ERNEST.

Enfin, que désirez-vous ?

ALBERT.

Justice et vengeance.

ERNEST.

Justice, vous l'obtiendrez.

ALBERT.

Surtout, Monseigneur, je vous en supplie, qu'elle soit prompte et éclatante.

ERNEST.

De quoi s'agit-il ?

ALBERT.

Un scélérat s'est introduit chez moi et a déshonoré ma fille.

ERNEST.

Son nom ?

ALBERT.

Adrien est celui qu'il se donne.

ERNEST, *à part.*

Je respire.

ALBERT.

Mais j'ai tout lieu de croire qu'il appartient à l'une des premières familles de la cour.

ERNEST.

Sur quoi fondez-vous cette supposition injurieuse ?

ALBERT.

Sur son intimité avec le baron Ernest, l'homme le plus corrompu, le plus profondément pervers....

ERNEST.

Parlez plus bas.

ALBERT.

Plus bas, Monseigneur ! pardon ! mais je voudrais que

ma voix pût retentir à toutes les extrémités de cette province; je voudrais qu'elle pût apprendre à tous les pères le nom d'un monstre qui se joue impunément de tout ce qui est sacré parmi les hommes. Oui, le baron Ernest est un infâme : *(Il lui prend la main.)* il a outragé le Ciel et les mœurs; c'est lui qui a entraîné ma fille dans sa demeure souillée par tous les vices.

LE COMTE, *à part.*

J'ai peine à me contenir.

ERREST, *à part.*

Je tremble!

ALBERT.

C'est sur lui, c'est sur ce misérable que j'appelle surtout votre vengeance.

ERNEST.

Il faudrait des preuves.

ALBERT.

Des preuves! c'est à les faire disparaître que certains hommes mettent toute leur adresse. Mais si, à défaut de preuves, on laisse impunis des attentats si révoltants; si les lois sont impuissantes contre de pareils forfaits, que deviendront l'honneur et le repos des familles? *(Ici Ernest remonte de manière que le vieillard s'adresse réellement au ministre.)* Monseigneur, vous avez une fille, et vous m'entendez facilement. Si, par des moyens épouvantables, aussi criminels que ceux employés par le baron Ernest, on parvenait à vous frapper dans ce que vous avez de plus cher, à vous en priver pour toujours, et quand vous demanderiez justice, si l'on vous opposait l'insuffisance des lois, dites, Monseigneur, que feriez-vous? ce que je ferais moi-même. *(Ernest redescend et Albert le prend par la main.)* Ne pouvant obtenir de satisfaction, désespéré, éperdu, poussé par la douleur et la rage, je me ferai conduire au palais de ce monstre; si l'on m'en refuse l'entrée, j'irai l'attendre sur son passage, et, m'approchant de lui, sous un prétexte quelconque, je le percerai de vingt coups de poignard. Qui osera me poursuivre comme un assassin? je le demande,

non pas à la froide raison du ministre, mais à votre cœur sensible et généreux : je le demande à tous les pères ; en est-il un qui m'ose condamner?

LE COMTE, *à part.*

Malheureux vieillard!

ERNEST, *à part.*

Il m'a fait frémir ! il faut à tout prix l'éloigner de ces lieux. (*Haut.*) L'injure dont vous vous plaignez est grave sans doute, et mérite toute mon attention. Je veux en causer plus longuement avec vous, et connaître tous les détails qui peuvent m'éclairer.

(Guillaume revient et rassure Ernest par un geste.)

SCÈNE VII.

GUILLAUME, ALBERT, ERNEST, *dans le jardin ;* LE COMTE, *dans la rotonde.*

ERNEST.

On va vous conduire dans mon cabinet ; j'irai vous y rejoindre bientôt, et il ne dépendra pas de moi que vous n'obteniez la justice que vous réclamez.

ALBERT.

Ce sera vous montrer digne des honorables fonctions qui vous sont confiées.

ERNEST, *bas et vivement à Guillaume.*

Enferme-le dans ta chambre ; cette nuit, au milieu de la confusion et du tumulte de la fête, il nous sera facile de l'éloigner.

GUILLAUME, *à Ernest.*

Fiez-vous à moi.

ERNEST, *à part.*

Courons rassurer mon ami.

GUILLAUME.

Venez, brave homme.

LE COMTE, *à part.*

Misérable ! ta punition servira d'exemple.

(Albert sort conduit par Guillaume. Ernest s'échappe par le fond à droite.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, UN OFFICIER.

LE COMTE.

(Il sort vivement de la rotonde avec un officier qui faisait partie de sa suite.)

Quel excès d'impudence! Monsieur, je vous charge de suivre cet invalide et son conducteur; vous ne les perdrez pas de vue, et ne permettrez pas surtout qu'ils sortent du palais. Vous me les amènerez après la fête. (*L'officier sort par la galerie.*) Quelle est cette jeune fille que l'on poursuit?

SCÈNE IX.

LE COMTE, VALENTINE, UN GARDIEN DU PALAIS.

VALENTINE *arrive, en courant, par le fond.*

Laissez-moi, Monsieur, je vous en prie; il faut absolument que je parle au ministre.

LE GARDIEN, *qui la prend par le bras et veut la faire sortir.*

C'est impossible aujourd'hui: Monseigneur n'est pas visible.

LE COMTE, *s'avançant.*

Il l'est toujours pour les malheureux. Approchez, mon enfant.

(Valentine hésite. Le gardien sort.)

SCÈNE X.

LE COMTE, VALENTINE.

VALENTINE, *confuse et tremblante.*

Pardon, Monseigneur! j'ai trouvé la grille du parc ouverte, et...

LE COMTE.

Et vous en avez profité. Vous avez bien fait. En quoi puis-je vous être utile?

VALENTINE, *à part.*

Voilà donc le père d'Adrien! Ah! que ne m'est-il permis!..

(Les pleurs étouffent sa voix.)

LE COMTE, *avec bonté.*

Qu'avez-vous, mon enfant? ma présence ne doit pas vous intimider; oubliez que vous êtes devant le ministre, et ne voyez en moi qu'un homme équitable, le père et l'ami de tous les infortunés.

VALENTINE, *avec beaucoup de sensibilité, se jetant à ses genoux.*

Oui, Monseigneur, soyez mon père, pour aujourd'hui seulement.

LE COMTE, *la relevant.*

Pour toujours.

VALENTINE, *avec une expression déchirante.*

Oh! cela ne se peut pas.

LE COMTE.

Reprenez de l'assurance. Dites, ma fille...

VALENTINE, *à part, prenant vivement la main du Comte, et la portant à ses lèvres.*

Il a dit ma fille!

LE COMTE.

Que puis-je pour vous?

VALENTINE.

Beaucoup.

LE COMTE.

Parlez.

VALENTINE.

Je crains...

LE COMTE.

Votre démarche serait-elle blâmable?

VALENTINE.

Au contraire.

LE COMTE.

Votre demande indiscrète?

VALENTINE.

J'ose espérer que non.

LE COMTE.

Dans ce cas, soyez assurée que je ne la repousserai pas.

VALENTINE, *à part.*

Courage, Valentine! c'est pour ton père, et le dernier service que tu lui rendras.

LE COMTE.

Parlez.

VALENTINE, *faisant tous ses efforts pour contenir ses larmes.*

Un vieux soldat, nommé Albert, infirme et privé de la vue, habite non loin de cette résidence.

LE COMTE, *à part.*

Serait-ce lui qui, tout à l'heure...

VALENTINE.

Il n'avait pour subsister que le produit du travail de Valentine, sa fille unique et chérie.

LE COMTE.

Eh bien! cette Valentine...

VALENTINE.

Elle est morte.

LE COMTE.

Morte!

VALENTINE.

Oui, Monseigneur... aujourd'hui. Je n'entrerai pas dans des détails pénibles. Qu'il vous suffise de savoir que cet infortuné vieillard, qui a servi quarante ans avec honneur, va se trouver sans asile.

LE COMTE.

Je lui en promets un.

VALENTINE.

Sans appui.

LE COMTE.

Je lui en servirai.

VALENTINE.

Sans secours.

LE COMTE.

Je vais me faire représenter l'état de ses services, et s'ils

sont tels que vous me les annoncez, ce soir, je demanderai pour lui une pension de cent ducats. Si, contre toute attente, le prince me la refuse, dites à Albert que je la lui assure; elle lui sera payée de mes propres deniers.

VALENTINE.

Vous, Monseigneur?

LE COMTE.

Croyez-en ma parole, et ne vous étonnez pas d'une action toute simple: le premier, le plus bel emploi de la richesse, est de la partager avec ceux qui en manquent.

VALENTINE, *en sanglotant et retombant aux pieds du Comte.*

Ah! que je suis heureuse!

LE COMTE.

Retournez vers Albert. Il est votre parent?

VALENTINE.

Oui, Monseigneur.

LE COMTE.

Dites-lui qu'il ne tardera pas à entendre parler de moi.

VALENTINE.

O mon bienfaiteur!

LE COMTE.

Quant à vous, chère enfant, dont la sensibilité me touche, dont la candeur m'intéresse, je dois croire, d'aprés votre démarche, que la fortune vous a refusé ses faveurs. S'il en était autrement, Albert...

VALENTINE.

Vous l'avez dit, Monseigneur; je ne puis plus rien pour lui.

LE COMTE.

Eh bien, je réparerai l'injustice du sort à votre égard. Revenez dans quelques jours; d'ici-là, je m'occuperai de vous, de votre protégé, et j'espère que vous ne refuserez pas me dons.

VALENTINE.

Vous m'en avez fait un bien précieux: vous avez comblé tous mes désirs en vous chargeant du malheureux Albert. Quant à moi, je n'ai besoin de rien.

LE COMTE.

N'importe, nous nous reverrons. Adieu, ma fille.

(Il s'éloigne.)

VALENTINE.

Adieu, Monseigneur, mon père! adieu.

(Elle court lui baiser la main.)

LE COMTE, *touché, revient et l'embrasse sur le front.*

Aimable enfant!

(Il sort par la droite.)

SCÈNE XI.

VALENTINE.

Oui, Valentine est morte. Elle erre encore... pour quelques minutes seulement, et comme une ombre prête à disparaître. Avant de mourir, j'ai dû assurer moi-même le sort de mon père; il m'eût été trop pénible de rien devoir à l'épouse d'Adrien. Et puis, avouerai-je ma faiblesse? j'ai voulu le revoir encore; j'ai voulu me bien convaincre de sa perfidie, en le voyant auprès de ma rivale. Il se pourrait que l'on m'eût abusée. J'ai dû connaître l'entière vérité. Mais quand tout espoir me sera ravi, j'aurai bientôt cessé de vivre. Quel contraste! Tout ici est disposé pour une fête, et moi, je m'apprête à mourir! Je n'attends plus que lui. Demain, au sortir de cette fête, s'il se promène sur ces bords avec ses joyeux amis, je voudrais que ses pas triomphants vinssent heurter le corps inanimé de cette femme qu'il a si horriblement trompée! peut-être il éprouverait alors une émotion qui me vengerait; une douleur semblable à celle que je souffre... Que dis-tu, Valentine? Oh! non, réprime ce cruel désir. Ce n'est pas la vengeance qu'il faut chercher dans la mort; c'est le repos. Puisse du moins ma fin déplorable être utile à l'innocence! Puisse-t-elle surtout apprendre à mes semblables que ce n'est point en offensant un père que l'on peut jamais espérer le bonheur. (*Elle vient s'asseoir à gauche et paraît absorbée un moment.*

On entend dans l'éloignement une musique gaie. Elle se lève.) Le voilà qui vient avec le ministre; dérobons-nous à sa vue.

(Elle se cache sous l'escalier.)

SCÈNE XII.

UN DOMESTIQUE, ÉDOUARD, LE COMTE, VALENTINE.

LE DOMESTIQUE, *allant à la rencontre du Ministre et de son fils qui traversent le fond.*

Monseigneur, une société nombreuse est rassemblée au salon; on n'attend plus que votre Excellence.

LE COMTE, *sans s'arrêter.*

Allons, Edouard, viens m'aider à faire les honneurs de cette soirée; chasse pour quelques heures tes sombres pensers: je veux que tout ici respire le bonheur et la joie.

(Ils disparaissent.)

SCÈNE XIII.

VALENTINE, *les a suivis des yeux aussi longtemps qu'elle l'a pu.*

Comme il est triste, abattu! sans doute il se repent... il est malheureux. Peut-être il aime, il plaint la pauvre Valentine... Trop cher Adrien! bonheur et tourment de ma vie! Que dis-je? mon cœur est-il assez faible, assez lâche? ah! c'est profaner le nom d'amour que de le supposer dans l'âme de ce perfide. C'est bien de sang-froid qu'il m'a voulu tromper. Que de bassesse, d'artifices! (*Elle s'anime par degré, et tombe dans une espèce de délire.*) Etre terrible et malfaisant, tu ne m'es apparu que pour consommer ma ruine et m'abandonner ensuite à mon épouvantable destinée! éloigne-toi; je ne veux plus te voir; je ne veux plus voir ni la terre des vivants, ni aucune créature humaine... Je vais, je veux mourir. Je vais m'ensevelir dans l'éternel oubli de ce monde et de toi. Je vais être morte dans tous

les cœurs ; car je ne mérite plus de vivre dans aucun souvenir. Hélas ! j'ai perdu jusqu'au droit de demander des larmes à mon père.

LA COMTESSE, *en dehors.*

Cherchez partout, mes amis.

VALENTINE.

Quelle voix!

UNE VOIX, *en dehors.*

Par ici, Madame la Comtesse !

VALENTINE.

La Comtesse! cette fois on ne m'a pas trompée... Voilà donc l'épouse du perfide! Ah! fuyons ses regards... je me sens défaillir... Mon Dieu! daignerais-tu m'appeler dans ton sein.

(Elle tombe évanouie dans un bosquet qui entoure la rotonde.)

SCENE XIV.

HONORA, VALENTINE *évanouie*, GENS DE LA COMTESSE.

(On accourt et on relève Valentine.)

HONORA.

C'est elle, c'est l'infortunée Valentine. C'est elle dont le père d'Edouard vient de nous parler avec tant d'éloges et d'intérêt. (*A part.*) Son désespoir, ses larmes, et surtout sa démarche près du ministre, tout m'assure qu'elle médite un dessein funeste. (*A ses gens.*) Emportez-la dans mon appartement, et prodiguez-lui les secours nécessaires. Aussitôt que je serai libre, j'irai lui offrir les consolations qui sont en mon pouvoir. (*On emporte Valentine.*) Des consolations! hélas! je le sens, il n'en est point pour cette âme sensible et si cruellement déchirée! Edouard, Edouard! quel crime vous avez commis! comment en prévoir, en empêcher les conséquences funestes ? (*On entend à gauche une musique gaie et bruyante.*) On vient! que la grandeur est souvent importune! quelle pénible contrainte elle impose! Il est affreux de montrer le sourire sur les lèvres, quand le deuil est au fond du cœur.

SCÈNE XV.

LE COMTE, ERNEST, EDOUARD, HONORA, SEIGNEURS, DAMES, SUITE BRILLANTE.

(Au son d'une musique légère, on voit arriver, de toutes les parties du jardin, des personnes invitées à la fête. Le Ministre, son fils et Ernest s'avancent vers la rotonde, et donnent la main à des dames élégamment parées ; les personnes les plus distinguées viennent s'asseoir dans la rotonde, dont on ouvre les croisées. Le pont et toutes les parties élevées du jardin se couvrent de curieux. On exécute une joûte sur la partie de la rivière qui est en avant du pont ; puis on amène les vainqueurs devant le Ministre, qui les fait couronner par la Comtesse. On permet aux joûteurs de manifester leur joie, ce qu'ils font par des danses grotesques.)

SCÈNE XVI.

LE COMTE, ERNEST, LA COMTESSE, ÉDOUARD, SEIGNEURS, DAMES.

LE COMTE, *qui est descendu*, *aux joûteurs*.

Très-bien, mes amis ; nous avons tous applaudi à vos grâces et à votre légèreté.

(Un domestique arrive précipitamment par la galerie et s'adresse à Honora.)

LE DOMESTIQUE.

Madame la Comtesse, la jeune fille que, d'après vos ordres, nous avions conduite à votre appartement, s'est dérobée à la surveillance de vos femmes, en s'échappant par une croisée peu élevée.

HONORA.

L'infortunée ! Suivez-moi, mes amis : courons à sa rencontre ; empêchons-la, s'il se peut, d'accomplir un sinistre projet.

(Tout le monde, ou à peu près, suit la Comtesse, qui sort par la gauche. Quelques paysans se dirigent également vers la droite.)

ÉDOUARD, *retenant le domestique.*

Quelle est cette jeune fille ! sais-tu son nom ?

LE DOMESTIQUE.

Je crois, monsieur le Comte, qu'elle se nomme Valentine.

ÉDOUARD.

O Ciel ! (*Désespéré, il court çà et là, en criant avec une voix déchirante :*) Valentine ! Valentine ! réponds-moi. (*On entend au dehors plusieurs voix :*) La voilà ! la voilà !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, VALENTINE.

(En effet, on voit Valentine traverser en courant une allée d'arbres qui conduit à la rivière ; quand elle est parvenue au milieu du pont, elle dit très-haut :)

Adieu, je te pardonne et je meurs !

(Puis elle s'élance dans les flots. On entend un cri général d'effroi. A peine Valentine est-elle tombée, que les bords de la rivière, le pont et tous les endroits praticables du jardin se couvrent de monde. Édouard veut se précipiter dans l'eau ; on l'en empêche.)

ÉDOUARD, *avec égarement.*

Grand Dieu ! laissez-moi la sauver ! Barbares ! Secourez-la, rendez-moi Valentine.

(Mouvement général, confusion. Les joûteurs sautent dans leurs barques et parcourent la rivière. Le jour baisse.)

SCÈNE XVIII.

ERNEST, ALBERT, ÉDOUARD, LE COMTE, SEIGNEURS, DAMES, SUITE.

ALBERT, *venant par la galerie, les mains étendues.*

Il est ici, j'ai reconnu sa voix.

ÉDOUARD, *sur le bord de la rivière et tout entier à sa douleur.*

Sauvez-la, mes amis ! toute ma fortune est à vous.

ALBERT, *s'élançant sur Édouard et le saisissant à la gorge.*

Je le tiens. (*Il tient l'épée d'Édouard et la tire.*) Et cette

fois il ne m'échappera plus; il ne sortira de mes mains que pour entrer dans la tombe. (*Il tient l'épée nue en l'air.*)

ÉDOUARD.

Frappez, vous en avez le droit. Mais que je meure du moins avec la certitude que Valentine est sauvée.

LE COMTE, *redescendant la scène.*

Qu'est-ce? que faites-vous, vieillard?

ALBERT.

Je veux punir le séducteur de ma fille.

LE COMTE.

Qu'entends-je! Édouard, est-il vrai? d'accord avec le méprisable Ernest, vous auriez commis ce crime affreux?

ÉDOUARD.

Oui, mon père.

ALBERT, *surpris et le lâchant.*

Son père!

LE COMTE.

Oui, c'est à son malheureux père, et au ministre tout à la fois que vous parlez; car on n'a pas craint d'abuser de votre état pour vous tromper. (*Lançant un regard terrible sur Ernest.*) J'ai tout vu.

ERNEST, *à part.*

C'est fait de moi.

ALBERT, *tombant aux genoux du Comte.*

Ah! Monseigneur! pardonnez à mon désespoir.

LE COMTE.

Infortuné! c'est à moi de vous demander pardon, et de présider à votre vengeance. Infâme Ernest! demain, le Prince prononcera, et votre supplice vengera la société.

ÉDOUARD.

Ah! je veux, je dois le partager. Mais, par pitié, Valentine!

LE COMTE.

La voilà!

SCÈNE XIX.

(Une barque paraît sous le pont. Un voile blanc étendu sur la partie qui est à la vue du spectateur, et qui paraît cacher un cadavre, annonce que Valentine est morte. La consternation des assistants ne laisse pas d'ailleurs le moindre doute. Cette scène est éclairée par des flambeaux placés dans des barques. Le Comte prend vivement Édouard et Ernest par la main, et les conduit au bord de la rivière.)

LE COMTE.

Odieux assassins! contemplez votre ouvrage.

ALBERT.

Quoi! Valentine!...

ÉDOUARD.

Elle n'est plus! et c'est moi qui l'ai mise au cercueil..... Malheureux père! appelez toutes les vengeances du Ciel sur la tête de son meurtrier.

ALBERT, *avec une expression déchirante.*

Ma fille est morte! (*Il tombe à genoux.*) Grand Dieu! ôtez-moi la vie que je ne puis supporter sans elle.

(Consternation générale. — La toile tombe.)

FIN DE VALENTINE.

L'ÉVASION DE MARIE STUART,

OU

LE CHATEAU DE LOCH-LEVEN,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

MUSIQUE DE M. DARONDEAU.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 3 décembre 1822.

NOTICE

SUR L'ÉVASION DE MARIE STUART.

Marie Stuart ! A ce nom, qui ne se sent touché, ému! Quelles profondes et douloureuses sympathies ne s'éveillent dans l'âme attendrie, au souvenir d'une femme si aimable, si belle et si malheureuse! Reine dès le berceau, les crêpes funèbres voilèrent la couronne dont la mort de son père chargeait son front débile, et ses yeux s'étaient à peine ouverts au jour, qu'ils avaient déjà sujet de répandre des larmes. Objet secret, audacieux espoir de toutes les ambitions qui agitaient alors les cours d'Écosse, d'Angleterre et de France, la brigue, la fraude, l'intrigue et toutes les passions violentes et jalouses entourèrent le trône de la reine de cinq jours. Couronnée, tour à tour, de trois beaux diadèmes, elle n'en put garder aucun; tendre fleur, née sur un sol étranger, puis quelque temps rendue à sa primitive patrie, la France vit d'abord croître et se développer sa radieuse jeunesse. Triomphante, adorée, son savoir, sa grâce, sa beauté, son bien-dire, faisaient les délices de la cour la plus brillante de l'Europe, et l'amour d'un jeune roi semblait devoir mettre le sceau à cette heureuse destinée; mais l'astre fatal qui avait lui sur son berceau, voilé quelque temps, devait éclairer ses pas jusqu'à la tombe, et la hache du bourreau terminer cette royale vie, à laquelle nulle douleur de l'âme n'eût été épargnée, si Marie, éclairée par le malheur, n'avait su trouver, dans le sein de la religion, la force de boire la coupe amère avec grandeur, courage et résignation.

Mais, qui ne connaît cette sanglante et lamentable histoire! quel poëte ne l'a chantée! quel écrivain ne s'est plu à en raconter les touchants ou terribles épisodes!... M. de Pixerécourt n'a pas manqué à cette noble mission du génie, de remettre en lumière ces frappantes leçons de l'instabilité des choses humaines, leçons d'une haute moralité, que le talent

se charge de développer sous diverses formes. Toutefois, ce n'est point dans l'ordre des sanglantes catastrophes qui ont marqué la vie de l'infortunée Marie Stuart, que M. de Pixerécourt a cherché le sujet de son drame ; il l'a trouvé dans une action plus simple ; et, à l'imitation d'un grand maître, il a su faire naître l'intérêt le plus saisissant des cruelles alternatives de crainte et d'espoir qu'éprouve une royale captive, exposée à tout ce que la haine de ses ennemis a de plus atroce, de plus audacieux, de plus perfide, et défendue seulement par le zèle douteux d'amis éloignés, le dévouement d'une jeune fille et celui d'un courageux enfant.

L'évasion de Marie Stuart du Château de Loch-Leven, offrait un vaste champ au talent dramatique de M. de Pixerécourt : sans s'écarter de la vérité historique, sans suivre de trop près son grand modèle, il a su, à l'aide d'heureux développements, d'ingénieux épisodes, d'incidents imprévus, faire du roman un drame plein d'intérêt, de surprise et d'originalité. Deux principaux caractères, celui de la charmante Catherine, aimable oiseau qui gazouille en cage et qui voudrait prêter ses faibles ailes à la noble prisonnière, dont ses chants dissipent, parfois, les tristes ennuis ; celui de Randal, sombre et farouche hypocrite, type vivant de ce fanatisme aveugle, dont la rage ne pouvait être assouvie que par le sang de Marie, viennent, tour à tour, jeter sur la marche du drame les vives impressions de l'espoir, de la gaîté, de l'effroi et de la terreur.

Parmi les scènes imitées de Walter-Scott, celle de l'abdication a été traduite avec un rare talent. Mais, c'est surtout par la création d'incidents et d'épisodes étrangers à l'œuvre du poëte écossais, que le génie inventif de M. de Pixerécourt s'est manifesté d'une manière aussi heureuse que nouvelle : la scène de l'essai des mets que l'on suppose empoisonnés, est d'un effet saisissant ; rien de plus ingénieux que la manière dont Roland fait connaître à Georges Douglas, au moyen des diverses figures d'un quadrille, le nom des libérateurs de Marie, l'heure à laquelle l'évasion doit avoir lieu, et quel signal la doit précéder. L'idée de

faire donner ce signal par lady Loch-Leven elle-même, qui, en posant la lampe dont elle s'éclairait, dans l'embrasure d'une meurtrière de la tour, avertit ainsi, sans le savoir, les amis de Marie, que cette princesse, sortie de sa prison, se dirige vers le rivage, est une de ces heureuses inventions qui font la fortune d'un drame.

Les jugements des journaux qui accompagnent cette notice, diront quel fut l'éclatant succès de celui-ci, et avec quel enthousiasme l'auteur, aimé du public, vit accueillir son œuvre de prédilection. C'est avec intention que nous nous servons de cette expression, car, tout en cédant à cet instinct secret qui pousse l'écrivain vers tel ou tel sujet, un motif tout particulier a dû porter M. de Pixerécourt à traiter celui-ci *avec amour*.

Né à Nancy, mais nourri à Pompey, sur les bords de la Moselle, non loin des vieilles ruines du château de Condé, ancien fief de la maison de Guise, son imagination tendre et romanesque a dû conserver le souvenir des traditions populaires dont son enfance avait été bercée, et qui toutes parlent du séjour que Marie Stuart fit, à diverses époques, au château des ancêtres de sa mère, Marie de Guise, reine d'Écosse. En effet, la jeune princesse fut amenée en France, à peine âgée de six ans, par ses oncles, François de Guise et le cardinal de Guise. L'ambitieuse politique des deux frères était trop habile pour laisser entre des mains étrangères ou ennemies, ce précieux gage des plus hautes espérances. Destinée par eux à occuper le trône de France et à y consolider leur pouvoir déjà considérable, les Guise se hâtèrent d'amener Marie en Lorraine, pour y recevoir sous leurs yeux et sous leur direction, l'éducation propre à la future reine dauphine de France. Ce fut au château de Condé, aujourd'hui *Custine,* sur les bords riants de la Moselle, que la jeune princesse reçut, des maîtres les plus habiles, l'instruction profonde et variée qui en firent le prodige de son temps. Outre la musique, la danse, la poésie, qu'elle cultiva avec un égal succès, la future reine de trois royaumes s'appliqua surtout à l'étude des langues; et bientôt l'anglais, l'italien, l'espagnol, le français, le latin, lui de-

vinrent aussi familiers que son idiome natal. Lorsque Henri II vint prendre possession de la ville de Metz, que François de Guise venait de délivrer des entreprises de Charles-Quint, il s'arrêta au château de Condé; des fêtes splendides y réunirent, pendant plusieurs jours, les cours de France et de Lorraine.

La jeune merveille, alors âgée de dix ans, en fit le charme et l'agrément. Tantôt, sous le costume de Diane enfant, ou de la plus jeune des Heures, elle figurait dans un de ces ballets mythologiques, que Catherine de Médicis commençait à mettre à la mode; tantôt, sous le simple habit de son pauvre et agreste pays, pieds nus, ses beaux cheveux, de ce brun doré que les Anglais appellent *auburn,* et qui devaient noircir avec le temps, flottant sur ses épaules; pour toute parure, ses grâces naïves et la cotte écossaise, bigarrée de couleurs éclatantes, elle venait, dans quelques scènes allégoriques, et conduite par son ange gardien qui lui indiquait, dans le lointain, le soleil levant, offrir des fleurs, moins fraîches qu'elle, à la noble assemblée (1). Puis, tout à coup, la douce et sérieuse enfant, dédaignant ces jeux futiles, reprenait, avec son ample vertugadin et ses habits chamarrés d'or et de perles, toute la gravité que le

(1) Il existe à Nancy, dans le cabinet de M. Rolin, un petit tableau original du peintre parisien Jeanet, représentant Marie Stuart, conduite par un ange qui lui montre le soleil levant. La nièce des Guise est représentée habillée en Ecossaise, les jambes nues, portant, dans son giron, des fleurs qu'elle semble offrir au spectateur : c'est le costume, dit Brantôme dans son éloge, sous lequel on aimait à la voir dans les soirées de la cour. Ce tableau vient du château de Guise, anciennement Condé sur Moselle, aujourd'hui Custine, près Nancy. C'est dans ce même lieu, le 16 avril 1552, que les Guise dès lors tout puissants en France, donnèrent une fête au roi Henri II, allant prendre possession de Metz. Le jeune duc Charles III, que Henri venait de soustraire à l'influence de Charles-Quint, son oncle, dut, le même soir, se trouver réuni au dauphin, François II, et à Marie, sa cousine : ainsi, l'allégorie du tableau devient transparente et parfaitement dans les vues ambitieuses des cadets de la Maison de Lorraine. *(Note communiquée par M. Rolin.)*

caractère royal imprime sur les plus jeunes fronts! Alors, debout sur les marches du trône sur lequel elle devait s'offrir un jour, elle se plaisait à démontrer, avec autant de grâce que d'élégance, dans une harangue composée par elle-même en latin, *comme quoi l'amour de l'étude est bien séant aux femmes, et comme quoi il est permis à une fille d'être savante.*

Un peintre de ce temps nous a conservé les traits de l'aimable et royale enfant, objet alors de tant d'adoration, d'espoir et d'amour : en comparant ce visage naïf et doux, ce regard timidement attaché sur le but glorieux qu'on proposait à sa jeune et docte ambition; avec ceux de la même personne, peinte à trente-cinq ans d'intervalle, celle-ci, vêtue de deuil, un crucifix dans les mains, une auguste et sainte douleur sur le front, marchant au supplice avec le calme sublime d'une reine, et l'humble résignation d'une chrétienne, on se demande à quoi serviraient donc le rang, l'esprit, le savoir, la beauté, et toutes les prééminences de ce monde, si nos espérances de bonheur, fondées sur une divine promesse, étaient terrestres comme nos douleurs!

Veuve Élise Voïart.

JUGEMENTS DES JOURNAUX.

Journal des Théâtres. — Paris, mercredi 4 décembre 1822.

Plusieurs auteurs ont fait de *Marie Stuart* le sujet de leurs pièces dramatiques ; mais tous, suivant une route tracée par des tragiques étrangers, ne se sont point donné la peine d'en sortir, et pensant qu'aucune action de la vie de cette princesse n'était susceptible d'offrir de nouvelles situations, ils se sont attachés à rendre plus terribles ses derniers moments et à augmenter l'horreur que devait inspirer la conduite d'*Elisabeth* envers son infortunée sœur.

M. de Pixerécourt, qui n'est pas habitué à se traîner sur les traces de ses confrères, a pensé avec raison qu'il était possible de représenter Marie Stuart sur la scène, autrement que dans des convulsions d'une cruelle agonie ; maître d'une idée qu'il avait trouvée dans un roman de *Walter-Scott*, il l'a développée avec tout le talent qu'on lui connaît, et, mêlant avec adresse quelques personnages comiques aux personnages intéressants qu'il faisait entrer dans son drame, il l'avait d'abord disposé de manière à produire un opéra-comique. Notre Boïeldieu devait faire la musique de cette nouvelle Marie-Stuart ; mais différents motifs s'opposèrent à l'exécution de ce projet, qui nous aurait valu un bon drame lyrique et une partition parfaite...... La pièce devint tout à fait un mélodrame, et prit le chemin de la Gaîté, pour enrichir le répertoire déjà si riche de ce théâtre. Voici le sujet de cet ouvrage :

Le château de Loch-Leven sert de prison à *Marie Stuart* depuis dix mois. Cette reine infortunée n'a près d'elle que miss Catherine Seyton, sa filleule, et Roland, jeune page, admis depuis peu dans le château, par ordre du régent. Lord Lindsay vient, au nom du Conseil Secret, lui proposer de signer un acte par lequel elle avoue abdiquer de son plein gré, en faveur de son fils : Marie, cédant aux conseils de sir Douglas, petit fils de Lady Loch-Leven, qui, séduit par la beauté de la reine, a juré de la sauver, est près de signer l'acte qu'on lui présente : mais bientôt, révoltée de l'audace et de la brutalité de Lindesay, elle refuse tout traité avec ses sujets rebelles. Dès lors on tremble pour ses jours ; Douglas sent qu'une prompte fuite peut seule la soustraire à la mort, et dispose tout pour que la reine puisse sortir du château cette nuit même. Ce projet s'exécute ; mais il est découvert par l'étourderie d'un page que l'on n'a point mis dans le secret : Marie Stuart est arrêtée, et Douglas n'échappe à la vengeance de son aïeule qu'en se précipitant par une fenêtre dans le lac qui baigne les murs du château. La reine se trouve bientôt dans le plus grand péril ;

l'intendant du château, ***Randal***, fanatique outré, se croit appelé à délivrer l'Ecosse d'une souveraine qu'il rend responsable de tous les maux qui pèsent sur son pays. Il tente d'empoisonner Marie, et, ne pouvant atteindre ce but qu'en s'empoisonnant lui-même, il se dévoue pour assurer le succès de son horrible entreprise ; mais la reine est sauvée par l'adresse du page et par le zèle de miss Catherine. Marie sort du château, grâce à Douglas qui reçoit le coup fatal destiné à sa souveraine, et qui meurt en répétant encore le cri de *Vive l'Ecosse ! Vive Marie Stuart !*

La plupart des situations de ce nouvel ouvrage sont fortes et très-dramatiques ; le jeu des acteurs n'a pas peu contribué à les faire valoir, et nous leur accordons aujourd'hui en masse les éloges que plus tard nous leur offrirons en détail. Mlle Millot a donné une très-juste idée de Marie Stuart, la plus belle princesse de son temps.

Au total, très-grand succès. L'auteur nommé, au bruit des applaudissements, est ***M. de Pixerécourt.***

Le Drapeau Blanc. — Jeudi 5 décembre 1822.

Quand un auteur s'avise d'emprunter son sujet et ses principaux caractères à un de ces romans dont le nombre est si rare, qu'il fait pour ainsi dire époque, et qui donnent autant de gloire que des chefs-d'œuvre plus graves et plus utiles, oh ! alors l'écrivain dramatique rencontre bien des difficultés. Dans ces sortes d'ouvrages, les événements marchent souvent avec rapidité, mais toujours avec ordre ; ils sont liés par une progression vraisemblable ; les caractères s'y développent d'une manière naturelle, et croissent avec le sujet sans jamais sortir des règles du simple et du vrai.

Que d'obstacles n'a donc pas dû rencontrer M. de *Pixerécourt*, en arrangeant pour la scène l'épisode si intérressant des infortunes et de la délivrance de *Marie Stuart*, épisode qu'il a puisé dans le roman de Walter-Scott ! M. de Pixerécourt a triomphé de ces obstacles avec autant d'adresse que de bonheur.

Ce qu'il a pris au roman, ce qu'il a tiré de sa propre imagination, est si bien lié, qu'on n'aperçoit aucune disparate, et, si l'on peut parler ainsi, aucune trace de suture.

Les romans de Walter-Scott sont trop connus pour que nous jugions nécessaire de donner l'analyse de cette pièce. Il nous suffira de dire que, si le Théâtre où elle a été représentée ne lui avait pas imposé le titre de *Mélodrame*, elle aurait pu s'appeler *Drame historique*, et figurer au Théâtre Français comme *Edouard en Ecosse* et plusieurs autres ouvrages du même genre.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MARIE STUART, reine d'Écosse, prisonnière (25 ans).	Mlle MILLOT.
LADY LOCH-LEVEN, douairière, chargée de la garde de Marie.	Mlle BOURGEOIS.
GEORGES DOUGLAS, petit-fils de lady Loch-Leven.	M. CAMIADE.
LORD LINDESAY, envoyé du Régent.	M. LEQUIEN.
ROLAND, page de la Reine (18 ans).	Mlle ADÈLE DUPUIS.
MISS CATHERINE SEYTON, filleule de la Reine (16 ans).	Mme ADOLPHE.
RANDAL, intendant du château.	M. FERDINAND.
LUC-LUNDIN, docteur apothicaire, et chambellan de lady Loch-Leven.	M. PARENT.
PREMIER PAYSAN.	M. CHEZA.
DEUXIÈME PAYSAN.	M. JOSEPH.
Un Hallebardier.	
Soldats.	
Paysans et Paysannes.	
Domestiques de lady Loch-Leven.	

La scène est en Écosse.

L'action se passe le 21 mai 1568.

L'ÉVASION
DE MARIE STUART,
OU
LE CHATEAU DE LOCH-LEVEN.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon gothique dans le château de Loch-Leven. Il est à huit pans et fermé. Deux portes latérales ; celle de gauche conduit à l'appartement de la Reine, et celle de droite à celui de Roland. Une grande cheminée au fond, dans le milieu. Dans le pan à gauche, la porte principale donnant sur l'escalier de la tour. Vis-à-vis, une croisée. Un grand fauteuil, deux tabourets, une table. Il fait nuit. Plusieurs lampes éclairent l'appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROLAND *, *assis devant la cheminée.*

(On frappe à la porte du fond, à gauche.)

Qui frappe ?

LADY LOCH-LEVEN, *en dehors.*

Ouvrez.

ROLAND, *à part.*

C'est notre douce geolière. (*Haut.*) Je ne le puis.

LADY LOCH-LEVEN, *de même.*

Ouvrez, vous dis-je.

ROLAND.

La Reine l'a défendu.

(On frappe violemment.)

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

RANDAL, *en dehors, d'une voix tonnante.*

Maudit page! ouvre à l'instant, ou je fais sauter la porte.

ROLAND.

Ceci, c'est le sombre Randal. Fataliste ignorant, fanatique outré, il croit que l'Écosse ne peut être heureuse et tranquille que par la mort de Marie. S'il osait agir, cet homme farouche serait à coup sûr le plus dangereux ennemi de la Reine. (*Il ouvre la porte.*)

SCÈNE II.

RANDAL, *sur l'escalier,* ROLAND, LADY LOCH-LEVEN.

LADY LOCH-LEVEN.

Va dire à Marie d'Ecosse que lord Lindesay, envoyé par le Conseil d'État, veut lui parler à l'instant.

ROLAND.

Veut! à l'instant! Voyez mon peu d'expérience!... J'aurais cru que des sujets devaient attendre le loisir et la volonté de leur souveraine.

LADY LOCH-LEVEN.

Garde tes réflexions pour un meilleur usage, et borne-toi à m'obéir.

ROLAND, *ironiquement.*

Obéir?... je n'ai pas précisement l'honneur d'être aux ordres de milady Loch-Leven... (*Avec noblesse.*) Je vais porter votre requête aux pieds de la Reine; elle vous fera connaître sa volonté. (*Il entre fièrement dans l'appartement de Marie.*)

SCÈNE III.

RANDAL, LADY LOCH-LEVEN.

LADY LOCH-LEVEN.

Lord Murray s'est trompé en m'envoyant ce jeune homme; il me paraît déjà tout dévoué à la Reine. Cette femme a le secret de séduire tous ceux qui l'entourent.

RANDAL, *faisant quelques pas.*

Dites un mot, noble dame, et bientôt le téméraire, lancé par cette fenêtre, servira de pâture aux poissons du lac.... à moins qu'il n'en soit écrit autrement là-haut.

LADY LOCH-LEVEN.

Sans user de violence, je saurai bien les ramener tous au respect qu'ils me doivent. L'orgueilleuse Marie, captive en mon château, et remise par le Régent à mon entière disposition, apprendra bientôt, à ses dépens, qu'elle ne peut rien attendre que de mes bontés, et que pour les obtenir, il lui faudra les mériter.

RANDAL.

Votre Grâce est trop bonne, toujours trop bonne.

LADY LOCH-LEVEN.

Voici la filleule de Marie. Sachons ce que me fait répondre cette Reine sans royaume.

(Randal retourne à l'entrée de la porte.)

SCÈNE IV.

RANDAL, Miss CATHERINE, Lady LOCH-LEVEN.

LADY LOCH-LEVEN, *ironiquement.*

Eh bien! miss Seyton?

CATHERINE.

La Reine me charge de dire à la respectable douairière commise à notre garde, qu'elle veut bien accorder à lord Lindesay l'audience qu'il sollicite.

LADY LOCH-LEVEN, *à part.*

Respectable douairière! toujours piquante, cette femme.

CATHERINE.

Toutefois, Marie Stuart désire que sir Georges Douglas, petit-fils de notre bonne hôtesse, soit présent à cette entrevue. Il en a le droit comme Sénéchal du château, et la Reine veut avoir un témoin impartial, qu'elle puisse invoquer au besoin.

LADY LOCH-LEVEN.

Impartial! que veut dire ceci, Miss?

CATHERINE.

Ce sont les expressions de ma noble maîtresse ; je ne me permets ni de les traduire, ni de les commenter. (*Elle salue profondément lady Loch-Leven qui sort furieuse.*)

LADY LOCH-LEVEN.

Suis-moi, Randal. (*Elle descend avec Randal.*)

SCÈNE V.

ROLAND, Miss CATHERINE.

ROLAND, *riant aux éclats.*

Ha ! ha ! ha ! elle est très-divertissante, cette vieille lady !...

CATHERINE, *malignement.*

Vrainement, le pensez-vous, beau page ?

ROLAND.

Si je le pense ? pourquoi le dirais-je, si je ne le pensais pas ?

CATHERINE.

Pourquoi ?

ROLAND.

Mais oui. Ce doute me paraît étrange.

CATHERINE.

Oh ! c'est que....

ROLAND.

Il m'offense.

CATHERINE.

En vérité ?

ROLAND.

Beaucoup.

CATHERINE.

(*A part.*) Tant mieux (*Haut.*) A Dieu ne plaise que je veuille porter la plus légère atteinte à l'honneur de sir Roland, lequel, comme le dit très-plaisamment la Reine, constitue maintenant à lui seul tous les officiers de la couronne. Mais n'est-il pas permis de penser qu'en venant ici, sans y avoir été appelé par Marie Stuart, il a promis avant tout obéissance aveugle et attachement sincère.....

ROLAND, *vivement.*

A qui ?

CATHERINE.

A lady Loch-Leven.

ROLAND.

Je la déteste. Croiriez-vous qu'elle me fait un crime du profond respect que je montre pour la Reine ?

CATHERINE.

Vraiment ?

ROLAND.

Vous-même avez été choquée plus d'une fois de sa brusquerie à mon égard. Vous avez entendu les duretés qu'elle m'adresse.

CATHERINE.

Je vous en demande pardon, seigneur page ; mais nous avions cru, ma maîtresse et moi, qu'il entrait un peu de calcul dans cette conduite.

ROLAND.

Je ne vous comprends pas.

CATHERINE.

Oui, que c'était un jeu concerté pour cacher votre intelligence, et inspirer à Marie une entière sécurité à votre égard.

ROLAND.

Quelle opinion miss Catherine s'est-elle donc formée de mon caractère, pour me supposer déloyal à ce point ? Suis-je donc sans foi ? N'ai-je pas une conscience ?

CATHERINE, *souriant.*

La conscience d'une page !

ROLAND.

Peut être en défaut pour des bagatelles ; mais jamais en ce qui touche à l'honneur.

CATHERINE.

C'est très-bien répondu. Mais il est telle position dans la vie, tels avantages qui déterminent souvent une conscience... honnête à capituler. Par exemple, excusez-moi, Roland ; je ne regarderais pas comme une chose impossible que le

très-haut et très-puissant traître comte de Murray eût promis une épouse riche, ou quelque beau domaine, à son fidèle page pour reconnaître ses bons et loyaux services comme geôlier en sous-ordre de la reine Marie.

ROLAND.

Le Régent estime assez ma famille, et se respecte trop lui-même, sans doute, pour avoir conçu cette humiliante pensée, et pour attacher un prix à des services qui m'aviliraient à ses yeux comme aux miens.

CATHERINE.

Je suis loin d'en avoir la même opinion que vous. Un conseiller perfide, un faux ami, un sujet déloyal, un frère dénaturé ne peut être susceptible d'aucun bon sentiment. Par la faveur de sa souveraine qu'il a trahie, il était devenu seul distributeur de toutes les grâces, de toutes les dignités de l'État; il avait acquis en peu de temps un rang, de la fortune et des titres. Comment a-t-il payé tant de bienfaits dus à l'amitié de son illustre sœur? en la privant de sa couronne, en l'enfermant dans une prison! Il l'assassinerait s'il en avait l'audace.

ROLAND, *avec une noble énergie.*

Je n'ai qu'un mot à répondre. J'ai été envoyé ici pour servir la reine Marie, sans aucune condition. Elle est mon unique maîtresse, et je remplirai envers elle les devoirs d'un fidèle serviteur, à la vie, à la mort.

CATHERINE.

(*A part.*) C'est très-bien. (*Haut.*) Est-il prudent d'ajouter toute croyance à une déclaration faite d'une ton solennel, qui contraste si plaisamment avec la mine friponne du seigneur page?

ROLAND.

J'en jure par saint Jacques et par les beaux yeux de miss Catherine.

CATHERINE, *gaîment.*

En l'honneur de cette alliance, aussi flatteuse qu'inattendue, je vous permets de baiser ma main.

ROLAND *lui baise la main avec transport.*

C'est mille fois plus que je n'osais espérer.

CATHERINE.

On vient. Sans doute c'est lord Lindesay. Plus tard, nous reprendrons cet entretien. (*A part.*) Nous avions eu tort de le soupçonner, ce pauvre Roland. Pour mon compte, je ne suis pas fâchée de m'être trompée. S'il est fidèle à la Reine, il devra l'être à sa dame... Et pourquoi ne la deviendrais-je pas ? Un peu d'amour ferait une agréable diversion aux ennuis de cette solitude.

SCÈNE VI.

ROLAND, DOUGLAS, LORD LINDESAY, MISS CATHERINE, RANDAL, *à la porte.*

DOUGLAS.

Miss Seyton, veuillez dire à votre noble maîtresse que nous sommes ici à ses ordres.

CATHERINE.

Oui, Seigneur. (*Elle va entrer dans l'appartement de Marie.*) La voici !

DOUGLAS.

Laissez-nous, Randal.

(Celui-ci s'éloigne.)

SCÈNE VII.

ROLAND, MISS CATHERINE, MARIE STUART, DOUGLAS, LORD LINDESAY, DEUX OFFICIERS.

(Marie Stuart porte une robe de velours noir, garnie d'une dentelle qui lui couvre la poitrine ; elle a sur la tête un petit bonnet de dentelle, en pointe sur le devant. Un grand voile blanc. Une croix d'or est suspendue à son col. Un rosaire d'or et d'ébène est attaché à sa ceinture. Elle s'avance majestueusement, sourit avec grâce, et s'assied à gauche, sur le fauteuil que Roland lui a approché. Catherine et Roland se tiennent debout derrière elle. Elle fait un signe à lord Lindesay et à Douglas de s'asseoir. Ils refusent.

MARIE STUART, *après un moment de silence.*

J'attends, Milord, que vous m'appreniez le motif de votre arrivée en ces lieux.

LINDESAY.

Madame, je suis chargé, par le Conseil secret, d'un message dont le résultat intéresse le sort du royaume et la sûreté de votre vie.

MARIE.

Le Conseil secret ! de quel droit peut-il exister ou agir, tandis que moi dont il tient tous ses pouvoirs, je suis injustement détenue dans ce château ? Mais n'importe. Rien de ce qui intéresse la prospérité de l'Ecosse ne peut être indifférent à Marie. Quant à sa propre vie, elle a assez vécu pour en être lasse, même à vingt-cinq ans. Voyons, quel est ce message? (*Lord Lindesay tire des papiers de son pourpoint. Marie continue.*) Sans doute, c'est une supplique de mes fidèles sujets, dans laquelle ils implorent ma clémence, et me prient de remonter sur le trône qui m'appartient, sans traiter avec trop de rigueur les rebelles qui m'ont illégalement dépossédée ?

LINDESAY.

Loin de solliciter un pardon, Madame, je suis, au contraire, chargé de l'offrir. En un mot, je viens proposer à Votre Grâce de signer ces actes qui contribueront à rétablir la tranquillité dans l'Etat.

MARIE, *ironiquement*.

Avant tout, m'est-il permis d'en savoir le contenu ?

LINDESAY.

Sans doute, Madame. Il est juste que vous connaissiez ce que vous êtes requise de signer.

MARIE, *avec colère*.

Requise ! (*Avec le ton d'une Reine.*) Lisez, Milord ; je vous le permets.

LINDESAY *lit*.

« Appelée dès notre plus tendre jeunesse au gouverne-
» ment du royaume, nous avons éprouvé tant de fatigues et
» de peines, que nous ne nous trouvons plus l'esprit assez
» libre pour supporter le poids des affaires de l'Etat ; mais
» la bonté divine nous ayant accordé un fils, nous désirons,
» de notre vivant, le mettre en possession d'une couronne

» qui lui appartient par droit de naissance. C'est pourquoi,
» par suite de l'affection que nous lui portons, nous avons
» résolu de nous démettre, et nous nous démettons en sa fa-
» veur, par ces présentes, librement et volontairement, de tous
» nos droits au trône d'Ecosse, voulant qu'il y monte sur-le-
» champ, comme s'il y était appelé par notre mort. En con-
» séquence, nous donnons plein pouvoir à notre féal et amé
» cousin, lord Lindesay, de comparaître en notre nom, de-
» vant la noblesse, le clergé et les bourgeois d'Ecosse, dont
» il convoquera l'assemblée à Stirling, et d'y renoncer pu-
» bliquement et solennellement à tous nos droits à la cou-
» ronne. »

MARIE.

Que veut dire ceci, Milord? Dois-je accuser mes oreilles d'infidélité? Dites-moi qu'elles me trompent; dites-le-moi pour votre honneur, pour celui de la noblesse écossaise.

LINDESAY.

Non, Madame, elles ne vous trompent pas en ce moment. L'Écosse entière demande votre abdication.

MARIE, *se levant.*

Vous la calomniez! Le vœu que vous osez émettre en ma présence, n'est pas le sien, mais bien celui d'une poignée de factieux, dont vous n'avez pas craint de vous constituer l'interprète.

LINDESAY.

Madame!...

MARIE.

Cet autre papier renferme sans doute quelque demande plus digne de mes loyaux sujets et de leur souveraine?

LINDESAY.

C'est un acte par lequel Votre Grâce nomme son plus proche parent, et de tous ses sujets le plus digne de confiance, Jacques, comte de Murray, régent du royaume pendant la minorité du jeune roi. Déjà, il en exerce les fonctions par ordre du Conseil secret.

MARIE.

Dites donc d'une troupe de bandits, impatients de se partager les fruits de leurs brigandages.

LINDESAY, *froidement.*

Quelle réponse faites-vous à la demande du Conseil ?

MARIE.

Aucune. De quel droit des sujets prétendent-ils dicter des lois à leur souveraine, secouer le joug de l'obéissance qu'ils lui ont jurée, et retirer la couronne d'une tête sur laquelle l'a placée la volonté divine ? (*Ironiquement.*) Enfin, que daigne-t-on m'offrir en compensation de ma puissance et de mes États ?

LINDESAY, *froidement.*

Le pardon de l'Écosse.

MARIE, *révoltée.*

Le pardon !

LINDESAY.

Le temps et les moyens d'achever de vivre dans la retraite, et de faire votre paix avec le Ciel.

MARIE.

Et si je ne me rends point à cette audacieuse demande, qu'en résultera-t-il ?

LINDESAY.

Votre Grâce connaît assez les lois et l'histoire de ce pays, pour savoir que les crimes dont on l'accuse ont été punis de mort.

MARIE, *avec la plus grande énergie.*

Téméraire ? as-tu donc oublié que d'autres consentements que le mien consacrèrent mon union avec Bothwel, l'acte le plus malheureux du plus malheureux règne ? Toi-même, n'as-tu pas signé l'écrit par lequel les principaux seigneurs de l'Ecosse recommandaient à l'infortunée Marie cet hymen contracté sous les auspices les plus funestes ? Ah ! si Marie Stuart avait hérité de l'épée et du bras de son père comme de son sceptre, la tête de son cousin Lindesay, le plus audacieux de ses sujets rebelles, serait placée demain sur la porte d'Edimbourg. Sortez de ma présence.

LINDESAY.

Je vais attendre pendant une demi-heure la décision de Sa Grâce ; mais si ce terme expire sans qu'elle ait accédé aux vœux de la nation, ses jours sont comptés.

DOUGLAS, *bas et vivement à Lindesay.*

Ah ! je vous en supplie, Milord, ne quittez pas ce château avant de m'avoir revu. Je vais solliciter de la reine un entretien particulier, et il ne dépendra pas de moi qu'elle ne prenne une détermination conforme à vos désirs.

LINDESAY.

Je n'accorde qu'une demi-heure, sir Douglas, pas davantage.

DOUGLAS, *à Marie.*

Veuillez m'entendre sans témoin, Madame.

(Marie, étonnée, fait signe à ses serviteurs de s'éloigner ; ils obéissent, en témoignant de l'inquiétude. Lindesay sort.)

SCÈNE VII.

MARIE STUART, DOUGLAS.

(Douglas se jette aux genoux de la reine, et lui prend la main.)

MARIE.

Hé ! quoi ? Douglas ! à genoux devant moi, devant une reine déposée et qui n'a peut-être plus que quelques heures à vivre ? Vous avez reçu, comme tous les seigneurs de ma cour, des preuves de ma bienveillance........ Pourquoi me montrez-vous plus longtemps que les autres le vain extérieur de la reconnaissance et du respect ? N'êtes-vous donc pas ingrat comme eux ?

DOUGLAS, *se relevant.*

Ah ! Madame, j'en atteste le Ciel ! mon cœur vous est aussi fidèle, et plus dévoué peut-être que lorsque vous jouissiez de toute votre puissance.

MARIE.

Fidèle ! dévoué ! Quoi ! vous ne partagez pas la haine de votre aïeule ?

DOUGLAS.

Elle me fait horreur !

MARIE.

Cependant, vous partagez avec elle le soin de ma captivité.

DOUGLAS.

Oui, mais pour veiller sur vous, pour vous servir, vous sauver, pour vous donner, enfin, jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

MARIE.

Et vous ne craignez pas ?...

DOUGLAS.

Je ne crains que de ne pouvoir prouver à Marie que je ne le cède à personne en amour et en fidélité. C'est au nom de ces mêmes sentiments que je la supplie de ne pas rejeter ma prière. De grâce, Madame, n'irritez pas ces tigres furieux. Vos amis les plus sages pensent comme moi, que tout ce que vous signerez dans ces murs ne saurait avoir ni force ni effet, puisque vous ne pouvez agir que comme contrainte par vos souffrances et par l'effroi des suites qu'entraînerait un refus. Signez donc sans hésiter les actes que l'on vous présente, et soyez bien assurée qu'en le faisant, vous ne vous obligez à rien, puisque votre signature n'aura pas ce qui peut seul la rendre valide, la volonté libre de celle qui l'accorde.

MARIE.

En paraissant céder ainsi les droits de ma naissance, n'est-ce pas montrer une faiblesse indigne de ma race ? Ne sera-ce point une tache dans l'histoire de Marie ?

DOUGLAS.

Non, Reine. Le premier usage que vous ferez de votre liberté, sera de protester contre un consentement arraché par la violence. Mais, au nom de l'Écosse, au nom de votre fils, au nom de tous vos fidèles serviteurs, conservez-nous Marie.

MARIE.

Malgré leur insolence et leurs menaces, je ne puis croire que ces traîtres osent porter la main sur leur Reine.

DOUGLAS.

Ils l'oseront, Madame. Ils ont déjà tant osé, qu'il est difficile de prévoir où ils s'arrêteront. (*A voix basse et avec timidité.*) Un jugement public n'est pas le seul moyen pour abréger les jours d'un souverain déposé.

MARIE.

Les nobles Écossais ne voudraient pas se déshonorer en assassinant une femme sans défense.

DOUGLAS.

N'avons-nous pas vu les crimes les plus affreux se commettre de nos jours? et ne s'est-il pas trouvé des traîtres tout prêts à jouer un rôle dans ces sanglantes tragédies? Cédez, Madame, cédez à leurs demandes, quelque déraisonnables, quelque offensantes qu'elles soient; espérez que vous verrez luire bientôt des jours plus heureux.

MARIE.

Sur quoi fonderais-je cet espoir?

DOUGLAS. (*Il montre un parchemin roulé.*)

Voyez au bas de cet engagement sacré, signé à Dumbarton, les noms les plus célèbres, les plus recommandables de l'Écosse : Argyle, Huntley, Fleeming, Gallowai, Hamilton, et cent autres; tous ont engagé leurs biens, leurs vassaux et leur vie pour vous remettre en liberté; tous ont juré de vous replacer sur le trône qui vous appartient. Si notre secret vient à s'ébruiter, si la fortune trahit notre courage, si nos forces sont insuffisantes, nous irons parcourir l'Angleterre, la France et l'Espagne; nous publierons partout votre constance et vos malheurs; nous déclarerons à la face de l'Europe, et nous soutiendrons en champ clos contre tous, que la violence et la crainte seules vous ont fait signer ces actes humiliants. Saisie d'un noble enthousiasme, la jeunesse indignée courra aux armes, et nous ramènerons en Écosse des milliers de bras tous prêts à venger la plus belle et la plus malheureuse des femmes.

MARIE.

Mais vous, Douglas, petit-fils de lady Loch-Leven, et neveu du régent, qui peut vous inspirer en ma faveur ce zèle que j'admire?

DOUGLAS.

Ne m'interrogez pas, Madame; ce secret doit rester à jamais renfermé dans mon cœur.

MARIE.

S'il est vrai que l'on doive bientôt tenter un généreux effort pour rompre mes fers, pourquoi n'en attendrais-je pas avec patience le résultat, plutôt que de compromettre ma dignité, en cédant à l'insolente proposition des rebelles ?

DOUGLAS.

Tout n'est pas prêt, Madame, et nous ne pouvons agir encore. Il faut attendre qu'une occasion se présente. D'ailleurs, en paraissant fléchir aujourd'hui devant leur volonté tyrannique, vous dissiperez leurs inquiétudes ; ils se croiront certains du triomphe, et n'attenteront point à vos jours ; ce serait un crime inutile. C'est du milieu de cette sécurité funeste pour eux que partiront l'éclair et la foudre qui les frappera. J'entends lord Lindesay. Cédez à ma prière, Madame, écoutez les conseils de la prudence, et vous verrez bientôt à vos pieds ceux qui triomphent aujourd'hui de votre malheur.

SCÈNE IX.

ROLAND, DOUGLAS, Lord LINDESAY, MARIE STUART, Miss CATHERINE.

LINDESAY.

Je viens savoir votre réponse aux propositions du Conseil. Songez, Madame, qu'un refus vous priverait du dernier moyen qui vous reste pour prolonger votre séjour en ce monde.

MARIE.

Quelle audace ! (*Douglas, avec un geste suppliant, l'engage à se modérer.*) (*A part.*) Et il me faut dévorer tant d'outrages ! (*Haut.*) Milord, si j'étais sur l'autre rive du lac avec cent chevaliers fidèles, on n'obtiendrait pas aisément ma renonciation à la couronne ; mais seule dans cette prison, (*Avec un sourire amer.*) en présence d'un brave et loyal chevalier tel que vous, je n'ai pas la liberté du choix ; je signerai donc les actes que vous m'avez apportés. Roland,

donnez-moi la plume, et soyez témoin, ainsi que vous, miss Seyton, et vous sir Douglas, de ce que je fais, et du motif qui m'y oblige.

LINDESAY.

Votre Grâce n'entend pas dire, je suppose, que je l'aie forcée à faire ce qui doit être de sa part un acte libre et volontaire ?

MARIE, *jetant la plume.*

Si l'on s'attend que je renonce à mes droits au trône de mon propre mouvement et autrement que par la crainte des plus grands malheurs, je ne consacrerai point ce mensonge par ma signature.

LINDESAY, *en colère, et lui saisissant le bras avec son gantelet de fer.*

Prenez garde, Madame....

DOUGLAS.

Quoi! Milord!...

MARIE.

Insolent! tu oses porter sur ta Reine une main sacrilége!

LINDESAY.

Mon intention n'était pas....

MARIE.

Je n'en saurais douter, Milord, la force est de votre côté. Vous auriez pu vous dispenser de m'en donner cette preuve, et surtout de la graver sur mon bras avec un gantelet de fer. Mais je vous en remercie; elle me devient utile. Cédant aux conseils d'amis sincères, mais trop timides peut-être, j'étais prête à signer ces actes révoltants. Votre audace me rend toute ma fierté; elle rappelle le juste sentiment de mes droits : ils sont impérissables. Vous pouvez assassiner Marie... (*Lindesay fait un mouvement.*) Oh! vous en êtes capable; mais vous ne la ferez jamais descendre volontairement du rang où le Ciel l'a placée.

(Elle rentre dans son appartement, et Catherine la suit.)

LINDESAY, *à part, et avec un ton sinistre.*

Le Conseil prononcera. Demain, peut-être, ton orgueil sera réduit pour toujours au silence.

DOUGLAS, *à part.*

Elle est perdue !

(Lord Lindesay s'éloigne; Douglas l'accompagne.)

SCÈNE X.

ROLAND.

Quel ton brutal ! quel scandaleux oubli de toutes les bienséances ! (*Il vient près de la croisée.*) A la lueur des flambeaux, je vois briller des casques, des cuirasses. Pourquoi donc les hommes d'armes qui ont accompagné lord Lindesay restent-ils au château ? Je ne devine pas...Est-ce que, d'après le refus de Marie, il aurait la criminelle pensée d'attenter à ses jours ? Cela est vraisemblable. Ah ! si j'avais pu supposer que tant de scélératesse entrât dans l'âme de ses ennemis, je n'aurais point accepté l'emploi que l'on m'a donné près de la reine. Voilà cet envoyé de malheur qui monte dans sa barque. Il s'éloigne...Le Ciel en soit loué ! Puissions-nous ne jamais le revoir. (*On sonne dans la cour.*) J'entends la choche du souper. Lady Loch-Leven et sir Douglas ne tarderont pas... Les voici.

SCÈNE XI.

DOUGLAS, LADY LOCH-LEVEN, RANDAL, ROLAND.

(Lady Loch-Leven entre la première; après elle vient Randal, suivi de quelques domestiques chargés de différents mets. Ils se tiennent au fond sur le palier.)

LADY LOCH-LEVEN, *à Douglas qui monte lentement. Il a les bras croisés et l'air pensif.*

Allons, monsieur le Sénéchal, un peu plus vite; venez remplir vos fonctions. Selon toute apparence, elles dureront longtemps. D'après son refus, votre belle captive pourra bien demeurer ici toute sa vie....

DOUGLAS, *à part.*

Puissé-je tromper cette espérance !

LADY LOCH-LEVEN.

Et je ne souffrirai jamais qu'elle prenne un repas sans que l'un de nous y assiste.

DOUGLAS, *à part.*

Précieux emploi, qui me donne le moyen de veiller à sa conservation !

SCÈNE XII.

Miss CATHERINE, DOUGLAS, Lady LOCH-LEVEN, RANDAL, ROLAND.

CATHERINE, *sortant de chez la Reine.*

Sa Majesté ne prendra rien ce soir; elle me charge de vous l'annoncer.

LADY LOCH-LEVEN.

Notre présence est donc inutile; nous allons nous retirer. (*Roland fait signe aux domestiques de s'éloigner; ils obéissent. Lady Loch-Leven se retournant vers Roland :*) Jeune homme, il doit être arrivé depuis quelques jours au bourg de Kinross, là, de l'autre côté du lac, des tapisseries, des livres, des instruments, et divers autres objets destinés à ta noble maîtresse. Je te charge d'aller les chercher demain dès le point du jour. Tu demanderas le docteur Luc Lundin, notre chambellan.

ROLAND.

Le docteur Luc Lundin ?

LADY LOCH-LEVEN.

Oui. Il t'indiquera les moyens de bien remplir la commission que je te confie. Tu prendras l'esquif. Randal donnera des ordres en conséquence.

RANDAL.

Il suffit, Milady.

ROLAND.

Madame, les devoirs que je remplis près de la Reine ne me permettent pas d'obéir à vos ordres, avant que Sa Majesté m'en ait accordé la permission.

LADY LOCH-LEVEN.

Je ne puis blâmer ce scrupule. Va donc la lui demander de ma part, et ajoutes-y qu'indépendamment de l'avantage qui en résultera pour son service, tu y trouveras plus d'une occasion de te divertir, car c'est demain la fête à Kinross.

ROLAND, *à part.*

Elle a du bon.... quelquefois. (*Il entre chez la Reine.*)

SCÈNE XIII.

Miss CATHERINE, Lady LOCH-LEVEN, DOUGLAS, RANDAL.

LADY LOCH-LEVEN.

Suis-moi, Randal. Je veux que le page de la ci-devant reine d'Ecosse paraisse en public d'une manière distinguée, et je ne puis mieux atteindre ce but qu'en le parant des couleurs de ma noble maison : l'honneur du Régent et celui de la Nation l'exigent. Je vais te donner pour lui un joli vêtement, que je vous destinai jadis, Douglas. Miss Catherine, vous direz à Roland que je désire de l'en voir paré demain.

CATHERINE.

Oui, Madame.

(Milady s'éloigne avec Randal.)

SCÈNE XIV.

Miss CATHERINE, DOUGLAS.

DOUGLAS, *qui a paru frappé d'une idée subite en entendant les derniers mots de lady Loch-Leven, et qui écrit sur ses tablettes.*

Miss Catherine!

CATHERINE.

Seigneur ?

DOUGLAS.

Pourrais-je voir la Reine?

CATHERINE.

Aujourd'hui?

DOUGLAS.

A l'instant.

CATHERINE.

Sa Majesté se disposait à prendre du repos, lorsque je l'ai quittée.

DOUGLAS.

Cependant, son intérêt l'exige.

CATHERINE.

Son intérêt, dites-vous?

DOUGLAS.

Au surplus, il me paraît impossible que vous ne possédiez pas sa confiance entière. Ce que j'ai à lui communiquer ne devant pas être un secret pour vous, je puis tout vous dire.

CATHERINE.

Il est vrai, Milord, la Reine m'honore....

DOUGLAS, *à demi-voix et d'un ton animé.*

Furieux de sa résistance, ses ennemis vont se porter aux dernières extrémités. Elle est perdue.

CATHERINE.

Juste ciel!

DOUGLAS.

Je veux, je puis la sauver.

CATHERINE.

Quand?

DOUGLAS.

Cette nuit.

CATHERINE.

Par quel moyen?

DOUGLAS.

Le premier qui se présente. Mon aïeule vient de me l'offrir. Cet habit qu'elle envoie à Roland... que Marie consente à le revêtir. Je vais trouver Michel : instruit par Randal de la permission que milady accorde au page, il lui paraîtra tout naturel que ce jeune homme, avide de plaisir, devance l'heure à laquelle il doit partir pour Kinross. La Reine se présentera à sa place...

CATHERINE.

La Reine?

DOUGLAS.

A peine le batelier l'a-t-il entrevue depuis qu'elle est prisonnière en ce château. Dans l'obscurité, il l'a prendra donc facilement pour le page qu'il doit transporter au point du jour sur l'autre rive. Surtout que Roland ne sache rien. Munie de cette adresse, la Reine se rendra chez le vieil Ambroise, et y restera soigneusement cachée jusqu'à ce que j'aille l'y retrouver pour la mettre à la tête de ses nombreux partisans.

CATHERINE.

Ah! Milord! ce service, qui pourra le payer?

DOUGLAS.

(*A part.*) Un regard de Marie. (*Haut.*) On vient! chut! Vite, remettez cet habit à la Reine à l'insu de Roland; qu'elle ne perde pas une minute. A deux heures, tout sera prêt. Voici Randal. (*A demi-voix et à une certaine distance. Il s'est assis près de la table, et fait semblant d'écrire.*) Je vais l'envoyer à Kinross. Tâchez d'obtenir qu'il vous y conduise. Peut-être me sera-t-il possible de m'y rendre. En tout cas, souvenez-vous du vieil Ambroise.

SCÈNE XV.

Miss CATHERINE, RANDAL, DOUGLAS.

RANDAL, *donnant un paquet à Catherine.*

Voilà, Miss, ce que ma noble maîtresse me charge de vous apporter. C'est malgré moi que je fais une chose agréable pour ce maudit page; je le déteste.

CATHERINE.

Pauvre jeune homme!

RANDAL.

Justement parce qu'il vous intéresse. Sans doute, il est dans ma destinée....

(Douglas fait signe à Catherine d'entrer vite chez la Reine; elle obéit.)

SCÈNE XVI.

RANDAL, DOUGLAS.

DOUGLAS, *qui a écrit et cacheté une lettre.*

Randal !

RANDAL.

Que vous plaît-il, Milord ?

DOUGLAS.

Il me plaît que demain matin tu portes cet écrit à Kinross.

RANDAL.

Est-ce que le page chéri ne pourrait pas ?....

DOUGLAS.

Que me proposes-tu ? C'est un rapport que j'adresse au Régent ; il ne doit être confié qu'à des mains sûres. Tu le remettras toi-même au courrier chargé des dépêches ministérielles.

RANDAL.

Suffit, Milord.

(Douglas s'éloigne au moment où Catherine revient, et ils se font des signes d'intelligence.)

SCÈNE XVII.

Miss CATHERINE, RANDAL.

CATHERINE.

Seigneur Randal, on dit que c'est demain la fête à Kinross : est-il vrai ?

RANDAL.

Oui.

CATHERINE.

Ne devez-vous pas y aller ?

RANDAL.

Oui ; mon maître m'a chargé d'y porter une dépêche.

CATHERINE.

Vous seriez bien aimable de m'emmener.

RANDAL.

Cela ne se peut pas.

CATHERINE.

Oh ! je sais bien que vous n'avez pas la moindre pitié d'une pauvre fille séquestrée entre quatre murailles, et qui s'ennuie à mourir. Vous m'aviez promis de me conduire à Kinross, la première fois que vous iriez; l'occasion se présente, et vous me refusez ! Cependant, j'avais préparé secrètement un habit de villageoise ; j'aurais mis un voile ; on ne m'aurait pas reconnue, et cela ne vous aurait pas compromis le moins du monde ; mais vous aimez mieux manquer à votre parole. Allez, seigneur Randal, c'est bien mal à vous.

RANDAL, *à part.*

Au fait, je ne vois pas grand inconvénient....

CATHERINE.

Et comme si l'on s'attachait à me faire de la peine, on offre à monsieur Roland d'aller se divertir tandis que je resterai ici. Je suis outrée de la préférence que lady Loch-Leven lui accorde sur moi.

RANDAL.

(*A part.*) Pas moyen de m'en défendre; j'ai promis. (*Haut.*) Calmez-vous ; je vous emmènerai. Nous partirons au point du jour, en même temps que le damné page.

CATHERINE.

(*A part.*) Et la Reine ! Grand Dieu ! tout serait perdu. (*Haut.*) Non, c'est trop tôt; à cinq heures.

RANDAL.

Soit, je vous attendrai.

CATHERINE.

A cinq heures.

RANDAL.

C'est convenu.

CATHERINE.

Grand merci, seigneur Randal. Oh ! vous êtes bien aimable.

(Randal sort.)

SCÈNE XVIII.

Miss CATHERINE, *puis* ROLAND.

CATHERINE, *seule.*

Si le ciel nous protége, demain nous aurons fui cet odieux séjour. Voici Roland.... dois-je lui confier ? Non. C'est bien malgré moi ; mais la Reine ne m'y a point autorisée, et sir Douglas me l'a expressément défendu. (*A Roland qui sort de chez la Reine.*) Bonsoir, beau page. (*Elle se dispose à rentrer.*

ROLAND.

Quoi ! pas un mot de plus ? vous êtes bien fière, miss Catherine !

CATHERINE.

Non, mais je suis pressée de dormir.

ROLAND.

Vous n'avez pas d'ordres à me donner pour demain ?

CATHERINE.

Pas le moindre.

ROLAND.

Nulle emplette à faire pour vous ?

CATHERINE.

Merci. Je vous souhaite seulement beaucoup de plaisir. Bonne nuit, beau page.

ROLAND.

Bonne nuit, charmante Catherine.

(Elle lui tend la main ; il la baise.)

SCÈNE XIX.

ROLAND.

« Puisque notre douce geôlière le permet, m'a dit la » Reine, allez, mon jeune ami, ne perdez pas cette occa- » sion de vous divertir. Prenez cette petite bourse ; la mon- » naie qu'elle contient porte mon effigie, et cependant elle

» me fait plus de mal que de bien : c'est avec elle que l'on » paie les révoltés qui portent les armes contre moi. Bon- » soir, Roland. Allez vous reposer, afin de ne pas perdre » demain un seul des moments que l'on accorde à votre » plaisir. »

Après ces mots, prononcés avec un son de voix enchanteur et accompagnés d'un de ces sourires qui, de la part d'une reine jeune et belle, indemnisent de tous les maux, et font braver tous les périls, elle m'a présenté sa main que j'ai baisée respectueusement en fléchissant le genou. Quelle est aimable et bonne!... Ah! ma noble maîtresse! offrez-moi les moyens de vous servir, de rompre vos indignes chaînes, et vous saurez alors que le sang qui coule dans les veines de Roland Groemes est celui du plus fidèle et du plus dévoué de vos sujets. (*Il entre-ouvre la porte de la chambre de droite.*) Mais, j'y pense; à quoi bon me coucher? peut-être je dormirais trop tard. De ma chambre on n'entend rien. Je serai à merveille dans le fauteuil de la reine; j'y pourrai sommeiller quelques heures, je serai plus tôt prêt pour le départ. Voilà ce qui s'appelle raisonner et agir en page. Ou je ne m'y connais pas, ou c'est là de l'économie bien entendue. Allons.

(Il porte le fauteuil près de la croisée au fond, éteint les lampes, s'assied et s'endort. Deux heures sonnent à l'horloge du château.)

SCÈNE XX.

MARIE STUART, *en Page*, Miss CATHERINE, ROLAND, *endormi*.

CATHERINE *ouvre doucement la porte de l'appartement de la reine.*

Venez, Madame.

ROLAND, *s'éveillant et à part.*

Qu'est-ce que j'entends?

CATHERINE.

Je vais enfermer Roland dans sa chambre. S'il entendait

du bruit, il serait capable de nous suivre, d'appeler peut-être... Il faut nous mettre à l'abri de son indiscrétion.

(Pendant que Catherine va à tâtons fermer à clef la chambre de Roland, celui-ci quitte le fauteuil et se cache derrière.)

MARIE, *à part.*

Juste Ciel! protége une reine infortunée! les fautes du passé tourneront au profit de l'avenir.

CATHERINE, *revenant.*

Venez.

MARIE.

Fidèle amie, je vais donc te quitter?

CATHERINE.

Seulement pour quelques heures. Venez; descendons bien doucement.

(Elle prend la reine par la main, et toutes deux sortent par la porte qui donne sur l'escalier.)

SCÈNE XXI.

ROLAND.

Est-il bien possible? Miss Catherine seule avec un homme! au milieu de la nuit! Où va-t-elle? Quel est cet amant mystérieux?.... Je meurs d'envie de le connaître pour me battre avec lui, et le punir d'avoir osé m'enlever ma conquête. Ce ne peut être que sir Douglas. Et moi qui avais la sottise de croire qu'elle me voyait avec quelque intérêt!... Rusée Catherine!... Je suis furieux d'avoir été sa dupe, et je veux m'en venger. A mon tour, fermons-lui le chemin de la retraite. (*Il ferme la porte de l'appartement de la reine, et en prend la clef.*) Ah! tu redoutais l'indiscrétion du page! Eh bien! perfide! tu prendras mieux tes mesures une autre fois. (*Il ouvre la croisée, tire un coup de pistolet, et crie en dehors:*) Trahison! aux armes! (*puis se sauve dans sa chambre et s'y enferme.*)

SCÈNE XXII.

(Le cri aux armes est répété dans le château par les vedettes. On sonne le beffroi.)

MISS CATHERINE, MARIE STUART, *puis* LADY LOCH-LEVEN, DOUGLAS *et* RANDAL, *suivis de domestiques portant des flambeaux, et de soldats armés indistinctement de pertuisannes, de sabres et de pistolets; puis* ROLAND.

MARIE, *voulant entrer dans son appartement.*

La porte est fermée!

CATHERINE.

Fatal contre-temps!

MARIE.

Qui donc a donné cette alerte?

CATHERINE.

Probablement l'une des vedettes placées sur le haut des tours.

MARIE.

Mais cette clef?

CATHERINE.

Je m'y perds!

(Grand bruit. On monte avec des flambeaux.)

MARIE.

Hélas! ma captivité va devenir plus rude que jamais!

LADY LOCH-LEVEN, *regardant la reine.*

Que vois-je? vous, Madame, sous cet habit! Quel était votre dessein?

MARIE.

De fuir cette odieuse prison.

ROLAND, *entr'ouvrant la porte de sa chambre sans être vu.*

Oh! mon Dieu! qu'ai-je fait?

LADY LOCH-LEVEN.

Quel est l'auteur de ce complot? Je dois le connaître pour le livrer à la vengeance du Conseil. Ce projet de fuite

qui aurait été si funeste à l'Ecosse et à notre maison, qui l'a conçu? Sont-ce ces deux femmes? serait-ce ce jeune page, auquel j'ai accordé trop de confiance?

RANDAL.

Je ne l'aime guère, ce page; mais je dois rendre hommage à la vérité. Bien loin de favoriser l'évasion de Madame, c'est lui qui a donné l'alerte. J'ai reconnu sa voix.

CATHERINE, *à part.*

Ah! Roland! si jeune et déjà si perfide!

LADY LOCH-LEVEN.

Est-ce vous, mon fils? Dites-moi: jamais un Douglas n'a trahi son devoir, et je vous crois innocent, malgré les apparences. Parlez, justifiez-vous du soupçon qui pèse sur votre honneur.

MARIE.

Taisez-vous, Douglas.

DOUGLAS.

Pardon, Madame. Je voudrais pouvoir vous obéir; mais il leur faut une victime, et je ne dois pas souffrir que l'on se trompe sur le choix. (*A lady Loch-Leven.*) Oui, Milady, c'est sur moi seul que doit tomber la colère du Régent. Le page ignorait tout, et vous commettriez une grande injustice en le punissant. Quant à la reine, oseriez-vous la blâmer d'avoir saisi l'occasion que je lui offrais de recouvrer sa liberté? Oui, ma loyauté sincère, et un sentiment plus vif encore, avaient préparé la fuite de la plus belle et de la plus maheureuse des reines. Loin de me repentir de ce mouvement généreux, je m'en fais gloire; mon seul chagrin est de n'avoir pu réussir à l'arracher de vos mains.

LADY LOCH-LEVEN.

Quoi! malheureux! tu as vendu ta foi, tes serments, tes devoirs envers ta famille, ton pays et ton Dieu, pour un sourire ou pour une larme de cette syrène! Ah! que le Ciel accorde à ma vieillesse la force nécessaire pour supporter tant d'affliction! ou plutôt, que n'ai-je perdu la vie avant d'être témoin du déshonneur de notre maison.

DOUGLAS.

L'honneur de la maison de Douglas brillera d'un nouveau lustre, quand un de ses membres sera mort pour sa souveraine.

MARIE.

Douglas !

DOUGLAS.

Adieu, Madame. Quand vous serez délivrée de cet indigne esclavage, et vous le serez, s'il reste quelque justice dans le Ciel, accordez un souvenir à celui qui n'a jamais ambitionné d'autre bonheur que de vous consacrer sa vie ; donnez un soupir à sa fidélité et une larme à sa mémoire.

(Il se précipite sur la main de Marie, et la presse tendrement sur ses lèvres.)

LADY LOCH-LEVEN.

Traître ! qu'on l'arrête. *(A ses gens.)* Qu'on l'enferme dans la prison du château. Vous hésitez ?...

MARIE.

Sauvez-vous, Douglas ; votre Reine vous l'ordonne.

DOUGLAS, *tirant son épée.*

Ne m'approchez pas !

(Il saute sur la croisée, et de là dans le lac qui est au bas.)

LADY LOCH-LEVEN.

Délivrez ma famille d'un perfide ! que la honte de notre maison soit ensevelie dans le lac.

MARIE, *s'élançant sur la croisée, et présentant son corps aux armes des soldats qui n'osent tirer.*

Arrêtez ! je vous le défends.

RANDAL, *d'un ton sinistre.*

Il faut qu'elle meure !

ROLAND, *à part, derrière la porte.*

Scélérat !

RANDAL, *s'approchant de Milady.*

Vous serez vengée, Madame ; vous le serez avant que le soleil se soit couché deux fois.

(La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre réprésente une place publique dans le Bourg de Kinross. Au fond, le lac de Loch-leven et le château. A droite, sur le devant, la maison de docteur Luc Lundin.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, il règne un mouvement extraordinaire sur la place de Kinross ; la scène présente un tableau varié, piquant et surtout très-animé. La foule se porte tour à tour vers un montagnard qui fait danser un ours, puis devant un jongleur indien qui fait sauter des boules avec une prodigieuse dextérité; puis, enfin, vers le tir au perroquet qui a lieu dans le fond. Après plusieurs coups tirés en vain, le perroquet est atteint et tombe. On entoure le vainqueur, on le couronne, on le porte en triomphe devant la maison du docteur Luc Lundin. Le bruyant cortége se compose des jeunes gens précédés d'une cornemuse, d'un tambour et de quatre paysans affublés de cuirasses rouillées, et armés de vieilles hallebardes garnies de rubans. Tout ce qui se passe en avant n'empêche pas les danses qui ont lieu au fond et qui dureront pendant tout l'acte, en observant que, quand l'intérêt de la scène ne permet pas que l'on voie les danseurs, on entend dans le lointain des airs de gigue, danse favorite des montagnards écossais.)

PAYSANS, PAYSANNES, LUC LUNDIN.

LUC LUNDIN *sort de chez lui, et reçoit d'un air solennellement comique les humbles salutations des villageois.*
C'est donc là le vainqueur ?

TOUS.

Oui, monsieur le chambellan.

LUC LUNDIN.

Bene. Je le proclame capitaine du perroquet ! Qu'il soit conduit en triomphe à travers le bourg et présenté à tous les principaux habitants. Ce soir, vous le ramènerez par-de-

vant nous, pour y recevoir le prix que notre très-haute, très-puissante et très-gracieuse dame lady Loch-Leven accorde au vainqueur : *Et coronatus erit*. Allez.

(*Le cortége sort par la gauche au fond.*) Quel est ce jeune homme qui débarque et s'avance vers nous? (*Aux villageois.*) Je vais vous donner mes instructions, puis je reviendrai. (*Il se rengorge, se pavane, marche avec une pesanteur qu'il prend pour de la dignité, et disparaît un moment.*)

SCÈNE II.

ROLAND.

(Il entre par le fond à droite, et s'arrête pour regarder le cortége qui s'éloigne.)

Grâce à ma funeste méprise et au témoignage de Randal, Milady est loin de me supposer dans les intérêts de la Reine, et n'a point révoqué l'ordre qu'elle m'avait donné hier au soir. Profitons-en, s'il se peut, pour servir l'infortunée Marie. (*Il aperçoit de loin Luc Lundin.*) D'après le portrait que l'on m'en a fait au château, j'oserais parier que c'est là le docteur Luc Lundin, chambellan de notre douce geôlière. Il ne dément pas sa livrée.

SCÈNE III.

LUC LUNDIN, ROLAND.

LUC LUNDIN, *faisant de profondes salutations.*

Que la fraîcheur du matin se répande sur vous, Monsieur.

ROLAND.

Grand merci. Ce vœu n'a été que trop bien exaucé ; le brouillard m'a trempé jusqu'aux os. Maintenant, si cela vous est égal, souhaitez plutôt que le soleil me réchauffe.

LUC LUNDIN.

Comme il vous plaira. Sans doute vous êtes envoyé par

la dame du château pour vérifier si nous exécutons les ordonnances ?

ROLAND.

Du tout, docteur, ce n'est pas cela.

LUC LUNDIN.

Errare humanum est. Seulement ne m'appelez pas docteur. Vous le voyez, je ne porte aujourd'hui que les attributs de chambellan.

ROLAND.

L'habit ne fait pas l'homme, et nous n'ignorons pas à Loch-Leven combien de cures a opérées le célèbre docteur Luc Lundin.

LUC LUNDIN.

Il est vrai, mon jeune Monsieur, le Ciel a daigné quelquefois sourire à mes travaux, et je puis dire que, par sa grâce, peu de médecins ont guéri plus de malades. *Longa robba, corta scienzia.* Savez-vous l'italien, Monsieur ?

ROLAND.

Je n'ai pas cet honneur-là. Au fait, Monsieur le docteur chambellan, je suis envoyé vers vous par lady Loch-Leven pour savoir si le fourgon qu'elle attend d'Edimbourg est arrivé.

LUC LUNDIN.

Le fourgon d'Edimbourg ?... Je ne saurais vous le dire; mais pour plus de sûreté, je vais envoyer à l'auberge où il s'arrête. John ! John !...(*Un hallebardier accourt.*) Courez au grand Saint-Jacques, vous demanderez si le voiturier d'Edimbourg est arrivé. (*Le paysan s'incline et sort.*) En attendant la réponse, veuillez me faire l'honneur d'entrer chez moi pour vous reposer et prendre le coup du matin, ainsi que le prescrit l'école de Salerne.

ROLAND.

Qu'appelez-vous le coup du matin, docteur.

LUC LUNDIN.

Matutinum vinum ! Un cordial d'eau-de-vie, légèrement imprégné d'absinthe. C'est, à coup sûr, le meilleur antipestilentiel possible.

ROLAND.

Voilà, sans contredit, un argument joliment tourné.

LUC LUNDIN.

Il me sera bien facile de vous satisfaire. *Veni mecum.*

ROLAND, *en montrant deux paysans qui en soutiennent un troisième.*

Que veulent ces gens-là ?

SCÈNE IV.

Trois Paysans, LUC LUNDIN, ROLAND.

LUC LUNDIN.

Quelque recette, sans doute, car ce sont de mes clients. (*Désignant celui du milieu qui est faible, long, sec et livide.*) Voyez-moi cette figure hypocratique ! voilà ce qui s'appelle un des plus dignes hommes de la baronnie. Il ne déjeune, ne dîne et ne soupe que d'après mon avis et suivant mes ordonnances. Aussi, voyez comme il se porte !

ROLAND, *à part.*

C'est tout ce qu'il peut faire.

LUC LUNDIN.

Eh bien, mon brave ami, comment vous trouvez-vous ce matin ?

LE PAYSAN.

Bien doucement, Monsieur le docteur, bien doucement. On m'a fait danser malgré moi.

LUC LUNDIN.

Ah ! on vous a fait danser ?...Il n'y a pas de mal à cela.

LE PAYSAN.

Je suis bien faible.

LUC LUNDIN.

Continuez. Prenez de mon électuaire matin et soir. Je vous certifie que bientôt vous n'en aurez plus besoin.

ROLAND, *à part.*

Non, il sera guéri de tous maux. Peste ! il ne plaisante pas, le docteur Luc Lundin.

UN PAYSAN, *celui qui est le plus près de Roland, lui dit à voix basse :*

Sir Douglas vous attend à côté du presbytère.

ROLAND, *de même.*

Sir Douglas! j'y vais. (*A Luc Lundin.*) Votre homme ne revient pas. Si vous le permettez, docteur, je vais à sa rencontre. Je ne serai pas fâché, d'ailleurs, de voir le coup d'œil de la fête. Ce mouvement me semble fort gai.

LUC LUNDIN.

Je vous rejoindrai quand j'aurai donné une potion à ce malade. (*Il entre chez lui.*)

ROLAND.

Ne vous pressez pas, docteur, ne vous pressez pas. (*A part.*) Sachons ce que veut de moi sir Douglas. Puisse-t-il m'offrir les moyens de réparer la faute involontaire que j'ai commise cette nuit! (*Il sort vivement par la gauche.*)

SCÈNE V.

Trois Paysans, LUC LUNDIN.

LUC LUNDIN, *revenant et présentant un pot d'électuaire au plus faible.*

Tenez, mon bon ami, en voilà pour un demi-dollar. Ne vous lassez pas.

LE PAYSAN, *donnant de l'argent.*

J'irai tant que je pourrai, Monsieur le docteur. En vous remerciant.

(Il salue et s'éloigne soutenu par ses camarades. Luc Lundin les accompagne, en paraissant donner des avis au malade.)

SCÈNE VI.

Miss CATHERINE, RANDAL.

(Miss Catherine est vêtue en villageoise ; elle porte un voile de gaze vert.)

RANDAL, *à Catherine, dans le fond à droite et avec humeur.*

Puisqu'il était écrit là-haut que j'aurais la faiblesse de

céder à vos instances, malgré l'aventure de cette nuit, j'espère, miss Catherine, que vous ne me compromettrez pas. Evitez la rencontre du page; il irait bien vite me dénoncer à ma noble maîtresse, et je ne me soucie pas d'être réprimandé pour vous.

CATHERINE.

Soyez tranquille.

RANDAL.

Baissez ce voile, il empêchera que vous soyez reconnue, et vous jouirez de la fête sans courir le risque d'être insultée par une jeunesse audacieuse et turbulente, que l'usquebaugh et la danse ont rendue plus hardie que de coutume. Votre jolie mine les attirerait tous sur vos traces; c'est déjà bien assez de votre jolie tournure.

CATHERINE, *à part*, *imitant Randal.*

Quel joli son de voix! il dit des douceurs du même ton qu'un autre dirait des injures.

RANDAL.

Allez. Faites le tour de la fête, voyez tout ce qu'il y a de curieux, et venez me retrouver dans une heure, au plus tard, chez le docteur Luc Lundin. (*Il entre chez Luc Lundin.*)

CATHERINE.

Grand merci; je n'y manquerai pas. (*A part.*) La reine, en m'envoyant ici, espère que j'y trouverai quelques-uns de ses partisans qui, à la faveur de la fête, auront cherché le moyen de se rapprocher de leur souveraine pour lui faire parvenir quelque nouvelle. Puissé-je en rapporter de satisfaisantes! Si, comme il le paraît, le brave Douglas s'est échappé à la nage, il ne manquera pas de me chercher. Secondons son noble courage et ses intentions généreuses.

RANDAL, *sortant de chez le docteur.*

Il n'est pas chez lui. (*A miss Catherine.*) Encore là! Le temps s'écoule, et je ne vous donne pas une minute au delà de l'heure fixée.

CATHERINE.

Vous êtes trop bon! Je m'en vais, Monsieur l'intendant.

(Elle sort par la gauche.)

SCÈNE VII.

RANDAL, *seul.*

Nul doute, j'ai été choisi par le Ciel pour consommer ce grand œuvre, et je remplirai cette glorieuse mission. Délivrer l'Ecosse de son plus cruel ennemi, éteindre le flambeau des discordes civiles, épargner le sang de vingt mille braves et rétablir l'honneur de la maison de Douglas : tels sont les résultats du sacrifice nécessaire que le sort m'appelle à consommer. Quelques gouttes de sang ne sont rien, quand il s'agit d'éteindre un incendie. (*Il aperçoit Luc Lundin.*) Arrivez donc, Monsieur le chambellan.

SCÈNE VIII.

LUC LUNDIN, RANDAL.

LUC LUNDIN.

Me voilà, Monsieur l'intendant. Que puis-je pour votre service ou celui de ma noble maîtresse? Est-ce au chambellan de Sa Grâce ou au docteur que vous avez affaire?

RANDAL.

C'est au docteur. (*A part.*) Le mettrai-je dans ma confidence? Non. Les hommes de cette trempe ne sont pas capables de grandes résolutions.

LUC LUNDIN.

Parlez, Monsieur l'intendant.

RANDAL, *haut.*

Dites-moi, docteur, connaissez-vous des remèdes contre la morsure du serpent?

LUC LUNDIN.

Certamente. La médecine et la chimie nous offrent plusieurs antidotes, antidesmes, alexipharmaques, autrement dit contre-poisons, susceptibles d'être modifiés suivant la qualité plus ou moins venimeuse du reptile.

RANDAL.

Fort bien.

LUC LUNDIN.

Nous avons le lait, l'huile, les alcalis, la racine de poligala....

RANDAL.

Suffit. (*A part.*) Ce ne sont pas des antidotes qu'il me faut.

LUC LUNDIN.

De quelle espèce est le serpent que vous redoutez?

RANDAL.

La plus dangereuse.

LUC LUNDIN.

Où est-il?

RANDAL.

Dans une des vieilles tours du château.

LUC LUNDIN.

Vous l'avez vu?

RANDAL.

Souvent.

LUC LUNDIN.

A-t-il déjà fait du mal?

RANDAL.

Beaucoup.

LUC LUNDIN.

Il faut le détruire.

RANDAL.

C'est mon avis.

LUC LUNDIN.

Et le plus tôt possible.

RANDAL.

Oui, le plus tôt possible. Voilà ce qui m'amène. Mais comment?

LUC LUNDIN.

Ce n'est pas difficile. Nous avons le cobalt, la jusquiame, l'opium, le colchique, la ciguë....

RANDAL.

Il faut les réunir tous.

LUC LUNDIN.

Soit. Je ne confierais pas à tout autre qu'au seigneur Randal, intendant de Sa Grâce, homme sûr et intègre, des instruments de mort aussi dangereux; mais je le sais incapable d'en faire un mauvais usage; voilà pourquoi je n'hésite point à lui obéir. *Vado.*

RANDAL, *à part.*

Beauté fatale !... ton heure va donc sonner !

LUC LUNDIN, *revenant.*

Y joindrai-je des antidotes ?

RANDAL.

Inutile.

LUC LUNDIN.

Mais les blessés ?...

RANDAL.

On les a guéris.

LUC LUNDIN, *revenant.*

Je porterai cette petite fourniture au compte de Milady ?

RANDAL.

Non pas. C'est une surprise que je veux faire à Sa Grâce. (*On entend tout près, à gauche, la cornemuse; tout annonce le retour des danseurs.*) Ah! la fête vient de ce côté ! Je vous suis, docteur.

LUC LUNDIN.

Fiat voluntas tua !

(Il le fait passer devant lui. Tous deux entrent dans la maison.)

SCÈNE IX.

PAYSAN, PAYSANNES, ROLAND, MISS CATHERINE.

(Quelques groupes de jeunes gens traversent le fond ; Catherine les suit.)

ROLAND.

Je n'ai pu trouver sir Douglas; mais j'ai vu le vieil Ambroise; je l'ai instruit de tout, il me justifiera. (*Regardant au fond.*) Voilà une paysanne fort bien tournée avec laquelle je danserais volontiers. (*Il court après Catherine et l'arrête.*)

Oh! parbleu! vous n'irez pas plus loin. *(Il veut lever le voile; Catherine se défend.)* Si vous persistez à garder ce sévère incognito, vous ne refuserez pas du moins de me prouver que vous dansez avec grâce.

CATHERINE, *déguisant sa voix.*

N'as-tu pas honte de danser?

ROLAND.

Honte? avec une fille que je suppose charmante? ma foi non.

(Des curieux se sont arrêtés, Roland fait signe à la cornemuse de se placer; on forme une danse. Roland et Catherine y figurent au premier plan. A la fin, chacun embrasse sa danseuse. Roland veut suivre cet exemple, Catherine s'y refuse en s'éloignant. Elle veut fuir; il la retient. Ils restent seuls.)

SCÈNE X.

ROLAND, Miss CATHERINE.

ROLAND.

M'est-il permis au moins de vous demander le nom de celle qui a bien voulu danser avec moi?

CATHERINE, *déguisant sa voix.*

Sans doute; mais la question est de savoir si je voudrai vous répondre.

ROLAND, *frappé du son de sa voix, et l'examinant avec curiosité.*

(A part.) On croirait vraiment..... *(Haut.)* Et pourquoi ne le voudriez-vous pas?

CATHERINE, *de même.*

Parce que personne n'aime à donner rien pour rien, et que vous ne pouvez rien me dire que je me soucie d'entendre.

ROLAND.

(A part.) Si je ne l'avais pas laissée au château...*(Haut.)* Ne seriez-vous pas bien aise de savoir mon nom, en échange du vôtre?

CATHERINE.

Je le sais.

ROLAND.

(*A part.*) C'est elle! (*Haut.*) Vous le savez?

CATHERINE.

Oui. Vous êtes un jeune étourdi, un imprudent.

ROLAND.

Et vous, une enchanteresse assez puissante pour fasciner les yeux des hommes, et leur ôter la disposition de leur cœur. (*Il veut ôter le voile.*)

CATHERINE.

Puisque vous me connaissez si bien, il est inutile de vous montrer mon visage.

ROLAND.

Charmante Catherine, celui qui aurait habité si longtemps sous le même toit que vous, qui aurait servi la même maîtresse, et qui ne reconnaîtrait pas votre air gracieux, serait indigne de vous avoir jamais vue. Pourquoi donc vous cacher plus longtemps à mes regards?

CATHERINE.

Pour ne pas vous laisser voir la juste indignation que m'a inspirée votre conduite. (*Elle lève son voile.*)

ROLAND.

Oh! pardonnez-moi, Catherine. Daignez m'obtenir aussi le pardon de la reine. Mais, pourquoi m'avoir caché vos desseins? Pourquoi vous défier de moi comme d'un ennemi? Je ne me consolerai jamais de cette fatale méprise; mais je la réparerai, je le jure. Je suis aussi brave, aussi fidèle, aussi digne de confiance qu'un Douglas, quel qu'il puisse être, et je le prouverai.

CATHERINE, *vivement.*

N'est-ce pas? C'est ce que je pensais.

ROLAND.

Quoi? vous auriez daigné....

CATHERINE.

Non pas moi. Je veux dire qu'il y a de par le monde une sotte qui croit en effet que le cœur de Roland est bon,

quoique sa tête soit mauvaise, que son honneur est intact, que sa foi... (*Elle baisse les yeux et s'arrête.*)

ROLAND, *vivement.*

Et cette généreuse amie qui daigne rendre justice au pauvre Roland, me direz-vous, miss Seyton, qui elle est?

CATHERINE.

Si votre cœur ne vous le dit pas, il faut qu'il soit bien ingrat.

ROLAND.

Chère Catherine!

CATHERINE.

Mais ce n'est point assez d'aimer Catherine. Croyez-moi, c'est avoir une idée fausse et injuste des femmes, je veux dire de celles qui méritent ce nom, que de supposer qu'esclaves de la vanité, elles préfèrent la satisfaction de régner exclusivement sur le cœur d'un amant, à l'honneur et à la réputation de celui qui les a rendues sensibles. Celui qui sert avec ardeur sa religion, son pays et son prince, n'a pas besoin d'éloquence pour plaider sa cause auprès de celle qu'il aime; elle devient sa débitrice, elle doit le récompenser de ses glorieux travaux par une tendresse égale à la sienne.

ROLAND.

Quel prix inestimable vous me présentez!

CATHERINE.

Celui qui délivrerait Marie de sa prison, qui la remettrait en liberté et la rendrait à ses sujets fidèles; où est la jeune écossaise qui ne serait honorée de l'amour d'un tel homme, fût-elle issue d'un sang royal, fût-il le fils du plus pauvre villageois?

ROLAND.

Je soutiendrai sa cause jusqu'à la mort.

CATHERINE, *lui prenant vivement la main.*

Bien vrai? Ah! Roland, tenez les promesses que vous venez de me faire, et les siècles futurs vous honoreront comme le sauveur de l'Ecosse.

ROLAND.

Je veux travailler à la délivrance de Marie avec d'autant plus de zèle que ses jours sont menacés.

CATHERINE.

Menacés ?

ROLAND.

Oui. J'ai entendu cette nuit une promesse de vengeance faite par un homme que je crois, par malheur, trop capable de l'exécuter.

CATHERINE.

Vous me glacez d'effroi !

ROLAND.

Ne vous laissez point abattre. Quelque dangereux que puissent être ses projets, nous viendrons à bout de les déjouer.

CATHERINE.

Cher Roland ! prends ce rosaire, je te le donne à la fois comme un talisman et comme un gage d'a...mitié.

ROLAND, *fléchissant le genou pendant que Catherine attache le rosaire à son pourpoint.*

Ah ! je le reçois avec transport.

CATHERINE.

Sois brave et constant, sers franchement ta souveraine et ton Dieu. Tu es à mes yeux l'espoir de l'Ecosse ; tu peux devenir son honneur et sa gloire. Si tu délivres Marie, toutes les femmes te chériront.

ROLAND.

Et toi ?

CATHERINE.

Moi ?... Je t'aimerai plus qu'une sœur n'a jamais aimé son frère. (*Elle le baise au front. Roland se relève et l'embrasse.*) J'entends Randal. Vite, fuyez !

(Elle baisse son voile. Roland se perd à gauche dans une groupe de danseurs qui arrivent.)

SCÈNE XI.

ROLAND, *au fond*, MISS CATHERINE, RANDAL, LUC LUNDIN, PAYSANS, PAYSANNES.

RANDAL, *tenant plusieurs petites fioles, et parlant à demi-voix.*

Vous me répondez de l'effet ?

LUC LUNDIN.

Sur ma tête.

RANDAL.

Bon !

LUC LUNDIN.

Soyez prudent !...

RANDAL.

Fiez-vous à moi, cela ne manquera pas d'arriver à sa destination.

ROLAND, *à part.*

Que porte-t-il dans ces flacons ?

RANDAL, *à Catherine qui s'avance.*

J'aime cette exactitude. Comment avez-vous trouvé la fête ?

CATHERINE.

Charmante ! Je n'oublierai jamais cette journée. (*Elle régarde vers le fond où est Roland.*)

ROLAND, *au fond, à part.*

Ni moi non plus.

RANDAL, *à part.*

J'espère aussi qu'elle fera époque. Salut, docteur. Partons.

LUC LUNDIN.

Totus et humilissimus tuus !

RANDAL, *en partant, aperçoit Roland.*

(*A part.*) Peste soit du damné page ! (*Haut.*) Encore ici, Monsieur ?

ROLAND.

Que vous importe ?

RANDAL.

Occupé à vous divertir.

ROLAND, *le regardant en face.*

Je ne me divertis pas du tout en ce moment, je vous le jure.

RANDAL.

(*A part.*) Ou à conspirer peut-être, (*Haut.*) au lieu de vous acquitter de la commission que ma digne maîtresse a daigné vous confier.

ROLAND, *raillant.*

Vraiment, honnête Randal, vous prenez trop de souci. Je crains que votre précieuse santé ne s'en altère.

RANDAL, *bas à Luc Lundin.*

Surveillez ce petit railleur; ne le quittez pas, et renvoyez-le-nous bientôt. J'ai des raisons pour vous parler ainsi.

LUC LUNDIN.

Benè.

RANDAL, *prenant Roland par la main.*

De par le Ciel, si tu oses méditer quelque trahison contre la dame de Loch-Leven, ta tête ne tardera pas à blanchir sur les murs du château.

ROLAND.

On ne médite point de trahison quand on ne cherche pas à obtenir la confiance, et je ne veux point de la vôtre. Quant à ma tête, elle est aussi solidement placée sur mes épaules que sur la plus haute tour de l'Ecosse. Ce n'est pas vous qui la dérangerez. *(Se rapprochant de Randal, et à demi-voix.)* N'oublie pas que Roland, sûr de placer une balle à quatre-vingts pas dans le milieu d'un dollar, viserait encore plus juste dans l'occasion. Tu m'entends! *(Très-Haut.)* Guerre ouverte entre nous! Chacun pour sa maîtresse et Dieu pour la justice.

RANDAL.

Oui. Qu'il protége ceux qui servent la bonne cause!

ROLAND.

Dans ce cas, gare à toi!

RANDAL.

J'aurai soin d'apprendre à ma maîtresse qu'elle doit te compter au nombre des traîtres. Adieu.

ROLAND.

Adieu.

(Randal s'éloigne furieux; il emmène Catherine qui n'a pas fait le moindre mouvement pendant cette scène; mais elle saisit un moment favorable pour soulever son voile et recommander la prudence à son jeune ami.)

SCÈNE XII.

DOUGLAS, *en vieux ménestrel*, **ROLAND, LUC LUNDIN, PAYSANS, PAYSANNES.**

LUC LUNDIN.

On dirait, seigneur page, que vous n'êtes pas très-bien avec l'intendant de Loch-Leven.

ROLAND.

C'est un vieil hypocondre, un ennemi de la joie. Il semble mettre tout son plaisir à troubler celui des autres. Je ne dis pas tout ce que j'en pense. On m'a donné la permission de me divertir, et j'en profite.

LUC LUNDIN.

Au fait, c'est de votre âge.

ROLAND.

Et dans mes goûts.

(Un hallebardier vient parler bas à Luc Lundin, qui se tourne vers la droite.)

LUC LUNDIN.

Ah! il est arrivé? *tanto meliùs!*

DOUGLAS, *bas à Roland, dont il s'est approché avec précaution.*

Il faut absolument que je vous parle.

ROLAND, *de même.*

Sir Douglas! Je vous ai cherché partout.

LUC LUNDIN, *se tournant vers Roland.*

Jeune homme, les effets que vous êtes venu chercher sont ici.

ROLAND.

Fort bien, je vous rends grâce. (*Bas à Douglas.*) Tâchons de l'éloigner. (*Haut.*) Vous seriez bien aimable, seigneur chambellan, de les faire transporter dans une barque pendant que je danserais encore une gigue avec ces jolies filles.

LUC LUNDIN, *à part.*

Je n'ai garde. Randal m'a défendu de le quitter.

ROLAND.

Qui sait quand il me sera permis de revenir? pareille occasion ne se présentera plus peut-être.

LUC LUNDIN.

Vous avez raison; mais j'ai trop peu joui du plaisir de vous voir : je devais plus d'égards à l'envoyé de ma noble maîtresse, et je me reproche d'y avoir manqué. Souffrez donc que je ne perde pas un seul des moments que vous me destinez encore.

ROLAND, *à part.*

Que le diable t'emporte avec ta politesse hors de saison!

LUC LUNDIN, *au hallebardier.*

John! retourne chez le voiturier d'Edimbourg, et dis-lui de faire placer dans la barque du seigneur page tout ce qu'il a amené pour milady Loch-Leven.

(Le hallebardier s'incline et sort.)

DOUGLAS, *bas à Roland.*

Dites à la reine que vous avez vu ses nombreux amis.

ROLAND, *de même.*

Où sont-ils?

DOUGLAS, *de même.*

Ici. Je vais vous les montrer. Il est indispensable surtout qu'elle sache leurs noms.

ROLAND, *de même.*

Leurs noms? Je le conçois.

DOUGLAS, *de même.*

Comment vous les faire connaître?

ROLAND, *de même.*

J'y vais songer. (*Haut.*) Allons, bon ménestrel..... une gigue bien animée, bien originale.

(Douglas joue sur son violon à trois cordes un air très-vif. On danse; mais Roland paraît inquiet, rêveur, et ne se mêle point aux danseurs.)

LUC LUNDIN.

Hé bien! seigneur page, vous avez demandé une gigue, et vous ne dansez pas?

ROLAND.

C'est que je pense....

LUC LUNDIN.

A quoi?

ROLAND.

J'aimerais mieux.... (*Il regarde Douglas.*)

DOUGLAS, *bas et vivement à Roland.*

Un quadrille.

ROLAND.

Si nous formions un quadrille ?...

LUC LUNDIN.

Quid est ? un quadrille !

ROLAND.

C'est une danse de la cour. Pourquoi ne danserions-nous pas au village comme on danse à la ville ?

LUC LUNDIN.

Il n'y a pas de raison pour cela. Cela m'amusera, moi qui ne suis jamais allé à la cour.

ROLAND.

Saurez-vous nous placer, bon ménestrel ?

DOUGLAS.

Assurément, beau page.

ROLAND.

Ah ! pour que l'illusion soit complète, il faut nous donner à tous un nom de grand seigneur.

DOUGLAS.

(*Bas.*) A merveille ! (*Haut.*) C'est très-facile.

LUC LUNDIN, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! voilà bien une idée de page, par exemple !

DOUGLAS *place sur une ligne les seigneurs déguisés en paysans. Roland regarde et écrit les noms à mesure que Douglas les prononce.*

Celui-ci, c'est lord Athol. Voilà lord Anderson,... sir André,... lord Arbroth,... lord Will,... lord Seyton,... le chevalier d'Avenel,... sir Melville,... lord Hamilton,... sir Henri,... sir Morton, ... lord Fleeming.

LUC LUNDIN, *riant à gorge déployée.*

Ah ! ah ! ah ! qui est-ce qui croirait que ce sont là des lords ? (*A Roland.*) Mais, pourquoi donc, seigneur page, écrivez-vous tous ces noms d'emprunt ?

ROLAND.

Pourquoi? pour m'en amuser au château, et divertir ces dames, en leur racontant que j'ai eu l'honneur de voir tous ces nobles écossais, et de danser avec eux à la fête de Kinross.

LUC LUNDIN.

C'est très-plaisant. On ne vous croira pas.

ROLAND, *à part.*

Cela sera pourtant vrai. (*Haut.*) Voilà précisément pourquoi j'écris. Allons, bon ménestrel, la figure maintenant; je ne m'en souviens plus.

DOUGLAS, *chantant entre ses dents, comme s'il cherchait à se rappeler un air, et regardant Roland d'une manière significative.*

Vers le minuit, au bord de l'eau....

ROLAND, *à part.*

Vers minuit!

DOUGLAS, *continuant.*

Quand sur le toit d'une chaumière....

ROLAND, *de même.*

Sur le toit!

DOUGLAS, *de même.*

Verrez paraître une lumière....

ROLAND, *de même.*

Une lumière!

DOUGLAS, *de même.*

Soyez attentifs au château.

ROLAND, *de même.*

Nous le serons.

DOUGLAS.

Oui, c'est cela.

ROLAND.

(*A part.*) J'entends. (*Haut.*) Continuez.

DOUGLAS *joue sur son violon et indique la figure; on danse.*

En avant les dames!...

ROLAND, *à part.*

C'est-à-dire, la Reine. Je comprends; nous sortons du château.

DOUGLAS.

Ne balancez pas.

ROLAND, *à part.*

Nous n'avons garde.

DOUGLAS.

Un coup d'œil en arrière.

ROLAND, *à part.*

Bien entendu.

DOUGLAS.

Milords!...

ROLAND, *à part.*

Ce sont nos amis.

DOUGLAS.

Attendez ces dames.

ROLAND, *à part.*

Oui, sur l'autre rive.

DOUGLAS.

Toujours en avant les dames!

ROLAND, *à part.*

Nous traversons le lac.

DOUGLAS.

Donnez la main aux lords....

ROLAND, *à part.*

Nous débarquons.

DOUGLAS.

Et la course.

ROLAND, *à part.*

Nous sommes sauvés.

DOUGLAS, *s'arrêtant.*

C'est cela.

DUC LUNDIN.

On ne peut pas mieux. C'est très-original.

UN HALLEBARDIER, *dans le fond.*

Seigneur page, la barque est prête.

ROLAND.

Me voilà. *(Bas, à Douglas.)* J'ai tout compris. A minuit. *(Haut.)* Adieu, docteur.

(Douglas reprend son violon; il anime le mouvement. On danse. Roland se sauve. La toile baisse.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente une partie du château de Loch-Leven, vue extérieurement. A droite, au troisième plan, en face du public, la porte d'entrée placée entre deux tours est surmontée d'un large balcon donnant sur le lac, qui occupe toute la gauche, depuis le deuxième plan jusqu'à l'extrême fond, de manière à rendre le théâtre le plus grand possible. Ce château gothique est censé dans le milieu d'une petite île, défendue par un quai en pierre, mais peu élevé. Des arbustes, des fleurs enjolivent le devant et la droite. Dans le fond, à gauche, sur le bord du lac, on voit le bourg de Kinross, dont quelques maisons se font distinguer. Dans l'éloignement, et à perte de vue, des montagnes couvertes de neige.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE STUART, Miss CATHERINE, *puis* RANDAL.

(Catherine ouvre la croisée du balcon, et apporte un siége sur lequel Marie vient s'asseoir.)

MARIE.

Je ne me trouve pas bien aujourd'hui.

CATHERINE.

Je le crois sans peine : l'événement de cette nuit a dû causer à Votre Majesté une vive émotion.

MARIE.

Pauvre Douglas !

CATHERINE.

Quoique je l'aie cherché vainement à Kinross, j'espère encore qu'il n'a pas été victime de son généreux dévouement. Au surplus, Roland vient d'arriver ; peut-être il aura été plus heureux que moi, et pourra vous instruire de son sort.

MARIE.

Donne-moi le luth que l'on vient de m'apporter. J'ai composé quelques stances relatives à ma situation ; je veux te les faire entendre.

STANCES (*).

(Pendant la ritournelle, Randal paraît sous le balcon et écoute.)

I.

En vain de ma douleur affreuse
Ces murs sont les tristes échos ;
En songeant que je fus heureuse,
Je ne fais qu'accroître mes maux.
O toi, ma première patrie,
France ! garde mon souvenir !...
En te quittant, terre chérie,
Pourquoi n'ai-je pas su mourir ?

II.

Quel que soit le sort qui m'accable,
Mon cœur saura le soutenir.
Infortunée et non coupable,
Je prends pour juge l'avenir.
D'une ligue barbare, impie,
On détestera les fureurs,
Et sur la tombe de Marie,
La pitié versera des pleurs.

MARIE.

Quoi donc te fait rêver ?

CATHERINE.

Je pense, Madame, qu'il ne faut pas s'étonner si les passions haineuses se sont incessamment attachées à vous. Richement douée par la nature, favorisée par le sort, favorite des muses et des arts, que de titres pour exciter l'envie !

MARIE, *se levant.*

(On sonne le dîner dans l'intérieur du château.)

Aussi ne m'a-t-elle point épargnée. Va, de ma part, trouver

(*) A quelques vers près, ces stances, traduites de l'anglais, appartiennent à Florian.

lady Loch-Leven, et dis-lui que je désire qu'il me soit permis de me promener une heure dans le jardin. Peut-être l'exercice me rendra des forces.

CATHERINE, *à part.*

La reine d'Écosse réduite à s'humilier ainsi!

(Elle ferme la croisée.)

SCÈNE II.

RANDAL, ROLAND.

RANDAL.

Demain, elle ne souffrira plus. (*Il s'avance vers la droite.*) Seigneur page!... sir Roland!... (*Plus fort.*) Sir Roland!

ROLAND, *accourant de la droite, et tenant à la main un flacon qu'il cache.*

Me voilà.

RANDAL.

D'où venez-vous donc?

ROLAND.

Du jardin.

RANDAL.

(*A part.*) Pourvu qu'il n'ait pas remarqué..... (*Haut.*) Qu'y faisiez-vous?

ROLAND.

(*A part.*) Je ramassais un flacon que tu as jeté par la fenêtre. (*Haut.*) Je me promenais. Mais, je suis bien bon de vous répondre! est-ce que par hasard il faudrait un sauf-conduit de votre excellence pour en mesurer les allées ou pour rêver au bord du lac? Si cela continue, l'air qui rafraîchit nos poumons n'y pourra plus circuler sans un laissez-passer de Monsieur l'intendant. C'est par trop comique! Enfin, que me voulez-vous?

RANDAL.

Vous dire que vous remplirez désormais à la table de Marie les fonctions qui ont été trop longtemps exercées par un membre de la maison de Douglas.

ROLAND.

Trop longtemps! il n'est pas un seigneur écossais qui ne doive se trouver honoré de les remplir toute sa vie.

RANDAL.

J'informerai ma maîtresse de ton insolence.

ROLAND.

L'insolence, s'il en existe, ne s'adresse qu'à toi.

RANDAL, *à part.*

Bientôt tu recevras ma réponse; elle sera sans réplique.

ROLAND.

Mais vous avez précisément oublié de me dire, Monsieur l'intendant, pourquoi vous jugez à propos de me charger maintenant de goûter les mets qui seront présentés à la reine.

RANDAL.

Oublié?... Pas du tout. Je n'oublie rien.

ROLAND.

(*A part.*) Ni moi non plus. (*Haut.*) Enfin, la raison?...

RANDAL.

Parce que je le veux.

ROLAND, *à part.*.

Scélérat! tu médites quelque crime. Ce flacon, ta visite au docteur... ton air sinistre... S'il est vrai, fais, ô mon Dieu! que je sois le seul atteint, pourvu que je préserve la Reine?

SCÈNE III.

ROLAND, Lady LOCH-LEVEN, RANDAL.

LADY LOCH-LEVEN, *sortant du château.*

Je suis satisfaite, Roland, du zèle que tu as mis à exécuter mes ordres. (*A Randal.*) Marie Stuart m'a fait demander la permission de descendre pendant une heure, et j'y ai consenti. Elle prendra son repas sous ce berceau.

RANDAL.

Votre Grâce est trop bonne, toujours trop bonne. (*A part.*) Au surplus, cette complaisance sera la dernière.

LADY LOCH-LEVEN.

Cette fantaisie, si c'en est une, m'a paru sans inconvénient. Tu as repris la clef de la chaîne des barques ?

RANDAL.

Elle ne me quitte ni jour ni nuit.

LADY LOCH-LEVEN.

Tu feras descendre la sentinelle de la tour, et lui ordonneras de se promener sur le quai, tant que Marie restera dans le jardin. (*Lady Loch-Leven rentre.*)

ROLAND.

D'après cela, vous pouvez être bien tranquilles. Votre illustre captive ne saurait vous échapper, à moins qu'elle ne traverse le lac à la nage, ou ne prenne son vol dans les airs. Mais cela ne suffit pas au seigneur Randal ; il craint jusqu'à son ombre, et il a raison. Après lui, je ne connais rien de plus effrayant, de plus hideux !

RANDAL.

(*A part.*) Modère-toi, Randal. Dans une heure, il sera muet comme le marbre d'une tombe.

(Il va rentrer au château ; Marie en sort, appuyée sur Catherine. Roland court dans l'intérieur, en passant devant Randal, et revient bientôt avec un fauteuil qu'il pose à gauche, et sur lequel Marie s'assied entre ses deux serviteurs.)

SCÈNE IV.

ROLAND, MARIE STUART, Miss CATHERINE.

CATHERINE.

Oui, Madame, il vous reste ici un jeune écuyer entièrement dévoué au service de Votre Majesté. Je vous réponds de son bras et de son cœur.

MARIE.

J'accepte volontiers l'un, mais pour te laisser l'autre, ma bonne Catherine. Pourquoi cet embarras ? Rougirais-tu d'éprouver un tendre sentiment ?

CATHERINE.

Votre Majesté n'ignore pas combien les Seyton sont fiers de leur antique origine.

MARIE.

L'amour s'inquiète peu des généalogies.

CATHERINE.

Mon frère ne consentira jamais........

ROLAND.

Je forcerai les préjugés à se taire. Nous vivons dans un temps où l'on peut devoir son élévation à soi-même. Pourquoi ne m'élèverais-je pas à force de belles actions? Mon zèle ardent pour ma souveraine me fournira, je l'espère, plus d'une occasion de m'illustrer et de me rendre digne de l'hymen de miss Seyton. Si la fortune seconde mon courage, qui donc osera refuser de s'allier au libérateur de Marie?

CATHERINE.

Toute l'Ecosse vous serait redevable.

MARIE.

Si je remonte sur le trône, mes jeunes amis, je serai bien heureuse de combler vos vœux. Roland deviendra l'objet d'une éclatante faveur.

ROLAND.

Avant de nous occuper de récompenses, Reine, songeons à les mériter. (*Il lui présente sestablettes.*) Voilà les noms des principaux seigneurs que j'ai vus à Kinross. Tous paraissent impatients d'agir. Le brave Douglas..........

MARIE.

Il est donc sauvé?

ROLAND.

Oui, Madame.

MARIE.

Combien j'en éprouve de joie!

ROLAND.

Il désirait me donner des détails précieux sans doute; mais il m'a été impossible de lui parler sans témoins. J'ai seulement compris que vers minuit on devait nous faire des signaux sur l'autre rive.

MARIE.

Que le Ciel soit loué! Ceci me prouve que mes amis reviennent au plan qui avait été arrêté entre eux et moi avant votre arrivée ici. Il était convenu que, lorsqu'ils seraient en nombre suffisant pour protéger ma fuite et me conduire à la tête de l'armée qu'ils rassemblent, une lumière que je verrais briller au bord du lac, dans une chaumière de Kinross, m'en instruirait, et que je tenterais alors de seconder leurs efforts généreux.

ROLAND.

D'après ce que j'ai entendu, tout est prêt, Madame ; ils n'attendent plus que vous.

MARIE.

Le point essentiel maintenant est de sortir de notre prison la nuit.

CATHERINE.

Comment y parvenir après ce qui s'est passé, et gardées surtout par un cerbère tel que Randal ?

ROLAND.

Espérons. Mais si vous étiez une fois hors des murs du château, auriez-vous la possibilité de traverser ce lac ? Etes-vous convenue des moyens de faire connaître à vos amis le moment où vous aurez tout disposé pour votre évasion, et où vous aurez besoin de leurs secours ?

MARIE.

Oui, sur ces deux points, notre plan est bien concerté. En montrant et cachant tour à tour une lumière de mon côté, je dois leur indiquer l'heure à laquelle des barques pourront s'avancer sur le lac et aborder ici. Hélas ! après avoir brillé pendant quelques nuits, il avait disparu cet astre plus éclatant pour la pauvre Marie, qu'aucun de ceux qui ornent la voûte du Ciel. Je vais donc le revoir ! Sans l'assurance que me donnait cette lumière de recouvrer un jour ma liberté, j'aurais depuis longtemps succombé à mes chagrins; mais, tant qu'elle brillera, l'espérance ne sera pas éteinte en mon cœur.

CATHERINE.

Voici Randal.

ROLAND, *bas.*

Ce soir nous serons libres.

SCÈNE V.

ROLAND, MARIE STUART, Miss CATHERINE, RANDAL.

RANDAL.

Il entre avec un soldat qu'il place au bord du lac et auquel il ordonne de se promener sur le quai, en faisant le tour du château. Il a désigné Marie. (A des domestiques qui apportent une table et tout ce qui est nécessaire au repas de la Reine.) Là. *(A Marie.)* Quand il plaira à Votre Grâce. — *Pendant que la Reine se lève et va se placer à droite devant la table, Randal rentre et revient bientôt avec une écuelle d'argent.* — *(A part.)* C'est la mort que j'apporte. *Il pose l'écuelle sur la table.*

CATHERINE, *bas à Roland. Elle a observé Randal.*

Voyez donc, Roland, quelle joie féroce brille dans ses regards!

RANDAL, *à Roland, avec un sourire amer.*

Allons, seigneur page, à vos nouvelles fonctions!...

ROLAND.

De grand cœur. De toutes celles qui me sont confiées auprès de la Reine, il n'en est point qui me semble plus honorable et que je sois plus fier de remplir.

(Il goûte du vin.—Catherine découvre l'écuelle. Randal la suit des yeux, et jouit d'avance de la mort de Roland. Un domestique présente au page une assiette d'argent, sur laquelle Catherine a servi de la crème ou de la gelée que contient l'écuelle. Roland prend la cuiller et la porte à ses lèvres.)

SCÈNE VI.

RANDAL, Lady LOCH-LEVEN, ROLAND, Miss CATHERINE, MARIE STUART, Domestiques.

LADY LOCH-LEVEN, *sortant du château.*

Pourquoi donc Roland se charge-t-il aujourd'hui de l'emploi qu'exerçait sir Douglas?

RANDAL.

J'avais cru prévenir l'intention de Milady.

LADY LOCH-LEVEN.

Vous l'avez mal comprise. L'honneur de notre maison exige que nous puissions prouver que, sous notre toit et à notre table, la trahison n'a point avancé les jours de Marie. Pour que ce but soit rempli, ce ne peut être que moi...

RANDAL.

Vous, Milady?

LADY LOCH-LEVEN.

Ou une personne désignée par moi, qui assiste au repas de Sa Grâce. C'est vous que je désigne, Randal.

(Un domestique présente l'assiette à Randal.)

ROLAND, *à part.*

Il a frémi.

RANDAL.

(*A part.*) C'est pour le salut de l'Écosse; n'hésite pas, Randal: montre-lui le chemin! (*Haut.*) J'obéis.

(Il prend la cuiller et mange.)

CATHERINE, *bas à Roland.*

Puisqu'il y a goûté, la Reine ne court aucun danger.

ROLAND, *à part.*

Mais si le monstre s'était dévoué lui-même pour accomplir plus sûrement son criminel dessein.... (*A demi voix, à Marie.*) Gardez-vous d'y toucher, Madame.

MARIE, *de même.*

Pourquoi?

ROLAND, *de même.*

Vous le saurez.

LADY LOCH-LEVEN, *à Randal.*

Tu conçois, Randal, combien cette précaution est importante. Marie Stuart peut mourir par la volonté du Ciel ou par un coup de désespoir; sa mort ainsi constatée ne m'attirerait aucun blâme. Mais je ne veux pas que ses amis puissent avoir jamais l'ombre d'un prétexte pour m'accuser.

(Pendant ce couplet, Randal a jeté les yeux du côté de la Reine;

mais Roland a su, sans affectation, se placer de manière à le gêner. Catherine a jeté adroitement sous le bosquet ce qui restait dans l'écuelle. Marie continue son repas, et Randal se persuade aisément qu'elle est sa dupe et sa victime.)

RANDAL, *se rapproche de la table. Il arrête le domestique qui emporte l'écuelle et la découvre.*

(*A part.*) Elle a tout pris ! mon pays est vengé.

MARIE, *se levant.*

Je remercie notre bonne hôtesse de s'être rendue à mes désirs, en dérogeant aujourd'hui à l'usage que l'on a sévérement observé depuis que j'habite le château de Loch-Leven.

LADY LOCH-LEVEN.

Cette marque de déférence m'a coûté bien peu. Elle ne sera pas la dernière, si Marie Stuart se soumet franchement à sa situation.

MARIE.

C'est me demander beaucoup. Cependant, j'y ferai mes efforts. (*Elle sourit finement*). Bonsoir, Milady.

LADY LOCH-LEVEN.

Je salue humblement Sa Grâce.

(Marie rentre en s'appuyant sur Catherine. Roland sort le dernier, ne perd pas de vue Randal et le menace du geste.)

ROLAND, *à part.*

Je veux lui laisser croire qu'il a réussi. Cela peut être utile à mon projet.

SCÈNE VII.

RANDAL, Lady LOCH-LEVEN.

RANDAL, *à la sentinelle*

Retourne à ton poste. Ta présence n'est plus nécessaire ici maintenant. (*Retenant Lady Loch-Leven*). Pardon, noble dame, le chapelain devait revenir aujourd'hui ; est-il de retour ?

LADY LOCH-LEVEN.

Non. Je ne l'attends que demain.

RANDAL.

Demain? il sera trop tard.

LADY LOCH-LEVEN.

Trop tard! pourquoi?

RANDAL, *à lui-même.*

Peu importe au surplus. Elle va dans un séjour où l'on ne fait pas de différence entre un mendiant et une tête couronnée.

LADY LOCH-LEVEN.

Explique-toi, Randal.

RANDAL.

La main de celui qui gouverne les orages pèse sur nous.

LADY LOCH-LEVEN.

Que veux-tu dire?

RANDAL.

Aucun secours humain ne peut sauver ceux qu'elle désigne.

LADY LOCH-LEVEN.

Pourquoi ce langage énigmatique?

RANDAL.

Bientôt il cessera de l'être. Roland va vous l'expliquer.

SCÈNE VIII.

RANDAL, Lady LOCH-LEVEN, ROLAND.

(Le jour baisse.)

ROLAND, *accourant.*

Ah! Milady! J'accours implorer vos conseils et votre pitié. La Reine vient d'éprouver un acccident affreux. Saisie de mouvements convulsifs, elle est tombée dans nos bras à la porte de son appartement.

RANDAL *écoute, et sa figure exprime la joie d'un fanatique.*

Je n'en puis plus douter.

ROLAND.

Ses lèvres frémissent.... des gouttes de sueur roulent sur son front décoloré..... pâle, morte pour la nature entière,

elle ne répond plus à notre voix. Elle est insensible à tout ce qui ce passe autour d'elle. Venez, Milady, venez nous aider à lui donner du secours.

RANDAL.

C'est inutile.

LADY LOCH-LEVEN.

Inutile!.... Malheureux!

RANDAL.

Inutile, vous dis-je. Elle va mourir.

LADY LOCH-LEVEN.

Mourir! ô Ciel!

RANDAL.

Il est sourd. Je vous le répéte, Marie Stuart va mourir.

ROLAND.

Comment le sais-tu?

RANDAL.

Je l'ai empoisonnée.

LADY LOCH-LEVEN.

Scélérat!

ROLAND, *à part.*

Gardons-nous de les détromper.

LADY LOCH-LEVEN.

Courons arrêter les progrés du mal.

(Elle rentre dans le château.)

RANDAL.

Rien ne peut la sauver.

SCÈNE IX.

RANDAL.

Vainement ils prétendent changer les arrêts du destin. Bien avant que ce château fût construit, avant que cette île se fût élevée au milieu des vagues qui l'entourent, il était écrit que Randal naîtrait pour sauver l'Écosse, pour la délivrer d'une épouvantable calamité, et qu'il ne pourrait y parvenir qu'en se donnant aussi la mort. (*Il fait nuit.*)

SCÈNE X.

RANDAL, LADY LOCH-LEVEN, DES SOLDATS.

LADY LOCH-LEVEN, *sortant vivement du château.*

Exécrable assassin!....... donne-moi la clef de la chaîne des barques.

RANDAL.

La voilà.

LADY LOCH-LEVEN, *à l'un de ses gens.*

Tiens, Michel, vole à Kinross, et ramène bien vite le docteur.

RANDAL.

Il ne viendra pas.

LADY LOCH-LEVEN.

Ne perds pas un instant : aide-moi à sauver Marie ; vingt dollars seront ta récompense.(*Michel a détaché une barque qui flottait sur le lac, et disparaît à force de rames*). Elle a refusé de me voir; je n'ai pu pénétrer jusqu'à son appartement : sans doute elle me croit complice de cet horrible attentat. (*Aux soldats*). Désarmez ce monstre.

RANDAL, *donnant son épée.*

Je n'ai nulle envie de me défendre, ou de me soustraire au sort qui m'attend.

LADY LOCH-LEVEN.

Misérable! je vais écrire au Régent pour qu'il prononce ta sentence.

RANDAL.

Elle arrivera trop tard.

LADY LOCH-LEVEN.

Prépare-toi à la mort.

RANDAL.

Je la porte en mon sein. Le même poison circule dans nos veines. J'en ai pris trop peu pour être atteint aussi violemment que Marie ; mais il est de nature à n'admettre aucune guérison.

LADY LOCH-LEVEN.

Mais, dis-moi donc, fanatique odieux, quel motif t'a porté à commettre un tel crime?

RANDAL.

Votre honneur et le salut de l'Écosse.

LADY LOCH-LEVEN.

Mon honneur!

RANDAL.

Cette nuit, je vous ai promis vengeance et j'ai tenu parole.

LADY LOCH-LEVEN.

Tu déshonores à jamais la maison de tes maîtres.

RANDAL.

Au contraire. Ce noble projet, je l'aurais exécuté plus tôt, si Georges Douglas n'avait été chargé de faire l'essai de tout ce que prenait Marie.

LADY LOCH-LEVEN.

L'infâme ! au lieu de se repentir....

RANDAL.

Je n'ai garde. Ce château a retenti pendant dix mois de ses plaintes; chaque jour elle invoquait le repos : elle va l'obtenir, il est le privilége de la mort.

LADY LOCH-LEVEN.

Demain, tu en jouiras. Ton supplice aura lieu sur la place de Kinross.

RANDAL, *dédaigneusement.*

Demain, Randal aura suivi la belle captive.

LADY LOCH-LEVEN.

Tu n'en seras pas moins la proie du bourreau. Si tu es insensible aux douleurs, le peuple n'en sera pas moins frappé de l'épouvantable supplice d'un parricide.

SCÈNE XI.

LADY LOCH-LEVEN, RANDAL, SOLDATS, *puis* MISS CATHERINE, *sur le balcon*, *puis* ROLAND *et* MARIE STUART.

LADY LOCH-LEVEN, *à Michel qui aborde dans la barque.*

Quoi? tu reviens seul. Le docteur...

RANDAL.

N'avait garde de se présenter devant vous. C'est lui qui m'a fourni le moyen de vous venger.

CATHERINE *fait des signes de l'intérieur et dit à demi voix:*

Ne perdez pas un moment.

LADY LOCH-LEVEN.

Lui ! Il paiera de sa tête....

RANDAL.

Ce serait une injustice.

LADY LOCH-LEVEN.

Une injustice !

RANDAL.

Sans doute. En lui demandant du poison, je l'ai trompé sur l'usage que j'en voulais faire.

(Lady Loch-Leven, pendant ce dialogue, a remonté sur le bord du lac et tourne le dos au château, ainsi que Randal et les soldats qui l'accompagnent. Michel descend de la barque, attache la chaîne et en donne la clef à sa maîtresse. Roland et Marie Stuart profitent du moment où tout le monde est occupé pour se glisser hors du château et s'enfoncer dans le jardin, à droite.)

CATHERINE, *à part sur le balcon.*

Les voilà dehors. *(Elle rentre.)*

LADY LOCH-LEVEN, *aux soldats.*

Conduisez ce monstre dans la prison de la tour pendant que je vais près de Marie pour lui donner tous les secours qui seront en mon pouvoir. Plût au Ciel que sa garde eût été confiée à toute autre qu'à moi !

(Elle rentre, précédée de Randal et de ses gens. On ferme la porte.)

SCÈNE XII.

MARIE STUART *et* ROLAND, *dans le jardin*, *puis* LADY LOCH-LEVEN, *et* MISS CATHERINE, *en dedans.*

MARIE.

Le premier pas est fait vers ma délivrance, mais que de dangers à surmonter encore !...

(Une lumière brille à l'horizon dans la direction du bourg de Kinross.)

ROLAND.

Madame ! voilà le signal.

MARIE.

Comment y répondre maintenant ? Catherine est occupée des moyens de nous rejoindre; pensera-t-elle à placer cette lumière que mes amis attendent ? Sans cet avis de notre part, ils ne viendront pas nous chercher, et il nous faudra reprendre bientôt des fers plus pesants que jamais!... Je meurs d'inquiétude.

ROLAND.

Si je pouvais détacher la chaîne qui retient cette barque, je vous conduirais sur l'autre bord. (*Il essaie doucement.*) Impossible !

MARIE.

Quelle affreuse anxiété!

ROLAND.

Au nom du Ciel, Madame, armez-vous de tout votre courage. C'est la résolution d'une Reine qu'il vous faut en ce moment de crise. Il vaut mieux périr en essayant de recouvrer la liberté, que de mourir de mort lente dans ces affreuses murailles.

(On entend du bruit dans l'intérieur. Marie et Roland, cachés sous le balcon, écoutent.)

LADY LOCH-LEVEN, *sans être vue, frappe à la porte de l'appartement de Marie. Elle est dans la tour de gauche où est censé l'escalier. On aperçoit en dehors la lueur du flambeau qui l'éclaire.*

Ouvrez.

CATHERINE, *dans l'intérieur.*

Pardon, Milady, je ne le puis sans l'ordre de la Reine.

LADY LOCH-LEVEN *pose sa lumière dans l'embrasure d'une meurtrière, de sorte qu'elle brille tout à fait au dehors.*

Je veux absolument la voir.

CATHERINE, *de même.*

Ne parlez pas si haut.

ROLAND, *bas et vivement à la Reine.*

Voyez, Madame ! c'est lady Loch-Leven elle-même qui prend soin de répondre au signal.

MARIE.

Mon Dieu ! je te rends grâce. Tu daignes protéger ma fuite !

LADY LOCH-LEVEN , *de même.*

Dites-moi, je vous en conjure, si son mal semble s'accroître.

CATHERINE, *de même.*

Après une crise assez violente, elle a repris connaissance, nous a priés de ne laisser entrer personne, et s'est endormie.

(Une seconde lumière brille du côté de Kinross.)

ROLAND.

Madame ! une seconde lumière brille sur l'autre rive.

MARIE, *avec joie.*

Ils nous ont compris et viennent nous chercher.

LADY LOCH-LEVEN, *de même.*

Réveillez-la, miss Catherine. Son état exige de prompts secours.

CATHERINE, *de même.*

Je crains, en lui désobéissant, de lui causer une secousse dangereuse.

LADY LOCH-LEVEN , *de même.*

Au moins promettez-moi de me faire avertir aussitôt qu'elle sera visible.

CATHERINE, *de même.*

Je vous le promets.

(Lady Loch-Leven reprend sa lumière et le bruit cesse.)

SCÈNE XIII.

ROLAND, MARIE STUART, *puis* DOUGLAS.

MARIE, *regardant du côté de Kinross.*

On vient d'éteindre une des deux lumières, ce qui nous annonce que la barque est au large. Ecoutons.....Sans doute nous entendrons le mouvement des rames.

ROLAND, *écoute en se couchant sur le parapet.*

En effet. Ils devraient ramer avec plus de précaution. Il

est à craindre que, dans le silence de la nuit, ce bruit ne soit remarqué par la sentinelle.

(On entrevoit une barque qui vient du côté de Kinross. Bientôt elle aborde près de la porte du château.)

DOUGLAS *descend, cherche et appelle à voix basse.*

Êtes-vous là !

MARIE.

Est-ce vous, Douglas ?

DOUGLAS.

Pensez-vous que je puisse céder à qui que ce soit l'honneur d'exposer ma vie pour sauver la vôtre ? Vite, Madame.

MARIE.

Mais Catherine !....

DOUGLAS.

Partons toujours.

MARIE.

Je ne partirai pas sans elle.

DOUGLAS.

Qu'importe ce qui reste........ pourvu que la Reine soit sauvée !

ROLAND, *remarquant les clefs qui sont à la porte.*

O bonheur ! dans le trouble et la confusion de cette soirée, ils ont oublié de fermer la porte. Je vais chercher miss Catherine.

MARIE.

Va, cher Roland.

(Roland entre dans le château ; pendant ce temps, Douglas fait passer Marie dans l'esquif.

UNE VOIX, *sur le haut des tours, crie :*

Trahison ! la barque !

(Le cri *trahison* est répété par tout le château ; le beffroi se fait entendre, tout annonce qu'il règne dans l'intérieur une grande confusion.)

ROLAND, *ramenant miss Catherine.*

Grâce au Ciel ! la voici. (*Catherine va rejoindre la Reine. Roland ferme la porte, prend les clefs et les jette dans le*

lac). S'ils veulent nous poursuivre, ils seront obligés de sauter par la fenêtre.

(Il saute dans la barque. On voit de la lumière partout, on force l'appartement de Marie.)

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

ROLAND, Miss CATHERINE, MARIE STUART *dans la barque*, DOUGLAS *sur le parapet, puis* LADY LOCH-LEVEN, DES SOLDATS ET DES DOMESTIQUES.

UNE VOIX, *de l'intérieur.*

Faites feu sur les fugitifs.

(Un coup de feu part du balcon.)

DOUGLAS *se jette au-devant de la Reine et reçoit une blessure.*

Au large! (*Roland rame, et la barque disparaît bientôt.*) Je te rends grâce, ô Ciel! d'avoir dirigé sur moi le coup qui devait frapper Marie!

(On enfonce la porte du bas.)

LADY LOCH-LEVEN.

Que l'on détache les barques! mettez-vous à leur poursuite!

DOUGLAS, *blessé.*

C'est inutile; vous ne les atteindrez pas.

LADY LOCH-LEVEN.

Malheureux Douglas! où t'entraîne un fatal amour? faudra-t-il donc que je te voie périr sous mes yeux?

DOUGLAS.

Est-il un sort plus glorieux et plus digne d'envie que de mourir pour la beauté, pour l'innocence, et en défendant la cause d'une Reine infortunée? Tout ce que je demande au Ciel; c'est de vivre assez longtemps pour être certain qu'elle est hors de tout péril et qu'elle a rejoint ses nombreux amis. (*Une fusée part à l'horizon et répand une vive lumière*). Le voilà le signal que j'attendais. Elle est sauvée! Vivent l'Ecosse et Marie Stuart!

FIN DE MARIE STUART.

LA TÊTE DE MORT,

OU

LES RUINES DE POMPEÏA.

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE PICCINI.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 8 décembre 1827.

NOTICE

SUR LA TÊTE DE MORT.

Parmi les sujets les plus favorables aux développements dramatiques, il faut compter celui de Falkland, le héros du roman de *Caleb William*. Godwin a pris plaisir à tracer ce caractère, et, depuis Godwin, plusieurs tentatives ont été faites pour transporter sur le théâtre cette peinture énergique du remords. Laya, le recommandable auteur de l'*Ami des lois*, fit représenter, vers la fin du dernier siècle, au Théâtre-Français, un drame en cinq actes intitulé : *Falkland, ou la Conscience*. L'ouvrage, quoique d'un grand mérite, n'obtint alors qu'un succès assez froid; et cela devait être : Falkland est un héros tragique, moins le cothurne. Ce sérieux gentilhomme, ce mélancolique patricien a un air de famille avec les sombres figures marquées au sceau de la fatalité antique, telles qu'on les trouve dans Eschyle, dans Sophocle, telles que les a ressuscitées Shakespeare. Laya s'exprime ainsi dans son avant-propos : « Revêtez Falkland de la pourpre des héros, et il leur » ressemblera ; il prendra forcément les traits d'Œdipe, » d'Oreste, d'Hamlet, de Macbeth..... » Afin d'éviter cette ressemblance, Laya s'est décidé à revêtir son Falkland de l'habit bourgeois, et il l'a fait parler en prose : résolution louable, à notre avis, mais pour laquelle le public n'était pas mûr encore à cette époque. On s'étonna, en 1798, de voir un héros de tragédie marcher, agir comme tout le monde; on s'étonna de l'entendre parler terre à terre, en vile prose, lui qui avait toutes sortes de raisons pour se permettre l'alexandrin ronflant. Les précédents de *Beverley* et

du *Père de famille* n'avaient pu réussir à gagner la cause du drame *larmoyant,* comme on disait alors. Dans sa peur mal fondée de choquer les préjugés reçus, Laya n'osant parler en vers, composa une tragédie bâtarde; et c'est ce qui compromit son succès. Si, au lieu de faire concurrence à Saurin et à Diderot, il eût embouché tout bonnement la trompette poétique et enfourché l'hexamètre hennissant, nul doute que Laya n'eût imposé *Falkland* aux suffrages du parterre. La crainte d'un mal le fit tomber dans un autre: *In vitium ducit culpæ fuga.* Toujours est-il que ce fut là une œuvre de mérite et de talent. *Falkland,* repris en 1821 au Théâtre-Français, s'est maintenu honorablement à la scène, et nous nous souvenons de l'avoir vu jouer, il y a quelques années, par Bocage, soit à l'Odéon, soit à la Porte-Saint-Martin, au milieu des plus unanimes et des plus justes applaudissements.

Cependant, le roman de Godwin alléchait encore quelques dramaturges. Plusieurs pensèrent que tout n'était pas dit sur *Falkland;* que dans sa préoccupation de faire un drame littéraire, Laya s'était privé, comme à plaisir, des plus beaux *effets* de la création originale. D'autres se rencontrèrent aussi, qui persistèrent à trouver froide la représentation de l'œuvre de Laya. Et ce reproche, s'il était mérité, devait être d'autant plus sensible à l'auteur, que le rôle de Falkland avait eu pour interprète le Roscius de notre siècle, le plus grand tragédien de ce temps-ci. Être froid avec Talma! monotone avec Talma! c'est un tort irrémissible, une faute impardonnable. C'est, du reste, le tort de la plupart des poëtes contemporains qui ont écrit pour ce célèbre acteur.

M. de Pixerécourt entreprit de refaire *Falkland* à l'usage de son public enthousiaste et passionné; c'est-à-dire qu'en homme exercé, habile, parfaitement au fait des appétits de

la multitude, il prit *Caleb William*, et fit passer de son mieux, ce qui n'est pas peu dire, les scènes capitales du livre dans une pièce de théâtre. Laya avait fait ainsi sans doute, mais timidement, mais avec mesure. Il n'avait pas affaire au même public que M. de Pixerécourt. Le nouveau dramaturge rapprocha des yeux du spectateur tout ce qui pouvait en être rapproché. Il rassembla les épisodes épars dans le livre, et que la pruderie de l'académicien français avait écartés : tels, par exemple, que celui de l'audience criminelle, où Falkland, le meurtrier de Tyrrel, est appelé a siéger comme juge dans une affaire de meurtre. Laya a mis cette scène en récit, comme Ducis, en paraphrasant *Hamlet*, avait mis en récit la fameuse scène des comédiens qui retracent la mort du feu roi aux yeux de la reine épouvantée. De telles choses pourtant valent bien la peine d'être *vues*, et le public a le droit d'en demander compte aux arrangeurs imprudents qui les suppriment pour ménager quelques susceptibilités d'école. M. de Pixerécourt mit l'épisode du tribunal en scène, et l'effet fut immense. Il ne consacra pas tout un acte à préparer l'entrée de Falkland; son *Réginald* (tel est le pseudonyme de Falkland dans le drame de *la Tête de Mort*), son Réginald apparaît au spectateur dès la première scène. Il est seul, tête-à-tête avec son crime, demandant grâce à sa victime et appelant l'expiation. Cette façon d'aborder le drame nous semble extrêmement heureuse. Presque aussitôt, une main invisible frappe à la boiserie. Le panneau glisse et livre passage à la tête d'Arpaya. Arpaya, bandit des Abruzzes, est l'affidé, disons mieux, le complice de Réginald. Un pacte sanglant unit ces deux hommes. Le grand seigneur emporté jusqu'au crime par son insatiable orgueil, par son intraitable culte du point d'honneur, par sa crainte exagérée de l'opinion, l'aristocratique gentilhomme est arrivé, de concession en

concession, jusqu'à toucher la main d'un brigand que la potence réclame. Ou nous nous trompons fort, ou cette idée d'affilier Réginald à une bande de malfaiteurs, a été inspirée à M. de Pixerécourt par le chapitre original de la caverne du roman de Godwin. Arpaya, c'est Gines, un peu revu et enlaidi. Falkland emploie Gines, comme Réginald emploie Arpaya. Ces deux personnages sont identiques. Des deux parts l'habileté est grande : faire déchoir par le crime une âme aussi élevée que celle de Falkland, jusqu'à nous montrer cet homme forcé de subir les grossières familiarités d'un misérable qu'il s'est donné pour confident ; c'est là vraiment une idée saillante et excessivement dramatique. Remarquons, toutefois, que cette idée ne se trouve qu'indiquée dans le livre de Godwin, et que l'honneur de l'avoir mise en lumière appartient tout entier à M. de Pixerécourt. Laya ne l'avait pas même soupçonnée.

Un remarquable coquin, ce Gines ! et (soit dit en passant) bien fait pour tâter du métier de sbire, aprés avoir jeté là sa souquenille de bandit. C'est merveille comme cet ancien loup de la forêt devient en peu de jours un bon limier de police ! Il y a, de plus, un levain de haine dans ce caractére violent et dégradé. C'est l'implacable nature d'Iago, combinée avec la classique prudence d'Ulysse. C'est tout à la fois l'infernal Cerbère et le cauteleux Raminagrobis.

Il manquait un rôle de cette taille dans la fameuse bande du capitaine Rolando, de Gil-Blas. Mais non content d'inventer Gines, Godwin a copié la Léonarde de Lesage ; il est même parvenu à enlaidir cette affreuse vieille : ce qui était difficile. Revenons au drame de *la Tête de Mort*.

A peine Arpaya a-t-il refermé le panneau, laissant Réginald plein de trouble et d'épouvante, que la porte de droite s'ouvre, et l'on voit entrer Carlo. Ce Carlo, c'est Caleb, le secrétaire de Falkland (ou de Réginald) ; Caleb, le surve-

nant indiscret, qui se jette toujours au travers des remords de son maître et qui s'embusque à chaque angle de porte pour surprendre son secret. Cette fiévreuse curiosité, attribut particulier du caractère de Caleb, paraît avoir révolté M. de Pixerécourt. En vue de rendre ce personnage plus intéressant, il a donné à la curiosité de Carlo un motif plausible et respectable. Il a fait de ce jeune homme une victime de Falkland, un fils qui a la mort de son père à venger, et qui, de soupçons en soupçons, d'indices en indices, parvient à découvrir la trace de l'assassin ; or l'assassin, c'est son maître, son bienfaiteur, celui qui l'a recueilli dès le berceau comme un enfant chéri. — Laya avait bien fait aussi de Caleb le rejeton des malheureux Hawkins (invention dramatique qui ne se trouve pas dans le roman anglais) ; mais, en le plaçant, comme secrétaire, auprès de Falkland, il avait eu soin de ne pas lui révéler son origine. L'inquiète curiosité de Caleb était dès lors inexplicable, et conséquemment odieuse. M. de Pixerécourt a évité cet écueil, et le rôle de Carlo y a gagné considérablement.

Remarquons que Godwin, en traçant le caractère de Caleb William (l'un des trois principaux caractères de son roman), a malheureusement omis de donner de la dignité à ce personnage. On est péniblement affecté de trouver, par moment, tant de bassesse dans une âme si jeune. Il y aurait quelque vergogne de la part de Caleb à ne pas endurer, sans mot dire, les outrages de Falkland. L'ascendant du redoutable squire sur un simple secrétaire, ne nous semble pas une excuse suffisante, et ne saurait légitimer l'attitude constamment passive de celui-ci. Il est vrai qu'à bout de mauvais traitements, Caleb quitte la maison ; mais il la quitte en fuyard, en larron, comme un laquais qui emporte l'argenterie de ses maîtres. On eût souhaité dans Caleb un tempérament plus généreux, plus conforme à son âge et à son éducation.

Une fois en fuite, les persécutions commencent pour Caleb. Falkland s'attache à lui avec une ténacité, un acharnement infatigables: *post equitem sedet atra cura.* Falkland, qui croit son secret surpris par ce jeune homme, court après son secret comme un avare volé courrait après son trésor. Cette course désespérée remplit trois volumes sur quatre dans le roman anglais. Godwin nous fait assister à la lutte du pot de fer et du pot de terre : c'est la guerre du fort contre le faible ; la satire passionnée des institutions humaines qui s'arment trop souvent d'une force d'inertie contre le crime puissant, et assument toutes les rigueurs sur l'innocence muette et opprimée. Tel est l'amer enseignement qui remplit la plupart des chapitres de Godwin. Le romancier anglais s'est complu dans les développements un peu trop prolongés de ce lieu commun.

M. de Pixerécourt a heureusement modifié la physionomie du Caleb original. Il a donné à ce jeune homme une âme noble, chaude, généreuse. On devine que Carlo ne supporterait pas de Reginald la dixième partie des odieux traitements que la fierté de Falkland fait endurer à Caleb.

Quant au rôle si touchant de miss Emily Melvil, les nouvelles combinaisons de son drame s'opposaient à ce que M. de Pixerécourt le conservât. Il a substitué à ce rôle, ceux de Maria et de Thérésa. Cette dernière est femme de charge du comte Réginald ; et Maria, sa fille, est aimée de Carlo. Vous voyez de quelle manière ces divers personnages sont groupés. Thérésa est une physionomie douce et sérieuse ; Maria est d'une gentillesse et d'une espiéglerie charmante. La grâce de ce caractère contraste agréablement avec le fond sombre du tableau.

Tout ce premier acte est consacré aux préparations et aux explications de l'avant-scène. La fameuse rixe à la suite de laquelle Tyrrel a été tué, est racontée par Thérésa

à Carlo. Pour notre part, nous eussions mieux aimé voir cette scène en action qu'en récit. La querelle de Falkland et de Tyrrel, l'arrestation de Hawkins soupçonné du crime, tout cela eût fourni matière à un beau prologue, et l'on eût ainsi évité de tomber dans la prolixité diffuse d'une narration. Remarquons, d'ailleurs, que la création du personnage de Tyrrel est celle qui fait incontestablement le plus d'honneur à Godwin. Ce Tyrrel, pétri de grossièreté et de sauvagerie, ce Néron campagnard, brutal et violent, ce gentilhomme loup-garou était bien l'adversaire le plus disparate qu'on pût opposer au noble Falkland. Il y a tout un abîme de civilisation entre ces deux antagonistes, comme il y avait un abîme entre Caïn et Abel. Tyrrel commence à détester Falkland sur le bruit de sa réputation, comme cet Athénien qui s'indignait d'entendre appeler Aristide, *le Juste.* Cette antipathie naissante grandit à vue d'œil et ne tarde pas à devenir de la haine ; c'est la querelle de l'homme instruit et de l'homme inculte, de la politesse élégante et de la rusticité jalouse, la querelle des mains sales contre les mains gantées. Réduisez Falkland et Tyrrel, ces deux étranges voisins de campagne qui ne peuvent se regarder sans s'insulter, entre qui toute parole ressemble presque à un défi, réduisez-les un instant aux proportions de la comédie familière, et vous obtiendrez encore un contraste frappant : les hostilités recommenceront entre ces deux hommes, placés face à face aux deux extrémités de la civilisation. Vous aurez devant les yeux Clitandre et Trissotin.

En blâmant Laya et M. de Pixerécourt d'avoir rejeté dans l'avant-scène, hors de la vue du spectateur, l'antagonisme de Falkland et de Tyrrel, déclarons pourtant, à la louange du plus récent dramaturge, que l'exposition de *la Tête de mort* ne participe en rien de la monotonie et de l'obscurité de celle de Laya. L'histoire du meurtre de Théo-

bald (lisez Tyrrel) racontée par Thérésa au jeune Carlo, fait retomber celui-ci dans ses doutes, dans ses incertitudes : il se croyait sur les traces de l'assassin, et maintenant il reconnaît avec anxiété que tout est trompeur dans les lumières humaines, et que tant de renseignements accusateurs l'ont peut-être abusé sur le compte de Réginald. Ce n'est qu'à la scène suivante (celle du meurtre épisodique dont nous avons parlé), que les soupçons de Carlo renaissent avec une force nouvelle. Cette scène, qui termine le premier acte, est du plus grand effet.

Le second acte nous fait assister à la réunion des bandits dont Arpaya est le chef. On se souvient que Reginald a été forcé de se faire l'associé de ces misérables. On attend un nouvel initié; et, par suite d'une substitution dans l'arrangement de laquelle se révèle toute l'adresse et toute l'habileté de M. de Pixerécourt, au lieu de l'initié qu'on attendait, c'est Carlo qui se présente. La scène où le jeune secrétaire du comte Réginald se retrouve vis-à-vis de son maître, est d'une puissante énergie dramatique. Cette scène correspond avec celle du quatrième acte de Falkland, de Laya, où le redoutable gentilhomme notifie au jeune Caleb sa volonté bien irrévocable de ne plus le laisser sortir de chez lui. C'est là que Caleb s'écrie, comme dans le roman de Godwin : « Ah! monsieur, ne me parlez pas ainsi !.... faites » de moi tout ce qu'il vous plaira, *tuez-moi*, si vous » voulez !... »

« — Que je vous tue! répond Falkland... »

Et ici Godwin ajoute, entre parenthèse :

(Il faudrait des volumes pour peindre les émotions avec lesquelles cet écho de la dernière phrase de Caleb sortit de la bouche de Falkland.)

Il est certain que ce mot : « Tuez-moi », dans la situation où nous sommes, atteint à la plus haute sublimité du tragique. Laya gâte la situation en l'allongeant.

— « Que je vous tue ? fait-il répéter à Falkland. Un meurtre ! et sur toi !... — Tu ne me trouves donc pas assez malheureux ?... — Tu ne sais donc pas ce que c'est qu'un meurtre ?... »

La scène est mieux dans Godwin.

Falkland ne tue pas Caleb ; Réginald ne tue pas Carlo. La vie de celui-ci, un instant menacée, est sauvée par la présence d'esprit de la jeune fille, de Maria, qui donne l'alerte en sonnant la cloche d'un couvent voisin. — Ainsi finit le second acte de M. de Pixerécourt.

La dernière partie du drame est réservée à l'expiation. Réginald qui a soustrait au tombeau la tête de sa victime, pour s'agenouiller et pleurer devant elle, songe à restituer ce lugubre dépôt. Il s'achemine vers Pompéïa, où se trouve la sépulture du père de Carlo. Celui-ci, descendu comme Ninias dans le sépulcre paternel, en sort au moment où Réginald s'approche, et, à cette apparition terrible, le comte tombe prosterné devant celui qu'il prend pour un spectre. Au même instant, le Vésuve, qui n'a cessé de gronder depuis le commencement du tableau, se mêle à l'action et vomit des torrents de flammes et de lave. La voix de ce redoutable personnage couvre celle des acteurs, sa colère envahit le théâtre. Réginald, foudroyé, meurt sur une tombe, tandis qu'autour de lui tout se débat ou fuit pour se soustraire aux dernières convulsions du volcan.

Tel est, en abrégé, le drame de *la Tête de Mort*, pièce bien disposée pour l'effet, bien conduite et secondée d'un des plus beaux spectacles qui aient été offerts jusqu'à présent au public des Boulevards. Le succès fut grand en 1827, et digne, en tous points, des plus beaux précédents de l'auteur.

Qu'il nous soit permis maintenant de remercier M. de Pixerécourt de l'honorable confiance qu'il nous a témoi-

gnée en nous chargeant de l'examen de l'un de ses ouvrages ! Si nous avons été touché de cette preuve d'affection, avouons aussi que nous avons été fier de cette marque d'estime. Une pareille tâche est toujours profitable à qui l'entreprend. Elle nous a été utile, et notre seul regret est de l'avoir si imparfaitement accomplie. Nous offrons ce travail, tel qu'il est, à M. de Pixerécourt, en le priant d'y voir une simple poignée de main littéraire, le salut respectueux d'un soldat à son chef, l'hommage dû au vieil athlète par tout jeune combattant !

18 Août 1842.

CORDELLIER-DELANOUE.

NOTE DE L'AUTEUR.

Au moment de livrer à l'impression l'extrait des jugements portés sur *la Tête de mort* par les journaux de l'époque, l'auteur s'aperçoit avec regret que cette partie de son immense collection a disparu. Il se voit donc forcé de renoncer pour cette fois à la marche qu'il a suivie jusqu'ici. C'est, du reste, une perte dont son amour-propre seul pourrait souffrir, et il s'en console facilement par la pensée que la plupart de ses lecteurs auront conservé le souvenir d'un succès qui est assez récent, et qui a égalé celui de ses meilleurs ouvrages.

La Tête de mort a obtenu à Paris cent seize représentations consécutives, et a été traduite en plusieurs langues.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte RÉGINALD	M. Marty.
CLÉMENTI, son Secrétaire, sous le nom de Carlo.	M. Francisque.
THÉRÈSA, femme de charge du Comte.	Mme Gobert.
MARIA, sa Fille.	Mlle Adèle Dupuis.
LORENZO, Chef de la justice à Naples.	M. Julien.
ARPAYA, bandits de la montagne.	M. Parent.
AMBROSIO, bandits de la montagne.	M. Duménis.
FRESCO, bandits de la montagne.	M. Mercier.
BÉNÉDICT, paysan romain.	M. Bertin.
Officiers, Gardes, Bandits.	
Villageois, Villageoises.	
Lazzaronis.	

La scène se passe à Naples.

LA TÊTE DE MORT,

OU

LES RUINES DE POMPEÏA,

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente un riche salon dans la villa du comte Réginald; le fond est terminé par une treille à l'italienne, soutenue par des piliers surmontés de vases et garnis de vignes, On découvre à travers cette ouverture la baie de Naples, la ville et le Vésuve, dans l'éloignement. A droite, une porte de cabinet; à gauche vis-à-vis, un panneau de boiserie dans le milieu duquel est suspendu un portrait.)

SCÈNE PREMIÈRE.

RÉGINALD *, *seul.*

(Il est assis près de son bureau et contemple une tête de mort placée dans une espèce de reliquaire.)

Restes précieux de ma victime, comment vous dérober aux regards qui me poursuivent ? Mes fréquentes visites à Pompéïa étaient devenues l'objet de mille conjectures effrayantes ; pour mon repos, j'ai dû les cesser. Déposés ensuite là, près de moi, j'aimais à vous offrir chaque jour le tribut de ma douleur et de mes larmes; mais l'avide curiosité de ce jeune homme m'épouvante... J'irai, oui, j'irai cette nuit à Pompéïa, pour vous replacer dans l'asile de la mort, et vous réunir aux cendres du malheureux...

(On entend frapper deux coups derrière le portrait.)

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

SCÈNE II.

ARPAYA, RÉGINALD.

ARPAYA, *à gauche, derrière le panneau.*

Maître !

RÉGINALD, *prête l'oreille.*

Je ne me trompe pas.

ARPAYA, *de même, après avoir encore frappé deux coups.*

Maître !

RÉGINALD, *se levant et allant cacher la tête de mort dans une petite armoire pratiquée au-dessous du portrait.*

Quel supplice ! malheureux Réginald ! où t'a conduit un premier égarement ? Oh! je m'affranchirai de cette honteuse dépendance.

(Il fait jouer un ressort placé sous le portrait qui remonte, alors Arpaya laisse voir sa tête hideuse.)

ARPAYA.

C'est moi.

RÉGINALD.

Que voulez-vous ? ... je vous avais défendu...

ARPAYA.

Défendu ! Tu n'en as pas le droit; nous t'avons choisi pour nous protéger et non pour nuire à nos intérêts. Or, quand ils exigent que nous te consultions, il faut bien que tu y consentes.

SCÈNE III.

ARPAYA, RÉGINALD, CARLO.

CARLO, *entr'ouvrant vivement la porte de droite et parlant avant de paraître.*

Monsieur le comte, je viens vous dire...

RÉGINALD, *s'élançant vers la porte, qu'il ferme au verrou, et d'une voix terrible.*

N'entrez pas.

(Carlo est resté en dehors. Revenant, à Arpaya, à voix basse et vivement.)

Trouvez-vous ce soir à neuf heures...

ARPAYA.

A Pompéïa ?

RÉGINALD, *avec un espèce de terreur.*

A Pompéïa! Non. Sur le bord de la mer, vis-à-vis de l'ermitage des Aliziers; je m'y rendrai. Que personne n'y manque.

ARPAYA.

On y sera.

(Arpaya disparaît. Le Comte baisse le portrait.)

SCÈNE IV.

RÉGINALD, *seul.*

Est-il un état plus déplorable, une condition plus humiliante que la mienne? Me voir à la merci de vingt misérables, le rebut de l'espèce humaine! Mon mal est affreux, horrible, et sans autre remède que la mort.

(Carlo frappe à la porte de droite.)

SCÈNE V.

RÉGINALD, CARLO.

RÉGINALD.

Quelle persécution !....

(Il va à la porte pour l'ouvrir.)

CARLO.

Quand monsieur le Comte voudra me recevoir...

RÉGINALD, *tire le verrou.*

(Carlo, en entrant, jette un regard curieux sur le portrait.)

Qui vous a permis de troubler ma solitude et de venir près de moi sans y être appelé ?

CARLO.

Il est arrivé déjà plusieurs fois...

RÉGINALD.

C'est un tort. Que me voulez-vous ?

CARLO.

Vous remettre les extraits que vous m'avez chargé de faire sur l'histoire de Florence.

RÉGINALD.

Prétexte.

CARLO, *présentant des papiers.*

Les voilà.

RÉGINALD, *les prenant.*

Il suffit. Laissez-moi.

CARLO, *à part.*

Ce n'est pas là mon but. (*Haut.*) Pardon si j'insiste ; mais, monsieur le Comte a coutume de les lire d'abord... C'est seulement après son approbation que je les transcris sur le registre destiné à les recevoir.

RÉGINALD *s'assied avec humeur et rend les papiers à Carlo.*

Voyons, Monsieur.

CARLO, *les yeux fixés sur le Comte pour étudier l'effet de ses paroles.*

Voici d'abord l'extrait d'une vieille chronique ; monsieur le Comte y verra l'intéressante histoire d'un pauvre artisan injustement accusé d'un meurtre, et qui eût infailliblement péri sur l'échafaud, si le véritable auteur du crime, pressé par le remords, n'eût été se livrer lui-même aux juges et empêcher le supplice de l'innocent.

(La figure de Réginald s'altère visiblement; il éprouve une contraction violente ; Carlo le remarque et son attention redouble.)

C'était son devoir ; n'est-il pas vrai, Monsieur le Comte ? Il eût été effroyable de laisser périr à sa place et d'une mort ignominieuse un père de fa mille !

RÉGINALD, *frappé de l'expression qu'il voit dans les regards de Carlo et de l'accent qu'il donne à ses paroles.*

Que voulez-vous ?... que prétendez-vous ? qui vous a donné le droit de m'interroger, de scruter ma conscience ?

CARLO.

Monsieur le comte...

RÉGINALD.

En vous prenant pour secrétaire, je n'ai pas entendu m'imposer un surveillant incommode, un espion.

CARLO.

Un espion !

RÉGINALD.

C'est le mot. Attaché sans cesse à mes pas, vous me suivez comme une ombre; observateur importun, je vous trouve partout. Non content d'épier mes actions, mes moindres démarches, votre œil inquisiteur semble vouloir pénétrer au fond de mon âme pour y lire mes plus secrètes pensées. Je ne sais quel intérêt vous porte à agir ainsi.

CARLO, *à part.*

Un bien puissant.

RÉGINALD.

Je prétends mettre un terme à cette situation gênante ; je ne répondrais pas de modérer toujours mon ressentiment, et pour éviter ce malheur, (*A part.*) le plus grand de tous.... (*Haut.*) je vous renvoie.

CARLO.

Quoi ! monsieur le Comte...

RÉGINALD.

Dès ce moment vous ne m'appartenez plus.

CARLO, *à part.*

Ciel !

RÉGINALD.

(Il s'éloigne par le fond, s'arrête un moment, puis rappelle Carlo et lui parle d'un ton fort radouci et presque affectueux.)

Carlo !... Il se peut que vous ayez remarqué dans mon caractère et dans mes habitudes de l'originalité, de la bizarrerie même.... Quelle qu'en soit la cause, je ne vous en dois aucun compte ; rien ne m'oblige à vous la faire connaître, et vous conviendrez, en y réfléchissant, qu'il est au moins fort imprudent à un jeune homme, à un étranger, d'avoir osé s'établir ici mon censeur. Toutefois, cette indiscrète curiosité étant le seul défaut que j'aie à vous reprocher, je ne me crois pas dispensé de reconnaître vos qualités et vos services. Prenez cette bourse, vous y trou-

verez les moyens d'attendre patiemment une autre place. Je m'emploierai même en votre faveur. Si mon témoignage peut vous être utile, je vous permets de l'invoquer, il ne vous sera pas contraire. Adieu.

CARLO.

Je ne puis ni ne dois accepter.

RÉGINALD.

Vous êtes fier, Carlo !

CARLO.

Ce sentiment ne saurait vous paraître blâmable.

RÉGINALD.

Non, quand il se renferme dans de justes bornes.

CARLO.

Le seul bienfait que je souhaite, c'est la révocation de l'ordre sévère qui m'éloigne de vous.

RÉGINALD.

Je ne puis l'accorder. Dès ce soir, vous quitterez mon château ; mais, pour ménager votre amour-propre auprès de mes gens, je vous autorise à me demander vous-même votre congé, sous un prétexte plausible.

CARLO.

Le motif qui m'attache à cette résidence...

RÉGINALD.

Je l'ai deviné.

CARLO, *avec effroi.*

Vous l'avez deviné ?

RÉGINALD.

Oui.

CARLO, *à part.*

J'en doute.

RÉGINALD.

Vous aimez Maria.

CARLO.

Il est vrai.

RÉGINALD.

Notre séparation ne sera point une cause de rupture.

CARLO.

Pardon, Monsieur, elle devient un obstacle insurmontable.

RÉGINALD.

Je ne vous comprends pas. Au surplus, Carlo, je le répète, votre présence me trouble. Ce caractère inquiet et curieux, que sans doute vous ne pouvez réprimer, m'est insupportable, et je dois vous éloigner; mais vos intérêts de cœur n'en souffriront pas la plus légère atteinte. J'ai promis à Thérésa de doter sa fille, et je tiendrai parole. Efforcez-vous d'être plus discret à l'avenir; sachez vous renfermer dans vos attributions, et ne cherchez jamais à connaître ce que l'on veut vous cacher. Adieu. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

CARLO, *seul.*

Combien je me reprocherais de l'avoir affligé, s'il est innocent!... Mais... non. Tout semble légitimer le soupçon qui m'a conduit ici. Toujours solitaire et sombre, jamais je ne l'ai vu sourire. Son extérieur grave et composé, sa froide réserve, cette habitude mélancolique et douloureuse annoncent un cœur chagrin, une conscience bourrelée. Il craint d'être deviné. On voit qu'il cherche à faire tomber sur lui seul tout le poids de son malheur. Mais ce malheur, quel est-il? est-ce celui que je déplore, et qui m'a tout ravi? Voilà, voilà ce qu'au prix de mon sang je veux absolument connaître. Par exemple, pourquoi cet effroi quand je me suis présenté?... comment ai-je provoqué sa colère?... il n'était donc pas seul?... mais par où serait-on sorti?... Cependant, je ne crois pas m'être trompé... une voix qui m'est inconnue a prononcé quelques mots... on a parlé de Pompéïa!... Pompéïa!... ce nom seul fournit encore une ample matière à mes conjectures. Depuis mon arrivée, le Comte a suspendu ses visites... Pour quel motif?... Qui pouvait l'attirer si souvent à Pompéïa? Si le désir d'admirer ces ruines fameuses eût été l'unique cause de ses fréquentes promenades, il ne les aurait pas faites seul et dans l'obscurité. Plus d'une fois, inquiets de son absence, et après de longues nuits passées dans l'attente et les recherches, ses

gens l'ont trouvé évanoui près d'une tombe; mais son front livide et couvert de sueur, ses traits convulsifs annonçaient l'effrayante agitation de ses esprits. Nul doute, ces circonstances réunies cachent un secret qui m'intéresse. Mon état dans le monde, mon honneur, la mémoire de mon père exigent que tous ces mystères me soient révélés... Ils le seront, je le jure au Ciel, à vous, mânes plaintifs et que je dois apaiser, ils le seront, ou j'y perdrai la vie.

SCÈNE VII.

CARLO, MARIA.

CARLO, *voyant Maria qui accourt avec un bouquet à la main.* Maria !

(Il cherche à composer son maintien et à cacher son trouble.)

MARIA.

Enfin, on vous trouve, Monsieur; c'est bien heureux.

CARLO.

Pardon, j'étais occupé...

MARIA.

Pas de moi, toujours! Il y a pour le moins deux heures que je vous cherche dans le jardin, dans la bibliothèque, dans tous les appartements. M. le Comte avait dit qu'il voulait être seul, et je ne suis pas venue ici; mais, excepté cela, j'ai visité la villa tout entière, je vous ai demandé à tout le monde : « Maman, as-tu vu Carlo? — Non, ma fille.— Pétro, ai-je dit au jardinier, avez-vous vu mon futur?— Non, Mademoiselle. —Faites-moi le plaisir de me cueillir un joli bouquet que je partagerai avec lui.—Oui, Mademoiselle. » Et là-dessus, il a poussé un gros soupir, m'a fait un salut très-gracieux, m'a lancé un regard que j'ai fort bien compris, puis, avec une vivacité sans égale, il a couru me chercher ce bouquet qu'à mon tour j'ai payé d'un coup d'œil bienveillant. Hé bien! Monsieur, cela ne vous fâche pas?....

CARLO.

De quoi voulez-vous que je me fâche?

MARIA.

Comment, de quoi? mais de ce soupir, de ce salut gracieux, de ce regard tendre, de mon coup d'œil bienveillant..

CARLO.

Cela me paraît tout naturel.

MARIA.

Vous n'êtes donc pas jaloux?

CARLO.

Je croirais vous faire injure.

MARIA.

Vous ne le serez jamais?

CARLO.

Je l'espère.

MARIA.

Tant pis. J'ai cru que rien n'était plus flatteur que d'inspirer de la jalousie.

CARLO.

On vous a trompée, Maria ; ce sentiment offense celle qui en est l'objet, et fait cruellement souffrir celui qui l'éprouve.

MARIA.

Pourvu que vous soyez jaloux sans souffrir, je vous promets de ne pas m'en offenser ; mais, je l'avoue, je serais enchantée de vous voir quelquefois douter de ma tendresse.

CARLO.

Pourquoi?

MARIA.

Pour avoir le plaisir de vous rassurer, mon ami, de vous dire, de vous répéter un peu plus souvent que je vous aime, que je ne veux aimer jamais que vous.

CARLO.

Bonne Maria !

MARIA.

Mais comme, au lieu d'être jaloux, vous êtes fort tranquille, je ne vous dis rien de tout cela, Monsieur, oh! rien du tout. Je ne vous aime pas le moins du monde.. (*En riant.*)

Ce n'est pas vrai... Je vous destinais la moitié de mon bouquet, mais vous ne l'aurez pas; non, Monsieur, vous ne l'aurez pas; je le donnerai à un autre plus aimable.

CARLO.

Mais ce bouquet... à quelle occasion ?...

MARIA.

Je vais vous le dire, Monsieur, pour augmenter vos regrets. Vous savez que M. le Comte fait chaque année un mariage, et qu'il choisit pour l'unir à la plus vertueuse, le garçon qu'on lui désigne comme le plus honnête et le plus brave.

CARLO.

L'époque ordinaire est encore éloignée.

MARIA.

Oui et non : c'est-à-dire que M. le Comte, qui veut partir demain pour un long voyage, vient d'ordonner à ma mère de faire prévenir le couple heureux que la voix publique a désigné, et que cette touchante cérémonie aura lieu pas plus tard qu'aujourd'hui.

CARLO, *à part et rêveur.*

Il part demain! pour un long voyage !...

MARIA.

Je voulais y paraître avec mon prétendu. Je voulais que l'on nous vît parés des mêmes couleurs; mais...

CARLO, *de même.*

Cette résolution imprévue vient encore à l'appui de mes conjectures.

MARIA.

Hé bien!... qu'avez-vous donc? qu'est-ce qui vous occupe? un autre s'excuserait et me dirait : Ma bonne petite Maria, je te demande pardon; je suis fâché de t'avoir déplu.... je ne mérite pas.... (*Voyant entrer Thérèsa.*)

SCÈNE VIII.

CARLO, MARIA, THÉRÈSA.

MARIA.

Ah ! te voilà, ma mère ! viens vite, je t'en prie. Fais-moi le plaisir de le gronder bien fort, bien fort, entends-tu ? il le mérite... vrai !

THÉRÈSA.

Pauvre garçon ! qu'a-t-il donc fait ?

MARIA.

Ce qu'il a fait ? il est bien maussade. Gronde-le, je t'en prie, tu me rendras service... (*Bas à Thérèsa.*) parce que, vois-tu, je n'en aurais pas la force. S'il daignait me faire une petite excuse un peu passable, je lui pardonnerais tout de suite, et il faut absolument que je reste fâchée. Adieu, Monsieur.

CARLO.

Ecoutez-moi.

MARIA.

Non, Monsieur. (*A part.*) C'est cela : de la dignité. Mais partons bien vite, car je n'y tiendrais pas long temps. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

CARLO, THÉRÈSA.

THÉRÈSA.

Est-il vrai, Carlo, qu'il faut que je vous gronde ?

CARLO.

Ah ! Thérésa, plaignez-moi plutôt, je suis bien malheureux !

THÉRÈSA.

D'où vient ? Ma fille vous aime, j'ai promis de vous unir, M. le Comte y consent, et sans doute il ne bornera pas à de vains mots les témoignages de sa bienveillance.

CARLO.

M. le Comte, dites-vous ? je quitte son service.

THÉRÈSA.

Vous le quittez ?

CARLO.

Aujourd'hui.

THÉRÈSA.

Quel peut être le motif de cette rupture inattendue ?

CARLO.

C'est un secret qui doit mourir dans mon sein.

THÉRÈSA.

Un secret ! Carlo doit-il en avoir pour sa mère ?

CARLO.

Ma mère... Hélas ! cette douce espérance est à jamais perdue.

THÉRÈSA.

Pourquoi ?

CARLO.

Ne m'interrogez pas.

THÉRÈSA.

Au contraire, mon ami, où trouverez-vous une confidente plus sûre et plus discrète ? une amie plus sincère et plus désintéressée ? Carlo, mon fils, ouvre-moi ton cœur.... soulage-le du poids qui l'oppresse... c'est la mère de Maria qui t'en prie.

CARLO.

Que me demandez-vous ?

THÉRÈSA.

D'adoucir ta douleur en la partageant.

CARLO.

Vous m'en voudrez peut-être ?

THÉRÈSA.

Non, car tu ne peux avoir rien fait que de bien. Si ta conscience t'approuve, ta mère pourrait-elle te blâmer ?

CARLO.

Ma conscience ! ah ! je puis, je pourrai toujours l'interroger sans crainte.

THÉRÈSA.

Parle donc.

CARLO.

Vous me promettez un secret inviolable ?

THÉRÈSA.

Je te le promets.

CARLO.

Carlo n'est pas mon nom.

THÉRÈSA.

Qui donc êtes-vous ?

CARLO.

Vous allez le savoir. Je servais dans un régiment napolitain, employé sur la frontière. Ma bonne conduite et quelques actions d'éclat avaient attiré sur moi l'attention des chefs. J'allais devenir officier ; on n'attendait plus que ma nomination. Un jour... affreux souvenir ! mon colonel me fait appeler ; j'accours, mais sa vue me glace d'effroi. Tous ses traits portaient l'empreinte de la douleur. A peine il osait me regarder. — Mon ami, me dit-il, j'espérais aujourd'hui combler tous tes vœux et les miens ; le sort en décide autrement. Un grand malheur pèse sur toi... non seulement tu ne seras pas officier, mais il faut même que tu quittes le régiment.. — Quitter le régiment ! et pour quelle raison ! — Tu ne peux y rester, l'honneur s'y oppose. — L'honneur ! Monsieur le colonel, toute ma vie vous est connue, et je puis affirmer qu'il n'en est pas de plus honorable et de plus pure.— Oui.—Ma famille est irréprochable. — Plût au ciel ! — Que voulez-vous dire? — Infortuné! je sens que je vais te porter un coup affreux ; mais tel est l'empire du préjugé. — Expliquez-vous ! — Convaincu d'avoir assassiné le prince Théobald , ton père vient de périr sur l'échafaud.

THÉRÈSA.

Quoi ? vous seriez...

CARLO.

Le fils de Clémenti.

THÉRÈSA.

Dieu !...

CARLO.

Mon père un assassin! m'écriai-je; c'est un mensonge infâme, une horrible calomnie! — Je le voudrais pour toi, reprit le colonel; et il met sous mes yeux la relation entière de ce fatal procès et la lettre du ministre qui ordonne mon renvoi. Ah! pourquoi faut-il que les soins de cet homme généreux m'aient rendu à la vie!... J'aurais dû mourir après cette épouvantable lecture.... Désespéré, anéanti, écrasé sous le poids de l'infamie, je quittai le régiment, et sous le nom de Carlo, je vins cacher ma honte à Naples. J'appris bientôt que tout le monde plaignait mon père, que sa condamnation était regardée comme injuste, que la voix publique accusait le comte Réginald, et que ce seigneur, prévenu du meurtre pour lequel mon père a péri, n'avait échappé à la peine capitale qu'à la faveur de nombreuses attestations chèrement payées peut-être et qui prouvaient son alibi. Convaincu de l'innocence de mon malheureux père, et résolu de réhabiliter à tout prix sa mémoire, je me fis présenter au comte Réginald comme secrétaire. Depuis six mois, je l'observe, j'ai lu dans son âme, j'ai deviné ses remords.....

THÉRÈSA.

Ses remords!....

CARLO.

Oui, Thérèsa, je touche au moment de recouvrer mon état, l'honneur d'effacer la tache imprimée sur mon nom, et de jouir enfin du premier, du plus précieux de tous les biens, de celui qui a été le but de toute ma vie, l'estime de mes concitoyens.

THÉRÈSA.

Bon jeune homme! tant d'infortune vous rend plus intéressant encore à mes yeux; mais je ne puis approuver l'opinion hardie, injurieuse que vous osez émettre sur le comte Réginald; renfermez-la soigneusement, mon ami, ne la communiquez à personne, sous peine d'encourir le blâme universel. A la vérité, le Comte fut impliqué dans l'affaire malheureuse du prince Théobald: ils étaient rivaux

de gloire et d'amour. Pendant la soirée qui précéda la mort du prince, ils s'étaient rencontrés à une fête, et dans un accès de jalousie, le prince s'était porté envers notre maître à une violence très-condamnable, surtout chez un homme de son rang. Abusant de sa force, il osa frapper le Comte, et le fouler aux pieds en présence de la noblesse napolitaine. Cette nuit même, on le trouva mort à la porte de son palais. On dut penser naturellement que Réginald ne pouvant supporter un tel affront, avait attendu son rival pour le provoquer et en tirer vengeance; car il s'était enfui aussitôt après ce scandaleux éclat. Il le sentit, et courut de lui-même au-devant de l'accusation. Il se constitua prisonnier; mais cent témoins vinrent attester qu'il était rentré ici à dix heures du soir et qu'il n'en était plus sorti.

CARLO.

Si ces détails m'étaient donnés par un autre que vous, ma bonne mère, je refuserais d'y croire.

THÉRÈSA.

Ce qui doit déterminer cette croyance, mon ami, c'est le noble caractère du Comte. Son seul défaut, si l'on peut appeler ainsi l'exagération d'une qualité, a toujours été de se montrer trop avide de considération. Tourmenté de l'impérieux besoin de se soutenir au plus haut degré d'estime dans l'opinion des hommes, et plaçant là sa destinée tout entière, il a pu quelquefois se laisser égarer par l'exaltation de ses idées chevaleresques... Jugez à quelles tortures son âme dut se trouver en proie après cette horrible catastrophe!... Puissances du Ciel! comment supporter sans mourir un pareil outrage? Aussi, depuis ce jour fatal, cette sérénité, qu'alimentait sans cesse la plus active bienfaisance, a fait place à une sombre mélancolie. L'existence lui semble un fardeau insupportable; elle ne se compose plus que de bizarreries, de scènes douloureuses. Toutes les habitudes de sa vie sont devenues celles d'un insensé, d'un visionnaire. Ah! loin de l'accuser, Carlo, loin de jeter le moindre doute sur cette âme si pure, plaignez Réginald. Je ne crois pas qu'il existe un homme aussi profondément malheureux, et dont la cruelle infortune mérite un plus touchant intérêt.

CARLO.

Hélas! quelle situation est la mienne! Thérèsa, si je vous crois, que devient donc l'honneur de mon père? me faudra-t-il penser?...

(Il appuie sa tête sur une des mains de Thérèsa, qu'il presse dans les siennes.)

THÉRÈSA.

Silence! Maria revient.

SCÈNE X.

CARLO, THÉRÈSA, MARIA.

MARIA.

Hé bien! c'est comme cela que tu le grondes!... comment veux-tu qu'il m'obéisse?... Tu devrais toujours prendre mon parti, comme femme d'abord, puis parce que je suis ta fille, et enfin, parce qu'un homme doit toujours avoir tort.

CARLO.

Même quand il a raison, n'est-ce pas?

MARIA.

Oui, Monsieur. Cela fait tant de plaisir de vous gronder! c'est si gentil!

THÉRÈSA.

Allons, ne fais pas la mutine. Embrassez-vous.

MARIA.

Je le veux bien. (*Elle présente sa joue à Carlo.*)

CARLO.

En vérité, je signe la paix sans connaître le motif de la guerre.

MARIA.

Vois-tu, maman, comme il est entêté. Il ne conviendra pas...

CARLO.

Je conviendrai de tout pour te plaire...

MARIA.

C'est cela... de la complaisance! Monsieur me dédaigne; patience, j'aurai mon tour. Ma mère, viens vite, j'accou-

rais te chercher... Les futurs sont là, ils n'osent pas entrer, ils ont peur de rencontrer monsieur le Comte. Cependant, il faut bien qu'ils le voient pour recevoir la dot qu'il leur a promise.

THÉRÈSA.

Sans doute; mais ce qui n'est pas moins important, c'est de veiller à ce que ce méchant lazzarone, qui a longtemps poursuivi la petite fiancée, ne s'introduise pas ici pendant que les jeunes gens y seront.

MARIA.

Bah! il n'y pense plus. Il y a de cela six mois au moins!... est-ce qu'un homme peut aimer si longtemps?

CARLO.

Ah! Maria!...

MARIA.

Pardon, mon ami, je suis injuste.

THÉRÈSA.

Ce n'est pas de l'amour que cet homme ressentait.

MARIA.

Tu as raison : il est bien probable qu'il poursuivait la dot plus encore....

THÉRÈSA.

En tout cas, c'est un furieux dont il faut se défier.

MARIA.

Nous y veillerons; mais viens, ma mère, viens chercher les futurs, tu les aideras à entrer... Viens aussi, Carlo.

(Elle entraîne sa mère. Carlo les suit. Il touche la porte de droite, quand il entend frapper à gauche derrière le portrait.)

SCÈNE XI.

ARPAYA, *en dehors*, CARLO.

CARLO *s'arrête.*

Qu'est-ce que cela? on a frappé.

(On frappe encore.)

ARPAYA, *en dehors.*

Maître!

CARLO, *s'approchant de la cloison.*

Cette voix est la même que j'ai entendue...Que signifie?...

ARPAYA, *en dehors.*

Maître! es-tu là?

CARLO, *déguisant sa voix.*

Oui.

ARPAYA, *de même.*

Il faut que je te parle, ouvre-moi.

CARLO, *à part.*

Ouvrir! (*Haut.*) Non. Parle bas... Que me veux-tu?

ARPAYA, *de même.*

Te dire que le rendez-vous indiqué près de l'ermitage des Aliziers, pour ce soir à neuf heures, ne saurait avoir lieu.

CARLO, *à part.*

Ah!

ARPAYA, *de même.*

Il faut le remettre à minuit. On doit nous amener un initié, et tu n'assistes jamais à cette cérémonie.

CARLO, *à part.*

Un initié! A minuit!... près de l'ermitage des Aliziers...

ARPAYA, *de même.*

Eh bien, maître, qu'en dis-tu?

CARLO, *déguisant sa voix.*

J'y serai.

ARPAYA.

A minuit.

CARLO.

Étrange mystère!... Quel rapport peut donc exister entre le Comte et ces gens qui le nomment leur maître, qui se cachent, et qui n'arrivent à lui qu'à travers des passages secrets? Ils parlent d'un initié! Seraient-ce des carbonari, ou des bandits de la montagne?... Achève, ô mon Dieu! achève de m'éclairer! fais que je puisse pénétrer dans ce noir dédale... que je venge mon honneur outragé, pour reparaître aux yeux de la société, pur comme la vertu qui m'a guidé dans toutes les actions de ma vie.

SCÈNE XII.

CARLO, MARIA, THÉRÈSA, VILLAGEOIS.

MARIA, *accourant et suivie de sa mère.*

Là ! ne te l'avais-je pas dit? j'étais sûre qu'il était resté ici tout seul. Fi! Monsieur, que c'est vilain de bouder !... Voilà les fiancés qui viennent saluer M. le Comte. Où est-il, M. le Comte?

CARLO.

Je ne sais.

MARIA, *allant au fond sur le balcon.*

Je le vois; il se promène dans la grande allée du jardin. Oh Dieu ! comme il va vite ! comme il a l'air agité ! Quand il se retournera, je lui ferai une révérence. Attendez... le voilà qui revient de ce côté. *(Elle fait plusieurs révérences.)* M. le Comte, si c'était un effet de votre bonté... Il m'a vue. Je vous demande bien pardon, M. le Comte ; je vous en prie, rien qu'un petit moment : cela nous fera bien plaisir à tous.

(Elle accompagne ces paroles de gestes simples, mais expressifs ; tout le monde a les yeux sur elle.)

Il a compris, car il se détourne. Le voilà qui vient.

(Elle quitte le balcon. Tout le monde redescend la scène.)

Il est plus aimable que vous, M. le Comte; il n'y a pas de comparaison, vous voyez! je n'ai fait que l'appeler là... un peu... et il s'est dérangé tout de suite. Mais vous, maussade, on a beau vous prier bien gentiment, c'est comme si l'on ne faisait rien.

THÉRÈSA.

Allons, paix, voici M. le Comte.

CARLO, *à part.*

Dérobons-nous à ses regards.

(Il se perd dans la foule.)

SCÈNE XIII.

THÉRÈSA, RÉGINALD, MARIA, CARLO, VILLAGEOIS.

MARIA.

Carlo !...Où est-il donc ?... Ah !...Viens te joindre à nous.

(Elle le prend par la main.)

RÉGINALD, *à Carlo, qu'il a aperçu derrière un groupe.*

Encore ici, Monsieur ?

MARIA, *à part.*

Comment, encore ici ? (*A Carlo.*) Est-ce que tu dois t'en aller ?

CARLO, *bas.*

Paix ! tu sauras tout.

THÉRÈSA.

Monsieur le Comte, permettez que j'aie l'honneur de vous présenter les jeunes époux désignés par la voix publique, comme étant pourvus des qualités précieuses auxquelles vous attachez l'assurance de votre protection.

RÉGINALD, *aux jeunes fiancés.*

Je les en félicite, car c'est d'abord pour soi-même que l'on doit pratiquer la vertu. Ne vous éloignez jamais du sentier de l'honneur; le bonheur de la vie entière en dépend : un seul instant d'oubli peut empoisonner l'existence la plus honorable. (*Il tire une bourse.*) Voilà cent ducats : ils suffiront aux premiers frais d'un établissement convenable à votre condition ; votre travail et votre bonne conduite feront le reste. Adieu. Soyez heureux.

MARIA.

Ah ! Monsieur le Comte, est-ce que vous ne restez pas encore un petit moment ? La mariée avait osé se flatter que vous lui feriez l'honneur d'ouvrir le bal avec elle.

RÉGINALD.

Merci, mon enfant.

MARIA.

Cela aurait été bien aimable de votre part, Monsieur le Comte.

RÉGINALD.

Le son des instruments... cette gaîté bruyante...

MARIA.

Au moins, Monsieur le Comte, voulez-vous bien nous permettre de danser dans ce beau salon?

RÉGINALD.

J'y consens. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

MARIA, THÉRÈSA, CARLO, Villageois.

MARIA.

Comme il a dit cela gracieusement!... C'est bien dommage que ce seigneur-là ait quelquefois des accès de mélancolie si noire, si noire, que c'est comme une frénésie! Sans cela, vraiment.... Mais il ne s'agit pas de cela... dansons... Je me nomme reine de la fête, pas davantage; et je vais m'asseoir dans le beau fauteuil de monsieur le Comte, pendant tout le bal. Si quelqu'un que je connais était plus aimable, je lui dirais bien de venir s'asseoir auprès de moi; mais quand on fait la reine, on doit être fière, n'est-ce pas, ma mère?

(Pendant ce couplet, Thérèsa s'est entretenue bas avec Carlo.)

Le futur ici, à ma droite, la fiancée à ma gauche... Bien. Allons, commencez.

(Ballet très-gai, qui se composera des danses du pays, exécutées par des paysans et des paysannes des îles de Caprée et d'Ischia, dont le costume est si pittoresque.)

SCÈNE XV.

Les Mêmes, UN LAZZARONE.

(Au milieu d'un pas dansé par les jeunes époux, on entend un grand bruit au fond. Le bal est interrompu.)

THÉRÈSA.

Le lazzarone!... Ah! mon Dieu, voilà ce que je craignais.

(C'est un lazzarone qui a escaladé le balcon. Il s'élance entre les deux

nouveaux mariés, adresse des reproches sanglants à la jeune femme, et frappe si violemment son rival, que celui-ci tombe à la renverse. On fait cercle, on veut éconduire cet imprudent perturbateur ; mais il s'arme de son couteau, et personne n'ose plus l'approcher. Le mari se relève, et répondant aux propositions de son ennemi, tous deux sortent par la gauche, malgré les efforts de la jeune femme et les cris de ses compagnes.)

MARIA.

Viens, ma mère ; courons chercher monsieur le Comte.

THÉRÈSA.

Oui, courons.

(Elles sortent vivement par la droite, en appelant.)

Monsieur le Comte ! Monsieur le Comte !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, *excepté* MARIA *et* THÉRÈSA.

(Bientôt un cri d'horreur retentit dans le salon. Tous les personnages qui regardaient au fond, à gauche, ce qui se passe en dehors, redescendent tumultueusement la scène, en témoignant qu'ils viennent de voir un grand malheur. Quelques lazzaronis sont arrivés par le même chemin que leur camarade.)

CARLO, *revenant.*

Il l'a tué !

TOUT LE MONDE.

Tué !

(Les lazzaronis ramènent, en le tenant au collet, le jeune marié, qui paraît au désespoir. La mariée vient tomber à demi-morte sur le fauteuil. Elle est entourée de ses compagnes, qui lui prodiguent des secours.)

SCÈNE XVII.

THÉRÈSA, RÉGINALD, MARIA, CARLO, PAYSANS, LAZZARONIS *et* DOMESTIQUES.

RÉGINALD, *entrant vivement et suivi par Thérèsa et Maria.*

Quelle audace ! oser dans mon château !...

CARLO, *présentant le marié au Comte.*

Monsieur le Comte, voilà celui qui a commis le meurtre.

RÉGINALD, *vivement frappé de ce mot.*

Un meurtre!... Qui a commis un meurtre?

LES LAZZARONIS.

Lui. Vengeance!

RÉGINALD.

Misérable!

MARIA, THÉRÈSA, VILLAGEOISES.

Grâce! grâce!

LES LAZZARONIS.

Vengeance!

CARLO, *à part.*

Observons bien le Comte.

THÉRÈSA.

Hélas! ce jeune homme est plus malheureux que coupable. Attaqué brutalement par un lazzarone, son rival, qui a osé pénétrer jusqu'ici, il a été frappé, renversé, foulé aux pieds.

RÉGINALD, *dans un état d'angoisse extraordinaire et à part.*

Moi aussi, j'ai été renversé, foulé aux pieds... (*Haut et s'efforçant de se remettre.*) Hé bien?

THÉRÈSA.

Il a usé du droit de légitime défense. Si l'agresseur a succombé, c'était justice.

RÉGINALD, *de même, à part et vivement.*

Oui, c'était justice. (*Haut.*) Mais les lois ne permettent pas qu'on se la fasse soi-même.

LES LAZZARONIS.

Vengeance!

MARIA, THÉRÈSA, VILLAGEOISES.

Grâce!

RÉGINALD, *à part.*

Quelle horrible anxiété! (*Haut.*) Il ne m'appartient pas de prononcer dans une affaire de cette nature. Conduisez ce jeune homme à Naples, et qu'il soit traduit devant les tribunaux. Je le plains, et je vous promets d'intercéder

pour lui. (*A part.*) Ah! mon âme est en proie aux plus cruelles tortures. (*Il sort.*)

CARLO, *qui a bien observé le Comte, à Thérèsa, qu'il amène sur le devant de la scène.*

Thérésa, c'est lui qui a tué Théobald!

THÉRÈSA, *bas et vivement.*

Insensé! taisez-vous.

CARLO, *de même.*

Je viens d'en acquérir la conviction.

THÉRÈSA, *de même.*

Malheureux! ce sont des preuves qu'il faudrait.

CARLO, *de même.*

J'en aurai, Thérèsa, j'en aurai. O mon père! je te rendrai l'honneur!

(Carlo sort vivement par la droite. Deux groupes de villageois et de Lazzaronis se forment et contemplent avec horreur le cadavre du lazzarone, qu'on apporte au fond. Le jeune marié est arrêté, malgré les pleurs de sa femme.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le Théâtre représente une petite anse dans la baie de Naples ; elle est entourée de rochers. Un chemin élevé, taillé dans le roc et venant de la gauche au quatrième plan, conduit à un ermitage placé à l'extrémité d'une roche saillante et élevée au-dessus de la mer. En descendant sur la plage, le chemin tourne à droite et aboutit à la porte d'une vieille tour sise au troisième plan, dont le pied est baigné par les flots. On communique par là au château de Réginald. On aperçoit à une légère distance le Vésuve, qui vomit une épaisse fumée. Au fond, la mer et des rochers. La scène commence au coucher du soleil.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MUSICIENS AMBULANTS.

(Au lever du rideau, on voit un groupe de musiciens devant l'ermitage. Ils exécutent en chœur un chant du pays, en s'accompagnant avec des mandolines ; puis ils se retirent par le haut du rocher.)

CHOEUR.

Ecoute ma prière,
Mère des malheureux ;
Soulage ma misère,
Daigne exaucer mes vœux.

Vers un lointain rivage
Nous allons voyager ;
Garde-nous du naufrage,
Garde-nous du danger.
Ecoute, etc.

Que ta douce assistance
Nous protége en tout lieu ;
Du pauvre l'espérance
Est tout entière en Dieu.
Ecoute, etc.

SCÈNE II.

MARIA, *seule.*

(Elle sort de la vieille tour, en regardant derrière elle, pour s'assurer qu'on ne l'a pas suivie; elle porte une corbeille remplie de fleurs, et s'assied sur une pierre ombragée par un pin.)

Je ne suis pas encore remise de la frayeur que m'a causée l'événement de tantôt. Juste ciel! voilà donc ce que peut produire la jalousie! Oh! je ne désire plus que Carlo soit atteint de ce mal affreux. Je me repens de lui avoir dit que je donnerais la moitié de mon bouquet à un autre plus aimable. S'il allait croire qu'en effet je lui préfère quelqu'un! Je ne sais pourquoi je me fais un malin plaisir de le lutiner sans cesse..... J'aime à éprouver son caractère, à exercer mon empire. Je m'en veux; oui, j'ai une mauvaise tête. Carlo finira peut-être par croire que je n'ai pas un bon cœur!.... C'est mal; oui, c'est mal..... car enfin, Carlo doit être mon mari.... Il m'appelle souvent sa petite femme, et cela me fait grand plaisir!..... Je dois donc m'habituer à la déférence; on doit être si heureux de faire à celui qu'on aime le sacrifice de sa volonté, de ses désirs! C'est-là, sans doute, une des plus douces prérogatives de l'amour........ (*Elle se lève.*) Portons ces fleurs à leur destination...

(Elle gravit le sentier qui conduit à l'ermitage, et place des bouquets autour de la petite niche pratiquée dans le mur.)

SCÈNE III.

CARLO, MARIA.

MARIA, *à genoux.*

Conserve-moi l'amour de Carlo : il est tout mon bien, toute mon espérance en ce monde; s'il me fallait y renoncer, je n'aurais plus qu'à mourir.

CARLO, *venant derrière Maria.*

Chère Maria!

(Maria se retourne; ils se tiennent enlacés, mais en face du public; la scène continue ainsi :)

MARIA.

C'est toi!

CARLO.

Oui, cher ange, nos cœurs sont unis pour l'éternité. A chaque instant de ma vie, tu me trouveras prêt à te renouveler le serment que je fais de n'être jamais qu'à toi.

MARIA.

Et moi donc! tout ce que je crains, c'est de ne pas vivre assez longtemps pour te prouver ma tendresse... Mais, est-il vrai, mon ami, que tu dois quitter M. le Comte?

CARLO.

Hélas! il le faut.

MARIA.

Pourquoi? *(Ils descendent en se tenant embrassés.)*

CARLO.

On le veut.

MARIA.

Quelle peut être la cause de cette séparation subite?

CARLO.

Ce serait trop long à te dire; mais ta mère sait tout.

MARIA.

Et tu ne viendras plus à la villa?

CARLO.

Je n'y pourrai paraître qu'en cachette.

MARIA.

Bon Dieu! comment ferons-nous pour nous voir?

CARLO.

Je viendrai t'attendre près de cette petite porte, au déclin du jour.

MARIA.

Oui, mon ami.

CARLO.

Si nous avons quelque chose à nous dire...

MARIA.

Comment ferons-nous?

CARLO.

Je cacherai mes lettres.

MARIA.

A quel endroit ?

CARLO.

Là.

(Il montre une des colonnes de la petite niche.)

MARIA.

Oui, mon ami.

(Carlo trouvant un papier derrière cette colonne.)

CARLO.

Ah! ah! il paraît qu'un autre a eu la même idée.

MARIA.

Respectons son secret.

CARLO.

Cependant l'écrit n'est point cacheté.

MARIA.

C'est égal, mon ami.

CARLO, *à part.*

Si ce papier que le hasard me fait découvrir, était relatif....

(Il le met dans sa poche sans être vu de Maria.)

MARIA.

Descends ; il faut que je te quitte.

CARLO.

Déjà?...

MARIA.

Oui, je n'ose demeurer plus longtemps.

CARLO.

D'où vient ?

MARIA.

Quand M. le Comte fait ses promenades nocturnes, il passe quelquefois par la vieille tour pour arriver plus vite à Pompeïa... S'il nous surprenait ensemble !...

CARLO.

Il connaît notre amour.

MARIA.

Oui; mais il me gronderait... Un tête-à-tête à l'entrée de la nuit... dans un endroit écarté... Bonsoir, bien-aimé.

CARLO.

Adieu!

(Ils s'embrassent. Maria s'éloigne; Carlo la retient.)

MARIA.

Adieu!

(Elle rentre. Carlo est censé la suivre des yeux, puis il prête l'oreille.)

SCÈNE IV.

CARLO, *seul.*

Le bruit de ses pas a cessé; il se perd dans l'espace : je n'entends plus rien. Me voilà seul, lisons...

(Il s'assied sur le banc ombragé par un pin, et lit :)

« L'initié qui se présente peut venir ce soir à neuf heures; on le recevra. » C'est précisément ce qu'a dit cette voix... je ne m'étais donc pas trompé. Quelle sera l'issue de cette découverte?... Mon avenir, mes plus chers intérêts en dépendent. Quelqu'un s'avance. Que vais-je apprendre?... *(Il se lève.)*

SCÈNE V.

BÉNEDICT, CARLO.

(Bénédict arrive par le rocher à gauche, et va chercher derrière les colonnes de la niche.)

BÉNÉDICT.

Il n'y a rien!... mon oncle s'est moqué de moi. Oh! non, cependant, puisque ma lettre n'y est plus.

(Carlo a observé les mouvements de Bénédict.)

CARLO.

Que cherchez-vous?

BÉNÉDICT.

Tiens, il est bien curieux, celui-là. Qui est-ce donc qui me parle?

CARLO.

C'est moi, mon camarade.

BÉNÉDICT.

Comment! mon camarade?

CARLO.

Certainement. Je vous attendais.

BÉNÉDICT.

Vous m'attendiez?...

CARLO.

Sans doute. Venez, venez; j'ai quelque chose à vous remettre.

BÉNÉDICT.

Ah! je sais..... la réponse à la lettre que mon oncle m'a dit de mettre là?

CARLO.

Précisément. Qu'est-ce que c'est que votre oncle?

BÉNÉDICT.

Plaisante question! c'est mon oncle.

CARLO.

Comment s'appelle-t-il?

BÉNÉDICT.

Comme moi, Bénédict; mais on ne le connaissait dans la troupe que sous le nom du Romain.

CARLO, *à part.*

Dans la troupe!... (*Haut.*) Fort bien!...

BÉNÉDICT.

Il a été pendant dix ans l'associé d'Arpaya, de votre chef.

CARLO, *à part.*

Arpaya!... (*Haut.*) Je le sais.

BÉNÉDICT.

Ils ont exercé ensemble sur le chemin de Naples à Rome.

CARLO.

Là bas... du côté de Fondi? Je m'en souviens.

BÉNÉDICT.

C'est-à-dire qu'on vous l'a dit; parce que, voyez-vous,

il y a déjà longtemps que mon oncle est retiré du commerce.

CARLO.

Ah! vous appelez ça le commerce!...

BÉNÉDICT.

Maintenant il cultive ses champs au lieu de la grande route.

CARLO.

C'est plus sûr.

BÉNÉDICT.

C'est ce que dit mon oncle; mais vous êtes trop jeune pour l'avoir connu.

CARLO.

Trop jeune?...

BÉNÉDICT.

Ce n'est pas l'embarras, il paraît qu'il en faut de tout âge. Les plus vigoureux sont pour l'exécution, et les jeunes vont à la découverte.

CARLO.

C'est ce que je fais.

BÉNÉDICT.

Mon oncle prétend qu'il en faut aussi qui n'aient pas trop d'esprit.

CARLO.

Bah! vraiment?...

BÉNÉDICT.

Oui. C'est pour ça qu'il m'a envoyé.

CARLO.

Est-ce que?...

BÉNÉDICT, *riant*.

Oui, oui. (*Ils vont s'asseoir.*) Fatigué de voir que je ne pouvais rien apprendre, il me dit un jour : « Mon pauvre » Bénédict, tu as essayé de tout, mais inutilement; tu au» ras beau faire, tu seras toujours un sujet très-mince..... » Je ne vois plus qu'un métier pour toi..... — Et lequel, » mon oncle?... — Un bon métier, où l'on peut s'enrichir » à rien faire. — Ça me convient, mon oncle... — Il n'est » pas tout à fait sans risque..... — Qui ne risque rien n'a

» rien, mon oncle. — Eh! bien, c'est convenu!..... Je te
» donnerai une lettre de crédit pour Arpaya, mon associé
» de Naples. Tu te rendras, en arrivant, à l'ermitage des
» Aliziers, dans la baie, tout au bord de la mer... »

CARLO.

Vous y êtes.

BÉNÉDICT.

Je le sais bien, puisque j'y suis venu hier... « Tu glisse-
» ras derrière l'une des petites colonnes un billet par le-
» quel tu diras qu'un aspirant de bonne mine, et envoyé
» par le Romain, demande à être initié. » C'est ce que j'ai fait hier au soir....« Tu reviendras le lendemain à la même
» heure, et tu trouveras la réponse... » Mais je vous conte ça, comme si vous ne le saviez pas!..... C'est vous qui êtes chargé de cette réponse. *(Ils se lèvent.)*

CARLO.

Vous ne vous trompez pas; on consent à vous recevoir.

(Il lui remet le papier trouvé à l'ermitage.)

BÉNÉDICT, *lui présentant aussi une lettre.*

Voilà ma lettre de crédit. Mon oncle m'aurait bien donné l'adresse d'Arpaya; mais d'abord il ne la savait pas: il paraît que dans cet état-là on déménage souvent. Ensuite....

CARLO, *souriant.*

Le premier motif dispense du second. C'est bien!...

(Il prend la lettre.)

BÉNÉDICT.

Pourquoi donc prenez-vous ma lettre?

CARLO.

Pour la montrer d'avance au maître. C'est l'usage...

BÉNÉDICT.

Ah! je n'ai rien à dire.

CARLO.

Vous comprenez bien qu'il serait très-facile, sous un pareil prétexte, de s'introduire et de surprendre les secrets de la compagnie.

BÉNÉDICT.

C'est juste!

CARLO.

Avant que je vous présente, il est nécessaire de remplir encore une formalité très-importante.

BÉNÉDICT.

Laquelle?

CARLO.

Je dois m'assurer que vous êtes réellement envoyé par un associé.

BÉNÉDICT.

Il n'y a pas de doute.... Il me semble que je vous en ai dit assez.

CARLO.

Quoi! votre oncle ne vous a pas appris autre chose?

BÉNÉDICT.

Non!

CARLO.

Cherchez bien.

BÉNÉDICT.

J'ai beau chercher..... Ah! si fait, si fait. Il m'a indiqué les signes convenus entre les membres de la société, et auxquels ils doivent se reconnaître.

CARLO.

Ah! vous voyez....

BÉNÉDICT.

Pardi! vous avez bien raison. Sans cela, comme vous dites, le premier venu pourrait se présenter. Vous allez voir....

CARLO, *à part.*

Bon!

BÉNÉDICT.

Attendez, que je me rappelle. Il y en a cinq.

CARLO, *à part.*

Cinq!

BÉNÉDICT.

Un...

(Il lui prend la main droite, dont il presse la paume avec le pouce de la main droite.)

CARLO.

Bien !

BÉNÉDICT.

Deux !

(Il met l'index de la main droite sur sa bouche.)

CARLO.

Après ?

BÉNÉDICT.

Trois !

(Il place trois doigts de chaque main en long sur ses yeux.)

CARLO.

Ensuite ?

BÉNÉDICT.

Quatre !

(Il se bouche les oreilles avec l'index de chaque main.)

CARLO.

Et le cinquième ?

BÉNÉDICT.

Voilà.

(Il pose les deux mains à plat sur son cœur.)

Tout cela veut dire que l'on promet d'être muet, aveugle, sourd et fidèle... Vous comprenez ?

CARLO.

C'est bien là tout ce que votre oncle vous a montré ?

BÉNÉDICT.

Tout. Je le jure par San Jennaro.

CARLO, *à part.*

Merci.

BÉNÉDICT.

Maintenant vous allez me conduire....

CARLO.

Non. Demain, à pareille heure, tu reviendras ici, et je te présenterai au seigneur Arpaya.

BÉNÉDICT.

Pourquoi pas aujourd'hui ?

CARLO.

Parce qu'une affaire urgente et imprévue appelle nos amis d'un autre côté.

BÉNÉDICT.

Ah!

CARLO.

Je vais te conduire à Portici, chez un de mes parents qui tient la meilleure auberge.

BÉNÉDICT.

Ne prenez pas cette peine.

CARLO.

Il le faut. J'ai des raisons pour en agir ainsi.

BÉNÉDICT.

C'est différent. J'obéis. (*Fausse sortie.*)

THÉRÈSA, *en dehors, du côté de la tour.*

Carlo!

CARLO, *à part.*

Qui m'appelle?... (*A Bénédict.*) Va toujours devant; je te rejoins.

THÉRÈSA, *de même.*

Carlo!

CARLO, *à part.*

Thérèsa!

BÉNÉDICT, *revenant.*

J'y songe, camarade; vous m'envoyez à l'auberge; mais je n'ai pas le sou. J'aurais bien pu gagner quelque chose sur la route; mais je n'ai pas osé travailler avant d'être reçu.

CARLO.

Pardon! j'oubliais... On m'a chargé de te payer un mois d'appointements. (*Il lui donne un ducat.*)

BÉNÉDICT.

Un ducat!... ce n'est guère.

CARLO.

Patience! tu n'es encore que surnuméraire. Prends ce sentier... c'est le plus court. (*A part.*) J'ai réussi!

(Bénédict s'éloigne par le plan à gauche.)

SCÈNE VI.

CARLO, THÉRÈSA.

THÉRÈSA, *sortant de la vieille tour.*

Carlo !...

CARLO, *allant au devant d'elle.*

Ah ! c'est vous, bonne Thérèsa ! (*A part.*) Quel contretemps !

THÉRÈSA.

Oui, mon ami. J'ai su par Maria que je vous trouverais ici, et je viens vous annoncer une heureuse nouvelle.

CARLO, *embarrassé.*

Je vous remercie.

THÉRÈSA.

J'ai profité de la disposition d'esprit où l'événement de tantôt avait mis monsieur le Comte, pour intercéder en votre faveur. Je l'ai supplié de révoquer l'ordre sévère qui vous a banni de chez lui, et il a daigné y consentir. J'ai osé lui promettre que vous sauriez réprimer ces mouvements indiscrets qui lui déplaisent, et, qu'en un mot, il n'aurait désormais aucun reproche à vous adresser. Vous remplirez cette promesse faite en votre nom, n'est-ce pas, mon ami ?

CARLO, *de même.*

Mais je ne sais si je dois...

THÉRÈSA

N'aimez-vous plus Maria ?

CARLO.

Plus que la vie.

THÉRÈSA.

Et moi, ai-je donc cessé de vous être chère ?

CARLO.

Je serais un ingrat. Mais le supplice de mon père, puis-je l'oublier ? Son déshonneur n'est-il pas le mien ? Mériterais-je votre estime, si je négligeais aucun des moyens qui me sont offerts pour réhabiliter sa mémoire, pour effacer la tache imprimée sur mon nom ? C'est un devoir bien pé-

nible sans doute, mais c'est l'unique héritage de l'infortuné Clémenti. Sans doute aussi ce fut son dernier vœu en montant sur l'échafaud ; puis-je le trahir ? Non, Thérésa, vous ne sauriez me le conseiller.

THÉRÈSA.

Qu'espérez-vous, enfin ?

CARLO.

Je ne puis vous le dire... Cette nuit, demain peut-être, j'aurai acquis la preuve que je cherche.

THÉRÈSA.

Et alors... malheureux !

CARLO.

Oui malheureux ! Plaignez-moi, Thérèsa, d'être réduit à cette douloureuse extrémité. Le Ciel sait si jamais une pensée nuisible à autrui est entrée dans mon âme.

THÉRÈSA.

Ainsi, vous refusez de venir avec moi trouver le Comte ?

CARLO.

Il ne m'est pas permis d'abandonner le dessein généreux qui m'a conduit ici ; il m'occupe, me presse, ma destinée commande, et je dois obéir.

THÉRÈSA, *à part.*

Hélas ! je ne saurais le blâmer.

CARLO.

C'est à regret que je vous quitte. Nous nous reverrons bientôt. Que toujours votre amitié me reste... Je la mérite, Thérésa, je la mérite.

(Il la reconduit jusqu'à la vieille tour.)

SCÈNE VII.

CARLO, *seul.*

Non, je ne saurais hésiter. La voix impérieuse de ma conscience me crie : « Venge l'honneur de ton père ! » Je cours rejoindre Bénédict. (*Il regarde au fond.*)

Il était temps..... Des barques se dirigent de ce côté; on arrive au rendez-vous... Je ne tarderai pas à revenir.

SCÈNE VIII.

AMBROSIO, FRESCO.

(Ambrosio paraît à gauche sur le bord de la mer, au-dessous de l'ermitage; il se glisse le long des rochers.)

AMBROSIO.

Êtes-vous là, vous autres? (*Il fait nuit.*)

(Fresco tourne l'angle de la vieille tour, en enjambant de l'une à l'autre, les pierres que l'on voit à fleur d'eau.)

FRESCO.

Est-ce toi, Ambrosio?

AMBROSIO.

Oui, c'est moi; j'arrive.

FRESCO.

Et moi aussi, j'arrive.

(Ils se parlent ainsi d'un côté à l'autre du Théâtre, adossés, l'un aux rochers, l'autre à la tour et séparés par les flots.)

AMBROSIO.

Personne encore?

FRESCO.

Personne.

AMBROSIO.

Le mauvais exemple.

FRESCO.

Le mauvais exemple, c'est ça.

AMBROSIO.

Arpaya fait le grand seigneur.

FRESCO.

Oui, il fait le grand seigneur.

AMBROSIO.

Depuis que le comte Réginald est devenu notre camarade, il se croit tout permis!

FRESCO.

Il se croit tout permis.

AMBROSIO.

Le comte Réginald! il semble qu'il soit pétri d'un autre limon que les autres hommes!

FRESCO.

Oui, il semble qu'il soit pétri d'un autre limon.

AMBROSIO.

Il veut qu'on l'encense!

FRESCO.

Il veut qu'on l'encense, c'est ça. Tu as de l'esprit, toi...; je ne pourrais jamais trouver des phrases comme celles-là, jamais. C'est pour ça que j'aime à répéter ce que tu dis. A propos, dis-moi donc un peu pourquoi le chef a choisi cet ermitage pour le lieu du rendez-vous; cela me contrarie.

AMBROSIO.

C'est bien dommage! Et pourquoi?

FRESCO.

Pourquoi? On ne peut compter sur rien ici : au plus beau moment, la présence de l'ermite ou le son de sa cloche suffirait pour faire manquer le coup le plus avantageux... et ça serait désagréable.

AMBROSIO.

C'est vrai. Mais voici notre monde.

FRESCO.

Oui, voici notre monde.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, Bandits de la Montagne.

(On voit arriver successivement sur le bord de la mer les bandits qui composent la troupe; ils sont tous vêtus de même et armés.)

AMBROSIO.

Savez-vous pourquoi nous sommes mandés ce soir.

UN BANDIT.

Non.

FRESCO.

Savez-vous pourquoi?

PLUSIEURS BANDITS, *l'un après l'autre et avec humeur.*

Non.

FRESCO.

Ils disent que non.

AMBROSIO.

Il faut espérer qu'Arpaya nous l'apprendra.

FRESCO.

Oui, il faut l'espérer. (*On murmure.*)

PLUSIEURS VOIX.

Le voici.

AMBROSIO.

C'est bien heureux!

FRESCO.

C'est bien heureux.

PLUSIEURS VOIX.

C'est bien heureux.

SCÈNE X.

AMBROSIO, ARPAYA, FRESCO, BANDITS DE LA MONTAGNE.

(Arpaya arrive par le sentier de l'ermitage.)

ARPAYA.

Eh bien! tout le monde est-il ici?

AMBROSIO, *avec humeur.*

Il y a longtemps.

ARPAYA.

C'est bien... cela doit être ainsi.

AMBROSIO.

Cela te paraît tout simple, n'est-ce pas? Tu commandes.

FRESCO.

Oui, tu commandes!

ARPAYA.

Et vous obéissez. L'un est plus facile que l'autre..... je voudrais bien être encore à votre place.

AMBROSIO.

Qu'est-ce que tu risques ? tu ne seras pas pendu deux fois.

FRESCO.

Oh ! non, il ne sera pas pendu deux fois, c'est sûr...

AMBROSIO.

Au fait, quel est le but de cette réunion ?

FRESCO.

Oui, quel est le but ?

ARPAYA.

D'abord la réception d'un initié.

AMBROSIO.

D'où vient-il ?

ARPAYA.

De Rome. C'est le neveu de Bénédict, un ancien confrère.

AMBROSIO.

C'était un habile homme. Il a pris sa retraite, et il a eu raison ; nous devrions tous faire comme lui.

ARPAYA.

Nous avons ensuite à traiter avec Réginald l'affaire de Piétro.

AMBROSIO.

C'est juste. Pauvre diable ! pourvu qu'on ne l'expédie pas auparavant !

FRESCO.

Oui, pourvu qu'on ne l'expédie pas auparavant.

(Un bandit paraît à gauche sur le rocher.)

LE BANDIT.

Maître, un jeune homme se présente et demande à être introduit.

ARPAYA.

Son nom ?

LE BANDIT.

Bénédict.

ARPAYA.

Fais-le venir.

SCÈNE XI.

CARLO, *vêtu en paysan Romain;* ARPAYA, AMBROSIO, FRESCO, BANDITS.

(Carlo a les yeux bandés; deux hommes le conduisent.)

ARPAYA.

Nous t'attendions.

CARLO, *timidement.*

Me voilà! Où est le seigneur Arpaya?

ARPAYA.

Tu es devant lui.

CARLO.

Mon oncle m'a remis une lettre de créance.

ARPAYA.

Donne.

(Ambrosio et Fresco arrachent une branche de pin qu'ils allument au moyen d'un briquet phosphorique. Tandis qu'Arpaya décachète la lettre de Bénédict, que Carlo lui a remise.)

CARLO, *à part.*

Contrainte pénible!... c'est pour toi, mon père!

ARPAYA, *lisant à haute voix.*

« Je t'envoie mon neveu. Tu ne le connais pas. Il est un
» peu bête, je t'en préviens... (*rire général*). Fais-en ce
» que tu pourras. BÉNÉDICT. »

AMBROSIO.

La missive est courte.

FRESCO.

Oui, la missive est courte, et l'éloge aussi.

CARLO, *faisant le niais.*

Je le mérite, l'éloge.

ARPAYA.

Bénédict a dû t'apprendre les signes au moyen desquels tu dois te faire reconnaître.

CARLO.

Certainement. Donnez-moi la main... un, deux, trois, quatre, cinq. Voilà tout.

(Il répète les signes que Bénédict lui a montrés.)

ARPAYA.

C'est bien.

CARLO.

A présent, je suis donc maître brigand comme vous?

AMBROSIO ET LES AUTRES, *avec humeur*.

Hein?

FRESCO.

Qu'est-ce qu'il dit?

ARPAYA.

N'allez-vous pas vous fâcher contre un imbécile? Vous n'avez donc pas entendu sa lettre d'envoi?

AMBROSIO.

Qu'est-ce tu veux faire de cela?

FRESCO.

Oui, qu'est-ce que tu veux faire de cela?

AMBROSIO.

Un garde-magasin... tout au plus.

FRESCO.

Oh! tout au plus.

AMBROSIO.

Jolie emplette! renvoie-le d'où il vient.

ARPAYA.

Non. Et la reconnaissance donc?... Oublies-tu que c'est la vertu des belles âmes? Bénédict nous a rendu des services signalés. C'était un grand chasseur, le nez fin, la main sûre... Nous ne pouvons nous dispenser d'accueillir son neveu, à moins qu'il ne refuse....

CARLO.

Oh! Je ne refuse rien.

ARPAYA.

Ton oncle t'a prévenu sans doute qu'il fallait subir des épreuves avant d'être admis?

CARLO.

Des épreuves ! qu'est-ce que c'est que ça ? c'est-il difficile ?

ARPAYA.

C'est selon.

AMBROSIO.

As-tu du courage ?

FRESCO.

Oui, as-tu du courage ?

CARLO.

Pas trop.

ARPAYA.

En auras-tu assez ?

CARLO.

C'est selon.... essayez.

ARPAYA.

Divertissons nous en attendant l'arrivée du Comte.

CARLO, *à part.*

L'arrivée du Comte ! c'est tout ce que je désire... (*Haut.*) Voyons, pendant que nous y sommes, achevons toutes les cérémonies, parce que cela m'ennuierait s'il fallait recommencer. En quoi ça consiste-t-il, vos épreuves ?

ARPAYA.

A être jeté dans la mer.

FRESCO.

Jeté dans la mer. Voyons ce qu'il va dire.

CARLO.

Ça m'est égal, pourvu qu'on me tienne, et qu'on me retire bien vite....... J'ai plongé quelquefois en allant à la pêche.

ARPAYA.

A marcher sur des pointes de fer rouge.

CARLO.

Non, je ne ferai pas ça.

TOUS.

Hein !

CARLO.

Je vous dis que je ne ferai pas ça ; c'est des bêtises......

Vous voulez voir si je donnerai dans le panneau....... c'est ça qu'est l'épreuve.

AMBROSIO, *bas à Fresco.*

Pas si bête.

FRESCO.

Pas si bête.

AMBROSIO.

Oseras-tu prendre un pistolet de la main gauche et le tirer à bout portant sur l'un de nous ?

CARLO.

Cartainement, je l'oserai.

AMBROSIO.

Tandis que de la main droite tu plongeras un poignard dans la poitrine d'un autre ?

CARLO.

Tiens, pourquoi pas ?

ARPAYA.

Et tu ne craindras pas de tuer tes semblables ?

CARLO.

Ma foi non. S'ils sont assez bêtes pour se laisser tuer, tant pis pour mes semblables ; ce n'est pas mon affaire.

AMBROSIO.

Pas mal répondu.

FRESCO.

Pas mal du tout.

ARPAYA, *bas aux autres.*

Nous en ferons quelque chose. Va faire tes réflexions.

CARLO.

Elles sont toutes faites ; vous pouvez commencer.

ARPAYA.

Tout à l'heure.

FRESCO.

On te dit tout à l'heure.

UN BANDIT, *aux écoutes à la porte de la vieille tour.*

On vient.

AMBROSIO.

C'est sans doute Réginald.

ARPAYA.

Déjà!... c'est singulier... il n'est que dix heures... Allons, il n'a pas tenu compte de l'avis que je lui ai donné.

CARLO, *à part.*

Le cœur me bat.

SCÈNE XII.

CARLO, FRESCO, AMBROSIO, ARPAYA, RÉGINALD.
BANDITS.

(Arpaya et tous ses compagnons vont au devant du Comte et s'inclinent.)

ARPAYA.

Salut, maître!

RÉGINALD.

Je vous ai déjà dit que je n'acceptais pas ce titre.

CARLO, *à part.*

Ne perdons pas un mot.

AMBROSIO.

C'est juste... Monsieur le Comte n'exerce pas.

FRESCO.

Il n'exerce pas.

AMBROSIO.

Il fait le métier en amateur...

FRESCO.

En amateur... bandit *ad honores.*

ARPAYA.

Eh bien donc! sir Réginald, sois le bien venu! Que personne n'y manque, m'as-tu dit ce matin. Tu vas t'assurer toi-même de notre exactitude.

RÉGINALD.

Je m'en rapporte à vous.

ARPAYA.

Non pas; il faut que les choses se passent en ordre.

CARLO, *à part.*

Heureuse idée!

(Il tire ses tablettes et écrit les noms au fur et à mesure qu'Arpaya les

appelle; les bandits se sont formés en rond, ce qui empêche que l'action de Carlo ne soit remarquée.)

ARPAYA.

Ambrosio! Barbanegro! Jennaro! Fresco! Spalatro! Burbone! Pétruccio! Domenico! Stéphano! Luigi! plus, un initié nommé Bénédict, envoyé de Rome par un ancien confrère. Il est là, je vais te le présenter.

CARLO, *à part.*

Il me fait frémir!

RÉGINALD.

C'est inutile. Dis-moi, quel motif si pressant vous a portés à troubler ma solitude pour m'appeler au milieu de vous?

ARPAYA.

Le danger qui menace l'un de nos camarades. Piétro a été arrêté hier matin et conduit en prison.

RÉGINALD.

En savez-vous le motif?

ARPAYA.

Je le soupçonne. Nous avons rencontré, avant hier au soir, à quelques milles de Naples, le marquis de Castel-Franco. Comme nous procédions à l'inspection de sa voiture, le masque de Piétro s'est détaché, et il est probable que ses traits se seront gravés dans la mémoire de l'illustre voyageur, qui aura fait sa plainte en conséquence.

RÉGINALD.

Que puis-je pour ce Piétro?

ARPAYA.

Le sauver.

RÉGINALD.

Cela me paraît difficile.

ARPAYA.

Tu le peux.

RÉGINALD.

Comment?

ARPAYA.

En attestant son alibi.

RÉGINALD.

Malheureux ! que me proposez-vous ?

ARPAYA.

Ce que nous avons fait pour toi.

CARLO, *à part.*

Qu'entends-je ?... Quel trait de lumière !

RÉGINALD.

Osez-vous bien...

ARPAYA.

Pourquoi pas ? Un homme en vaut un autre.

RÉGINALD, *à part.*

Suis-je assez humilié ?

ARPAYA.

Sire Réginald, ton hésitation m'étonne ; elle a lieu de nous surprendre ; je dirai plus, elle nous offense. Avons-nous hésité à te conserver l'honneur et la vie ? En mettant toutes choses dans la balance, nous avons couru plus de risques que toi, car chacun de nous est nécessaire à sa famille. Toi, tu es seul au monde ; et d'ailleurs, entre gens d'honneur, la parole est sacrée.

CARLO, *à part.*

Gens d'honneur !...

RÉGINALD, *à part.*

Quelle abjection, grand Dieu !

ARPAYA.

Tu t'es engagé il y a huit mois...

CARLO, *à part.*

Huit mois !...

ARPAYA.

A nous servir en toute occasion. Tu nous a promis ton appui auprès des diverses autorités de Naples. Aujourd'hui, pour la première fois, nous invoquons l'exécution de cette promesse. Tu comprendras le péril où tu t'exposerais en ne la remplissant pas.

RÉGINALD.

Je la remplirai.

ARPAYA.

Dès demain. La justice est expéditive, tu le sais.

RÉGINALD.

Dès demain. Adieu.

ARPAYA.

Adieu, maître.

TOUS.

Salut.

RÉGINALD.

N'oubliez pas la condition que j'ai mise à l'appui que je vous accorde; c'est de ne répandre jamais de sang. Vous l'entendez! Je vous défends expressément d'attenter à la vie de qui que ce soit.

ARPAYA.

Fort bien, à moins que...

RÉGINALD.

Point de restriction. (*A part.*) Puisse du moins ce bienfait envers la société apaiser le cri de ma conscience!

(Il rentre dans la vieille tour.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, *excepté* RÉGINALD.

CARLO, *à part.*

Sans doute c'est à l'aide de ces misérables que le comte a pu se soustraire à l'échafaud pour y faire monter mon père. Déchirons le voile qui couvre tant d'iniquités!........ (*Haut et d'un ton niais.*) Dites donc, camarades, qu'est-ce qu'il avait donc fait, notre maître? quelque grand crime, à ce qu'il paraît? Contez-moi donc ça.

ARPAYA.

Tu es curieux?

CARLO.

C'est naturel. Il faut bien que je sache tout, puisque je suis de la bande.

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, RÉGINALD.

RÉGINALD, *revenant.*

J'oubliais de vous prévenir... (*Il se trouve en face de Carlo. A part.*) Ciel! Carlo!

CARLO, *à part.*

Le Comte!

RÉGINALD, *à part.*

Je suis perdu!

ARPAYA.

C'est le nouveau camarade dont je viens de te parler; je te le présente.

RÉGINALD, *affectant la plus grande modération.*

C'est bien. C'est pour lui que je suis revenu. J'ai réfléchi... Laissez-moi seul un moment avec ce jeune homme; je veux l'interroger. Tenez-vous à quelque distance.

ARPAYA, *et les autres.*

Volontiers.

CARLO, *à part.*

Que ne puis-je me dérober dans les entrailles de la terre!

(Tous les bandits s'éloignent.)

SCÈNE XV.

CARLO, RÉGINALD.

RÉGINALD.

Que faites-vous ici, sous ce déguisement?

CARLO.

Monsieur le Comte... le hasard...

RÉGINALD.

Tu m'en imposes.

CARLO.

Une curiosité naturelle...

RÉGINALD.

Elle te sera funeste. Dis-moi, quel génie infernal te porte à épier mes démarches, à vouloir connaître mes actions, mes pensées? que veux-tu? que demandes-tu? quel est ton but enfin?

CARLO.

Mon but? Hélas! il est plus honorable que vous ne le pensez.

RÉGINALD.

Je ne te comprends pas.

CARLO.

Vous ne pouvez pas me comprendre.

RÉGINALD.

Tu viens d'entendre mon entretien avec ces gens?

CARLO.

A peu près; mais sans le vouloir.

RÉGINALD.

Sais-tu de quelle nature est le service qu'ils m'ont rendu?

CARLO.

Non; pas précisément.

RÉGINALD.

Quoi! tu ne devines pas? Tu veux me tromper encore.

CARLO.

Ils vous ont, disent-ils, conservé l'honneur et la vie.

RÉGINALD, *à part.*

Oh! que je souffre! (*Haut.*) Et sais-tu comment?

CARLO.

Non.

RÉGINALD.

A quelle occasion?

CARLO.

Ils ne l'ont pas dit.

RÉGINALD.

Et ta pensée va sans doute jusqu'à me supposer coupable de quelque grand crime?

CARLO.

Monsieur le Comte...

RÉGINALD.

Oui, tu le supposes.

CARLO.

Convenez, monsieur le Comte, que tout autre à ma place...

RÉGINALD.

Eh! bien, puisqu'il faut vous l'avouer... oui, Monsieur, j'ai été compromis dans une affaire malheureuse, dans une accusation de meurtre, et j'en suis sorti pleinement justifié. La voix publique a proclamé mon innocence. Mais, depuis cette époque fatale, je n'ai pas eu une heure de repos; le sommeil a fui de mes yeux; toute pensée de joie et de bonheur est devenue étrangère à mon âme : le néant serait mille fois préférable à la triste existence qu'il m'a fallu supporter. En entrant dans le monde, j'avais regardé l'honneur et l'estime des hommes comme le premier de tous les biens.... Cette accusation est devenue pour moi une source inépuisable de calamités; elle m'a plongé dans une abîme de malheurs; mais, après cet affront public, ce que la fatalité qui me poursuit me réservait de plus cruel, c'est la peine que vous m'avez infligée, en m'obligeant à cette confidence. Votre infatigable activité à tourmenter une âme, m'a forcé à cette explication douloureuse; vous avez arraché de mon sein un odieux souvenir qui devait y rester à jamais enseveli. Mais c'est encore là une conséquence de ma déplorable destinée; je suis à la merci de la première créature qui voudra se jouer de ma détresse. Soyez satisfait, Monsieur. Dans quelque condition que ce soit, il ne saurait exister, il n'existe pas un homme plus profondément malheureux.

(Il tombe sur une pierre.)

CARLO.

Monsieur le Comte, vos yeux ne seront bientôt plus fatigués de ma présence; vous m'avez banni de chez vous, et je vous promets de...

RÉGINALD, *se levant avec fureur.*

Où vas-tu? Comment, misérable! tu veux me quitter?... Jamais, jamais tu ne sortiras de chez moi maintenant.

CARLO.

Cependant, vous m'avez renvoyé...

RÉGINALD.

Je te garde.

CARLO.

Vous m'avez ordonné...

RÉGINALD.

Je te le défends. Cet amour frénétique de l'honneur, je le porte plus que jamais dans mon âme, je le garderai jusqu'au dernier souffle de ma vie. Je veux laisser après moi un nom sans tache, une mémoire intacte ; il n'est rien que je ne fasse pour arriver à ce but. Tu resteras à mon service; je le jure par tout ce qu'il y a de plus épouvantable en ce monde. Si jamais un mot inconsidéré sort de ta bouche, si jamais tu donnes lieu à un soupçon, attends-toi à l'expier par tous les moyens qui sont en mon pouvoir. Je n'en excepte aucun.

CARLO.

Ce que vous exigez est impossible, Monsieur le Comte; faites de moi tout ce qu'il vous plaira, tuez-moi...

RÉGINALD, *dans une espèce de délire.*

Malheureux! quel mot as-tu proféré?

CARLO.

Délivrez-vous du tourment de me voir.

RÉGINALD.

Non.

CARLO.

Souffrez que je m'éloigne.

RÉGINALD.

Jamais.

CARLO.

Je saurai, malgré vous...

(Il fuit par le sentier de l'ermitage.)

RÉGINALD.

Malheureux! c'est toi qui m'y force!... (*Il crie :*) A moi! mes amis; ce jeune homme vous a trompé! c'est un traître!

SCÈNE XVI.

FRESCO, ARPAYA, AMBROSIO, CARLO, RÉGINALD, BANDITS.

(Les bandits accourent par la gauche et par toutes les issues du haut et du bas.)

TOUS LES BRIGANDS.

Un traître !

CARLO, *se voyant enveloppé s'élance du rocher dans la mer, en s'écriant :*

Grand Dieu ! veille sur moi !

ARPAYA.

Qu'il meure !

(Ils détachent tous les carabines qu'ils portent en bandoulière, et s'apprêtent à tirer sur Carlo, qui nage vers la droite.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, MARIA.

(Maria paraît sur le sommet du rocher devant l'ermitage. Elle voit le danger de son amant et paraît frappée d'une idée qu'elle court exécuter. Elle va chercher l'ermite, dont la presence arrête subitement tous les bandits, qui baissent leurs armes et se tiennent dans une attitude respectueuse. Pendant ce temps, Carlo est parvenu à dépasser la vieille tour. On le perd de vue. Réginald est tombé sur un pierre et cache sa figure dans ses mains. Maria tombe à genoux.)

(La toile tombe.)

MARIA.

Il est hors de danger ! Je te remercie, mon Dieu !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente l'intérieur d'un petit pavillon situé à l'extrémité des jardins de la villa Réginald. Il n'a que deux plans de profondeur. Au fond, quelques rayons de bibliothèque. Dans le milieu, une croisée basse. A droite, une porte latérale. A gauche, une étable. Il fait nuit. On entend un violent orage et le bruit souterrain qui précède toujours les éruptions du Vésuve.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ARPAYA, AMBROSIO, FRESCO, CARLO.

(A la lueur des éclairs, on voit les bandits ouvrir les persiennes de la croisée du fond.)

ARPAYA.

Le maître avait raison : la persienne est ouverte. Exécutons ses ordres.

(Il entre et aide ses deux camarades à porter Carlo, qu'ils font passer par la croisée, en le tenant par la tête et les pieds.)

AMBROSIO.

Il est lourd comme un mort.

FRESCO.

C'est vrai, il est lourd comme un mort.

AMBROSIO.

Je crois qu'il l'est en effet.

ARPAYA.

Ma foi ! qu'il s'arrange. Le voilà rendu à sa destination.

(Ils le jettent sur le plancher de toute leur hauteur.)

AMBROSIO.

Sais-tu ce qu'il a fait ?

ARPAYA.

Non.

FRESCO.

Pourquoi le maître lui en veut-il ?

ARPAYA.

Va le lui demander.

AMBROSIO.

Il avait l'air furieux.

FRESCO.

C'est vrai, il avait l'air furieux ; il m'a presque fait peur à moi.

ARPAYA.

Ce n'est pas là notre affaire. Ils arrangeront cela tête à tête ; mais si le jeune homme n'est pas mort, il n'en vaut guère mieux. Le Comte a fait ses preuves, il ne le manquera pas.

AMBROSIO.

Le prince Théobald en sait quelque chose.

FRESCO, *faisant le geste du coup de poignard.*

Oui, il en sait quelque chose.

ARPAYA.

Je ne voudrais pas être à sa place.

AMBROSIO.

Ni moi.

FRESCO.

Ni moi.

ARPAYA.

Retirons-nous. Il faut que nous allions nous mettre en embuscade sous les grands pins qui bordent le chemin de Pompéïa.

FRESCO.

Qu'est-ce que tu dis donc ?... par ce temps-là !

ARPAYA.

Qu'importe le temps ?

FRESCO.

Tu n'entends donc pas les mugissements du Vésuve ?

ARPAYA.

Laisse-le mugir.

FRESCO.

Il est sûr et certain que je n'ai pas la prétention de le faire taire.

ARPAYA.

On m'a annoncé une capture intéressante.

FRESCO.

Ah !

AMBROSIO.

Qu'est-ce que c'est ?

ARPAYA.

Don Lorenzo, l'un des chefs de la justice.

AMBROSIO.

Rien que cela ?

FRESCO.

Diabolo ! rien que cela ?

ARPAYA.

Il était à Castellamare, et on l'a envoyé chercher pour procéder sans délai à l'instruction du procès de Piétro.

AMBROSIO.

Si nous pouvions l'enlever, ce serait un bon tour.

FRESCO.

Oui, ce serait un bon tour.

ARPAYA.

Et un fier ennemi de moins.

FRESCO.

Pas bête. Faudra-t-il le tuer ?

AMBROSIO.

Imbécile ! tu sais bien que le maître nous l'a défendu.

ARPAYA.

Défendu ! c'est fort bien... Cependant, s'il faisait trop de résistance.

FRESCO.

S'il faisait trop de résistance...

ARPAYA.

Alors... nous verrons.

FRESCO.

C'est ça... nous verrons.

ARPAYA.

Tâchons de ne pas le manquer.

(Ils sortent par la croisée. L'orage continue.)

SCÈNE II.

MARIA, CARLO.

(On frappe à la porte de droite, et à plusieurs reprises.)

MARIA, *près de la porte, en dehors.*

Carlo! Carlo! c'est moi.

(Au bout de quelques instants, elle vient frapper à la persienne; elle parvient à l'ouvrir et regarde dans l'intérieur.)

Es-tu là?

(A la lueur des éclairs, elle aperçoit son amant sur le plancher, et pousse un cri perçant.)

Ah! il est mort.

(Elle entre dans le pavillon par la croisée qui est basse et facile à franchir. Elle se précipite sur Carlo.)

Carlo, reviens à toi... réponds à la voix de Maria!

(Elle l'embrasse à plusieurs reprises.)

Son front est glacé... ses mains glacées...

(Elle cherche à le réchauffer de son souffle. Elle sanglotte.)

Mon Dieu! mon Dieu! daigne me réunir à l'ami de mon cœur.... Je ne veux plus de la vie, si je ne dois pas la lui consacrer... Carlo!... cher époux!... romps cet affreux silence, ou mon âme va se réunir à la tienne.

(Elle est étendue près de lui; ses gémissements se confondent avec le bruit du tonnerre et le mugissement du Vésuve. Après un silence, elle se relève vivement.)

Il y a deux mois, le pêcheur dangereusement blessé, et que ma mère fit transporter dans ce pavillon... on le rappela à la vie... le flacon fut déposé là.... Voyons!...

(Elle se lève, ouvre précipitamment le tiroir de la table, et prend un flaçon enveloppé dans une feuille de papier imprimé.)

Le voilà! O mon ami, puissé-je te rendre à l'existence!

(Elle soulève la tête de Carlo et lui fait respirer ce sel.)

Carlo! entends la voix de celle qui t'adore... Il a fait un mouvement... sa paupière s'entre-ouvre... Amour! achève ce prodige!

(Elle place le genou droit à terre, et parvient à soulever Carlo, de manière qu'il s'appuie sur le genou gauche de Maria.)

Encore ! ouvre les yeux. C'est moi, c'est ta bonne Maria ! que ta main presse la sienne... Il m'entend !

CARLO, *d'une voix faible.*

Maria !

MARIA.

Il me répond !...il est sauvé !...Oh ! Carlo ! mon bien-aimé.

(Elle couvre sa tête de baisers.)

SCÈNE III.

MARIA, THÉRÈSA, CARLO.

THÉRÈSA, *à la croisée en dehors.*

Imprudente !

MARIA.

Ma mère !

THÉRÈSA.

Que fais-tu là ?

MARIA.

Je rappelle à la vie un malheureux.

THÉRÈSA.

Fuis. Je viens de voir M. le Comte se diriger de ce côté.

MARIA.

Que m'importe ? Il sait quel tendre intérêt m'unit à Carlo.

THÉRÈSA.

En le faisant transporter dans ce pavillon éloigné du château, il a voulu sans doute se réserver le moyen de l'entretenir secrètement. Respectons sa volonté, craignons de l'irriter davantage.

MARIA.

Le livrer sans défense à la colère de Réginald ?

THÉRÈSA.

Ne crains rien. Malgré son courroux, le Comte est incapable d'abuser d'un pareil avantage. Viens.

CARLO, *d'une voix faible.*

Ta mère a raison. Laisse-moi, plus tard tu reviendras.

(On entend mettre une clé dans la serrure.)

THÉRÈSA.

Le voilà ! fuyons.

(Elle prend le bras de Maria et l'attire de son côté.)

MARIA.

Adieu !

THÉRÈSA.

Silence !

(Elle l'entraîne dehors et pousse la persienne.)

SCÈNE IV.

CARLO, RÉGINALD.

(Réginald ouvre doucement la porte et la referme avec précaution. Il voit Carlo.)

RÉGINALD.

Malheureux jeune homme ! dans quel état !...

(Il soulève Carlo et le place sur un fauteuil. Il l'observe attentivement et avec l'air du plus vif intérêt.)

Hé bien, mon ami ?...

CARLO.

Je me trouve beaucoup mieux.

RÉGINALD.

Carlo, j'ai tremblé pour vos jours... le Ciel les a sauvés par une espèce de miracle et je l'en remercie... Il m'eût été affreux de vous voir périr sous mes yeux.

CARLO.

En effet, c'eût été payer bien cher un mouvement de curiosité.

RÉGINALD.

Le zèle imprudent de ces misérables a failli me livrer à d'éternels regrets. Dans l'égarement où m'avait mis l'excès de votre témérité, je me suis laissé emporter à la menace. J'ai eu tort, et je ne rougis pas de vous en demander pardon.

CARLO.

Monsieur le Comte !

RÉGINALD.

Oui, j'ai été injuste; j'ai voulu vous accabler de mon pouvoir : et, en effet, Carlo, si j'avais fermement résolu de vous garder chez moi, malgré vous, n'imaginez pas que rien au monde puisse empêcher l'accomplissement de ce dessein. Vous n'êtes pas plus sous la main toute-puissante de Dieu que sous la mienne.

CARLO.

Monsieur le Comte, j'ai dû vous paraître bien imprudent, bien coupable, peut être; mais pourquoi voudriez-vous m'imposer une punition éternelle ? Pourquoi voudriez-vous étouffer dans la douleur toutes les espérances de ma jeunesse ? Permettez-moi de quitter votre service. D'après ce qui s'est passé, vous ne devez pas désirer moins que moi d'être délivré d'un homme dont vous ne pouvez supporter la vue qu'avec répugnance.

RÉGINALD.

Tu te trompes, Carlo. J'apprécie tes bonnes qualités..... Consens à demeurer près de moi; c'est ici que tu trouveras le bonheur, une épouse charmante et qui t'adore, une bonne mére, un protecteur... un ami, car... je veux l'être, ou plutôt je veux que tu deviennes le mien.

CARLO.

Tant de bonté........

RÉGINALD.

De grands malheurs, des chagrins profonds m'ont rendu bizarre, inexplicable même. Hé bien ! respecte mes secrètes douleurs......... je t'en conjure pour ton repos, pour le mien. En effet, à quoi bon en vouloir pénétrer le motif ? pourquoi désirer une confidence inutile, dangereuse peut-être, mais au moins nuisible à ta tranquillité ? Laisse mon âme s'envelopper d'un voile que nulle créature humaine n'a droit de soulever. L'Éternel lui seul peut descendre dans mon cœur pour y exciter à son gré la tempête ou l'apaiser quand il lui plaît..... Hé bien, Carlo... ce que je te propose est-il donc si pénible! pourquoi hésites-tu encore ?

CARLO.

Monsieur le Comte, je ne sais si je dois......

RÉGINALD.

Accepter ? Oh ! oui, tu le dois, je t'en prie, je te le demande comme une faveur. Vois ! ma fierté s'humilie.... ne me refuse pas.

(Il met un genou en terre.)

CARLO.

Que faites-vous ? (*Il le relève.*)

RÉGINALD.

Je veux que tu promettes de demeurer prés de moi.

CARLO.

Prés de vous ?...

RÉGINALD.

Oui, toujours.

CARLO.

Puisque vous l'exigez...

RÉGINALD.

Ah !... je vais annoncer moi-même cette heureuse nouvelle à la bonne Thérésa, qui l'attend avec impatience..... C'est un plaisir dont je te prive ; mais c'est la seule punition que je t'impose et à laquelle j'attache tout l'oubli du passé. Adieu, mon ami. (*Il sort vivement.*)

SCÈNE V.

CARLO.

Comment ne pas céder à ce ton persuasif et touchant ? Comment ne pas se laisser entraîner par ces manières affectueuses ? Ah ! nul homme au monde ne possède mieux que lui sans doute l'art dangereux de séduire et de ramener les autres à son opinion. Je n'ai pas eu la force de résister à l'ascendant impérieux qu'il exerce sur moi. Aprés tout, le bonheur des êtres qui me sont chers semblait attaché à ce consentement ; j'ai dû le donner. On est responsable envers la société, envers soi-même de tout le bien que l'on ne fait pas.

(Il s'est levé à la sortie du Comte, puis il revient s'asseoir. En s'ap-

puyant sur la table, ses regards s'arrêtent sur le papier imprimé qui enveloppait le flacon de sel que Maria a pris dans le tiroir.)

Que vois-je? le nom de Clémenti! Puissances du ciel! Le jugement qui a condamné mon père! C'est ainsi qu'au jour où le crime s'expie, on repaît la curiosité publique! Qu'ai-je dit? le crime! C'était l'innocence! O terreur! mon sang se glace; un frisson mortel a parcouru mes veines! Qu'as-tu fait, misérable? Tu as déserté une cause légitime et sacrée. Enfant dénaturé, fils ingrat! pour satisfaire tes passions, tu as étouffé la voix de ta conscience! tu consens à vivre déshonoré, à laisser périr dans l'opprobre et l'infamie la mémoire d'un homme vertueux, de l'auteur de tes jours! Non. Non. Je rétracte cet affreux consentement arraché par je ne sais quel pouvoir infernal. C'est en vain que l'on voudrait arrêter mes pas. Qui l'oserait? Est-il donc une puissance capable de retenir dans les chaînes une âme ardente et déterminée? Je ne vois plus qu'avec épouvante, avec horreur ce honteux esclavage auquel je viens de me livrer, et ma ferme volonté m'en affranchit à jamais. Oui, mon père, je vole à ta défense. A cette noble pensée, je sens mes forces renaître. Ombre terrible, apaise-toi! La vengeance s'apprête. Elle écrasera le criminel.

(Il se précipite vers la porte.)

SCÈNE VI.

MARIA, CARLO, THÉRÈSA.

MARIA, *arrive en courant. Elle paraît enchantée.*

Ah! mon ami, je suis au comble de la joie.

CARLO.

Pauvre Maria! calme tes transports.

THÉRÈSA.

Quel bonheur! tu as donc fait la paix avec le Comte?

CARLO.

Jamais.

THÉRÈSA.

Comment ?

MARIA.

Que veux-tu dire ?

CARLO.

Point de paix ! Jamais..... (*Bas à Thérèsa.*) avec un meurtrier.

THÉRÈSA.

Tu m'épouvantes !

CARLO, *va prendre le jugement.*

Regarde, Thérésa.

MARIA.

Qu'est-ce que cela ?

THÉRÈSA.

Puisses-tu l'ignorer toujours !

CARLO.

Ne faut-il pas qu'elle le sache tôt ou tard ? Dois-je, en la trompant, lui faire partager cette infamie ? Non. Plus d'hymen avant que l'honneur me soit rendu.

MARIA.

Je veux tout savoir.

CARLO, *lui montrant le jugement.*

Hé bien !... frémis. Ce malheureux... c'était mon père !

MARIA.

Ton père !

CARLO.

Oui ; et il a péri pour un crime commis par Réginald.

MARIA.

O mon Dieu !

THÉRÈSA.

Carlo ! qu'oses-tu dire ?

CARLO.

La vérité.

THÉRÈSA.

Si les apparences t'abusaient...

CARLO.

Des apparences !... Dites donc des preuves !

MARIA.

Des preuves !

CARLO.

J'ai surpris le secret de son intrigue avec les bandits de la montagne.

THÉRÈSA.

Est-il possible ?

CARLO.

Maria l'a vu cette nuit au milieu d'eux ; mais cela ne suffit pas.

THÉRÈSA.

Que veux-tu faire ?

CARLO.

Tout ce que le désespoir m'inspirera.

THÉRÈSA.

Mais la colère du Comte...

CARLO.

Je la brave.

MARIA.

Où vas-tu ?

CARLO.

Chercher la vengeance.

MARIA.

Et notre amour ?

CARLO.

Avant tout, l'honneur et mon père.

(Il sort emportant le papier. Maria et Thérèsa le suivent.)

SCÈNE VII.

(Le théâtre change et représente la route de Naples à Pompéïa. Elle est bordée de pins. Cette décoration n'occupe qu'un plan.)

AMBROSIO, FRESCO.

AMBROSIO.

Nous serons bien ici.

FRESCO.

Oui, nous serons bien ici. Cependant j'aimerais mieux être ailleurs.

AMBROSIO.

Comment! ailleurs!....

FRESCO.

Oui, j'aurais mieux aimé que nous eussions à faire une expédition du côté de Pouzzoles ou sur la route de Capoue.

AMBROSIO.

Pourquoi cela?

FRESCO.

Pourquoi cela? parce que je n'aime pas le voisinage du volcan, surtout quand il gronde.

AMBROSIO.

N'as-tu pas peur qu'il t'engloutisse?

FRESCO.

Justement; il se gênerait peut-être!... Vois donc cette colonne de fumée qui se perd dans la nue, ça ne promet rien de bon.

AMBROSIO, *hausse les épaules et tourne le dos à Fresco.*

Pourvu qu'il ne soit pas déjà passé, le seigneur Lorenzo.

FRESCO.

Oh! nous l'aurions rencontré.

AMBROSIO.

Peut-être.

FRESCO.

Le connais-tu, le seigneur Lorenzo?

AMBROSIO.

Non, et je ne suis pas pressé de faire sa connaissance.

FRESCO.

Ni moi non plus, je ne suis pas pressé de faire sa connaissance. Si nous allions nous tromper?

AMBROSIO.

Arpaya me l'a dépeint à peu près : un homme de cinquante ans, vêtu de noir.

FRESCO.

C'est bon; place-toi à l'avant-garde.

AMBROSIO.

Volontiers. Je n'ai pas peur.

(Il va se blottir sous un pin isolé, à droite. Fresco se place sous un autre, à gauche. Quelques buissons les dérobent à la première vue.)

FRESCO.

Quelqu'un vient. Attention.

AMBROSIO.

C'est de ton côté.

FRESCO.

Tant pis. Dis-donc, si nous changions de poste?

AMBROSIO.

Fi donc! poltron. Allons! à toi.

SCÈNE VIII.

FRESCO, CARLO, AMBROSIO.

FRESCO, *avec un masque sur la figure.*

Seigneur voyageur, vous plairait-il?... Hé! c'est Bénédict. Tu n'es donc pas mort? où vas-tu comme ça?

CARLO.

Sur la trace du maître. Ne l'avez-vous pas vu?

AMBROSIO.

Non.

FRESCO.

Vous êtes donc raccommodés?

CARLO.

Sans doute, et il m'a donné rendez-vous à Pompéïa.

FRESCO.

Tu le trouveras au pied d'une tombe; c'est là qu'il va passer les nuits à gémir.

AMBROSIO.

De quoi te mêles-tu? Pourquoi raconter cela à Bénédict? Si cela venait aux oreilles de la justice?

FRESCO.

Crois-tu qu'elle ne le sache pas, la justice?

CARLO.

Ne vous disputez pas, mes amis; je le savais.

FRESCO.

Tu vois bien, il le savait.

CARLO.

Qui est-ce qui ne sait pas ça?... dans la grande rue, à droite.

FRESCO.

Non, c'est à gauche.

CARLO.

Ce qui est à droite en allant, est à gauche en revenant.

FRESCO.

Tu crois?... Oui, c'est juste.

CARLO.

Et sait-on ce qui attire si souvent le Comte près de cette tombe où il passe des nuits si terribles?

AMBROSIO.

Non, on ne le sait pas.

FRESCO.

Je te dis qu'on le sait, moi.

AMBROSIO.

C'est-à-dire qu'on le soupçonne.

FRESCO.

Il y a caché une tête de mort.

CARLO, *avec le plus vif intérêt.*

Une tête de mort?

FRESCO.

Oui, celle d'un malheureux qui a péri à sa place.

CARLO.

Oh! mon Dieu!

AMBROSIO.

Encore une fois... tu avances là des choses...

FRESCO.

Dont je suis sûr. Je l'ai vue, cette tête.

CARLO.

Tu l'as vue?

FRESCO.

Oui, comme je vois la tienne. Je te la ferai voir quand tu voudras.

CARLO.

Tout de suite... viens.

FRESCO.

J'y consens.

AMBROSIO.

Je crois apercevoir...

FRESCO, *regardant.*

Oui.

AMBROSIO, *qui s'est avancé vers la droite.*

C'est notre homme.

FRESCO, *à Carlo.*

Pardon, camarade; le devoir avant tout. Patience; ce ne sera pas long.

AMBROSIO.

Je vais m'en assurer.

(Il disparaît un moment.)

CARLO.

Est-ce que vous attendez quelqu'un?

FRESCO.

Oui, le seigneur Lorenzo, l'un des chefs de la justice; rien que ça.

CARLO.

Comment! cet homme que je vois là bas à pied et sans suite, c'est l'un des chefs de la justice? Pas possible!

FRESCO.

C'est un tour qu'Arpaya a imaginé pour en avoir meilleur marché, et je dis qu'il n'est pas mauvais. Sachant que le seigneur Lorenzo était mandé sans délai à Naples, il a envoyé à Castellamare deux des nôtres, qui ont enivré les gens du Seigneur juge, et les ont mis hors d'état de marcher; de manière qu'au moment de partir, il n'a plus trouvé personne. Alors il a été obligé de revenir tout seul.

CARLO.

En effet, le tour est piquant. Et quel est votre dessein?

FRESCO.

De lui faire un léger emprunt.

CARLO.

C'est hardi.

FRESCO.

C'est vrai, c'est hardi; mais je suis comme ça, moi.

CARLO, *à part.*

Quelle idée je conçois !

AMBROSIO, *reparaissant.*

C'est lui. Je ne m'étais pas trompé.

CARLO.

Mes camarades ! laissez-moi l'honneur de cette expédition pour mon début. Je vous en prie. Tout le profit sera pour vous. Je n'en retiendrai pas une obole.

FRESCO.

Vrai ?

CARLO.

Je le jure.

FRESCO.

Pour ma part, j'y consens.

CARLO.

Vous resterez là.... tout près.... à cent pas tout au plus, pour me soutenir en cas de besoin.

FRESCO.

Tu n'as pas de masque ?

CARLO.

Ton manteau me suffira.

(Il prend le manteau de Fresco.)

AMBROSIO, *bas à Fresco.*

L'étourdi ne songe pas qu'il va montrer sa figure et que le seigneur Lorenzo se la rappellera plus tard.

FRESCO, *de même.*

Tant pis pour lui; il faut le laisser faire. Ce n'est pas nous qui lui avons proposé; ainsi, notre conscience est tranquille.

AMBROSIO, *de même.*

Oh ! fort tranquille. (*Haut.*) Courage, nous serons à toi au premier signal.

FRESCO.

Bonne chance.

(Ils s'éloignent à gauche.)

SCÈNE IX.

CARLO, *puis* LORENZO.

CARLO.

Inspire-moi, grand Dieu! donne-moi la présence d'esprit dont j'ai besoin dans cette circonstance difficile.

(Lorenzo paraît. Carlo lui barre le chemin.)

Pardon. C'est au seigneur Lorenzo que j'ai l'honneur de parler ?

LORENZO.

Oui.

CARLO.

L'un des chefs de la justice à Naples ?

LORENZO.

C'est moi-même. Que me voulez-vous ?

CARLO.

Vous entretenir un moment. Daignez m'entendre et recevoir mes excuses. Tenez, pour preuve de mes bonnes intentions, j'ai des armes et vous n'en avez pas; je vous offre les miennes.

LORENZO, *à part.*

Singulière rencontre !

CARLO.

Vous pouvez me rendre un service inappréciable.

LORENZO.

Demain, à Naples.

CARLO.

Non, Seigneur, je n'ai pas une minute à perdre. Il faut que ce soit ici, à l'instant.

LORENZO.

De quoi s'agit-il ?

CARLO.

Encore une fois, pardon, Seigneur. Voulez-vous avoir l'extrême bonté de me dire combien il y a dans votre bourse ? quinze... vingt ducats ?

LORENZO, *à part.*

Ceci devient plus clair.

(Il fait le mouvement de tirer sa bourse.)

CARLO.

Gardez, Seigneur. A Dieu ne plaise qu'il vous soit rien dérobé.

(Il tire sa propre bourse, qu'il jette très-loin à gauche.)

Vingt-cinq ducats! C'est tout, je vous en donne ma parole d'honneur.

LORENZO, *à part.*

Si c'est là un voleur, il ne fera pas fortune.

CARLO.

Quelque bizarre que vous paraisse ma conduite, Seigneur, un mot va l'expliquer. Vous deviez être attaqué; je l'ai su, et j'ai trouvé moyen de prendre la place des misérables qui avaient formé ce dessein.

LORENZO.

Je vous remercie, jeune homme. Mais quel intérêt....

CARLO.

Je suis le fils de Clémenti que vous avez condamné à mort.

LORENZO.

Malheureux!

CARLO.

D'autant plus à plaindre, que mon père n'était pas coupable.

LORENZO.

Jeune homme, osez-vous bien?...

CARLO.

Je le répète, vous avez condamné un innocent.

LORENZO.

Plutôt mille fois la mort. Qui donc a frappé le Prince?

CARLO.

Le comte Réginald.

LORENZO.

On l'avait cru d'abord. Le comte fut mis en accusation; mais de nombreux témoins prouvèrent son alibi; il fut ac-

quitté et ramené chez lui en triomphe par le peuple, dont il est le bienfaiteur et le père.

CARLO.

Et savez-vous quels étaient ces témoins ?

LORENZO.

Des villageois, ses vassaux, ses voisins.

CARLO.

Des bandits de la montagne dont, pour prix de ce service, il est devenu le protecteur.

LORENZO.

C'est une calomnie.

CARLO.

C'est la vérité. J'en ai acquis la preuve cette nuit. Je me suis trouvé au milieu d'eux. Au surplus, voilà leurs noms, vous pouvez les confronter avec ceux des témoins qui ont paru dans cette déplorable affaire. Cette liste, les signalant à la justice, vous donne le moyen d'en purger le pays.

LORENZO, *prenant la liste.*

En effet, je me les rappelle presque tous. Ah! Laissez-moi douter encore de cette épouvantable erreur.

CARLO.

Et comment en douter?

LORENZO.

Renvoyé de l'accusation, le Comte partit pour la Sicile. Alors on fit de nouvelles recherches pour découvrir l'assassin du prince Théobald. Tout se réunit contre votre père; ils avaient eu, la veille, une altercation très-violente au sujet des propriétés que le prince possédait en Calabre, et dont Clémenti était le régisseur. Théobald avait chassé votre père de la manière la plus outrageante. Deux heures avant la mort du prince, Clémenti s'était présenté à son palais; il avait insisté pour le voir, et avait juré que la nuit ne se passerait pas sans qu'il eût avec lui un dernier entretien. Cette circonstance, et plusieurs autres qui vinrent s'y rattacher, telles que la fuite de votre père, les dernières paroles du Prince, rapportées par un témoin, tout détermina l'arresta-

tion de Clémenti ; les preuves parurent suffisantes, et il fut condamné d'une voix unanime.

CARLO.

Vous en répondrez devant Dieu.

LORENZO.

Jeune homme !...

CARLO.

Sous un nom supposé, j'habite, depuis six mois, la maison du Comte. Admis dans son intimité, j'ai vu ses terreurs, ses remords, les tortures auxquelles son âme est en proie, et je suis convaincu.

LORENZO.

Cela ne suffit pas pour anéantir un jugement rendu dans toutes les formes.

CARLO.

Je le sais, et je veux porter dans votre âme le flambeau de la vérité. Si, comme je le crois, Seigneur, vous gémissez d'une erreur, hélas ! trop cruelle, consentez à me suivre ; venez avec moi dans les ruines de Pompéïa. Là, tout près d'une tombe dans laquelle Réginald a renfermé, dit-on, les restes de mon malheureux père, vous serez témoin de sa douleur, de ses regrets, de son repentir, et vous n'hésiterez point à réhabiliter la mémoire de Clémenti. Votre voix proclamera son innocence, vous me rendrez un nom, un état et l'estime générale, sans laquelle je ne puis exister... Venez de grâce... ne me refusez pas... c'est un devoir... cédez à la voix de votre conscience... elle vous crie de me rendre l'honneur.

(Il est à genoux et entraîne Lorenzo par le bras.)

LORENZO.

Oui, je l'entends ! Je cède à cette voix impérieuse. Pour qui commit l'erreur, la réparation devient un devoir, et je cours le remplir.

(Lorenzo sort vivement par la droite.)

CARLO, *avec transport*.

Fresco ! viens ! guide mes pas !... O mon père ! tu seras vengé !

(Fresco paraît, le suit, et ils s'éloignent rapidement du côté droit.)

SCÈNE X.

AMBROSIO, *seul, accourant.*

Attends-moi donc. Fresco ! Fresco....

FRESCO, *de loin.*

Hé ?

AMBROSIO.

Attends-moi.

FRESCO, *de même.*

Attends-moi toi-même.

AMBROSIO.

Où vas-tu ?

FRESCO, *de même.*

Je reviens tout à l'heure.

AMBROSIO.

Bien sûr.

FRESCO, *de même.*

Bien sûr. Ne bouge pas.

AMBROSIO.

Allons, je vais l'attendre ici, puisqu'il le veut. Où diable va-t-il.... ? Ah ! je sais maintenant; il va montrer la tête de mort à cet imbécille de Bénédict.

SCÈNE XI.

ARPAYA, BÉNÉDICT, AMBROSIO.

BÉNÉDICT, *entrant.*

Qu'est-ce que vous dites donc avec votre tête de mort?

AMBROSIO.

D'où sort-il, celui-là ?

ARPAYA, *paraissant.*

C'est précisément ce que je lui demande. D'où sors-tu ?

BÉNÉDICT.

Je vous l'ai déjà dit. Je sors d'un cabaret où j'ai attendu pendant plus de six heures un jeune homme qui m'a escamoté la lettre de mon oncle.

ARPAYA.

Voilà la lettre de son oncle à présent. Il ne parle que de son oncle.

AMBROSIO.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ARPAYA.

Qu'il se prétend le neveu de Romain.

BÉNÉDICT.

Il n'y a rien de plus vrai.

AMBROSIO.

Ce serait drôle tout de même, si cet autre s'était moqué de lui.

ARPAYA.

Fort bien; mais il se serait moqué de nous aussi, et cela ne me convient pas. Dans quelle intention d'ailleurs ?

AMBROSIO.

Il faut s'en éclaircir.

ARPAYA.

Tu dis qu'ils sont à Pompéïa ? allons les joindre. Là nous les confronterons l'un à l'autre, et malheur à celui qui nous aura trompés !

AMBROSIO.

Oui, malheur ! C'est ça, partons.

BÉNÉDICT.

Quel guignon !..... Mon oncle avait bien raison de dire que rien ne me réussit. Vous verrez que je ne pourrai pas même parvenir à me faire voleur de grand chemin. C'est dommage. Je commençais à me sentir de la vocation.

ARPAYA.

Allons, suis-nous.

(Ils sortent.)

(Le théâtre change et représente les ruines de Pompéïa, prises du point le plus pittoresque. A gauche, une tombe remarquable par sa forme, la richesse des marbres et des ornements ; elle est oblique. On voit dans le soubassement une petite porte en bronze. Dans le milieu, une large rue pavée en mosaïque et bordée de trottoirs ; cette rue tourne vers le fond à droite, et conduit à une partie basse où sont pratiquées des excavations. A droite et à gauche, au premier

plan, deux rues plus étroites qui communiquent à la rue principale. On entend de temps en temps à gauche le mugissement du Vésuve. Il fait nuit.)

SCÈNE XII.

LORENZO, FRESCO.

LORENZO, *à Fresco.*

Tu m'as entendu ; ne perds pas un moment, amène-les tous ici. Tu diras que tel est l'ordre de Réginald.

FRESCO.

Il suffit, seigneur Lorenzo ; vos intentions seront exécutées de point en point. (*Fausse sortie.*) Sa seigneurie voudra bien ne pas oublier qu'elle m'a promis ma grâce ?

LORENZO.

Elle dépend de toi seul. Va.

FRESCO.

Je vas.

LORENZO.

Le vice-roi y ajoutera même une récompense si tu réussis. Cours.

FRESCO.

Je cours.

(Il disparaît à gauche.)

SCÈNE XIII.

LORENZO, SOLDATS.

(Une patrouille monte à droite par le second plan.)

LORENZO, *au chef.*

Faites-vous partie du détachement campé à Pompéïa pour veiller à la conservation des monuments ?

LE CHEF.

Oui, Seigneur.

LORENZO.

De combien d'hommes se compose-t-il ?

LE CHEF.

Cinquante.

LORENZO *écrit sur ses tablettes, et en déchire un feuillet.*

Portez ceci au commandant.

LE CHEF.

De quelle part ?

LORENZO.

Il le verra.

LE CHEF.

J'obéis.

(Il retourne sur ses pas et s'éloigne suivi de ses gens.)

SCÈNE XIV.

LORENZO, *puis* RÉGINALD.

LORENZO.

(Il porte ses regards vers le fond, et aperçoit Réginald.)

Voici Réginald !...

(Il se dérobe à la vue en se glissant derrière la tombe.)

RÉGINALD.

(Il arrive lentement par le fond, regarde s'il n'est point observé, s'arrête, s'appuie sur des ruines. Il porte l'espèce de reliquaire où est la tête de mort, et qui est couvert d'un crêpe noir, le pose sur un fût de colonne et vient se prosterner devant la tombe.)

Apaisez-vous, mânes plaintifs ! Ombre terrible, suspends tes redoutables apparitions ! Cesse de me tourmenter par ta présence ! Ne prive plus mes longues nuits d'un sommeil dont j'ai besoin pour supporter mes journées plus longues encore et non moins douloureuses !...

(Il s'anime et tombe par degré dans l'égarement.)

Je ne fus point coupable envers toi. La fatalité, une erreur des hommes a tout fait. J'ignorais ton existence et ton nom : l'un et l'autre me furent révélés en même temps, à mon retour de la Sicile, lorsque j'appris ton injuste condamnation. Depuis ce moment, ma vie n'a plus été qu'une lente agonie de douleurs et de regrets. Lâche Théobald !

pourquoi m'as-tu refusé la seule réparation qui pouvait laver mon injure? Mon cœur avait toujours frémi à la seule pensée d'un meurtre, et j'ai les mains teintes de sang!... et un autre a péri à ma place!... Malheureux Clémenti!...

SCÈNE XV.

CARLO, LORENZO, RÉGINALD.

UNE VOIX, *dans le tombeau.*

Qui m'appelle?

RÉGINALD, *tout à fait égaré.*

Qu'ai-je entendu? Les morts sortent-ils du tombeau?

CARLO, *ouvrant la porte; il est pâle et défiguré.*

Oui!

RÉGINALD.

Que me demandes-tu?

CARLO.

Mon père.

RÉGINALD.

Il est là. Et toi (*A Lorenzo qui s'avance, tenant le jugement de Clémenti*), qui es-tu?

LORENZO.

Ton juge... et celui de Clémenti.

RÉGINALD.

Ah! prononcez ma sentence; que je descende aux enfers pour y expier mon crime dans une éternité de tourments.

CARLO, *tombant à genoux, s'écrie avec transport.*

Oh! mon père! je t'ai rendu l'honneur!

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

LORENZO, CARLO, RÉGINALD, ARPAYA, AMBROSIO, BANDITS, SOLDATS, VILLAGEOIS *de tout âge et de tout sexe.*

ARPAYA, *suivi de ses camarades, arrive par le fond.*

Tu nous as fait demander, maître. Que nous veux-tu?

RÉGINALD, *au comble de l'égarement..*

Vous aussi !....

LORENZO.

Il est donc vrai ?....

RÉGINALD.

Ah ! il ne manque rien à ma honte ; mon supplice est complet. Je meurs déshonoré.

(Il tombe épuisé et mourant sur le trottoir à droite. Pendant la scène précédente et surtout depuis l'apparition de Carlo, le bruit du volcan a toujours augmenté.)

(Arpaya et les bandits se rapprochent de Réginald comme pour lui donner du secours ; ils semblent le plaindre. Au signe de Lorenzo, les soldats arrivent, cernent les bandits et les menacent de leurs armes.)

ARPAYA, *apercevant des soldats.*

Des soldats !.... Fuyons !....

(Ils s'éloignent par la gauche.)

(On entend le bruit du Vésuve augmenter dans une progression effrayante ; on éprouve une violente commotion ; des sifflements extraordinaires et un bruit bien plus fort que le tonnerre annoncent l'éruption. Des foudres volcaniques sillonnent l'atmosphère. Arpaya et les bandits reviennent sur leurs pas poursuivis par la lave. Des femmes, des enfants, des vieillards, surpris par l'éruption, se sauvent et cherchent un abri dans les ruines.)

ARPAYA.

Le Vésuve en fureur vomit des torrents de lave.....

(Tous les personnages se tournent avec effroi vers la gauche et sont frappés de terreur ; ils veulent fuir en poussant de grands cris; mais un torrent de lave se précipite des hauteurs à gauche dans les excavations du fond. Tout le monde recule à cette vue. Quand l'excavation est remplie, la lave déborde et s'avance dans la grande rue qu'elle inonde. Un arbuste, planté près de la tombe, est desséché d'abord par l'approche de ce torrent embrasé, puis consumé tout à fait. Chacun cherche à se garantir de ce péril imminent en montant sur des parties de mur, sur les ruines, sur les fûts de colonne, sur les tombes, sur tout ce qui est praticable. Les soldats menacent les bandits, qui sont renversés et détruits par la lave. Le corps de Réginald en est couvert, et disparaît sous les scories brûlantes. Un torrent venant de la gauche traverse le théâtre dans sa largeur et va

tomber à droite dans une cavité où s'étaient réfugiés quelques bandits. On entend leurs cris de détresse. Le théâtre est entièrement inondé par cette mer de bitume et de lave ; une pluie de pierres embrasées et transparentes et de cendres rouges tombe de tous côtés. La lave du fond vient se réunir à celle qui est arrivée par derrière la tombe; alors les couches se succèdent : cette mer de feu se gonfle et déborde dans toute la largeur du théâtre. La couleur rouge dont tous les objets sont frappés, le bruit épouvantable du volcan, les cris, l'agitation et le désespoir des personnages, chacun dans leur sens, tout concourt à former de cette effrayante convulsion de la nature un tableau horrible et tout à fait digne d'être comparé aux Enfers.)

(La toile tombe.)

FIN DE LA TÊTE DE MORT.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LATUDE,

OU

TRENTE-CINQ ANS DE CAPTIVITÉ.

MÉLODRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES.

MUSIQUE DE M. ALEXANDRE PICCINI.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté le 15 novembre 1834.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LATUDE.

J'en suis fâché pour mes lecteurs : c'était mon digne ami, M. El. de Vaulabelle qui devait faire la notice de *Latude;* mais une indisposition sérieuse l'a empêché de me donner cette dernière marque d'amitié, et au public un nouvel échantillon de sa manière d'écrire si pleine d'esprit et de grâces.

« Au reste, ajoute-t-il, dans sa lettre du 8 février dernier, vous ne devez pas regretter pour vous le travail que vous attendiez de moi, vous avez en tête de *Latude,* imprimé en 1834, une notice historique qui dit tout ce qu'il faut dire sur le personnage mis par vous en scène.

» Quant à votre drame, c'est autre chose. Je regrette, moi, et je regretterai toute ma vie, l'impossibilité où me mettent mes souffrances de faire convenablement l'éloge de cette composition. Les jugements des journaux ne sont que l'expression bien affaiblie de tout ce que j'aurais voulu dire. Les critiques du temps n'ont pas, selon moi, assez insisté sur ce point, que votre *Latude,* écrit en dehors des règles que vous vous étiez prescrites autrefois, surtout en dehors de la règle de l'unité de temps, est un des plus remarquables ouvrages auxquels l'école moderne ait donné naissance. Ainsi, vous avez prouvé dans *Latude* qu'après avoir été le premier dans le drame ancien, vous pouviez l'être encore dans le drame moderne, tant pour la forme que pour le fond.

» Mais si mon cerveau malade m'empêche d'exprimer littérairement mon opinion là dessus, une chose me console de mon impuissance : c'est que votre drame porte avec lui son éloge, et qu'aucune plume ne saurait vous louer plus dignement que *Latude* ne le fait lui-même. »

Trente-cinq ans de captivité ! N'est-ce point un rêve ? est-il bien vrai qu'en France et dans le dix-huitième siècle, une

créature humaine ait été condamnée à un supplice mille fois plus affreux que la mort ?

Si les *Mémoires de Latude* * n'avaient été rédigés par un homme de conscience, M. Thierry, avocat à Nancy, si la fameuse échelle qui a servi à son évasion miraculeuse, ainsi que les outils si ingénieusement fabriqués par ce prisonnier n'avaient été trouvés au greffe de la Bastille, puis exposés en 1789, à l'Hôtel de ville et dans une salle du Louvre ; si l'on ne pouvait les voir encore aujourd'hui dans le foyer du théâtre de la Gaîté, où ils ont été transportés, grâce à l'obligeance de M. le colonel Maurin qui est parvenu à les réunir tous, l'histoire de cette intéressante victime du despotisme ministériel devrait être reléguée parmi les contes fabuleux avec lesquels on berce les enfants. Par malheur tout est vrai dans cette déplorable aventure. Il est trop vrai que Latude a vécu pendant DOUZE MILLE SEPT CENT VINGT-SIX jours à la Bastille, à Vincennes, à Charenton et à Bicêtre ; que sur ces trente-cinq années il a passé au cachot cent trente-quatre mois, dont cinquante-huit avec les fers aux pieds et aux mains, que sans le dévouement sublime d'Henriette Legros, il y serait mort *oublié* et qu'alors sa douloureuse biographie ne nous eût pas été révélée.

Mais de quels épouvantables forfaits s'était donc rendu coupable cet homme si cruellement maltraité ? Il avait déplu à madame de Pompadour !!!!

Masers de Latude avait vingt-trois ans, il était officier du génie, lorsque cédant à un mouvement d'ambition, ou plutôt (il vaut mieux le croire), à une passion violente pour la maîtresse de Louis XV, il feignit d'avoir eu connaissance d'un complot tendant à délivrer la France de cette redou-

* Voir l'Histoire de la détention des philosophes, à la Bastille et à Vincennes, par M. Delort, 3 vol. in-8.

table favorite, et lui adressa une poudre soi-disant empoisonnée. Ce n'était qu'un prétexte imaginé pour être admis auprès de la belle marquise et en obtenir une récompense quelconque. Le 1er mai 1749, il fut arrêté et conduit à la Bastille sous le nom de Daury. Au bout de quelques mois, il fut transféré au donjon de Vincennes d'où il s'échappa le 25 juin 1750; mais il eut la simplicité d'adresser encore une lettre à la favorite pour solliciter son pardon. Elle le fit arrêter de nouveau au domicile qu'il avait indiqué, et réintégrer à la Bastille d'où il parvint à s'évader le 25 février 1756 avec son jeune compagnon Dalègre, mousquetaire, qui avait aussi encouru le ressentiment de la favorite, contre laquelle il s'était permis de mordantes épigrammes. Tous deux se réfugièrent en Hollande, mais les limiers de la police furent mis à leur poursuite, et, contre le droit des gens, les fugitifs furent saisis, roués de coups et arrêtés à Amsterdam. Le 1er juin suivant, ils gémissaient dans les cachots de la Bastille.

Il faut le dire à la louange de M. Berryer, alors lieutenant-général de police, il fit tous ses efforts pour apaiser l'injuste colère de madame de Pompadour et adoucir la rude captivité de Latude, mais la marquise fut inexorable.

M. de Sartines, qui succéda à M. Berryer, de 1757 à 1774 qu'il devint ministre de la marine, était tout dévoué à la marquise, il épousa sa haine contre Latude et l'accabla des plus mauvais traitements. En quittant la police, il transmit à M. Lenoir son implacable vengeance. C'est à ce point que le vertueux Malesherbes, pendant son court ministère, ayant ordonné l'élargissement de Latude, ce malheureux fut encore arrêté à la descente du coche d'Auxerre, sous prétexte qu'il était atteint de folie dangereuse, et jeté dans les cachots de Charenton au milieu des fous. C'est là qu'il retrouva Dalègre dont l'esprit était aliéné. Au bout de

vingt-un mois de traitements barbares, on le transféra à Bicêtre, dans un cachot souterrain, au pain et à l'eau, avec les fers aux pieds et aux mains. Il y serait mort sans doute, sans le secours d'un ange, exprès descendu des régions célestes.

En 1782, le président de Gourgues, visitant les prisonniers de Bicêtre, avait vu Latude, et s'était attendri au récit de ses infortunes; il l'avait autorisé à lui adresser un mémoire qu'il se proposait de mettre sous les yeux du Roi. Ce mémoire, confié à un commissionnaire de la maison, fut perdu, peut-être à dessein. Une jeune mercière, nommée Henriette Legros, le ramassa dans la boue, l'ouvrit, et se crut tout à coup appelée par le ciel à la délivrance de ce malheureux. Alors, et avec un courage héroïque, elle négligea son commerce, tous ses intérêts, pour ne s'occuper plus que de ce martyr qu'elle ne connaissait pas. A force de démarches, elle parvint à intéresser en sa faveur le cardinal de Rohan, le prince de Beauvau, MM. de Malesherbes, de Saint-Priest, etc. Une auguste princesse daigna lui accorder sa protection, et, au bout de deux ans, l'ordre de remettre Latude en liberté fut donné. On aura peine à le croire! M. Lenoir osa garder pendant six semaines cet ordre émané de la cour, il fallut lui enjoindre plusieurs fois de l'expédier, et, sans les vives et courageuses instances de madame Necker, Latude serait mort dans les fers, malgré cet ordre qui les brisait.

Enfin, le 22 mars 1784, il fut remis en liberté et recueilli par cette étonnante héroïne, madame Legros, à qui l'Académie française decerna le prix de vertu que l'on venait d'instituer.

On ouvrit, en faveur de Latude, une souscription à laquelle les personnages les plus distingués de la cour et de la ville s'empressèrent de concourir. Il parvint à réunir

1700 livres de rente, au moyen desquelles il assura une douce existence à Henriette Legros, qui, après avoir épuisé toutes ses ressources, avait contracté plus de 7,000 livres de dettes pour mener à fin sa courageuse entreprise. Latude vécut encore pendant vingt-un ans près de sa vertueuse libératrice. Il mourut à Fontenay-sur-Bois, le 1er janvier 1805, âgé de 80 ans.

G. DE PIXERÉCOURT.

JUGEMENTS DES JOURNAUX.

Journal de Paris. — 20 novembre 1834.

Avant d'entrer dans votre loge, vous êtes priés de traverser le foyer où vous trouverez exposés les objets dont le détail suit :

1° Le portrait en pied de Latude, peint d'après nature par Vestier.

2° Un modèle en relief de la Bastille, exécuté sous les ordres de Palloy, qui a été chargé de sa démolition, et fait avec l'une des pierres de cette forteresse.

3° L'échelle de 180 pieds que Latude parvint à construire en dix-neuf mois, en effilant tout son linge dont il fit 1400 pieds de corde.

4° L'échelle de bois en sept morceaux à charnières et tenons, au moyen de laquelle le fugitif monta du fossé sur le parapet.

5° La scie faite avec le bas d'un chandelier de fer :

6° Le maillet.

7° Le marteau fait avec un clou, enlevé à l'affût d'un canon.

8° Le canif obtenu avec la moitié d'un briquet à amadou.

9° La fiche qui a servi à desceller les grilles de la cheminée.

10° La tarière.

11° Le moufle qui a facilité la descente.

12° Le compas.

13° L'équerre.

14° Deux clefs de la Bastille.

15° Un mémoire autographe signé Daury, de quatre pages in-folio, adressé par Latude à Mme de Pompadour, le 18 novembre 1762.

16° Enfin le certificat de la commune de Paris, constatant l'authenticité de tous ces objets et la remise qui en fut faite à M. de Latude le 16 juillet 1789.

Ces divers objets sont empruntés à un musée de curiosités révolutionnaires, formé par M. Maurin, ancien colonel du génie, qui a bien

voulu les mettre à la disposition de M. le directeur du Théâtre de la Gaîté.

Ceci bien vu et bien examiné, tout pleins encore des émotions que vous a données cette exposition, vous entrez dans la salle, vous entendez l'ouverture de Piccini, et vous assistez au Mélodrame ci-dessous. (Suit l'analyse.)

Ce Mélodrame est fort intéressant et conduit avec un art merveilleux : il est très-bien joué, surtout par Melle Sauvage, rôle d'Henriette et par Jemma, rôle de Latude. Cet acteur est surtout remarquable dans la situation du dernier acte, qui rappelle un peu un drame joué avec succès à l'Odéon, le *Masque de fer* : ceux qui, après avoir assisté à la représentation de la pièce, voudraient demander à l'infortuné Latude de nouvelles émotions, trouveront dans la lecture de ses mémoires des détails propres à piquer leur curiosité, et à éveiller les plus douloureuses sympathies.

Ils verront le malheureux prisonnier au milieu d'une cour de rats qu'il était parvenu à se former en les apprivoisant, s'occupant de projets de finances et d'utilité publique. Ils le verront traçant ses plans sur des tablettes de mie de pain avec son sang. Ils prendront une idée de la prodigieuse puissance de cette idée fixe de liberté qui prend à un prisonnier, en lisant les détails des travaux sans nombre par lesquels il prépara son évasion ; ils partageront la joie naïve de cet infortuné ravi par la possession d'un flageolet qu'il était parvenu à fabriquer avec un morceau de sureau égaré au milieu de la paille qui meublait son cachot.

Ces mémoires, rédigés sur les notes de Latude, par un avocat de Nancy, ont paru en 1791 sous le titre du *Despotisme dévoilé*, ou *Mémoires de Latude*, rédigés sur les pièces originales, et, malgré l'insuffisance de l'exécution littéraire, ils forment une lecture pleine d'intérêt. Ch. Rabou.

Journal des Débats. — 24 novembre 1834.

Latude est un de ces héros de l'heure présente, dont le siècle passé se servit pendant quelques jours, comme un enfant se sert de son jouet. En ce temps-là les prisons d'État craquaient de toutes

parts, les lettres de cachet se faisaient bien vieilles, et c'était dans toutes les prisons de l'Europe à qui laisserait s'échapper le plus de prisonniers. Trois héros de cette époque, le baron de Trenck, Casanova et Latude, mettent en défaut les trois plus fameuses prisons du monde, et les trois plus terribles ennemis de toute liberté individuelle.

Pendant trois longues années, Latude avec le bois qu'on lui donna pour se chauffer, et en effilant chaque jour un petit fragment de son linge, Latude, cet étourdi qui fit par ambition une démarche qu'il n'aurait pas eu le droit de faire même par amour, parvint à construire une merveilleuse échelle de 180 pieds, que vous pouvez voir encore dans le foyer du théâtre de la Gaîté. C'est déjà un drame entier, cette échelle. Tous les instruments à l'aide desquels ce malheureux vint à bout de son entreprise, vous pouvez les voir et les toucher, grâce à M. le colonel Maurin, un de ces dignes antiquaires flâneurs que recèle dans son sein la digne ville de Paris. Hommes heureux, qui se sont arrangé la plus tranquille et la plus délicieuse des passions innocentes. Par je ne sais quel concours de circonstances et de découvertes, Latude, le prisonnier de la Bastille, est devenu une spécialité pour M. le colonel Maurin. Le fait est que, d'année en année, le colonel a trouvé d'abord le portrait de Latude, ensuite la même scie que le prisonnier s'était faite avec le pied d'un chandelier de fer ; son marteau, qui était d'abord un clou enlevé à l'affût d'un canon, le canif fabriqué avec un briquet, et enfin, l'échelle même, l'échelle authentique, l'échelle à l'aide de laquelle Latude descendit de la Bastille, comme un honnête amant qui sort de la chambre de sa maîtresse et qui ne veut pas la compromettre. Je vous laisse à penser ce que devint la Bastille le lendemain, et comme elle servit de risée à son tour ! si bien que de ce jour, il n'y eut plus une prison d'État qui pût regarder sans rire une autre prison d'État. J'en excepte toujours la Sibérie, ce vaste cachot de glaces et de neiges, qui est resté inviolable jusqu'à nos jours. Mais la Sibérie même n'en a pas pour longtemps. (Suit l'analyse de la pièce.)

Honnête Bastille ! comment les politiques du temps ne voyaient-ils pas qu'elle était lézardée de toutes parts ? Et aussi comment ces malheureux prisonniers prenaient-ils tant de peines pour sortir de leur

prison ? Ils auraient dû prêter l'oreille, ils auraient entendu le faubourg Saint-Antoine bourdonner à ces portes de fer, et tout prêt à renverser les tours.

Latude sera probablement le dernier mélodrame de l'auteur de tant de bons mélodrames qui ont fait les délices de la ville et des faubourgs. C'est encore là un genre de terreur oublié, une source d'émotions tarie, un intérêt qu'on ne retrouvera plus avec ces mêmes combinaisons. M. de Pixerécourt et Victor Ducange, cet homme de talent qui a été oublié si vite : voilà les deux grands et derniers représentants du mélodrame, comme l'entendait le parterre des boulevards. JULES JANIN.

Courrier des Théâtres. 17 novembre 1834.

Latude, officier du génie, a vu jouer la comédie à madame de Pompadour, au château d'Étioles. Il en est devenu éperdument amoureux, et dès ce moment il ne rêve plus qu'aux moyens d'arriver près de celle qu'il aime, devenue la maîtresse de Louis XV. Après mille projets, plus fous les uns que les autres, il s'arrête à celui-ci. Il adresse à madame de Pompadour une boîte qui renferme une poudre inconnue, puis il lui écrit pour la prévenir de l'arrivée de cette boîte, l'avertissant qu'elle lui est envoyée par des gens qui en veulent à ses jours et qu'elle contient une poudre empoisonnée. Au premier abord, la marquise, reconnaissante, fait écrire à Latude, en lui annonçant qu'il peut venir à Trianon, qu'elle le recevra et sera heureuse de le remercier, Latude est au comble de ses vœux. Malheureusement la marquise a remis en même temps à Quesnay, médecin du roi, la boîte mystérieuse. Quesnay a analysé le prétendu poison, qui n'est autre que de la poudre à la maréchale. Malheureusement encore, en comparant l'adresse de la boîte et la lettre qu'a reçue la marquise, il est facile de reconnaître la même écriture. La ruse de Latude est donc découverte, et lorsqu'il vient plein d'amour et d'espoir pour jouir des effets de cette ruse, il ne trouve plus qu'une femme blessée d'avoir été le jouet d'un fou. Latude a fait rencontre, dans les jardins de Trianon, du mousquetaire Dalègre qui, furieux d'une injustice dont il accuse la favorite, compose contre elle des épigrammes. Il est arrêté au moment où il lit à

Latude son dernier quatrain. Latude par générosité, s'empare vivement des tablettes de Dalègre ; elles sont trouvées sur lui au moment où, aux genoux de la marquise, il lui peint tout son amour. Peut-être la marquise pardonnerait-elle la témérité du jeune ingénieur ; mais ses regards tombent sur l'épigramme de Dalègre, qui est conduit à la Bastille ainsi que Latude !

Nous n'avons point encore parlé d'une petite fille de 14 ans, Henriette Legros, laitière à Trianon, et qui a intéressé Latude par son babil, lorsqu'il se promenait dans le jardin en attendant son audience. Henriette s'est toujours souvenue de Latude. A la mort de Mme de Pompadour, elle a quitté Trianon, et, retirée à Paris dans une petite chambre du quartier Saint-Antoine, elle vit de son travail. Un jour, en regardant les prisonniers se promener sur la plate-forme des tours elle a reconnu Latude ; elle s'en est fait remarquer, et après bien des obstacles vaincus, elle est parvenue, à l'aide d'un pigeon, à lier une correspondance avec le prisonnier. Dès ce moment, elle s'est vouée à lui, elle attache son existence à la sienne, il occupe tous les instants de sa vie.

Transporté à la Bastille, nous y voyons Latude dans sa chambre, livré tout entier à son immense travail. Là, les *mémoires* de ce prisonnier fameux sont mis en action : tout ce qu'il a fait d'inconcevable est fidèlement représenté ; l'échelle, les outils, les moyens d'évasion, rien n'est oublié. Dalègre, enfermé également à la Bastille, parvient à se joindre à Latude, et tous deux, au milieu de scènes pleines d'intérêt et d'émotions, parviennent à gravir sur la plate-forme, à jeter leur échelle au dehors et à descendre dans les fossés. Toute cette partie du drame est entièrement historique, l'auteur a suivi l'histoire pas à pas, et l'action est rendue avec une effrayante vérité.

Au 4e acte, la scène se passe en Hollande, où les deux amis se sont donné rendez-vous. Henriette Legros aussi les a suivis ; mais la prudence exige que chacun voyage de son côté. Dalègre a pris le nom de Bernard ; il ignore où s'est arrêté Latude. A la première auberge, il rencontre un exempt chargé d'obtenir l'extradition et d'arrêter Latude. Dalègre capte la confiance de l'exempt, et lui dit connaître celui qu'il cherche. L'exempt enchanté, le prend pour son second, et tous deux continuent leurs recherches. Enfin Latude est découvert chez un riche négociant

hollandais, dont il est le principal commis. Dalègre a le temps de le prévenir, puis il assemble les ouvriers du négociant, et leur désigne l'exempt comme le ravisseur de la femme du bourgemestre que l'on cherche. Les ouvriers enchantés, se saisissent de l'exempt, et, malgré ses dénégations, l'entraînent pour lui faire prendre un bain dans le canal. A l'aide de cette ruse, Latude va se sauver ; mais Henriette, qui le cherche depuis trois jours, Henriette qui a usé toutes ses ressources, tout son courage, va, de désespoir, se jeter à l'eau. Aperçue par les ouvriers, ils quittent l'exempt pour sauver la jeune fille. Ils la ramènent, elle est dans les bras de Latude. L'exempt, laissé libre, a requis la force armée. Il se met à la poursuite de Dalègre qui l'a trompé. Dalègre est blessé d'un coup de feu. Il arrive, sanglant, tenter un dernier effort pour sauver son ami. Mais la force armée suit ses pas : Latude est arrêté, et les deux amis retombent de nouveau aux mains de leurs persécuteurs.

Au 5e acte on est à Bicêtre, dans ce lieu de désolation où Dalègre, par suite de ses blessures à la tête, est devenu fou, où Latude, sous le nom de Jédor, a atteint sa cinquante-cinquième année et semble en avoir quatre-vingts, tant les souffrances et les malheurs ont usé sa vie. La courageuse Henriette ne s'est point lassée. Elle a vu les ministres, la reine ; elle demande à tout le monde Latude, et personne ne peut répondre. Les registres des prisons sont muets; personne de ce nom n'est écroué. Le lieutenant de police l'a dit, Latude sera *oublié.*

Mais un homme vertueux existe. M. de Malesherbes a vu et entendu Henriette. Il a lu une lettre que le hasard a fait tomber entre les mains de cet ange. Cette lettre est de Latude ; elle énumère toutes ses souffrances et offre le calcul épouvantable de ses trente-cinq ans de captivité. M. de Malesherbes vient à Bicêtre. Il y trouve le lieutenant de police Lenoir, que les larmes d'Henriette n'ont pu attendrir. Il exige qu'on lui représente *tous* les prisonniers. Lenoir, d'accord avec le concierge, les fait paraître à l'exception de Latude. Malesherbes, les interroge et leur demande si, parmi eux, il n'y a pas Latude. Les prisonniers répondent qu'ils ne connaissent personne de ce nom. Mais, pendant ce temps, Henriette a rencontré, dans les cours, Dalègre. Dans sa folie, il lui a montré le cachot qui recèle un pauvre vieillard. Henriette, qui semble lire dans l'avenir, vient déclarer que tous

les prisonniers ne sont pas présents, qu'il en manque un. Sur l'ordre de M. de Malesherbes, il est amené. C'est un vieillard à la tête et à la barbe blanches. « *Ce n'est pas lui !* » dit douloureusement Henriette. Mais ce vieillard s'anime, il dit ses malheurs, il se nomme... C'est Latude... Henriette est dans ses bras. Son ami perd connaissance... Survient, comme un fou qu'il est et qu'il restera, ce pauvre Dalègre, qui, selon sa manie, porte la main sur l'épaule de M. Lenoir et lui dit : « De par le roi, je vous arrête ! » Ce dernier trait est excellent, parce que, bien que présenté sous une forme comique, il n'en produit pas moins un effet douloureux.

Les acteurs sont tous convenablement placés dans ce beau drame destiné à une longue série de représentations. L'intérêt à la fois doux et puissant qu'il inspire soulève des souvenirs et des pensées qui sont très-favorables à son succès. Ce succès a été très-grand, complet et légitime ; il sera pour le théâtre, une intarrissable source de recettes. M. de Pixerécourt, auteur de cette pièce, a été nommé et unanimement applaudi.

La musique est d'Alexandre Piccini, le Rossini du genre.

CHARLES MAURICE.

Feuilleton du Foyer. 18 novembre 1834.

Henri Masers de Latude, officier du génie, prévient madame de Pompadour qu'elle recevra une lettre dans laquelle est une poudre qui donne la mort. Madame de Pompadour reçut la lettre, la fit ouvrir, et fit analyser la poudre qui était tout simplement du pulvéris, et découvrit que Latude était le seul artisan de toute cette affaire, afin de parvenir auprès d'elle et d'obtenir de l'avancement. Tel est le motif donné par Latude dans ses Mémoires. Dans la pièce, il est amoureux, et fait cela pour arriver auprès de la favorite. Il est arrêté et mis à la Bastille. Je ne vous dirai pas tout ce que fit Latude pendant les cinq premières années de sa captivité : son papier, fabriqué avec du pain ; ses plumes, avec des arêtes de poisson ; son encre, avec son sang : pour cela lisez ses Mémoires, et vous verrez les tourments, le génie et le travail d'un prisonnier, d'heure en heure ; vous verrez qu'il parvint, avec les moyens que je viens de vous indiquer, à faire un long mémoire sur les manœuvres des troupes, mémoire qui fut mis sous les yeux du mi-

nistre, et dont tous les projets furent adoptés et exécutés, sans que pour cela on rendît la liberté à son auteur. Mais allez à la Gaîté, vous verrez le prisonnier terminant son échelle de corde de 180 pieds de long. Vous le verrez perçant la voûte, et se réunir à Dalègre, son ami, son compagnon d'infortune, et dans la pièce la cause de sa captivité ; puis vous les verrez tous deux descendant les murs de la Bastille à l'aide de l'échelle de corde, et restant immobiles toutes les fois qu'on entend retentir ce cri : *Sentinelle, prenez garde à vous !* Ce premier tableau est d'un bel effet. Il pose l'intérêt d'une manière précise, et on suit Latude et Dalègre jusqu'à la fin comme deux hommes que la mort seule doit séparer.

Cette œuvre dramatique est une des plus remarquables qu'on ait représentées depuis très-longtemps. La pièce est fort bien jouée ; mise en scène avec intelligence et de bon goût. Il y a une décoration de la Bastille qui est d'un bel effet. Les acteurs ont vraiment rivalisé de zèle ; Jemma, comme je l'ai dit, est très-remarquable au dernier acte, Saint-Firmin à joué deux fois avec un bonheur qui est du vrai talent, et jusqu'à M. Maillard, ordinairement si faible, qui s'est relevé dans le rôle de Saint-Marc.

La pièce de Latude est à la fois une très-bonne pièce et une très-bonne action.

La Quotidienne. Du 17 novembre 1834.

Personne ne contestera que les longues persécutions de Latude n'aient été une tache honteuse pour la mémoire de Mme de Pompadour, qui, il faut le dire, a fourni peu d'exemples, pendant sa faveur, d'une haine aussi cruelle et aussi persévérante. Lors de la révolution, l'esprit de parti s'empara de la triste célébrité de M. de Latude, et un avocat de Nancy composa un roman, pour réchauffer un intérêt éteint depuis cinq ans. Puisqu'on fait revivre ces souvenirs d'arbitraire, rappelons que ce ne fut pas la révolution qui rendit la liberté à M. de Latude, que ce fut Louis XVI, dès qu'il fut instruit de ses malheurs. Ajoutons encore que ce prince se mit à la tête d'une souscription, à laquelle la reine et toute la Cour participèrent, pour assurer à M. de Latude une existence ; cette souscription produisit plus de cinquante mille francs.

On a beaucoup embelli et défiguré l'aventure de Latude, on l'a présenté comme un jeune homme amoureux de Mme de Pompadour, et dont l'amour insensé avait été puni par trente-cinq ans de captivité. Le fait est moins romanesque et moins intéressant : Voici la vérité dans toute sa simplicité, et telle que Manuel l'a racontée dans sa *Police dévoilée*, ouvrage fait et rédigé sur les notes originales de la police même.

« Le sieur Daury a été employé dans les campagnes de Flandre, en « 1747 et 48. Agé de 22 ans, et réduit à une extrême misère, sans ar- « gent et sans ressource, il avait prié sa mère, résidente en Langue- « doc, de lui faire passer quelques secours ; la réponse qu'il en reçut « n'ayant rien de satisfaisant, il était prêt à se livrer au désespoir, « lorsqu'il lui vint l'idée de se faire, auprès de Mme de Pompadour, « un mérite d'un avis qu'il se proposa de lui donner et d'exécuter. « En conséquence, il imagina d'acheter une petite boîte, de mettre « dans le fond, quatre de ces petites bouteilles que les marchands de « baromètre vendent aux enfants, et qui crèvent dans la main, et d'a- « dapter à chacune un bout de fil, ensuite il les couvrit d'un mélange « de poudre à poudrer, d'alun et de vitriol en poudre. Il ferma la « boîte, et lia les quatre bouts de fil, de façon à ce qu'elle ne pût s'ou- « vrir sans faire péter les petites bouteilles, et produire une explosion « plus effrayante par la fumée que dangereuse par l'effet. Il mit cette « boîte dans une autre, sur laquelle il écrivit : *Je vous prie, madame,* « *d'ouvrir ce paquet en particulier*. Il fit ensuite une enveloppe en « papier, et l'adressa *à Madame la Marquise de Pompadour, en Cour*. « Il porta ce paquet à la poste le 28 avril 1749 : à 8 heures du soir, « partit pour Versailles, y arriva à minuit, et ne pouvant parler à « *Madame,* il dit à son valet de chambre qu'il venait la prévenir qu'elle « recevrait une belle boîte, contenant un poison subtil ; qu'il en avait « entendu le complot aux Tuileries par deux particuliers. Il fut arrêté « et conduit, le 29 avril 1749, par le sieur Vinfrais chez M. Berrier, « qui l'envoya à la Bastille; il peut avoir 48 à 49 ans, et a beaucoup « coûté au roi par ses évasions. »

Le nom de Daury, que portent les notes de la police, est un de ces noms de convention qu'on donnait à chaque prisonnier d'État. Latude s'appelait Daury à la Bastille, Danger à Charenton, et Jédor à Bicêtre. Ses évasions sont aussi nombreuses que surprenantes. Transféré à

Vincennes le 28 juillet 1749, il s'évada le 15 juin 1750 ; réintégré à la Bastille cinq jours après, il s'en évada dans la nuit du 25 au 26 février 1756. Arrêté en Hollande en juillet, et ramené à la Bastille, il fut transféré à Vincennes, le 15 septembre 1764; il s'évada le 23 novembre 1765. Rattrapé à Fontainebleau, il fut réintégré à Vincennes, le 27 décembre 1765, et transféré à Charenton, le 27 septembre 1775, et enfin mis en liberté en 1784. Toutes ces dates sont extraites du dossier de Latude à la police.

C'est sur cette suite d'aventures déplorables, et sur l'histoire de M. Thiéry, que M. de Pixérécourt a bâti un mélodrame qui a obtenu un immense succès.

MERLE.

Figaro. Lundi, 17 novembre 1834.

Il y avait un excellent drame dans l'histoire de Latude, heureusement il est tombé en bonne main, en main d'auteur qui a senti tout ce qu'il y avait à faire avec un pareil sujet, et qui l'a fait ; *Latude* est une pièce attachante, amusante, émouvante du commencement à la fin. Il n'y a pas une petite issue, pas une fissure qui donne jour à la critique.

L'auteur a suivi l'histoire, c'est sa pièce, l'histoire adroitement agencée et dramatiquement mise en scène. (Suit l'analyse.)

Le public a donné à l'auteur un prix de sa façon; il a applaudi du commencement à la fin, à chaque acte, à chaque tableau. Il faut dire aussi que les acteurs ont fait assaut de talent, et je suis sorti de la Gaîté, persuadé qu'on y joue tout aussi bien le drame, qu'on y est aussi bon comédien que partout ailleurs. *Il n'y a plus de boulevard*, les Pyrénées du mélodrame sont abaissées.

Le succès de ce drame a été complet, unanime, proclamé par le suffrage universel. L'Auteur, célèbre illustration du genre, M. de Pixerécourt, a été nommé au milieu des applaudissements.

L'apparition de *Latude* à la Gaîté fera autant de bruit et aura autant succès dans notre public que sa miraculeuse évasion de la Bastille en eut dans le public de l'autre siècle. Ce sera un succès de vogue.

Gazette de France. Du 28 novembre 1834.

Après avoir donné l'analyse de la pièce, le journal ajoute :

L'intérêt de ce drame est vif et touchant, on y reconnaît une habileté remarquable dans la conduite de la pièce et dans la gradation des situations. On en a sagement écarté toutes les déclamations dont il pouvait être susceptible. Les caractères honnêtes y dominent. Le sentiment de la liberté individuelle, la répulsion de l'arbitraire subalterne, le respect et les éloges à Louis XVI, la résignation et la force que donnent la confiance dans les décrets de la Providence, tout cela forme un ensemble de tableaux et de leçons aussi variés qu'intéressants, et auxquels on ne saurait qu'applaudir.

Aussi l'instinct de liberté et de morale qui fait le fond du caractère populaire a-t-il reçu cet ouvrage avec de grands applaudissements. Nous serons toujours d'accord avec le théâtre, quand il dirigera ses ressources de ce côté. La pièce est généralement fort bien jouée, et l'acteur Saint-Firmin, qui est chargé du rôle très-varié et très-difficile de Dalègre, y a fait preuve d'un talent tout à la fois de comédie et de drame que je ne vois, au même degré, sur aucun autre théâtre de la Capitale.

Il ne faut pas oublier, dans les causes du succès auquel ce mélodrame semble être appelé, l'exposition, dans le foyer de la salle, de tous les objets qui ont servi à la première évasion de Latude. On ne peut les regarder sans émotion et en même temps sans admiration pour le génie de l'homme. Ce spectacle est complété par la vue de la Bastille, cette Sainte-Pélagie de l'ancien régime, telle qu'elle existait avant sa démolition. Ce plan en relief a été construit avec une des pierres provenant de cette forteresse.

A. D. L.

Le Voleur. — 20 novembre 1834.

Latude, cette victime célèbre dont le nom rappelle une inique vengeance et une grande infortune, était un personnage trop historique pour échapper longtemps au mélodrame. C'est même chose étrange qu'on n'ait point encore jusqu'ici songé à transporter sur la scène cette triste et poignante histoire. Sans aucun doute les exploitants ordinaires

auront reculé jusqu'aujourd'hui devant les embarras de la mise en scène, la difficulté des effets dramatiques et l'apparente monotonie du sujet. Cette captivité de trente-cinq ans à la Bastille, à Vincennes, à Charenton et à Bicêtre, accouplée à celle de misérables, de fous et de meurtriers, cette lutte sans fin et sans nom du courage le plus persévérant, de l'industrie la plus ingénieuse, contre l'iniquité la plus gratuite; la vengeance la plus atroce; ce tableau d'une réalité si épouvantable de l'homme isolé, seul aux prises, pendant trente-cinq années de sa vie, avec un sort inexorable, ce tableau, dis-je, bien que fort pathétique sans doute, était peu propre au mélodrame d'action. Une fois le caractère posé et les premiers effets produits, il semblait qu'il ne restât plus rien à exploiter dans cette histoire. M. de Pixerécourt a pensé différemment, et travaillé sous une autre inspiration. Le résultat a prouvé qu'il avait eu raison. Son drame, tel qu'il l'a entendu, tel qu'il l'a écrit est l'un des plus remarquables qu'y aient été représentés depuis de longues années. L'action habilement conduite, écrite en bon style, est pleine d'intérêt et d'instructions touchantes, les caractères sont tracés avec esprit et vigueur et les effets très-dramatiques. Réellement il était difficile de faire autant; il était impossible de faire plus avec si peu. — On assurait hier que M. Pixerécourt, satisfait de ce dernier triomphe, abandonnait pour toujours une carrière qu'il a parcourue avec autant de bonheur que de succès. Nous ignorons jusqu'à quel point ce bruit peut être fondé; mais nous croyons fermement, que si l'intention prêtée au fécond auteur d'*Indiana* n'est point prématurée, il ne pouvait faire, d'une manière à la fois plus éclatante et plus digne de sa réputation de dramaturge distingué, des adieux au cothurne-mélodramatique du boulevard.

Nous avons donné dans notre dernier numéro l'historique assez bref mais fort complet des infortunes de Masers de Latude. — Nous nous trouvons donc dispensés d'analyser ici l'action du nouveau drame. Nous le faisons d'autant plus volontiers, que le Latude de M. de Pixerécourt est absolument le Latude de nos souvenirs et de notre imagination. L'auteur n'a rien accordé à la fiction; procédant en cela différemment que ses confrères, il a bien plutôt cherché à corriger qu'à altérer l'histoire. Ainsi le Dalègre de la pièce est dans le drame bien autrement attachant quoique aussi vraisemblable, quoique aussi pathétique que

dans l'histoire. Il l'emporte même de beaucoup sur la réalité qu'il ne heurte point, mais qu'il sert au contraire à faire ressortir. Le dévouement de cet homme pour Latude, ses efforts et ses espérances jetés au milieu des teintes sombres de cette horrible captivité sont du naturel le plus parfait, de l'intérêt le mieux soutenu. Je ne sais trop si je me trompe, mais il me semble que ce caractère posé avec art et développé avec une grande sensibilité de cœur, devait à lui seul sauver la pièce d'une chute si le drame eût été en péril. Heureusement il n'avait point ce danger à craindre. Le succès a été enlevé d'emblée à la première représentation ; à la seconde il a été plus grand encore ; bravo une fois encore M. de Pixerécourt, le dernier succès de votre dernier ouvrage, sera l'Austerlitz de votre plume !

ACH. BECHET.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MASERS DE LATUDE, officier du génie.	M. Jemma.
DALÈGRE, mousquetaire.	M. Saint-Firmin.
Le docteur QUESNAY, médecin du Roi.	M. Marty.
M. de MALESHERBES.	M. Joseph.
Le Lieutenant-général de Police.	M. Cudot.
M. LENOIR.	M. Julien.
SAINT-MARC, exempt de police.	M. Maillart.
SCHOUTEN, négociant.	M. Videix.
THOMAS, ouvrier.	M. Parent.
PÉTERS, aubergiste.	M. Dumesnis.
COURBILLON, valet de chambre.	M. Lebel.
DARRAGON, geôlier.	M. Théodore.
FRANÇOIS, portier.	M. Raimond.
SIROFF, ouvrier.	M. D'harcourt.
SAINT-LUC, prisonnier.	M. Casimir.
La marquise de POMPADOUR.	Mme Vsannaz.
La maréchale de MIREPOIX.	Mlle Provost.
Henriette LEGROS.	Mlle E. Sauvage.
La mère MARGUERITE.	Mme Chéza.
CATHERINE, servante.	Mlle Estelle.

Un Capitaine de vaisseau marchand.

Un Courrier.

Une Femme du peuple.

Prisonniers, Ouvriers et Soldats hollandais.

L'action commence en 1749 et finit en 1784.

LATUDE,

OU

TRENTE-CINQ ANS DE CAPTIVITÉ.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le jardin de Trianon. A gauche un pavillon élégant; à droite, une table de marbre; çà et là des statues et des siéges.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE LEGROS, LATUDE *.

LATUDE, *entrant par le fond à droite, à la jeune fille qui sort du pavillon, portant un pot au lait sur sa tête.*

Dis-moi, ma belle enfant, où puis-je espérer de voir madame la marquise de Pompadour? depuis dix minutes je parcours ce délicieux jardin sans rencontrer personne.

HENRIETTE.

Madame la marquise n'est pas encore visible.

LATUDE.

Puis-je l'attendre ici ?

HENRIETTE.

Non, monsieur. On n'entre à Trianon qu'avec une lettre.

LATUDE.

Qu'à cela ne tienne. En voilà une qui me promet une audience pour dix heures du matin.

HENRIETTE.

Une lettre de madame ?

* Les acteurs sont placés au théâtre, comme les personnages en tête de chaque scène. Toutes les indications de *droite* et de *gauche*, que l'on trouvera dans le cours de la pièce, sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

LATUDE.

Ou de son secrétaire.

HENRIETTE.

En ce cas, vous pouvez vous asseoir et attendre. Votre servante.

LATUDE, *à part, en se dirigeant vers le pavillon.*

Jolie petite fille !

HENRIETTE, *revenant sur ses pas et arrêtant Latude.*

N'entrez pas là, monsieur.

LATUDE.

Pourquoi ? tu en sortais quand je t'ai rencontrée.

HENRIETTE.

Je venais de porter du lait pour le déjeuner de madame.

LATUDE.

Là-dedans ?

HENRIETTE.

Non. Il y a de l'autre côté du pavillon, une allée couverte qui conduit au château.

LATUDE.

Qu'importe ? je n'irai pas jusque-là.

HENRIETTE.

Oh ! c'est égal. N'entrez pas, si le Roi vous surprenait !

LATUDE.

Le Roi ?

HENRIETTE.

Oui. C'est là que sa majesté vient s'asseoir quelquefois pendant des heures entières pour entendre, sans être vu, tout ce que disent les beaux messieurs et les belles dames que madame la marquise reçoit ici. Il paraît qu'il apprend comme ça beaucoup de choses qui le divertissent. Drôle de plaisir, par exemple ! il me semble que je n'aimerais pas ça. Adieu, monsieur.

LATUDE, *à part.*

Bonne petite langue ! (*Haut et assis.*) Dis-moi, comment te nommes-tu ?

HENRIETTE.

Henriette, pour vous servir.

(Elle fait la révérence.)

LATUDE.

Henriette? singulier hasard!... comme la filleule que je viens de tenir ce matin sur les fonds de baptême... car je m'appelle Henri aussi.

HENRIETTE.

Ah! monsieur s'appelle Henri?

LATUDE.

Oui. A propos de baptême, aimes-tu les dragées, ma petite Henriette?

HENRIETTE.

Oui, monsieur, quand on m'en donne.

LATUDE, *tirant un gros cornet de sa poche.*

Prends donc celles-ci en mémoire de moi.

HENRIETTE.

Grand merci, monsieur, je ne vous oublierai pas.

LATUDE, *riant.*

Je le crois, tant qu'il y aura des dragées dans le cornet.

HENRIETTE.

Oh! plus longtemps.

LATUDE.

Tu te souviendras de moi... vrai?

HENRIETTE.

Toujours.

LATUDE.

Bon petit cœur! veux-tu m'embrasser?

HENRIETTE.

Je le veux bien, monsieur, si cela vous fait plaisir.

(Elle s'approche, Latude l'embrasse au front.)

LATUDE.

Adieu, Henriette.

HENRIETTE.

Adieu M. Henri.

(Elle sort vivement et se retourne au fond pour adresser un geste affectueux à Latude.)

SCÈNE II.

LATUDE.

Elle est vraiment intéressante cette petite laitière. Il y a dans ses yeux, dans son accent quelque chose qui touche, qui pénètre... on devine une âme sous ce grossier vêtement. Cette femme-là sera sensible, je le parie. Dès lors il faut la plaindre. Sa position la livrera sans doute à quelque rustre, indigne de la posséder, incapable de la comprendre. Ainsi va le monde ! la fortune jette les lots... ramasse qui peut; il est bien rare qu'elle prenne la peine d'ôter son bandeau pour donner à celui qui mérite. Ici par exemple, respire une femme digne des hommages de l'univers. Une seule fois, je la vis à Etioles dans une fête il y a cinq ans... Depuis j'ai vainement tenté mille moyens pour la revoir, pour parvenir auprès d'elle. Celui que j'ai employé aujourd'hui est bien hardi... j'ai trop risqué peut-être ; mais quel que soit le résultat de cet entretien, j'aurai satisfait à un sentiment impérieux, à un désir brûlant; j'aurai entendu cette voix que l'on dit si douce... ses yeux se seront fixés sur les miens, j'aurai du moins vécu pendant quelques minutes.

SCÈNE III.

DALÈGRE, COURBILLON, LATUDE.

(Bruit au fond ; entre Dalègre en uniforme de mousquetaire.)

DALÈGRE, *à Courbillon qui le suit.*

Hé, parbleu, mon cher, je comprends à merveille. On vous a défendu de me laisser entrer. Je ne vous en veux pas, mais j'entrerai quand je devrais vous passer mon épée à travers le corps. C'est un parti pris, je veux parler à la marquise, et rien ne m'en empêchera. Ne me contraignez donc point, par une obstination ridicule, à exercer un acte violent sur un pauvre diable qui ne fait, après tout, que

remplir son devoir ; mais je vous tuerai, parole d'honneur. Voyez si cela vous convient.

COURBILLON.

Je n'insiste plus et vais faire mon rapport.

(Fause sortie.)

DALÈGRE.

C'est cela, mon cher, allez faire votre rapport. Moi, je reste ici avec monsieur.

LATUDE, *à part.*

Il paraît aussi fou que moi, serait-il amoureux aussi ?

COURBILLON, *revenant.*

Vos cartes, messieurs, je vous prie.

DALÈGRE.

Volontiers. (*Chacun d'eux remet sa carte.*) Dalégre, mousquetaire.

LATUDE.

Latude, officier du génie.

(Courbillon s'éloigne à gauche.)

SCÈNE IV.

DALÈGRE, LATUDE.

(Dalègre s'avance vers Latude. Il échange un salut.)

DALÈGRE.

Ah! ah ! j'ai beaucoup entendu parler d'un marquis de Latude, lieutenant-colonel du régiment d'Orléans dragons. Seriez-vous de ses parents, monsieur ?

LATUDE.

Je suis son fils, monsieur.

DALÈGRE.

Fort bien, qui vous amène chez la favorite ? vous me trouvez bien curieux, n'est-ce pas ? mais on ne vient guère ici sans un motif extraordinaire.

LATUDE.

Je viens la voir, lui parler. Voilà tout.

DALÈGRE.

Je vous en offre autant.

LATUDE.

Seriez-vous amoureux d'elle ?

DALÈGRE.

Amoureux ! de la maîtresse du roi, du plus bel homme de France ? oh ! non, ce serait par trop présomptueux.

LATUDE.

Vous avez raison, je crois vraiment que j'ai perdu la tête.

DALÈGRE.

Pauvre fou ! j'aurais dû m'en douter en vous voyant paré de ses couleurs. Un nœud d'épée à la Pompadour ! cela dit tout.

(Latude porte une rosette bleue à son épée.)

LATUDE.

Vous l'avez dit, pauvre fou !... Je donnerais mon sang, ma vie pour la moindre de ses faveurs.

DALÈGRE.

Cela ne vous coûtera pas si cher.

LATUDE.

Quel blasphème !

DALÈGRE.

La déesse daigne s'humaniser quelquefois. M. de Machault et l'abbé de Bernis en savent quelque chose.

LATUDE.

Comment, monsieur Dalègre ! vous pensez ?...

DALÈGRE.

Avec les femmes, tout dépend du caprice, de l'occasion. Les plus sévères en apparence sont toujours flattées d'inspirer une passion désordonnée ; cela ne fait qu'ajouter à la haute opinion qu'elles ont de leur mérite. Moi, je viens pour un motif absolument opposé au vôtre.

LATUDE, *à part.*

Tant mieux.

DALÈGRE.

Hier dans un souper de jeunes gens, j'ai chanté des couplets malins sur la marquise ; et ce matin, mon capitaine

m'a signifié que je n'avais plus l'honneur d'appartenir aux mousquetaires. Vous sentez bien que cela ne se passera pas ainsi.

LATUDE.

Que prétendez-vous ?

DALÈGRE.

Lutter avec la favorite qui veut soumettre la France entière à ses caprices et à ses vengeances ; lui dire en face tout ce que je pense, et la menacer de faire connaître tout ce que je sais d'abord à son royal amant, puis au public.

LATUDE.

Si je suis fou, il me semble que vous n'êtes pas trop sage. Y pensez-vous ? la marquise est toute-puissante. Mettant à profit l'aversion que Louis montre pour les affaires, c'est elle qui nomme les ministres et les généraux, reçoit les ambassadeurs et dirige la correspondance avec les cours étrangères, en un mot, c'est elle seule qui gouverne.

DALÈGRE.

Oui, c'est une bourgeoise devenue premier ministre ; mais je ne la crains pas. Tenez, voici l'épigramme que j'ai composée contre elle en venant ici. Je vais l'écrire de peur de l'oublier.

(Il écrit sur des tablettes à mesure qu'il parle.)

Sans esprit et sans agrément ;
Sans être ni belle ni neuve,
En France, on peut avoir le premier des amants ;
La Pompadour en est la preuve.

LATUDE.

Oh ! M. Dalègre, n'écrivez point cela ; c'est une imprudence qui peut avoir les suites les plus graves.

DALÈGRE.

Si elle ose me priver de mon état, j'envoie cette épigramme dès aujourd'hui à Bachaumont qui ne manquera pas de l'insérer dans ses *Mémoires secrets*, et je m'engage à lui en fournir une pareille pour chacun de ses numéros.

LATUDE.

Vous ne le ferez pas.

DALÈGRE.

Je le ferai, ou le diable m'emporte.

LATUDE.

Sacrifiez-moi celle-ci, je vous le demande en grâce.

DALÈGRE.

Quand je vous la donnerais, je la sais par cœur.

LATUDE.

Hé bien, oubliez-la, je vous le conseille pour votre repos.

DALÈGRE.

Désespéré de vous refuser, vrai. Vous paraissez avoir un bon cœur, de la droiture; et dans toute autre occasion je serais ravi de vous être agréable; mais en mon âme et conscience, je ne puis aujourd'hui, il faut que justice se fasse.

SCÈNE V.

SAINT-MARC, DALÈGRE, LATUDE.

SAINT-MARC.

Vous avez raison, monsieur, il faut que justice se fasse. De par le roi, je vous arrête.

DALÈGRE.

Quoi! déjà? sans être entendu? c'est un peu vif.

SAINT-MARC.

Votre épée.

DALÈGRE.

La voilà, ce n'est pas vous que je dois tuer.

SAINT-MARC.

Vos papiers.

LATUDE, *à part.*

Il est perdu! *(Haut.)* Permettez, ces tablettes sont à moi, je les réclame.

(Il les prend.)

DALÈGRE, *bas à Latude.*

Je le disais bien, vous êtes un excellent homme. *(A St.-Marc.)* Où me conduisez-vous?

SAINT-MARC.

A la Bastille.

DALÈGRE.

Rien que cela? bien obligé! Adieu, Latude, mon ami, pour la vie. Nous nous reverrons.

LATUDE.

Je le désire, pourvu cependant que ce ne soit pas où vous allez.

DALÈGRE.

Il ne faut jurer de rien. Vous devriez me conduire jusqu'au pont-levis seulement pour apprendre le chemin ; je ne sais, mais je crains que l'air de Trianon ne vous soit contraire.

SAINT-MARC.

Partons, monsieur.

DALÈGRE.

Je vous suis. (*A Latude.*) Adieu, à bientôt, c'est l'affaire de quelques jours.

SCÈNE VI.

COURBILLON, LATUDE.

COURBILLON, *à Latude.*

Revenez dans une heure, monsieur, madame la marquise vous recevra.

LATUDE.

Dans une heure? je ne sais où aller d'ici là ; je ne connais personne à Versailles. Est-ce qu'il ne me serait pas permis d'attendre quelque part où je ne serais pas vu? où loge la petite Henriette?

COURBILLON.

Vous la connaissez?

LATUDE.

Oui, depuis peu.

COURBILLON.

Vous la trouverez à la laiterie, à droite, derrière cette touffe de chèvrefeuille.

LATUDE.

Je vous remercie.

COURBILLON.

Allez vite, on vient.

(Latude sort en courant par le fond à droite.)

SCÈNE VII.

LA MARÉCHALE DE MIREPOIX, *puis* QUESNAY.

LA MARÉCHALE, *à gauche sans être vue.*

Courbillon?

COURBILLON.

Que vous plaît-il, madame la maréchale?

LA MARÉCHALE, *paraissant.*

Est-ce que la marquise n'est point à Trianon?

COURBILLON.

Je vous fais excuse.

LA MARÉCHALE.

Hier elle m'a invitée à déjeuner et je ne la trouve nulle part. C'est singulier, elle est donc invisible?

COURBILLON.

Pour quelques minutes seulement. Voilà M. Quesnay qui vous dira.....

(Il s'éloigne.)

SCÈNE VIII.

QUESNAY, LA MARÉCHALE.

LA MARÉCHALE.

Arrivez donc, cher docteur. Venez me tirer de peine.

QUESNAY, *grosse perruque poudrée.*

Toujours à vos ordres, madame la maréchale.

LA MARÉCHALE.

Courbillon assure que vous allez me dire ce que je veux savoir.

QUESNAY.

Avec grand plaisir, si je le sais.

LA MARÉCHALE.

Où se cache ma chère marquise? je l'ai cherchée partout.

QUESNAY.

Excepté où elle est.

LA MARÉCHALE.

Vous le savez donc?

QUESNAY.

Oui, je possède encore ce petit secret-là.

LA MARÉCHALE.

Vous en avez tant d'autres!

QUESNAY.

Que trop, vraiment. J'en suis embarrassé.

LA MARÉCHALE.

Pourquoi les gardez-vous?

QUESNAY.

Parce que je n'ai pas l'honneur d'appartenir au beau sexe.

LA MARÉCHALE.

Pas mal. Toujours facétieux!

QUESNAY.

La science que je professe serait par trop ennuyeuse s'il n'était permis de l'égayer quelquefois.

LA MARÉCHALE.

Oui, docteur, usez de la permission, nous vous aimons ainsi. Le roi lui-même...

QUESNAY.

Devant lui, c'est différent. Je ne puis vaincre ma timidité.

LA MARÉCHALE.

Pourquoi?

QUESNAY.

Quand je me trouve seul avec lui, je me dis à l'instant : Voilà pourtant un homme qui peut me faire couper la tête! Cette idée, que je ne puis chasser, me bouleverse.

LA MARÉCHALE.

Mais sa justice et sa bonté doivent vous rassurer.

QUESNAY.

C'est bien pour le raisonnement, mais le sentiment de la crainte est plus prompt et plus fort. Revenons à ce que

vous désirez savoir. Madame de Pompadour est en tête-à-tête dans la chaumière du lac.

LA MARÉCHALE.

Avec sa majesté ?

QUESNAY.

Non. Ce matin, il y a grande chasse au cerf, nous avons nos coudées franches.

LA MARÉCHALE.

Et avec qui donc ce mystérieux tête-à-tête ?

QUESNAY.

Avec la Bontems.

LA MARÉCHALE.

En vérité ? oh ! la bonne folie ! une sorcière à Trianon !

QUESNAY.

Nous l'avons envoyée chercher avant le jour, et ce matin on l'a introduite, les yeux bandés, dans la chaumière du lac.

LA MARÉCHALE.

Pourquoi faire ?

QUESNAY.

Oh ! pourquoi faire ? pour la consulter à l'occasion d'un événement singulier arrivé hier au soir.

LA MARÉCHALE.

A qui ?

QUESNAY.

A la marquise. Elle a reçu une boîte empoisonnée.

LA MARÉCHALE.

Ah! mon Dieu ! que me dites-vous là ?

QUESNAY.

La vérité, au poison près.

LA MARÉCHALE.

A la bonne heure. Vous m'avez fait trembler.

QUESNAY.

Vous connaissez sa faiblesse d'esprit. Elle a tant d'ennemis qu'elle craint toujours de perdre sa brillante position.

LA MARÉCHALE.

Je le conçois.

SCÈNE IX.

QUESNAY, LA MARQUISE, LA MARÉCHALE.

LA MARQUISE, *sortant du pavillon.*

Ah ! vous voilà, mes fidèles ! je suis heureuse de vous voir, vous partagerez ma joie.

QUESNAY.

Il paraît que la Bontems...

LA MARQUISE.

A fait merveille. Elle m'a dit des choses surprenantes.

QUESNAY.

Oh ! les cartes, c'est comme les nuages, on y lit tout ce qu'on veut.

LA MARÉCHALE.

C'était facile à prévoir. Elle savait à qui elle avait affaire.

LA MARQUISE.

Du tout. J'étais couverte d'un voile épais et affublée de manière à me rendre méconnaissable.

LA MARÉCHALE.

C'est différent.— Que vous a-t-elle dit, ma toute belle ?

LA MARQUISE.

Beaucoup de choses.

QUESNAY.

Oui, du galimatias dans lequel il y a du vrai, comme toujours. En jetant au hasard le bien et le mal dont se composent presque toutes les existences, il faut bien rencontrer juste quelquefois.

LA MARQUISE.

Je lui ai demandé quand et comment je mourrais. Dans bien longtemps et entourée d'honneurs.

LA MARÉCHALE.

De manière que vous voilà rassurée ?

LA MARQUISE.

A peu près. Cependant je ne serai tout à fait tranquille que quand le docteur m'aura dit le résultat de son opération.

LE DOCTEUR, *tirant une boîte de sa poche.*

Madame j'ai décomposé et analysé avec le plus grand soin les substances contenues dans cette boîte, et je puis vous affirmer que le prétendu poison est tout bonnement de la poudre à la maréchale, sans odeur.

LA MARQUISE.

C'est bien singulier.

LA MARÉCHALE.

Tout ceci est de l'hébreu pour moi, marquise.

LA MARQUISE.

Je vais vous mettre au courant. Apprenez, chère amie, que j'ai reçu hier une lettre signée Latude, par laquelle on m'annonce qu'il existe un complot tendant à délivrer la France d'un monstre, (*Gaîment.*) (le monstre, c'est moi) et que, par suite de ce complot, je dois recevoir un poison très-subtil renfermé dans une boîte qu'il faudra bien me garder d'ouvrir. En effet, la boîte est arrivée et je l'ai remise à Quesnay.

QUESNAY, *gaîment.*

Au risque de le faire tomber mort à l'ouverture. Joli présent que vous m'avez fait là! heureusement j'avais deviné d'avance la ruse assez maladroite de ce donneur d'avis.

LA MARÉCHALE.

Comment cela ?

QUESNAY.

Madame la marquise m'avait remis la lettre et la boîte. En comparant les deux adresses j'ai facilement reconnu qu'elles étaient de la même écriture. Voyez!

(Il montre la lettre et le dessus de la boîte.)

LA MARÉCHALE.

En effet!

LA MARQUISE.

Tout à fait semblable.

QUESNAY.

Dès lors il me parut évident que la même personne ayant écrit la lettre et envoyé la boîte, il n'y avait aucun danger.

LA MARQUISE.

En tout cas la plaisanterie est d'assez mauvais goût.

LA MARÉCHALE.

C'est une horreur! il faut envoyer cet homme à la Bastille.

QUESNAY.

Vous êtes bien sévère. C'est quelque pauvre diable désireux d'obtenir une grâce, et qui a imaginé ce moyen pour intéresser madame la marquise. Au surplus, on saura bientôt à quoi s'en tenir, car madame a bien voulu accorder une audience à l'individu passablement novice qui a ourdi cette fable. Il doit venir ici ce matin.

LA MARÉCHALE.

Comment, chère marquise, n'ai-je pas su tout cela hier?

LA MARQUISE.

Hier j'étais triste, le roi me boudait.

LA MARÉCHALE.

Vraiment!

QUESNAY.

Sa mauvaise humeur durait encore ce matin. Quand je suis entré chez lui, il m'a regardé fixement et m'a dit: Vous vieillissez, Quesnay; où voulez-vous qu'on vous enterre?.. J'ai d'abord, comme vous le pouvez croire, été fort déconcerté d'un pareil début; mais je me suis remis. Sire, ai-je répondu, aux pieds de votre majesté.

LA MARÉCHALE.

C'est à la fois hardi et spirituel.

QUESNAY.

Il ne s'en est pas fâché; il avait tort.

LA MARQUISE.

Les nuages qui souvent obscurcissent le front du roi, me font craindre un changement trop prochain, peut-être. Mon pouvoir n'est pas tellement affermi que je ne doive trembler de le perdre. Plusieurs femmes dangereuses cherchent à m'enlever le cœur du roi. Tout le monde m'envie et je me trouve quelquefois bien à plaindre. Mon existence ici est un combat perpétuel : c'est le sort des favorites; voyez celles de Louis XIV. Madame de la Vallière s'est laissé tromper par madame de Montespan.

LA MARÉCHALE.

Vos rivales sont peu redoutables, leur bassesse fait votre

sûreté. Louis aime le changement, mais il craint l'éclat et déteste les intrigantes. Vous n'avez à craindre que des infidélités.

QUESNAY.

Votre douceur lui plaît, votre société l'amuse; c'est un besoin pour lui de vous parler chaque jour de sa chasse et de toutes ses affaires. Laissez agir le temps, fermez les yeux sur des caprices passagers, les chaînes de l'habitude vous l'attacheront pour toujours.

LA MARQUISE.

Ah! mes amis, j'ai besoin de vous croire... Que nous veut Courbillon?

SCÈNE X.

QUESNAY, COURBILLON, LA MARQUISE, LA MARÉCHALE.

COURBILLON.

J'apporte à madame la marquise le portefeuille secret de M. l'intendant des postes.

LA MARQUISE.

Bien. Allez chercher la petite clé qui est suspendue à la cheminée de mon boudoir. (*Courbillon sort à gauche, par le pavillon. A Quesnay qui s'éloigne.*) Restez, Docteur.

QUESNAY.

J'ai eu déjà l'honneur de vous le dire, au risque de vous déplaire, Madame. Je n'aime pas à être témoin de cette profanation.

LA MARQUISE, *à la maréchale.*

Nous allons apprendre du nouveau.

QUESNAY.

Oui, en dérobant le bien d'autrui! si au lieu d'être le fils d'un laboureur, j'étais né roi, j'aurais fait rouer vif, ou pendre tout au moins le misérable qui a inventé l'art infâme de décacheter les lettres. L'intendant des postes, protégé par un grand titre, avilit ses fonctions honorables en trahissant la foi publique, en violant des secrets confiés à

l'honneur. Ce qui m'étonne, c'est que l'on trouve des hommes assez vils pour remplir cet ignoble ministère.

LA MARQUISE, *riant.*

Sa colère est divertissante. Je vous l'ai déjà dit, Quesnay, vous êtes trop honnête homme.

QUESNAY.

Trop! je ne croyais pas que cela fût possible.

LA MARQUISE.

Aussi, vous ne serez jamais ministre.

QUESNAY.

Tant pis pour le roi.

(Les personnages ont changé de position. La marquise a posé le portefeuille sur une table de marbre à droite; elle est debout attendant la clé; Quesnay tourne le dos au pavillon.)

SCÈNE XI.

LATUDE, HENRIETTE *au fond,* QUESNAY, LA MARQUISE, COURBILLON, LA MARÉCHALE.

(Courbillon sort du pavillon et va présenter la clé du portefeuille à la marquise.)

HENRIETTE, *au fond à droite, conduisant Latude au petit pavillon.*

Allons donc, vous m'en priez si gentiment qu'il n'y a pas moyen de vous résister.

LATUDE.

Je n'ai rien à craindre; le roi part pour la chasse.

COURBILLON, *à la marquise.*

Madame la marquise n'a plus rien à m'ordonner?

LA MARQUISE.

Non.

(Courbillon s'éloigne par la droite. Latude et Henriette se cachent derrière une touffe de lilas; pendant ce temps la marquise ouvre le portefeuille.)

HENRIETTE.

Prenez bien garde, glissez-vous tout doucement.

LATUDE.

Je vais donc la voir, l'entendre!

(Il entre dans le pavillon.)

HENRIETTE, *à part.*

Pourvu qu'il ne lui arrive pas malheur, j'en serais désolée.

(Elle disparaît à droite. La marquise fouille dans le portefeuille et fait un triage des lettres qui s'y trouvent.)

QUESNAY.

Permettez que je m'éloigne, Madame, la rudesse de mon caractère et la sévérité de mes réflexions pourraient vous déplaire. Ce serait pour moi le plus grand des malheurs.

LA MARQUISE.

Eh bien donc, je lève la consigne. Vous viendrez dîner avec moi.

QUESNAY.

J'aurai cet honneur, Madame.

(Il salue et sort.)

SCÈNE XII.

LA MARÉCHALE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

A nous deux. (*Elle prend une lettre, et lit la suscription.*) Au Roi. Voyons! La comtesse d'Estrade.

LA MARÉCHALE.

Que peut-elle lui dire?

LA MARQUISE.

Je m'en doute. Voyez, maréchale.

(Pendant que la maréchale lit, la marquise parcourt vivement d'autres lettres.)

LA MARÉCHALE.

Rien que cela!

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc?

LA MARÉCHALE.

L'ultimatum de sa vertu mourante.

LA MARQUISE.

Cela doit être curieux.

LA MARÉCHALE, *lit.*

« Le renvoi immédiat de la Pompadour. »

LA MARQUISE, *ironiquement.*

La Pompadour !...

LA MARÉCHALE, *poursuivant.*

« Une ambassade pour son mari, un évêché pour son » oncle, un régiment pour son frère ; enfin une parure qui » la rende assez belle pour que le roi ne change jamais. »

LA MARQUISE.

Eût-elle tous les diamants de la couronne, je n'en répondrais pas. Pauvre folle ! elle va trop vite, elle versera en chemin.

LA MARÉCHALE.

Une femme qui ose se dire votre amie ! aussi pourquoi l'avez-vous admise dans votre intimité ? je vous avais prévenue.

LA MARQUISE.

Je ne la crains pas. Je ferai donner l'ambassade au mari, mais elle l'accompagnera. (*Tout en parlant, elle décachète des lettres.*) Au Roi. (*Elle ouvre et regarde la signature.*) Ledoux, forgeron à Quimpercorentin. Cela doit être curieux. Lisez, maréchale.

LA MARÉCHALE, *qui a parcouru.*

Oh ! je craindrais de vous blesser.

LA MARQUISE.

Eh non ! Lisez toujours.

LA MARÉCHALE.

Vraiment, Madame, c'est impossible.

LA MARQUISE, *prenant la lettre.*

Voyons donc ce que cette lettre a de si extraordinaire.

(Elle lit.)

« Sire,

» Il y avait en Danemark un potier d'étain qui faisait de la politique, et se permettait de dire de bonnes vérités au roi. Moi, je suis forgeron de mon état, et tout en battant

mon fer, je pense au bien de mon pays; c'est pourquoi je vous écris ces lignes.

» Faut que les rois s'amusent; c'est juste; ils n'ont que ça à faire. Voilà pourquoi on dit : Heureux comme un roi. Pour s'amuser, leur faut une bonne amie, c'est encore juste. Ayez-en donc une, j'y consens; mais faut que ce soit une brave femme qui vous aime pour vous, pour votre gloire, comme était cette bonne duchesse de Châteauroux, que les cagots ont empoisonnée, et que nous regrettons tous. Au lieu de ça, vous avez été choisir une belle blonde qui prend de la main droite pour sa famille et de la main gauche pour ses amoureux; qui fait un ministre en se levant, un ambassadeur en ce couchant; tant il y a, Sire, que votre maîtresse est aussi la maîtresse de tout le royaume, et qu'elle nous gouverne en mettant ses mouches. C'est humiliant pour vous et pour le royaume, car enfin, jardinier est maître chez lui, c'est comme ça chez nous. Quand ma femme s'oublie par hasard, je tape un peu d'abord, et elle rentre aussitôt dans sa position respective. Ce qui réussit en Bretagne, ne ferait peut-être pas mal à Versailles. Essayez-en, n'ayez pas peur des grimaces, ni des attaques de nerfs, ma femme qui vient de recevoir quelque chose se porte comme un charme. Je ne lui ai pourtant administré qu'une petite paire de soufflets avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-fidèle sujet... »

LEDOUX.

LA MARÉCHALE.

Voyez un peu ce manant !...

(Elle veut déchirer la lettre.)

LA MARQUISE.

Gardez-vous-en bien. Je la lirai au roi; il en rira comme un fou. (*Lisant l'adresse d'une lettre.*) Enfin, je tiens une preuve écrite de la trahison de Maurepas. Il veut à tout prix chasser l'intrigante !... Ah ! c'est moi qui le chasserai.

(Elle se lève furieuse. On entend battre aux champs.)

LA MARÉCHALE.

C'est le roi qui part pour la chasse.

LA MARQUISE.

Je veux le voir et le saluer de loin. Allons au belvéder.

(Elle ferme le portefeuille et s'éloigne par le second plan à droite avec la maréchale.)

SCÈNE XIII.

LATUDE, *seul, sortant du pavillon.*

Fatale curiosité! je ne voulais que la voir, m'enivrer de ses charmes divins, et non pénétrer leurs secrets. Heureusement personne... Tâchons de rejoindre Henriette ou le valet de chambre.

(Il s'éloigne par la droite, mais apercevant le lieutenant de police, il fuit à gauche, en avant du pavillon.)

SCÈNE XIV.

LE LIEUTENANT DE POLICE, COURBILLON.

COURBILLON, *au fond.*

Madame la marquise est au belvéder avec madame la maréchale de Mirepoix.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Je le sais. Annoncez le lieutenant général de police.

COURBILLON.

Tout de suite, Monseigneur. (*Il entre un moment à la cantonade à droite et revient aussitôt.*) Madame est sur la butte. Voyez! elle salue en ce moment sa majesté qui passe le long des murs du parc. Dois-je...

LE LIEUTENANT DE POLICE, *préoccupé et regardant à gauche.*

Non. Ne dérangez point madame la marquise. Je vais faire un tour de jardin en l'attendant... Quel est ce jeune homme qui se promène là-bas?

COURBILLON.

C'est M. de Latude, un officier du génie. (*A lui-même.*) Par où a-t-il passé pour arriver là?

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Je le sais, je l'ai vu. C'est pour lui que je viens.

COURBILLON.

Ah! alors monsieur le lieutenant général sait donc que madame la marquise a consenti à lui donner audience ici même ce matin?

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Je le sais.

COURBILLON.

Il paraît que l'on ne peut rien cacher à son Excellence.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Rien. Annoncez à cet étourdi que madame est prête à l'entendre. Ramenez-le de ce côté et gardez-vous bien de lui dire que je suis à Trianon.

COURBILLON.

Il suffit, Monseigneur.

(Courbillon salue et sort du côté où est allé Latude. Le tambour a cessé, ce qui annonce l'éloignement du roi.)

SCÈNE XV.

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Il est bien hardi ce jeune homme! en venant prendre les ordres de madame la marquise, précisément à son sujet, je ne m'attendais guère à le trouver aussi près d'elle!...s'il avait de mauvaises intentions... s'il osait attenter aux jours de la favorite! mon devoir exige que je veille sur l'idole du prince... (*Il regarde à droite.*) Elle revient de ce côté. En l'absence du roi, je vais pour un moment occuper sa place dans ce pavillon.

(Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE XVI.

COURBILLON, LA MARQUISE, LA MARÉCHALE.

COURBILLON, *entrant au-dessous du pavillon, et allant à la rencontre de la Marquise.*

Madame la marquise veut-elle permettre à monsieur de Latude ?...

LA MARQUISE.

Oui. Il peut venir.

LA MARÉCHALE.

Je vous laisse, ma belle amie. Tenez-vous sur vos gardes.

LA MARQUISE.

Oh ! d'après ce que nous a dit Quesnay, je ne crains pas le moindre danger. Nous nous reverrons ce soir, vous viendrez faire la partie du roi.

LA MARÉCHALE.

Je n'y manquerai pas.

(Elle sort, Latude la salue profondément et s'avance d'un air modeste vers la marquise. Celle-ci fait signe à Courbillon de s'éloigner.)

SCÈNE XVII.

LATUDE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

J'ai consenti à vous recevoir, Monsieur ; votre lettre m'avait vivement intéressée et je ne voulais pas vous laisser attendre les témoignages de ma reconnaissance. Mais vous vous êtes trop hâté de me faire parvenir ce prétendu poison. Je sais tout et ne vois plus dans votre démarche qu'une fourberie très-condamnable qui attirerait sur vous une punition sévère si les magistrats chargés de veiller à l'ordre public en étaient informés.

LATUDE.

Oui, Madame, je suis un insensé, mais si vous daignez

m'entendre, ce ne sera pas en vain que j'aurai invoqué votre généreuse pitié.

LA MARQUISE.

Parlez, Monsieur.

(Elle s'assied.)

LATUDE.

Un de mes parents, ami de monsieur de Tournehem, votre oncle, et passionné comme lui pour les arts, assistait souvent à vos délicieuses soirées. Il me conduisit à Etioles il y a cinq ans. Là, j'eus le bonheur de vous voir jouer un rôle fait pour vous et où l'auteur vous avait fourni les moyens de déployer avec avantage des talents que vous possédez dans une rare perfection!... Récemment arrivé de ma province et entièrement livré à des études sérieuses, je n'avais rencontré que de rares occasions d'exercer mon jugement sur les arts où vous excellez....

LA MARQUISE.

Monsieur, vous exagérez la flatterie.

LATUDE.

Non, Madame, je n'exagère point. Cette soirée délicieuse et fatale bouleversa tout mon être. Depuis cinq ans, vous voir, vous entendre a été mon unique pensée, mon seul désir... je vous cherchais partout, toujours le sort contraire vous éloignait de moi. Enfin avant-hier un rayon d'espérance vint ranimer mon cœur. J'étais assis aux Tuileries sous les grands maronniers; deux hommes que l'obscurité m'empêchait de voir, étaient adossés au même arbre que moi. Ils parlaient de vous en termes fort peu mesurés.

LA MARQUISE.

Eh bien! Monsieur, que disaient-ils?

LATUDE.

Ils blâmaient la faiblesse du roi et celle des ministres assez lâches, disaient-ils, pour s'agenouiller devant une femme. Leurs vœux funestes allaient jusqu'à souhaiter votre mort qu'ils regardaient comme l'affranchissement de la France. Je m'éloignai de ces misérables. Ils m'avaient fait horreur; mais je trouvai dans leurs affreux discours un moyen de me rapprocher de vous et je le mis à exécution.

Si c'est un crime, il a pris sa source dans une passion qui trouve toujours une excuse au cœur d'une femme. Il est si doux d'être aimée comme je le sens ! Aimer, c'est se consacrer à l'être de son choix de telle sorte que l'on ne vive, ne pense, n'agisse que par lui, que pour lui ; c'est se sentir capable des actions les plus nobles, du dévouement le plus généreux, de tous les sacrifices pour s'égaler à l'objet aimé pour lui prouver sa tendresse, pour assurer son bonheur ; c'est éprouver enfin pour une autre créature, tout ce que je ressens pour vous depuis cinq ans.

(Il se jette à genoux, prend la main de la marquise qu'il couvre de baisers enflammés.)

SCÈNE XVIII.

LE LIEUTENANT DE POLICE, LATUDE, LA MARQUISE, HENRIETTE, LAQUAIS.

LE LIEUTENANT DE POLICE, *sortant du pavillon.*

Malheureux ! tant d'audace sera punie. Tu périras à la Bastille.

LA MARQUISE.

C'est un fou !

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Il a offensé le Roi, il a surpris les secrets de l'Etat, il aura le temps de les oublier dans les cachots. Qu'on le fouille !

(Les laquais s'approchent, Latude recule et donne de lui-même tout ce qu'il a dans ses poches. On distingue les tablettes de Dalègre.)

LA MARQUISE, *à part.*

Pauvre jeune homme !

(Le lieutenant de police parcourt les tablettes et semble révolté.)

LE LIEUTENANT DE POLICE.

Vous le plaignez, Madame ? voyez à qui s'adresse votre pitié.

LATUDE, *à part.*

Les vers de Dalègre ! je ne le trahirai pas.

LA MARQUISE, *après avoir lu et rendant les tablettes au lieutenant de police.*

Ah... Faites votre devoir, Monsieur.

HENRIETTE, *à part.*

Le malheureux ! c'est moi qui l'ai perdu !

(On emmène Latude qui, tout entier à sa passion délirante ne cesse de regarder tendrement la marquise. Henriette pleure.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente une petite chambre basse et peu profonde dans une mansarde. Croisée à gauche. L'aspect est pauvre et délabré.)

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, *écrivant sur ses genoux, en face de la croisée. Quand elle a fini, elle lit à haute voix la lettre entière.*

« N'en doutez-pas, mon pauvre ami, Henriette vous sui-
» vra partout, mais pour qu'elle vous suive, il faut que vous
» soyez libre. Voilà bientôt cinq ans que vous me par-
» lez de vos espérances, j'ignore sur quoi elles se fondent;
» mais je vois finir chaque jour sans qu'elles se réalisent.
» Hélas! je ne m'abuse pas; sans un miracle vous ne pourrez
» sortir de cette horrible prison où vous retient depuis sept
» ans la vengeance de la favorite. Elle a juré que vous n'en
» sortiriez jamais vivant. Mon attachement seul sera plus
» fort que sa haine!... je me regarde comme la cause de
» votre infortune et je vous serai dévouée jusqu'à ma dernière
» heure. Adieu. Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier vous
» promener sur la plate-forme?... seriez-vous malade?...
» le ciel nous en préserve!» (*Elle roule sa lettre, la noue avec un fil, appelle avec un doux geste sa fidèle colombe, la baise, lui attache son petit rouleau sous l'aile et la lâche au bord de la croisée.*) Va, fidèle messager! Dieu te garde de nos ennemis.

SCÈNE II.

HENRIETTE, LA MÈRE MARGUERITE.

HENRIETTE, *en se retournant aperçoit la mère Marguerite debout à deux pas de la porte et tricotant, elle pousse un cri de surprise.*

Vous ici, mère Marguerite?

LA MÈRE MARGUERITE.

Oui, ma petite voisine. Voilà ce que c'est que de laisser votre porte ouverte.

HENRIETTE, *à part.*

Oh! mon Dieu! quelle étourderie!

LA MÈRE MARGUERITE.

Il ne faut pas vous le reprocher, mon enfant, je ne crois pas que ça vous soit arrivé deux fois depuis cinq ans que nous logeons sur le même carré. On dirait une religieuse à vous voir toujours seule et toujours enfermée; mais vous pouviez être surprise par une autre et vaut mieux que ce soit moi, je ne vous trahirai pas.

HENRIETTE, *troublée.*

Comment pourriez-vous me trahir? vous ne savez rien, je ne vous ai pas confié de secret.

LA MÈRE MARGUERITE.

Non, mais je l'ai surpris.

HENRIETTE.

C'est mal.

LA MÈRE MARGUERITE.

Oh! pour ce qui est de ça, c'est sans le vouloir, foi de femme. Je suis entrée comme vous relisiez votre lettre, voilà pourquoi vous ne m'avez pas entendue; je ne sais pas à qui elle est adressée, mais j'ai vu votre petit commissionnaire, et je me doute qu'il ne va pas très-loin de la maison.

HENRIETTE, *va d'abord fermer la porte au verrou, puis revient auprès de la mère Marguerite.*

Il est vrai, mère Marguerite, je veille d'ici sur un jeune

prisonnier qui m'est cher; j'ai causé son infortune, et je lui ai consacré ma vie.

LA MÈRE MARGUERITE.

Y a-t-il longtemps de ça ?

HENRIETTE.

Bientôt sept ans. Je vous dis cela, mère Marguerite pour que vous ne supposiez pas....

LA MÈRE MARGUERITE.

Oh! mon Dieu! je ne supposerais rien que de trés-naturel. A votre âge et gentille comme vous êtes, on peut aimer quelqu'un, il n'y a pas de mal.

HENRIETTE.

Aimer!... Je vais tout vous dire.

LA MÈRE MARGUERITE.

Je ne demande pas mieux.

(Toutes deux vont s'asseoir.)

HENRIETTE.

C'est le 1er mai 1749 que le pauvre jeune homme fut arrêté, par ma faute, dans les jardins de Trianon et conduit à la Bastille. Au bout de six mois, on le transféra au donjon de Vincennes d'où il parvint à s'échapper l'année suivante. Je lui avais donné l'adresse de ma mére, à Fontenay-sur-Bois et il vint se réfugier chez nous ; mais au lieu de fuir en pays étranger, comme la prudence le lui conseillait, il eut l'étourderie d'adresser un placet à la marquise de Pompadour en lui indiquant le lieu de sa retraite comme une preuve d'innocence. On abusa de sa confiance, et dès le lendemain on vint l'arrêter pour le reconduire à la Bastille. Cette scène fit une telle impression sur ma mère qu'elle tomba malade et ne tarda pas à mourir. Dès lors je n'existai plus que pour cet infortuné ; il eut toutes mes pensées, toute mon âme. J'allais tous les jours sur le boulevard St.-Antoine, au moment ou les prisonniers se promènent sur la plate-forme du château, pour tâcher de l'apercevoir. Je restais des journées entières, les yeux attachés sur les tours, j'étais bien malheureuse!... enfin je crus le reconnaître, et à dater de ce moment, je repris le costume de laitière sous lequel il

m'avait vue la première fois à Trianon ; il me remarqua, il comprit mes signes et je devinai par les siens qu'il était enfermé dans la tour du puits, au quatrième étage sous la plate-forme. Sans perdre un instant, je cherchai une chambre vis-à-vis, j'eus le bonheur de trouver celle-ci au coin de la rue Jean-Beau-Sire, et pour le lui faire savoir, je plaçai sous ma fenêtre un écriteau qui portait le nom d'Henriette en très-gros caractères. Il y a de cela cinq ans et demi. A travers cette croisée je le vois chaque jour aux heures de la promenade et cela soulage un peu ma douleur.

LA MÈRE MARGUERITE.

Pauvre jeune fille ! cette histoire est fort touchante en vérité. Je me sens tout émue ; mais dites-moi, vous saviez donc lire et écrire ?

HENRIETTE.

Non, j'ai appris pour lui.

LA MÈRE MARGUERITE.

Et broder ?

HENRIETTE.

Encore pour lui.

LA MÈRE MARGUERITE.

Bon petit ange ! Quoi ! tout ce travail qui m'étonne et auquel deux ouvrières diligentes suffiraient à peine ?

HENRIETTE, *presque honteuse et baissant les yeux.*

Toujours pour lui.

LA MÈRE MARGUERITE.

Et ces beaux yeux que j'ai vus si souvent rouges et battus le matin pour avoir passé toute une longue nuit sans sommeil... et le produit de cette broderie dont on me fait tant d'éloges et que vous me priez de convertir presque tout en or, car vous dépensez pour vous à peine le sixième de ce que vous gagnez, est-ce aussi le petit commissionnaire (*Indiquant le pigeon.*) qui se charge de l'offrir ?

HENRIETTE, *encore plus embarrassée.*

Mais oui, mère Marguerite. La nourriture des prisonniers est si mauvaise ! leur traitement si cruel ! le froid si rigoureux ! n'est-ce donc pas un devoir pour moi d'adoucir les

maux que j'ai causés?... Tout ce que je demande au ciel c'est de vivre tant que durera sa captivité.

LA MÈRE MARGUERITE, *attendrie, essuyant ses larmes.*

Le ciel vous doit mieux que cela, mon enfant. Il vous dédommagera de tant de maux soufferts ; je vous le prédis, et je puise cette conviction dans mon cœur. Non, cette œuvre si charitable, si pieuse ne restera pas sans récompense. Encore une question, car maintenant vous ne pouvez plus rien me cacher. Comment vous êtes-vous procuré ce pigeon ?

HENRIETTE.

Par hasard. Assise devant cette croisée, tant que dure le jour, mes yeux ne quittent guère mon ouvrage que pour se porter vers la tour, où languit le seul être qui m'attache encore à la vie. Un soir, je vis un pigeon blanc s'abattre à l'entrée de l'étroite ouverture par où la lumière arrive jusqu'à mon pauvre ami... le lendemain, les jours suivants, il y revint encore, et je conçus l'idée d'en profiter pour établir une correspondance avec mon prisonnier. Je mis cette planche sur le devant de ma croisée et j'y semai de la mie de pain. En voltigeant çà et là, le pigeon découvrit mon petit magasin, et il en usa sans façon ; puis il se laissa caresser... enfin j'osai lui attacher un papier sous l'aile. Le prisonnier m'avait deviné, car au retour je trouvai une réponse. Quelle fut ma joie ! je vous laisse à penser ; Henri allait lire dans mon cœur, j'allais lire dans le sien. Dès ce moment, une nouvelle existence allait commencer pour nous.

LA MÈRE MARGUERITE.

C'est charmant! c'est charmant! ma bonne petite voisine... je ne puis vous dire à quel point vous m'intéressez, à quel point je vous aime !... (*Elle lui baise les mains. Gaîment.*) Et moi qui ne savais rien de tout ça: Depuis quinze à dix-huit mois, je m'étonnais en voyant que votre consommation avait augmenté ; j'étais contente, je m'en réjouissais. Allons, me disais-je, ma petite voisine a bon appétit ; tant mieux, cela prouve que sa santé est meilleure ; et j'en suis enchantée. Vraiment, je ne me doutais guère

qu'il y avait ici table d'hôte... chère enfant! mille fois merci du plaisir que vous m'avez fait!

(On frappe.)

HENRIETTE.

Qui est là?

FRANÇOIS, *en dehors.*

C'est moi, mamselle, François le portier. Ouvrez vite, c'est pressé.

HENRIETTE, *avant d'ouvrir, fait à la mère Marguerite un signe qui lui recommande la discrétion.*

A personne!

LA MÈRE MARGUERITE.

C'est mort.

SCÈNE III.

HENRIETTE, FRANÇOIS, LA MÈRE MARGUERITE.

HENRIETTE, *qui a ouvert.*

Que me voulez-vous, M. François?

FRANÇOIS.

Pardon, excuse, mamselle Henriette; c'est que j'ons eu peur pour vous.

HENRIETTE.

Peur?

LA MÈRE MARGUERITE.

Et de quoi, mon Dieu?

FRANÇOIS.

V'là c'que c'est. Un homme, qui m'a tout l'air d'un agent de police, vient de frapper à ma loge, j'l'y ai ouvert le vagistas, et il m'a dit comme ça, en passant sa tête à travers: Qu'est-ce qui demeure dans la chambre du cinquième, du côté de la rue Saint-Antoine?... moi, j'sais pas, mais j'l'y ai trouvé une mauvaise figure à c't'homme : queuqu'chose de faux dans l'œil gauche; j'mai dit : y a du louche. Y m'est venu l'idée que c'était peut-être dans l'intention d'faire du mal à c'te bonne mamselle Henriette, qu'j'aime comme une

bête et dont je suis toujours prêt à faire ma petite femme quand il lui plaira de m'dire oui.

LA MÈRE MARGUERITE.

Au fait, M. François, vous m'donnez la fièvre.

FRANÇOIS.

M'y v'là, mère Marguerite; m'y v'là. Qui? que j'l'y ai fait. Hé quoi donc?... c'est la mère Marguerite, une bonne vieille femme qui fait des ménages et des commissions... Ah! qu'y m'a fait avec un air bête... c'est différent... merci... et y s'est en allé. Quoiqu'ça, j'mai méfié, et j'sommes sortis sur ses talons.

LA MÈRE MARGUERITE.

Eh bien?

FRANÇOIS.

J'l'ons vu qui faisait des signes au coin de la rue des Tournelles, comme si qu'il appelait du monde, et j'ons pris mes jambes à mon cou. J'ons grimpé comme un chat pour vous avertir à c'te fin que vous changiez bien vite de chambre, si toutefois et quand ça vous convient. J'crois que j'n'ons pas mal fait, hein?

HENRIETTE.

Merci, M. François.

FRANÇOIS.

De rien, mamselle Henriette, j'voudrions ben faire aut'chose de plus conséquent pour vous, allez... mais je m'sauve, si par hasard ils revenaient, ils s'méfieraient, en m'trouvant absent de ma loge.

LA MÈRE MARGUERITE.

Oui, oui, descendez bien vite.

HENRIETTE.

Que Dieu vous le rende!

FRANÇOIS.

J'aimerais ben mieux que c'soit vous, mamselle Henriette, gn'y a pas d'comparaison.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

HENRIETTE, LA MÈRE MARGUERITE.

HENRIETTE.

Mon Dieu! serait-ce moi que l'on cherche?

LA MÈRE MARGUERITE.

J'n'en voudrais pas jurer.

HENRIETTE.

Que peut-on me vouloir?

LA MÈRE MARGUERITE.

Qui sait? la police de c' mosieur de Sartine est si ombrageuse...

HENRIETTE.

Que leur ai-je donc fait?

LA MÈRE MARGUERITE.

Vous prolongez les jours d'un malheureux dont ils désirent la mort, peut-être.

HENRIETTE.

Ce doit être un grand crime à leurs yeux, je le conçois.

(En reconduisant François, la porte qui donne sur l'escalier est restée ouverte, et à dater de ce moment le dialogue se débite au milieu de l'agitation et du mouvement des personnages. Henriette regarde du haut de la rampe ce qui se passe en bas.)

LA MÈRE MARGUERITE.

A tout hasard, je vais porter votre ouvrage dans ma chambre.

(Elle porte le métier à broder dans la chambre vis-à-vis, sur le carré.)

HENRIETTE.

C'est bien penser. Attendez!... je vois plusieurs hommes en bas devant la loge.

LA MÈRE MARGUERITE.

Ah! mon Dieu!

HENRIETTE.

Les voilà qui montent. Je suis plus morte que vive. Mon pauvre Henri! Que deviendras-tu si je suis arrêtée?

LA MÈRE MARGUERITE.

Cachez-vous dans ce petit buffet, ils ne vous soupçonneront pas là-dedans. Ne soufflez mot, et laissez-moi faire.

(Henriette entre dans le petit buffet qui est devant la croisée; la vieille s'assied devant, les jambes étendues sur un mauvais tabouret, de manière que l'on ne puisse ouvrir ce petit meuble dont elle met la clef dans sa poche.)

LA MÈRE MARGUERITE, *à part.*

Dieu! protége la pauvre enfant!

(On frappe rudement à la porte.)

SCÈNE V.

HENRIETTE, *cachée,* LA MÈRE MARGUERITE, SAINT-MARC, QUELQUES RECORS *qui restent à la porte.*

LA MÈRE MARGUERITE, *d'un ton revêche.*

Hé bon Dieu! quel tintamarre! qu'est-ce donc qui frappe si fort?

SAINT-MARC.

De par le roi...

LA MÈRE MARGUERITE.

De la part du roi... Diantre! je ne m'attendais pas à tant d'honneur!... Et ben, qu'est-ce qu'il me veut le roi?

(Elle va ouvrir.)

SAINT-MARC.

Trêve de balivernes, je ne plaisante pas.

LA MÈRE MARGUERITE.

Ni moi non plus, Messieurs... Votre visite est bien faite pour m'en ôter l'envie.

SAINT-MARC.

C'est vous qui habitez cette chambre?

LA MÈRE MARGUERITE.

Pourquoi pas? Vous la trouvez trop belle peut-être?

SAINT-MARC.

Et vous l'occupez seule?

LA MÈRE MARGUERITE.

Comme vous voyez, il n'y a rien de trop.

SAINT-MARC.

Y recevez-vous quelqu'un ?

LA MÈRE MARGUERITE.

Le porteur d'eau, deux fois par mois.

SAINT-MARC.

De quoi vivez-vous ?

LA MÈRE MARGUERITE.

Du peu que je gagne en faisant de petits ménages ; ce n'est pas comme vous.

SAINT-MARC.

Vous êtes plus riche que vous ne le dites.

LA MÈRE MARGUERITE.

Prouvez-moi donc ça... vous me ferez plaisir.

SAINT-MARC.

Il faut avoir du superflu pour nourrir des pigeons.

LA MÈRE MARGUERITE.

Pardine ! v'là grand'chose. Au lieu de jeter mes miettes sur le carré, j' les mets sur ma fenêtre, et les oiseaux d'alentour viennent becqueter çà et là, ça m'amuse... Est-ce que c'est du mal par hasard ?

SAINT-MARC.

Peut-être.

LA MÈRE MARGUERITE.

Bah ! je ne suis pas libre de donner mes miettes à qui que j' veux ? en v'là une dure par exemple !... je mettrais bien ma main au feu que notre bon Roi ne vous a pas commandé d'empêcher ça, à moins qu'il n'aime pas les pigeons, c'est possible... Au surplus, ma cousine a l'honneur d'être dame de la halle, faudra que j' l'y demande, la première fois que je la voirai ; c'est elle qu'a présenté le bouquet à sa Majesté au premier de l'an.

SAINT-MARC.

Ouvrez la croisée.

LA MÈRE MARGUERITE.

Pourquoi faire ?

SAINT-MARC.

Voilà un de vos pensionnaires qui demande à entrer.

LA MÈRE MARGUERITE, *ironiquement.*

Ce n'est pas comme les vôtres ; ils demandent tous à sortir.

SAINT-MARC.

Ouvrez-donc.

LA MÈRE MARGUERITE, *ouvre la croisée.*

Voilà.... il ne faut pas m'avaler pour ça.... il ne viendra pas si vous l'y faites peur.

SAINT-MARC.

Prenez-le vous-même.

LA MÈRE MARGUERITE.

Mais pourquoi donc que vous m' demandez mon pigeon, qu'est-ce que vous voulez lui faire ?

SAINT-MARC, *Il se tient au fond ; la colombe vient s'abattre sur le buffet. Saint-Marc repousse la croisée avec sa canne, se jette sur l'oiseau et regarde sous les ailes.*

Rien.

LA MÈRE MARGUERITE, *à part.*

Par bonheur !

SAINT-MARC, *à part.*

Je reviendrai. (*Il rend le pigeon et s'éloigne avec son monde. — Haut.*) Prenez garde à vous!

LA MÈRE MARGUERITE.

Pourquoi donc ?... je ne vous crains pas. Quand on ne fait pas de mal... Je le dirai à ma cousine... oui, j' l'y dirai, et le roi le saura.

(Elle tient la colombe, va fermer la porte au verrou derrière Saint-Marc, puis revient au buffet, et l'ouvre. Henriette en sort et s'élance au col de la bonne vieille, toutes deux s'embrassent avec vivacité... Henriette prend et baise sa chère colombe. — Le rideau baisse.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre est partagé en deux. La droite représente d'abord la tour du Puits où se passe la scène, puis en perspective celles de la Liberté, de la Bertaudière et de la Basinière ; en avant un parapet et le fossé bordé à droite par les maisons de la rue Saint-Antoine, vues d'en haut. Au fond, dans le lointain, le faubourg St.-Jacques. Tous les édifices sont couverts de neige. La gauche représente la chambre de la tour du Puits à la Bastille, elle est octogone et haute de onze pieds au plus. Une cheminée à gauche, du même côté, la porte; vis-à-vis la porte au fond, à droite, une meurtrière pratiquée dans un mur de dix pieds d'épaisseur, assez large en dedans, mais s'étrécissant vers le dehors. Au fond, entre la porte et la fenêtre, un lit de serge verte avec baldaquin et rideaux; une table, deux chaises, murailles nues charbonnées çà et là ; au fond, plusieurs malles vides.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LATUDE, *seul.*

(Au lever du rideau, la gauche est éclairée par une chandelle, la droite est dans l'obscurité. Latude est entré jusqu'à mi-corps dans un trou pratiqué au milieu de la chambre, au moyen de deux planches qu'il a levées. Il achève de mesurer son échelle en se servant de son bras comme d'une aune.

Cent quatre-vingts pieds !.... c'est, d'aprés mes calculs, la longueur nécessaire pour descendre de la plate-forme dans le fossé. (*Il enfonce son ouvrage dans le trou, en sort et s'assied au bord.*) Cette séance a été longue et fatigante, j'ai sorti et mesuré mon échelle tout entière, je me suis assuré que plus rien n'y manque. Grâce au ciel et à mon infatigable persévérance, tout est terminé. Je profiterai, pour m'évader, de la première nuit brumeuse et elles ne sont pas rares au mois de février. Si je réussis à m'échapper, j'aurai accompli sans doute l'œuvre la plus hardie, la plus in-

croyable que l'imagination de l'homme ait jamais pu concevoir. Sans le secours de personne, me procurer ces immenses matériaux, les dérober à tous les regards; travailler pendant cinq cent quatre-vingts nuits sans éveiller mes nombreux surveillants, enchaîner pour ainsi dire tous leurs sens, les empêcher de voir, d'entendre, de soupçonner même; prévoir et surmonter mille obstacles qui, chaque jour, à chaque minute devaient se succéder, naître les uns des autres et traverser l'exécution de mon plan! Si j'échoue, on ne croira jamais à la témérité de cette entreprise; mais si je réussis..... quel étonnement pour la France! quelle gloire pour moi! quelle joie pour ma chère Henriette!..... Oh! j'espère. C'est le génie qui crée, et j'ai celui que donne le désespoir. (*On entend frapper en dessous, Latude allait replacer les planches, il s'arrête.*) Me trompé-je? on a frappé plusieurs coups à la voûte de l'étage inférieur... si c'était un piége... je ne dois pas répondre. (*On frappe encore.*) Mon Dieu! le bruit que j'ai fait cette nuit aurait-il averti mes gardiens?..... si l'on venait à découvrir mon secret!... contre un tel malheur, je resterais sans courage et sans force... je n'aurais plus qu'à mourir... (*Il redescend dans le trou.*) Ecoutons de plus près... (*Il se baisse.*) Il me semble que l'on travaille à la voûte... c'est peut-être un compagnon d'infortune... si je le savais!... j'irais au-devant de lui! mes efforts répondraient aux siens. Une pierre se détache!

SCÈNE II.

LATUDE, DALÈGRE.

DALÈGRE, *en dehors et à l'étage inférieur.*

Qui que vous soyez.... je vous ai entendu.... sans doute vous travaillez à votre délivrance?

LATUDE.

Oui.

DALÈGRE.

Ne repoussez pas un infortuné qui languit depuis sept ans dans cet affreux séjour et qui n'aspire qu'à la liberté.

LATUDE, *à part.*

Cette voix, j'ai souvenance de l'avoir entendue jadis..... (*Haut.*) Votre nom?...

DALÈGRE, *toujours en dehors.*

Dalègre.

LATUDE, *à part.*

Dalègre! (*Haut.*) Efforcez-vous d'agrandir encore le passage.... je vais vous envoyer une échelle. Oh! n'eût elle servi qu'à rapprocher deux infortunés, je serais trop payé de mes peines!

(Il est descendu de nouveau dans le trou et on le voit lâcher son échelle de corde jusqu'à la longueur de dix à douze pieds, puis remonter et se cramponner en tenant fortement l'extrémité supérieure de l'échelle afin que Dalègre puisse monter; en effet il montre successivement la tête, le corps et s'assied sur le bord du trou.)

DALÈGRE.

M'y voilà!

LATUDE.

Quoi! mon ami! c'est vous?

DALÈGRE.

Latude! si près l'un de l'autre!

LATUDE.

Depuis si longtemps... et pourtant séparés!

DALÈGRE.

Vous aussi ils vous ont arrêté!

LATUDE.

En même temps que vous.

DALÈGRE.

Je l'avais prévu. A quel endroit?

LATUDE.

A Trianon.

DALÈGRE.

A Trianon! pour quel motif?

LATUDE.

Votre portefeuille... que l'on a saisi sur moi.

DALÈGRE, *avec âme.*

Quel affreux malheur! fallait-il qu'un service rendu à un étranger vous coûtât si cher! ah! je donnerais ma vie

pour racheter les maux que je vous ai causés ; mais si je ne puis vous rendre ces longues années, si péniblement écoulées dans les angoisses et la douleur, il dépend peut-être de moi d'empêcher que votre supplice se prolonge. Je veux voir le gouverneur, aujourd'hui, à l'instant ; il ne pourra demeurer insensible à mon désespoir, il comprendra qu'un innocent ne peut être puni pour le crime d'un autre. Je lui dirai qu'il n'est qu'un seul coupable ici, que ce coupable, c'est moi, et que moi seul je dois exhaler ma vie dans les fers. La liberté vous sera rendue sans délai, je n'en puis douter, car d'aprés mes aveux, le roi ne saurait, sans s'avouer le plus injuste de tous les hommes, vous retenir une heure de plus dans cet horrible séjour. Cher Latude, pardonnez-moi.

LATUDE.

Félicitez-moi plutôt, mon ami, car je compte m'échapper au premier moment et nous partirons ensemble.

DALÈGRE.

Nous échapper de la Bastille ? impossible.

LATUDE.

Rien n'est plus sûr. Cette échelle qui vient de vous servir, elle a cent quatre-vingts pieds.

(Il lui montre le trou.)

DALÈGRE.

Cent quatre-vingts pieds ! comment êtes-vous parvenu...

LATUDE.

En effilant tout le linge qui remplissait ces malles, j'ai fabriqué quatorze cents pieds de corde.

DALÈGRE.

Et les échelons ?

LATUDE.

J'ai économisé chaque jour la moitié de ma provision de bois.

DALÈGRE.

Pourquoi sont-ils recouverts de laine ?

LATUDE.

Pour prévenir le bruit qu'ils pourraient faire en frappant contre la muraille et les grilles.

DALÈGRE.

Et vos moyens ?

LATUDE, *montrant ses outils qui sont sur une chaise.*

Les voici.

DALÈGRE.

Ces outils ? qui vous les a procurés ?...

LATUDE.

Mon adresse.

DALÈGRE.

Quoi ! cette scie ?...

LATUDE.

Je l'ai faite avec le pied d'un chandelier,

DALÈGRE.

Ce canif ?

LATUDE.

Avec la moitié de mon briquet.

DALÈGRE.

Et ce marteau ?

LATUDE.

Avec un clou arraché à l'affût d'un canon.

DALÈGRE.

Mais par où sortir ?.. cette meurtrière n'a pas même six pouces de large à l'extérieur.

LATUDE.

Nous aurons des voies plus vastes et plus commodes.

DALÈGRE.

Où sont-elles ?

LATUDE.

Là....

(Il montre la cheminée.)

DALÈGRE, *prenant la lumière et allant regarder l'intérieur de la cheminée.*

Cette cheminée ?... elle est défendue par trois grilles placées à une toise l'une de l'autre et qui laissent à peine un libre passage à la fumée.

LATUDE.

Je les ai toutes descellées. A ce sujet j'ai même des grâces

à rendre à l'architecte.... car leur proximité nous fournira des repos et des points d'appui.

DALÈGRE.

En vérité tout cela tient du prodige.

LATUDE.

Point de prodige, mon ami ; dix-neuf mois de travail et le courage du désespoir.

DALÈGRE, *montrant le trou.*

Mais ce vide ?

LATUDE.

Ah ! ceci est différent... il existait. Je n'ai d'autre mérite que de l'avoir deviné.

DALÈGRE.

Comment ?

LATUDE.

En remontant un jour de la chapelle, je tirai furtivement le verrou de la prison numéro 3.

DALÈGRE.

La mienne !... où étais-je alors ? probablement sur la plate-forme.

LATUDE.

Je vis que la hauteur du plafond n'était comme ici que de dix à onze pieds, et cependant il y avait trente-deux marches à monter de votre porte à la mienne. J'avais souvent prêté l'oreille et n'avais jamais entendu le moindre bruit venant de l'étage inférieur. De tout cela je conclus qu'il existait ici dessous un vide de trois pieds environ. Avec la plus grande précaution, je soulevai une planche, puis deux... et je vis que je ne m'étais pas trompé !... je bénis mon étoile, car mes persécuteurs eux-mêmes avaient pris soin de me fournir le moyen de soustraire à leurs regards les outils que j'avais fabriqué et les matériaux qui devaient favoriser ma fuite.

DALÈGRE.

Je ne veux point détruire votre illusion, mon ami, mais je suis loin de la partager. Toutefois, je rends grâce à la fortune qui nous rapproche, nous pourrons nous voir quelque-

fois et adoucir nos cruels ennuis par de mutuelles consolations.

LATUDE.

Cher Dalégre ! que les heures sont lentes dans ces affreuses murailles.

DALÈGRE, *avec insouciance.*

On regarde comme le comble de l'infortune de vivre sous les verroux ! gouvernons l'imagination et presque partout nous serons bien. Un jour est bientôt passé et quand, le soir, je me couche sans douleur, peu m'importe de trouver mon lit sous le toit d'un palais ou sous la voûte d'une prison.

LATUDE.

Toujours aussi léger !... car avec le caractère que je vous vois, vous avez j'en suis sûr, égayé vos ennuis en composant des épigrammes et des chansons contre l'implacable marquise ?

DALÈGRE.

Par milliers, mon cher, mais je les ai apprises par cœur pour ne plus compromettre personne. Je vous en régalerai dans nos longs tête-à-tête.

LATUDE.

Avec le plus grand plaisir !

DALÈGRE.

Comment ! avec plaisir... mais si j'ai bonne mémoire, vous adoriez madame de Pompadour.

LATUDE.

Je ne la connaissais pas ; maintenant je l'exècre.

DALÈGRE.

Nous voilà d'accord... nous ferons des épigrammes ensemble.

LATUDE.

A la bonne heure.

DALÈGRE.

Ah ça ! et vous, mon ami, qu'avez-vous fait ?

LATUDE.

Moi, plus sérieux, plus grave, j'ai rédigé des mémoires, j'ai conçu des projets d'utilité publique ; j'ai dressé des plans d'économie ; par exemple, j'ai proposé d'utiliser la valeur

de vingt mille soldats, jusqu'alors enchaînée ou paralysée, en donnant des fusils aux caporaux et aux sergens qui jusqu'ici n'étaient armés que de hallebardes, j'ai su que mon plan avait été adopté. Une autre fois, j'ai eu l'idée d'augmenter de trois deniers le port des lettres et d'employer ce léger impôt à pensionner les veuves des militaires morts sur le champ de bataille. Plus tard, j'ai démontré la nécessité des greniers d'abondance, à l'instar de ceux qu'a établis le bon roi Stanislas.

DALÈGRE.

Certes, c'étaient là de généreuses pensées... elles auraient dû vous faire trouver grâce.

LATUDE.

Si l'auteur eût été le favori d'une courtisane, il aurait obtenu des pensions et des honneurs. Moins heureux, plus je montrais d'énergie et de talent, peut-être, plus on me redoutait. Je n'obtins rien.

DALÈGRE.

Êtes-vous certain que vos mémoires soient parvenus à leur destination?

LATUDE.

Je n'en saurais douter. Je les ai tous remis moi-même au docteur Quesnay, que le roi a chargé de visiter les prisonniers tous les six mois à peu près. Le docteur est homme de conscience! il excuse une étourderie produite par l'amour, et a failli se brouiller avec la favorite à mon sujet.

DALÈGRE.

Ne croyez donc pas cela.

LATUDE.

Oh! j'en suis sûr, c'est lui qui me l'a dit, et il est incapable de mentir.

DALÈGRE.

Mais, privé de papier, de plumes et d'encre... je ne conçois pas comment vous avez pu...

LATUDE.

J'ai fait du papier avec de la mie de pain, des plumes avec des arêtes de poisson, et de l'encre avec mon sang. Je vous étonnerai bien davantage, quand je vous dirai qu'en-

fermé dans ces murs, qui n'ont pas moins de douze pieds d'épaisseur, j'entretiens au dehors une correspondance délicieuse.

DALÈGRE.

Vraiment!

LATUDE.

Ceci est toute une histoire charmante, et qui vous inspirera, je n'en doute pas, le plus vif intérêt. Vous vous rappelez sans doute cette jolie petite laitière de Trianon, la petite Henriette. *(Ici on entend sonner.)* Voilà l'heure de la distribution; le porte-clé ne tardera pas à commencer son service. Mettons tout en ordre, et séparons-nous.

DALÈGRE.

Avec promesse de nous revoir bientôt!

LATUDE.

Toutes les nuits. Convenons d'un signal; de mon côté, je frapperai deux coups au foyer de cette cheminée.

DALÈGRE.

Et moi, deux coups à la voûte.

LATUDE.

C'est convenu; croyez-moi, nous touchons au moment de notre délivrance.

DALÈGRE.

Je ne le désire pas moins que vous; mais je n'ose y croire.

LATUDE.

J'ai déjà fait beaucoup, Dieu fera le reste.

(Il descend, Latude lui tient l'échelle, puis la retire, rétablit tout à sa place, sort du trou et remet les deux planches qui ouvrent le passage.)

SCÈNE III.

LATUDE, *seul.*

Murs odieux, qui depuis sept ans n'avez répété que mes gémissements et mes cris, vous avez donc aujourd'hui, et pour la première fois sans doute, été témoins de la joie de deux amis! ici, dans cet asile de la douleur et de la rage impuissantes, de douces paroles ont été échangées, deux

hommes de cœur se sont compris : l'espérance avec ses riantes illusions a pénétré dans leur âme ; ils ont acquis la certitude prochaine d'une meilleure fortune ! ô mon Dieu !... (*Il tombe à genoux.*) pardonne ; j'ai blasphémé souvent, j'ai douté de ton pouvoir suprême ; dans le délire de ma douleur, j'ai été jusqu'à nier ton existence ! j'étais un insensé, un ingrat. Pendant que ma plainte s'élevait, amère, injuste vers le ciel, ton regard s'abaissait vers une humble créature, ta bonté infinie lui préparait un bienfait, lui conservait un ami ! Ah ! pardonne, oh ! mon Dieu, pardonne !

SCÈNE IV.

DARAGON, LATUDE.

(On entend un bruit de verrous et de cadenas indiquant une double porte que l'on ouvre brusquement.)

LATUDE, *à part.*

Le porte-clé, soyons calme.

(Il s'assied à droite près d'une table sur laquelle il appuie son bras. Daragon entre sans parler au prisonnier ; son air est farouche, sa figure est repoussante ; il tire d'un panier rond le déjeûner de Latude, composé d'un pied de cochon, trois noix et d'un morceau de pain, puis il se dispose à sortir après avoir jeté un regard inquisiteur sur la chambre.)

DARAGON.

Voilà, M. Daury.

LATUDE.

Quelle mauvaise nourriture, et quelle parcimonie !... cependant le roi paie six et huit livres par jour pour chaque prisonnier ; qui donc profite de cette dilapidation doublement cruelle ?

DARAGON.

Je n'en sais rien.

LATUDE.

Vous avez oublié le vin.

DARAGON.

Non ; sur sept bouteilles que l'on vous accorde par semaine, vous ne m'en aviez abandonné qu'une pour la nour-

riture de vos deux pigeons ; mais le prix de la graine est augmenté, et je veux quatre bouteilles par semaine.

LATUDE.

Je veux ?

DARAGON.

Hé oui, je veux, sans cela, néant ; reste donc trois pour vous, c'est-à-dire, une demi-bouteille par jour, et rien le dimanche... c'est aujourd'hui dimanche... voilà.

LATUDE, *à part.*

Misérable, tu n'en jouiras pas longtemps !

(Daragon est allé chercher une falourde de menu bois qu'il jette sur les chenets.)

DARAGON.

Pour la journée.

LATUDE, *s'emportant.*

Ah ! c'est pousser trop loin l'inhumanité, par ce froid excessif, donner au plus la valeur d'une bûche moyenne à un malheureux enseveli entre quatre murailles, que rien ne garantit de l'air extérieur !... car ces meurtrières n'ont pas même un châssis qui les ferme... la nuit dernière, le vent a poussé la neige jusque sur mon lit.

DARAGON.

Plaignez-vous.

LATUDE.

C'est ce que je fais tous les jours, mais inutilement.

DARAGON.

Ça ne me regarde pas.

LATUDE.

Le gouverneur a-t-il fait droit à mes justes réclamations ?

DARAGON.

Je n'en sais rien.

LATUDE, *avec calme.*

Vous devriez le savoir.

DARAGON, *ironiquement.*

Ordonnez que l'on change le régime de la Bastille. Pour vous plaire, M. Daury, il n'est rien qu'on ne fasse sans doute.

LATUDE.

Insolent ! (*A part.*) N'irritons pas ce tigre ; je touche au terme.

(Daragon sort en faisant le même bruit que quand il est entré.)

SCÈNE V.

LATUDE, *seul.*

L'avenir me fera raison de tant d'infamie ; tout le monde sait que je n'ai pas mérité le traitement cruel que j'éprouve, ma conscience est pure, Dieu sera juge entre les persécuteurs et la victime. Lorsqu'un souverain a été trompé par de fausses apparences, malheur au faible opprimé si un grand royaume a pu se convaincre de l'erreur du maître, car il faudra que le sujet continue à souffrir jusqu'à ce que l'un des deux meure. Ah ! mieux valait, pour eux et pour moi me faire égorger secrètement, car mon histoire s'attachera désormais à celle d'un grand roi et de sa favorite ; elle offrira à la postérité des traits inouïs et un raffinement de cruauté qui flétriront à jamais leur mémoire.

SCÈNE VI.

DARAGON, QUESNAY, LATUDE.

(On ouvre avec un grand bruit, Daragon introduit le docteur Quesnay, puis va se placer en faction debout, les jambes croisées à la porte extérieure.)

LATUDE, *se lève et court au devant du docteur.*

Enfin, je vous revois M. Quesnay ! que vos visites sont rares, et que l'attente est rude au malheureux qui n'espère qu'en vous !

QUESNAY.

Hélas ! mon jeune ami, il ne dépend pas de moi d'abréger ce tourment dont j'apprécie toute l'amertume, je dépends d'abord du roi, puis de madame de Pompadour, et je ne puis venir à la Bastille sans avoir pris les ordres de tous deux. Si je m'exposais à perdre leur confiance, je perdrais aussi l'occasion d'être souvent utile aux malheureux, et je mets cet avantage mille fois au-dessus des émoluments de ma place.

LATUDE.

Excellent homme ! si tous ceux qui entourent les trônes vous ressemblaient, les rois vaudraient mieux.

QUESNAY.

Je le pense comme vous, et je n'en fais point mystére à sa majesté elle-même. (*Sur un signe de Latude, le docteur tourne la tête, aperçoit Daragon et lui dit avec fermeté :*) Vous a-t-on chargé de m'épier?

DARAGON.

Non, monsieur le docteur.

QUESNAY.

Alors, laissez-nous.

(Daragon s'éloigne et pousse la porte extérieure après avoir menacé Latude.)

SCÈNE VII.

QUESNAY, LATUDE.

QUESNAY.

Sire, lui disais-je, il y a quelques jours, pour estimer les hommes, il ne faut être ni médecin, ni confesseur, ni ministre, ni lieutenant de police, — et roi ? me répondit-il.... — Ah ! c'est encore pis.

LATUDE.

Mais dans vos fréquentes entrevues avec sa majesté, avez vous trouvé l'occasion de lui parler de moi ?

QUESNAY.

Oui.

LATUDE.

Eh bien ?

QUESNAY.

Je ne puis rien pour lui, m'a-t-il répondu.— Rien, sire, après sept ans de captivité ! c'est payer bien cher une étourderie. Le roi de France n'est-il pas le maître ? — Pas toujours ; cet homme a tellement offensé la marquise, que je n'ose intercéder en sa faveur ; je ne puis la désobliger pour si peu de chose.

LATUDE, *avec indignation.*

Si peu de chose !

QUESNAY.

Je me suis demandé souvent d'où pouvait naître l'animosité de la marquise contre vous, je m'en afflige, et ne puis la concevoir. Il est impossible qu'elle ait conservé un ressentiment aussi profond, aussi cruel pour l'envoi de cette boîte, un enfantillage !

LATUDE.

Vous avez raison, ce n'est point là le véritable motif de sa haine. Je le vois, les femmes ne pardonnent pas les outrages faits à leur amour-propre, et la marquise a en reçu un qui ne saurait s'effacer de sa mémoire.

QUESNAY.

Et d'où vient..., vous êtes-vous permis ?..

LATUDE.

Ce n'est pas moi.

QUESNAY.

Et qui donc ?

LATUDE.

Un autre aussi malheureux que moi.

QUESNAY.

Enfin quel fut cet affront ?

LATUDE.

Parmi les écrits satiriques qui circulent contre la marquise, on cite deux épigrammes sanglantes, sans doute, vous les connaissez. L'une commence par ce vers : « *Sans esprit et sans agrément*... et l'autre par celle-ci : « *La marquise a beaucoup d'appas.* »

QUESNAY.

Oh ! infâme !.... comme vous dites, impardonnable de la part d'une femme.

LATUDE.

Hé bien, ces épigrammes se trouvaient dans le portefeuille que l'on a saisi sur moi.

QUESNAY.

Malheureux ! en seriez-vous l'auteur ?

LATUDE.

Non, je vous jure.

QUESNAY.

Vous le connnaissez donc ?

LATUDE.

Oui.

QUESNAY.

Nommez-le moi.

LATUDE.

Jamais!

QUESNAY.

Je me fais fort d'obtenir votre grâce.

LATUDE.

Ma grâce ! je ne veux pas la devoir à une bassesse !

QUESNAY.

Ce refus vous honore à mes yeux ; vous êtes un digne jeune homme. Que puis-je demander pour vous ? dites....

LATUDE, *avec intention.*

Grâce à votre intercession, j'avais obtenu, il y a un an, la faveur bien précieuse d'avoir dans ma chambre un compagnon à qui je pouvais parler de mes peines et confier ma douleur. On me donna le nommé Cochar, natif de Rosny. Cet homme était tout ce que j'ambitionnais. Bon, compatissant, il adoucissait mes maux en les partageant. Je crus un moment que j'allais devenir moins malheureux ; mais le pauvre Cochar ne soutint pas longtemps l'ennui de sa captivité, il pleurait, il gémissait, et finit par tomber malade. Quand un domestique entre au service d'un prisonnier de la Bastille, il ne peut en sortir qu'avec son maître dût-il mourir.

QUESNAY.

Je le sais.

LATUDE.

Il ne fallait à cet infortuné, pour revenir à la vie, que respirer un air libre ; mais, ni mes prières ni les siennes ne purent vaincre la rigueur de cette loi barbare. Cochar mourut ici, sous mes yeux, et on ne l'emporta de ma chambre que le lendemain pour lui donner la sépulture.

QUESNAY, *à part.*

Quelle horreur!...

LATUDE.

Un de mes compatriotes, nommé Dalégre, gémit dans une des tours de cette forteresse, je le sais. Obtenez, s'il se peut, qu'on me le donne pour compagnon. Quand je l'ai connu, il était vif, joyeux, nous pourrons nous consoler mutuellement, et nos jours s'écouleront moins tristes. D'aprés ce que je viens d'entendre, il est probable que je suis condamné à demeurer ici tant que vivra madame de Pompadour, je dois donc m'armer de courage. A deux, nous en doublerons la somme. Encore ce bienfait, cher docteur, et vous aurez acquis des droits à l'éternelle reconnaissance de deux infortunés : ce n'est qu'en cessant de vivre que nous cesserons de vous bénir.

QUESNAY.

Vous nommez ce prisonnier?

LATUDE.

Dalégre.

(Quesnay écrit le nom sur ses tablettes.)

QUESNAY.

Dalégre! bien. Il ne dépendra pas de moi que vous n'obteniez cette faveur. Demain, au lever, je mettrai votre demande sous les yeux de sa majesté, et j'ai tout lieu de croire qu'elle n'y sera point contraire. Allons..... (*Il lui tend la main.*) courage.....

LATUDE.

Il en faut beaucoup.

QUESNAY.

Je le sens. (*Il tire une bourse de sa poche, et va la poser, sans être vu, sur la table, en disant.*) A défaut de la liberté que je ne puis lui rendre, laissons-lui les moyens d'adoucir sa captivité. (*Regardant le nid attaché à la muraille. — Haut.*) La famille de vos petits consolateurs s'est accrue.

LATUDE.

Oui; cette vue a plus d'une fois calmé ma douleur.

QUESNAY.

Pauvre jeune homme!

LATUDE.

Bon docteur!...

QUESNAY.

Adieu!... (*Ils se séparent.*) Soyez tranquille, je ne vous oublierai pas.

SCÈNE VIII.

LATUDE, *seul. Il va s'asseoir près de la table et voit la bourse.*

De l'or!... je devine... Bon docteur!... C'est tout ce qui manquait à mon projet, et le ciel me l'envoie! il l'approuve donc. Là! les instruments de ma fuite... tout près un ami, un aide; (*En frappant son cœur.*) de l'énergie et l'ardent désir de la liberté...Je n'en doute plus, mon sort va changer. J'en dois informer Henriette. (*Il tire de son sein sa dernière lettre; il en déchire un morceau; il se pique l'index de la main gauche et écrit avec son sang.*) Courage, Henriette... à bientôt ma délivrance!... (*Puis il noue ce papier à un fil, l'attache sous l'aile de l'un de ses pigeons qui sont dans le panier, le lâche par la meurtrière, et le regarde traverser l'espace.*) Comme il fend l'air!... (*Il entend un coup de fusil.*) Oh! mon Dieu! qu'est-ce que cela? le coup a retenti jusqu'au fond de mon cœur... Se pourrait-il? horrible pensée! Oh! non... leur férocité ne saurait aller aussi loin... cependant ce misérable guichetier est capable de tout. (*On approche de la porte.*) J'entends plusieurs voix; on a prononcé mon nom... Malheur à moi! s'ils ont surpris mon secret... Ne nous laissons pas intimider.

SCÈNE IX.

LATUDE, SAINT-MARC, DARAGON.

DARAGON, *tenant par la patte le pigeon que l'on vient de tuer, entre le premier, va droit au panier, prend l'autre*

pigeon, lui tord le col, les jette tous deux à terre, et les écrase.

Je n'aurai plus la peine de les nourrir.

LATUDE *veut s'opposer à cet acte cruel, il s'élance, mais le major lui barre le chemin.*

Infâme bourreau!

SAINT-MARC, *tenant le papier sur lequel Latude a écrit.*

Non, Monsieur, votre délivrance n'est pas aussi prochaine que vous l'espérez.

LATUDE, *à part.*

Les misérables!... contenons ma fureur... il le faut.

SAINT-MARC.

Peste! M. Daury, Vous êtes difficile à garder. Vous êtes trop dangereux, vous avez l'esprit trop inventif. Vous fatigueriez à vous seul la surveillance de toute la garnison. On devrait donc à l'instant vous transférer dans un cachot souterrain, et vous y enchaîner à la muraille avec une ceinture de fer; mais un pareil ordre ne peut émaner que du gouverneur lui-même, et demain matin, d'après mon rapport, il n'hésitera point à le donner. Comptez-y bien, M. Daury, la nuit prochaine sera la dernière que vous passerez dans cette chambre. Plus tard, en méditant vos actes à loisir, vous conviendrez que vous avez provoqué l'excessive sévérité dont vous ne manquerez pas de vous plaindre. Daragon!

DARAGON.

Monsieur?

SAINT-MARC.

Allez préparer le cachot n° 2, sous la tour de la liberté.

DARAGON.

Avec plaisir, M. Saint-Marc.

SAINT-MARC, *à Latude.*

Bonsoir, M. Daury.

(Ils sortent, les portes se referment avec un bruit affreux.)

SCÈNE X.

LATUDE, *seul.*

Lâches !... tuez-moi... frappez-moi d'un coup de stylet au cœur, mais ne m'assassinez pas en détail. Oui ! oui ! cette nuit sera la dernière de ma captivité ou la dernière de ma vie... Demain, au lever du jour, je serai loin d'ici, ou mon cadavre sera gisant au pied de cette muraille. (*La neige, poussée par le vent, fouette à travers la meurtrière et entre dans la prison.*) Le temps me favorise, la nuit sera mauvaise... Allons !... à moi... Dalègre. (*Il va frapper deux coups au foyer de la cheminée, puis il écoute et ne tarde pas à entendre la réponse de Dalègre.*) A l'œuvre !... les bourreaux ne viendront que demain.

(Il soulève les planches qui ferment l'ouverture, y descend, aide Dalègre à monter.)

SCÈNE XI.

LATUDE, DALÈGRE.

DALÈGRE.

N'est-il pas trop tôt ?

LATUDE.

Non. Nous n'avons pas un instant à perdre, on veut nous arracher l'un à l'autre... plus tard, demain, je vous dirai tout ce qui s'est passé depuis tantôt, fuyons vite ou mourons à la peine.

DALÈGRE.

Quel qu'il soit, votre sort sera le mien.

LATUDE.

Je vais monter le premier pour vous frayer la route. Du haut de la cheminée, je vous jetterai une petite corde, vous y attacherez notre échelle qui vous servira pour me rejoindre, tandis que j'en fixerai solidement l'extrémité au canon, qui est sur la plate-forme... embrassons-nous. (*Ils

tombent à genoux et lèvent les mains au ciel.) Dieu nous soit en aide !

(Puis ils se lèvent et se mettent à l'œuvre. Pendant que Latude monte dans la cheminée d'abord à l'aide d'une table , puis en s'aidant des pieds et des mains, Dalègre tire de la soupente la fameuse échelle qu'il pelotonne sous la cheminée.)

DALÈGRE , *regardant en haut.*

Déjà il a franchi sans accident les deux premières grilles, c'est plus de la moitié du chemin.

LATUDE , *parlant sur la plate-forme d'une voix étouffée.*

Je suis en haut , à vous.

(On voit une petite corde qui descend, Dalègre l'attache à l'échelle que Latude tire à lui. Celui-ci pour monter plus commodément, a ôté son habit dans lequel il a mis la bourse du docteur.

LATUDE , *par le trou de la cheminée.*

J'ai oublié ma bourse.

DALÈGRE.

Où est-elle !

LATUDE.

Dans mon habit.

DALÈGRE.

Je vais vous l'envoyer. *(En effet il place l'habit sur un échelon et Latude le reçoit.)* A mon tour. Advienne que pourra.

(Il monte à l'échelle et disparaît. La musique exprime autant que possible ce que l'on ne voit pas. Pendant que Dalègre monte , Latude roule son habit et le jette du haut de la plate-forme dans le fossé, puis il attache la tête de l'échelle à l'affût d'une pièce de canon placée dans un créneau , et jette le reste en dehors , Dalègre est sorti de la cheminée dont le tuyau est à fleur de la plate-forme. Les deux amis s'embrassent de nouveau. Latude se laisse aller le premier du haut en bas de l'échelle qui est censée descendre dans les fossés. Dalègre à genoux au bord du parapet maintient l'échelle, sa figure exprime la plus vive anxiété. La neige est tombée pendant cette scène muette , qui a été troublée deux ou trois fois dans le lointain par le cri des factionnaires :)

Sentinelles ! prenez garde à vous !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Une petite auberge sur la route d'Amsterdam ; des tables , des chaises , un comptoir ; portes latérales , porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉTERS , CATHERINE.

PÉTERS.

C'est tout ?

CATHERINE.

Oui , je n'ai rien oublié.

PÉTERS.

Allons, la journée d'hier a été assez bonne. La dot que tu t'amasses va s'augmenter encore d'un beau ducat de Hollande. Tiens, mon enfant, voilà les six mois de gages que je te dois.

CATHERINE.

Merci not' maître.

PÉTERS.

Je sortirai tantôt, fais-toi bien payer des voyageurs qui ont passé la nuit ici. Pas de crédit, tu sais que je ne connais pas ce mot-là.

CATHERINE.

Mais je vous ai donné leur argent, ils sont tous partis.

PÉTERS.

Tous ? excepté pourtant la jeune Française que tu m'as forcé d'héberger hier au soir.

CATHERINE.

Et qui donc aurait eu le courage de lui fermer la porte? pauvre fille ! elle venait de France, de Paris, à pied ; elle était pâle, mourante et ne demandait qu'un peu de paille , un morceau de pain et un verre d'eau ; c'était à fendre le cœur.

PÉTERS.

C'est possible ; mais à des voyageurs de cette espèce, on ne donne pas la meilleure chambre de l'auberge, un excellent dîner et le plus vieux vin de ma cave. Cette fille n'est peut-être qu'un mauvais sujet qui ne pourra pas me solder et, dans ce cas, je n'aurai pour me couvrir de mes frais que le petit paquet qu'elle porte et qui, j'en suis sûr, ne contient que des chiffons.

CATHERINE, *à part.*

Oh ! le vilain homme. (*Haut.*) Comment vous auriez la cruauté.....

PÉTERS.

C'est mon droit.

CATHERINE, *avec chaleur.*

Eh bien vous n'aurez pas ce remords-là sur la conscience, vous ne prendrez pas à cette pauvre fille le peu qui lui reste.. car elle a payé... et payé en or, entendez-vous ?

PÉTERS.

Vraiment !

CATHERINE, *donnant le ducat qu'elle vient de recevoir.*

Tenez, voilà son ducat. Payez-vous, et ne lui faites pas de peine.

PÉTERS.

Diable, de l'or ! c'est peut-être une princesse qui voyage incognito pour dépister la police... ça s'est vu.

CATHERINE, *à part.*

C'est un ducat de moins pour ma dot, mais c'est une bonne action, et ça doit me porter bonheur.

PÉTERS.

Tiens, voilà la monnaie qui revient à cette dame, va la lui porter et recommande lui mon auberge.

CATHERINE, *à part.*

Tâchons de glisser cet argent dans le paquet de l'étrangère.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

DALÈGRE, PÉTERS *puis* SAINT-MARC.

PÉTERS, *regardant au fond.*

Des étrangers ! ils s'arrêtent... s'ils pouvaient coucher ici.

DALÈGRE, *parlant brièvement.*

M. l'hôte, j'ai faim, j'ai soif et je suis pressé. Pouvez-vous me servir quelque chose, là, sur cette table ?

(Il indique la table à gauche.)

PÉTERS.

Certainement, monsieur.

DALÈGRE.

A la bonne heure.

(Il ôte son chapeau et le jette avec son manteau sur un coin de la table, puis s'assied comme un homme fatigué.)

SAINT-MARC, *entrant.*

Autant ici qu'ailleurs, le bouchon ne paraît pas trop mauvais. Hé l'aubergiste, j'ai l'estomac vide, le gosier sec, et six lieues encore à faire pour arriver à Amsterdam. Remue donc un peu tes grosses jambes et apporte-moi quelque chose de solide, là, sur cette table.

(Il indique la table à droite.)

PÉTERS.

Vous allez être servi dans une seconde.

(Il sort.)

SAINT-MARC.

Une seconde de Hollande, c'est un quart-d'heure de France. Patientons. (*Il ôte aussi son chapeau, son manteau et tombe plutôt qu'il ne s'assied sur son banc.*) Ouf !

DALÈGRE, *la tête appuyée sur ses deux mains.*

Vais-je enfin toucher au but ? est-ce à Amsterdam que doit finir mon pénible et dangereux voyage ?

SAINT-MARC.

D'honneur ! je suis éreinté.

DALÈGRE, *sans remarquer Saint-Marc.*

En nous séparant, Latude m'a dit : c'est en Hollande que nous nous reverrons ; j'écrirai. Nous étions convenus d'employer un chiffre lisible pour nous seuls ; trois mois se sont écoulés, et pas une lettre de Latude ne m'est parvenue. Inquiet et d'ailleurs poursuivi moi-même, j'ai dû quitter la France ; à l'aide du passe-port de mon honnête homme de barbier, j'ai pu passer la frontière et gagner la Hollande. M'y voilà ; mais où trouver Latude à présent ?

SAINT-MARC, *sans faire attention à Dalègre.*

J'ai bien peur de n'être pas au bout de mes peines. Le fugitif est en Hollande, c'est sûr ; nous en avons pour preuve une lettre, interceptée fort adroitement et qu'il écrivait à son ami, ce mauvais sujet de Dalègre, qui doit être arrêté, heureusement, car je ne l'ai vu qu'une fois, et je ne me souviens pas du tout de sa figure ; mais les scélérats ont inventé un grimoire où le diable ne connaît goutte, non plus que monsieur le lieutenant de police. L'adresse indiquée a été déclarée indéchiffrable et l'on m'a dit : Cherche. Ce Latude, est-il à Amsterdam, à Rotterdam ou à la Haye ? pas le plus petit indice.

DALÈGRE.

Il aura changé de nom sans doute. N'importe, je le découvrirai.

SAINT-MARC.

Je visiterai, je fouillerai la Hollande dans ses coins et recoins, je trouverai mon délinquant, ou je ne m'appelle pas Saint-Marc.

(Il frappe du poing sur la table, ce qui fait retourner Dalègre.)

DALÈGRE.

Quel est cet homme ?

SAINT-MARC, *même jeu.*

Tiens ! je n'avais pas vu ce gaillard-là.

DALÈGRE, *le regardant.*

Je ne me trompe pas ; ce voyageur est celui que, depuis hier, j'ai toujours devant ou derrière moi, soit que je marche, soit que je m'arrête.

SAINT-MARC, *même jeu.*

Oui... c'est bien l'individu que, depuis la dernière couchée, j'ai toujours dans ma poche... c'est mon ombre que ce gaillard-là.

DALÈGRE.

Serait-ce un limier de police?

SAINT-MARC.

Si c'était un voleur!

PÉTERS, *rentrant.*

Messieurs, voilà tout ce qu'il vous faut.

(Il sert sur les deux tables un plat, du pain et un pot de bière.)

DALÈGRE.

Ah! enfin, (*buvant et posant son verre.*) Quelle exécrable boisson!

SAINT-MARC, *même jeu.*

Pouah! c'est à guérir un ivrogne de la soif.

PÉTERS.

Qu'est-ce à dire? messieurs, ma bière est excellente.

DALÈGRE.

Du vin.

SAINT-MARC.

Oui, pardieu, du vin.

PÉTERS.

J'en ai, messieurs, du fort bon; mais il est cher.

DALÈGRE.

On le payera double s'il vient vite.

(Péters sort en courant; Dalègre et Saint-Marc restent quelque temps à se regarder sans rien dire.)

SAINT-MARC.

La bière, à ce qu'il paraît, n'est pas du goût de monsieur?

DALÈGRE, *sèchement.*

Ni du vôtre, ce me semble.

SAINT-MARC.

Monsieur est Français, je parie?

DALÈGRE.

Oui.

SAINT-MARC.

C'est comme moi! oh! Français pur. Normand..... Et monsieur?

DALÈGRE, *souriant.*

Gascon.

SAINT-MARC.

Je suis tailleur... et monsieur?

DALÈGRE, *à part.*

Il est bien curieux! voyons-le venir... (*Haut.*) barbier.

SAINT-MARC.

Comme moi; et monsieur va...

DALÈGRE.

A Amsterdam.

SAINT-MARC.

Comme moi; bon voyage à monsieur.

DALÈGRE.

Bien obligé.

SAINT-MARC, *à part.*

Mon compagnon n'est pas causeur... mais, de par le diable, il parlera et je saurai...

DALÈGRE, *à part.*

Cet homme n'est pas plus tailleur que je ne suis barbier. Il est bavard; laissons-le jaser, et à la seconde bouteille je le connaîtrai de la tête aux pieds.

PÉTERS, *revenant avec des bouteilles qu'il place sur les deux tables.*

Voilà du vin.

(Il sort.)

DALÈGRE ET SAINT-MARC.

Bravo!

SAINT-MARC, *après un moment de silence.*

Monsieur?

DALÈGRE.

Monsieur?

SAINT-MARC.

En France le vin paraît meilleur quand on le goûte à deux. Voulez-vous faire comme en France, et mettre ensemble nos deux bouteilles?

DALÈGRE.

En trinquant on boit plus et mieux, ma table est la vôtre. (*A part.*) Il y vient de lui-même.

SAINT-MARC, *à part.*

Le vin, je l'espère, va lui délier la langue.

(Ils boivent.)

DALÈGRE.

C'est du Bourgogne.

SAINT-MARC.

Pas mauvais.

DALÈGRE.

Vous allez donc à Amsterdam?

SAINT-MARC.

Oui.

DALÈGRE.

Pour y faire des habits?

SAINT-MARC, *examinant Dalègre.*

Buvons encore... je crois, à vous parler franchement, que je n'y ferai pas plus d'habits que vous n'y ferez de barbes.

DALÈGRE.

Comment? (*A part.*) Il m'effraie.

SAINT-MARC.

J'ai deviné juste. Hein?

DALÈGRE, *à part.*

Il y a de la police dans le regard de cet homme-là; payons d'audace (*Haut.*) (*Versant à boire en s'efforçant de rire.*) Et pour qui me prenez-vous? voyons.

SAINT-MARC, *buvant et riant.*

Pour un bon vivant; mais pour un assez mauvais sujet.

DALÈGRE.

Ma foi, vous avez dit vrai, et si vous voulez je vais me confier à vous, mais d'abord entamons la seconde bouteille.

SAINT-MARC.

Tope! j'écoute.

DALÈGRE.

Tel que vous me voyez, je suis un pauvre diable qui cherche fortune et j'ai mis dans ma poche une trousse de barbier faute de mieux; mais je me sens, dans la tête et dans

le cœur, la force de faire plus que raser des vilains et coiffer de vieilles femmes.

SAINT-MARC, *l'examinant encore.*

Ah! ah! ainsi tu n'es barbier qu'en attendant mieux?

DALÈGRE, *à part.*

Comme il me regarde.

SAINT-MARC.

Parbleu! il me vient une drôle d'idée.

DALÈGRE, *à part.*

Hum! gare à moi. (*Haut, en versant.*) Buvez; il vous en viendra deux.

SAINT-MARC.

As-tu quelque projet en tête et de l'argent en poche?

DALÈGRE.

Ni l'un ni l'autre.

SAINT-MARC.

Bien; es-tu d'une famille à préjugés.

DALÈGRE.

Je suis bâtard.

SAINT-MARC.

Très-bien, quant à toi, tu ne te ferais scrupule...

DALÈGRE.

De rien. (*A part.*) Où diable veut-il en venir?

SAINT-MARC.

C'est au mieux; tu es, je le vois, honnête homme, tout juste assez pour n'être pas pendu. Comment te nommes-tu?

DALÈGRE.

Bernard.

SAINT-MARC.

Tes papiers sont en règle?

DALÈGRE.

Les voilà.

(Il lui donne un passeport.)

SAINT-MARC, *après avoir lu.*

C'est bon... j'avais deviné, à ta mine, que tu étais l'homme qu'il me fallait.

DALÈGRE.

Peut-être. (*A part.*) D'honneur, ceci devient piquant. (*Haut*). De quoi s'agit-il?

SAINT-MARC, *confidentiellement.*

D'abord de gagner vingt-cinq louis...

(Se rapprochant de Dalègre.)

DALÈGRE.

Bon, cela... mais que faudra-t-il faire?

SAINT-MARC.

Rien, que te promener avec moi, regarder derrière, quand je regarderai devant; écouter à droite, quand j'écouterai à gauche.

DALÈGRE, *à part.*

Allons, c'est un mouchard. Où diable me suis-je fourré?

SAINT-MARC.

Voyons, cela te va-t-il?

DALÈGRE.

Je demande à réfléchir. (*A part.*) Si je refuse, j'éveille les soupçons de ce coquin; si j'accepte, je déroute les poursuites. Police chérie, tu m'as assez persécuté, protége-moi donc une fois, je me mets sous ton aile.

SAINT-MARC, *qui a lu pendant ce temps.*

Eh bien?

DALÈGRE, *gaîment.*

J'accepte.

SAINT-MARC.

J'en étais sûr. Tu vas avoir occasion de te distinguer, car tu auras pour maître un fin matois, qu'on ne charge jamais que de missions épineuses; tiens, pour ton début, par exemple, j'ai ordre de chercher et d'arrêter les nommés Latude...

DALÈGRE, *vivement et troublé.*

Latude!...

SAINT-MARC.

Tu le connais?

DALÈGRE, *se remettant.*

Oui... un peu... je l'ai rasé.

SAINT-MARC.

Moi, je l'ai arrêté et gardé à la Bastille; aussi, j'ai sa figure là.

DALÈGRE.

Et vous êtes sûr qu'il est en Hollande ?

SAINT-MARC.

Bien sûr.

DALÈGRE, *à part.*

Je le reverrai donc!

SCÈNE III.

DALÈGRE, SAINT-MARC, UN COURRIER, PÉTERS.

PÉTERS, *montrant Saint-Marc.*

Est-ce à monsieur que vous voulez parler ?

SAINT-MARC.

Oui, oui, à moi; c'est Charlot, le courrier de confiance de M. le lieutenant.

LE COURRIER.

Voilà ce que j'ai à vous remettre.

SAINT-MARC.

Une dépêche ? quelques renseignements, sans doute... Hum! (*Il lit bas.*) « Une jeune fille est partie de Paris » quelque temps après l'évasion de Latude, après avoir reçu » de lui une lettre qu'il n'a pas été possible d'intercepter ; » elle se nomme Henriette, elle voyage à pied, et suit le » chemin d'Amsterdam. Saint-Marc se mettra sur ses traces, » et devra ainsi retrouver Latude, que sans aucun doute la » jeune fille est allée rejoindre. »

PÉTERS, *à part.*

C'est mon étrangère.

DALÈGRE, *à part.*

Henriette, la fidèle amie de Latude; c'est par elle qu'on veut le perdre...

PÉTERS.

Monsieur l'agent, je crois que je la connais, moi, cette jeune fille.

DALÈGRE, *à part.*

Ciel !

SAINT-MARC.

Parle vite.

PÉTERS.

Celle dont je vous parle vient aussi de Paris, et va à Amsterdam; elle a passé la nuit dans mon auberge.

SAINT-MARC.

A merveille! et son nom?

PÉTERS.

Je ne l'ai pas demandé.

SAINT-MARC.

Dieu! que la police est mal faite en Hollande!

DALÈGRE.

Ne m'en parlez pas; cela fait pitié.

SAINT-MARC.

Mais tu peux facilement le savoir, sous le prétexte de l'inscrire sur ton registre.

PÉTERS.

C'est juste.

SAINT-MARC.

Décidément j'ai du bonheur aujourd'hui. Assurons-nous du fait, et si cette jeune fille est celle désignée, nous n'avons plus qu'à nous promener jusqu'à Amsterdam. Notre homme est pris et notre argent gagné.

PÉTERS.

Tenez, la voilà qui descend avec Catherine.

SAINT-MARC.

Demande-lui son nom... (*A Dalègre.*) Remettons-nous à cette table et écoutons.

DALÈGRE, *à part.*

Si c'est Henriette, comment la prévenir?

SAINT-MARC, *au courrier.*

Attends, tu auras peut-être une bonne nouvelle à porter à monsieur le Lieutenant.

SCÈNE IV.

SAINT-MARC, DALÈGRE, PÉTERS *au fond* **HENRIETTE, CATHERINE** *à droite.*

CATHERINE.

Comment, vous allez vous remettre en marche si tôt?

HENRIETTE.

Vous m'avez laissée reposer trop longtemps.

CATHERINE.

Vous êtes si faible.

HENRIETTE.

J'ai du courage, et confiance en Dieu. Après avoir tant marché, tant souffert, il ne me laissera pas mourir avant d'arriver à Amsterdam.

CATHERINE.

Mais qu'y allez-vous faire à Amsterdam?

HENRIETTE.

Je vais rejoindre mon..... mon mari.

PÉTERS, *s'avançant avec son registre.*

Ma chère enfant, avant de partir, vous avez une petite formalité à remplir.

HENRIETTE.

Oui, monsieur, je dois payer l'hospitalité que j'ai reçue. (*Etouffant ses larmes.*) Monsieur, je n'ai plus d'argent, mais il me reste encore cette croix... prenez-la.

PÉTERS.

Du tout, je suis payé.

HENRIETTE.

Payé?... par qui donc?

PÉTERS.

Catherine m'a remis mon dû. Je ne réclame rien.

HENRIETTE.

Catherine!

PÉTERS, *doucement à Henriette.*

Je suis obligé d'inscrire sur ce registre les noms des voya-

geurs qui passent la nuit dans mon auberge, voulez-vous bien me dire le vôtre?

HENRIETTE.

Henriette Legros.

SAINT-MARC, *à part.*

C'est elle !

DALÈGRE, *à part.*

Malheur !

SAINT-MARC, *à part.*

La jeune fille est retrouvée et Latude perdu.

DALÈGRE, *à part.*

Pas encore.

SAINT-MARC, *se levant.*

Eh! l'hôte une chambre où je puisse écrire.

PÉTERS.

Par ici, monsieur, par ici.

(Il entre dans la chambre à droite pour lui montrer le chemin.)

SAINT-MARC, *au courrier.*

Suis-moi Charlot; tu vas avoir une réponse à porter à Paris.

(Il entre avec Charlot sur les traces de Péters. Dalègre les suit jusqu'à la porte.)

SCÈNE V.

CATHERINE, HENRIETTE, DALÈGRE.

DALÈGRE, *à part.*

Latude livré par elle, oh! ce serait horrible.

(Pendant ce jeu de scène, Henriette a échangé à voix basse quelques mots avec Catherine.)

HENRIETTE.

Encore une fois, Catherine, je ne le souffrirai pas.

DALÈGRE, *au fond, suivant toujours des yeux Saint-Marc.*

Il pourrait revenir.

CATHERINE.

Eh mon Dieu, mamselle! j'ai fait pour vous ce qu'à ma place vous auriez fait pour moi.

HENRIETTE.

Bonne Catherine ! sur la longue route que j'ai parcourue, vous seule aurez eu pitié de la pauvre voyageuse.

DALÈGRE, *toujours au fond.*

Le voilà bien occupé.

CATHERINE.

Allons, allons, j' vas porter votr' paquet jusqu'au bout du village.

(Elle prend le paquet et se tient au fond.)

DALÈGRE, *vivement, retenant Henriette et la conduisant à droite.*

Attendez.

CATHERINE, *de loin.*

Tiens ! quoi qu'y veut donc c' monsieur ?

DALÈGRE.

Mademoiselle, un grand danger vous menace.

HENRIETTE.

Moi ?

DALÈGRE.

Nous nous voyons pour la première fois et pourtant nous nous connaissons. Nous avons l'un et l'autre la même pensée, le même but, rejoindre et sauver Latude.

HENRIETTE.

Latude ?

DALÈGRE.

Chut ! vous êtes Henriette, sa fidèle amie... je suis Dalégre, son compagnon, son frére.

HENRIETTE.

M. Dalégre ? ah ! Dieu ne m'a donc pas abandonnée !

DALÈGRE.

Parlez plus bas. Là, prés de vous, Saint-Marc, le plus cruel ennemi de Latude... l'espion envoyé sur nos traces... mais nous les lui ferons perdre... (*A Catherine.*) Mon enfant, il doit y avoir un chemin de traverse qui conduit à Amsterdam ?

CATHERINE.

Oui.

DALÈGRE, *à Henriette.*

C'est celui-là qu'il faut prendre. (*A Catherine.*) Vous

consentirez bien à servir de guide à cette jeune fille? il y va de sa vie, peut-être.

CATHERINE.

Ah bien! pour lors, elle peut compter sur mes jambes.

DALÈGRE.

Saint-Marc, que je ne veux pas quitter, va suivre la grande route. Vous arriverez avant nous; mais vous allez à Amsterdam, c'est donc là qu'est Latude?

HENRIETTE.

Oui. Sa lettre me l'apprend.

DALÈGRE.

Demain, nous l'embrasserons tous les deux.

HENRIETTE.

Où vous retrouverai-je?

DALÈGRE.

Devant l'hôtel de ville, à la pointe du jour.

HENRIETTE.

J'y serai.

DALÈGRE.

Partez vite, et que Dieu vous protége.

(Henriette sort avec Catherine; Dalègre va retrouver Saint-Marc.)

(Ici se fait un changement à vue. Le théâtre représente une grande cour chez M. Schouten. A gauche, la maison d'habitation; à droite, l'entrée des magasins; au fond, une grille ouvrant sur le port. Au lever du rideau, des ouvriers ferment des ballots de marchandises, d'autres roulent des tonneaux que les matelots reçoivent à la grille. Tableau animé. Thomas, Stroff, et quelques autres, sont à droite; Thomas, appuyé sur une balle, lit au milieu d'un groupe; au fond, M. Schouten et Latude en costume fort simple, surveillant le départ des marchandises. Latude tient un carnet et écrit.)

SCÈNE VI.

SCHOUTEN, LATUDE.

SCHOUTEN, *regardant à sa montre.*

Vous le voyez, capitaine, votre chargement sera fait à l'heure dite; il faut en rendre grâce à l'activité de M. Lam-

bert, c'est maintenant la providence de ma maison, depuis deux mois qu'il surveille mes magasins et mes ateliers, mes bénéfices sont presque doublés.

LATUDE.

Monsieur, je ne m'acquitte ainsi que bien faiblement envers vous.

SCHOUTEN.

C'est bien, c'est bien... Capitaine, si vous voulez passer dans mes bureaux, nous allons arrêter nos factures. (*Aux ouvriers.*) Mes enfants, comme cette semaine a été dure pour vous et bonne pour moi, le chargement du navire terminé, je vous permets de quitter l'atelier ; quand je gagne, je veux que tout le monde s'en ressente.

(Il entre dans la maison au milieu des acclamations des ouvriers.)

SCÈNE VII.

THOMAS, STROFF, OUVRIERS, *puis* SAINT-MARC *en costume de marchand.*

(Pendant que tous les ouvriers sont occupés, Saint-Marc paraît à la grille, il entre dans la cour, en examinant de tous côtés.)

SAINT-MARC.

Encore un quartier que je n'ai pas visité. Oh! peine inutile sans doute, car je crois que le diable se mêle de cette affaire. Cet imbécile de Bernard, mon élève, a laissé sottement échapper la jeune fille que je pensais tenir..... Si je ne trouve pas Latude, je suis un homme déshonoré. Allons, encore un dernier effort... Bernard qui veut réparer sa bévue, explore l'autre côté de la ville.

(Pendant ce temps les ouvriers ont remarqué Saint-Marc; Thomas va vers lui.)

THOMAS.

Que désire monsieur?

SAINT-MARC.

Mon ami, je suis armateur, je complète une cargaison

et je cherche dans vos magasins des marchandises à ma convenance.

THOMAS.

Adressez-vous à M. Lambert, notre nouvel inspecteur. Il est Français comme vous; et vous vous entendrez tout de suite.

SAINT-MARC.

Ce M. Lambert est Français, dites-vous, et nouvellement arrivé ici?

THOMAS.

Depuis deux mois. C'est un drôle de corps; brave homme, mais triste comme un ballot vide, ne sortant jamais et ne disant pas un mot.

SAINT-MARC.

Ah! il ne sort jamais?

THOMAS, *riant.*

Entre nous, je crois que le compère aura fait des siennes en France et qu'il a peur de rencontrer dans les rues quelque créancier... ou quelque mari de l'espèce de notre bourguemestre.

SAINT-MARC, *à part.*

Voilà qui ressemble singulièrement à mon homme. (*Haut.*) L'ami, peux-tu me faire parler à ce M. Lambert?

THOMAS.

Rien de plus facile, je vais l'appeler.

SAINT-MARC.

J'ai son signalement dans la tête, et au premier coup d'œil...

SCÈNE VIII.

LATUDE, SAINT-MARC *déguisé*, OUVRIERS.

THOMAS, *montrant Saint-Marc.*

C'est monsieur qui veut faire une commande.

SAINT-MARC.

Oui, monsieur... (*A part.*) C'est lui! (*Haut.*) Et je serai

charmé d'entamer une affaire importante avec un compatriote.

LATUDE, *vivement.*

Vous êtes Français, Monsieur?

SAINT-MARC, *avec intention.*

Je suis du Languedoc.

LATUDE, *soupirant.*

Le Languedoc est aussi mon pays.

SAINT-MARC, *à part.*

C'est cela, né à Montagnac.

LATUDE.

Que cette rencontre me fait de bien! en pays étranger, presser la main d'un compatriote, c'est presser la main d'un frère. J'ai quitté la France, il y a quelques mois, pour n'y rentrer jamais, sans doute, et c'est au moment de lui dire un éternel adieu, que je sens combien j'aime ma patrie. De quelle partie de la France arrivez-vous, Monsieur?

SAINT-MARC.

J'étais encore à Paris le mois dernier. (*Regardant attentivement Latude.*) On y parlait beaucoup, à cette époque, d'une évasion vraiment miraculeuse.

LATUDE.

Ah!

SAINT-MARC, *même jeu.*

Deux prisonniers étaient parvenus à sortir de la Bastille. On était à leur poursuite.

LATUDE.

Mais, à votre départ, les recherches avaient été vaines, n'est-ce pas?

SAINT-MARC, *même jeu.*

Non... car on annonçait, je crois, l'arrestation de l'un des deux fugitifs.

LATUDE, *s'oubliant.*

Grand Dieu! Dalègre aurait été pris!

SAINT-MARC.

Oui... il me semble que c'est ce nom-là qu'on a prononcé devant moi...

LATUDE.

Le malheureux!

SAINT-MARC.

Le connaissez-vous?

LATUDE, *se remettant avec peine.*

Moi? de nom seulement; mais je sais ce que vaut la liberté, et ce qu'il en coûte de la perdre. (*A part.*) Oh! j'ai peine à retenir mes larmes. (*Haut.*) Monsieur, si vous voulez bien revenir demain à pareille heure, je vous remettrai une note des marchandises qu'il sera possible de vous livrer; mais... permettez-moi de vous quitter... j'ai là un travail pressé qu'il faut que je termine.

SAINT-MARC.

Faites, mon cher Monsieur, faites.

LATUDE.

Vous permettez, Monsieur... A demain. (*A part.*) Dalègre perdu par moi, et Henriette qui n'arrive pas!

(Il rentre.)

SCÈNE IX.

SAINT-MARC, OUVRIERS, *puis* DALÈGRE.

SAINT-MARC, *avec joie.*

Victoire! victoire! Courons chez le bourguemestre. (*Au fond.*) Je ne me trompe pas; c'est Bernard qui passe là-bas... Eh! Bernard! Il arrive parbleu bien à propos... Bernard! ah! te voilà.

DALÈGRE, *tristement.*

Oui... mais toujours sans nouvelles.

SAINT-MARC, *plus bas.*

J'en ai, moi.

DALÈGRE.

Comment?

SAINT-MARC, *plus bas.*

Il est ici.

DALÈGRE.

Latude?

SAINT-MARC.

Chut! il est près de nous... il a changé de nom, et se fait

maintenant appeler Lambert ; mais c'est lui, bien lui, je l'ai vu, je lui ai parlé... Je cours chez le bourguemestre, j'ai besoin de son autorisation pour arrêter mon homme ; mais il ne peut me la refuser, ce n'est qu'une formalité. Toi, reste ; Latude est là... ne le perds pas de vue. Ce que tu as à faire n'est pas difficile. Ne va pas te tromper encore. Enfin, je le tiens, et l'on peut préparer sa chambre à la Bastille.

(Il sort en courant.)

SCÈNE X.

LATUDE, DALÈGRE.

DALÈGRE.

A la Bastille ! Oh ! il n'y rentrera pas, tant que je vivrai du moins ! Il est là, dit-il ; pas une minute, pas une seconde à perdre. (*Courant à la maison et appelant.*) M. Lambert ! M. Lambert !

LATUDE, *sortant.*

Qui m'appelle?..... Dieu..... Dalègre !

DALÈGRE, *l'embrassant.*

Cher Latude ! mon ami ! te retrouver et n'avoir qu'un instant.....

LATUDE.

Dalègre ! tu as donc pu échapper à nos ennemis ?

DALÈGRE.

Oui, et, grâce à Dieu, j'arrive assez à temps pour te sauver.

LATUDE.

Me sauver ?

DALÈGRE.

Il faut quitter cette maison, Amsterdam, la Hollande....

LATUDE.

Que veux-tu dire, et quel danger me menace encore ?

DALÈGRE.

Tu as été découvert..... reconnu par l'âme damnée du lieutenant de police, Saint-Marc, enfin, qui était là, tout à l'heure, avec toi...

LATUDE.

Mais, je suis sur un territoire étranger.

DALÈGRE.

Il va obtenir le permis d'extradition.

LATUDE.

C'est impossible.

DALÈGRE.

Il l'aura, te dis-je. Oh! sauve-toi, Latude, sauve-toi.

LATUDE.

Mais je ne puis partir sans avoir vu Henriette, sans savoir au moins si elle existe.

DALÈGRE.

Henriette ! mais elle est ici.

LATUDE.

A Amsterdam ?

DALÈGRE.

Depuis trois jours. Ne l'as-tu pas vue ?

LATUDE.

Non.

DALÈGRE.

Oh ! l'infortunée ! que sera-t-elle devenue ?

LATUDE.

Qu'entends-je ?.... qui t'a dit qu'Henriette ?....

DALÈGRE.

A quelques lieues d'ici, il y a quatre jours, je l'ai rencontrée. Pour la soustraire à la poursuite de Saint-Marc, envoyé sur ses traces, je lui avais fait prendre un chemin de traverse ; nous devions nous rejoindre le lendemain ici devant l'hôtel de ville. A l'heure dite, j'ai couru au rendez-vous.... je ne l'y ai pas trouvée.

LATUDE.

Grand Dieu !... Henriette, mon Henriette, sans protecteur, sans guide, sans ressource, perdue dans cette ville; malade, mourante peut-être... Oh ! viens, courons.

DALÈGRE.

Où vas-tu ?.... oublies-tu donc que tu es découvert, que cette maison est entourée peut-être ?... Pas d'imprudence, Latude, laisse à mon amitié le soin de retrouver Henriette.

LATUDE.

Tu me le promets?..... Mais que faire? quel parti prendre? avouer tout à l'homme généreux qui m'a donné un asile, et lui demander un conseil. Oui, M. Schouten peut seul me sauver. Viens, tu lui diras...

DALÈGRE.

Non. Il faut que je reste ici pour déjouer les machinations de Saint-Marc. Si je puis gagner quelques heures, nous lui échapperons encore cette fois... Dis-moi, ces hommes te sont-ils dévoués?

(Montrant les ouvriers.)

LATUDE.

J'ai pu quelquefois leur être utile.

DALÈGRE.

Bon!... peut-être s'en souviendront-ils. Hâte-toi.

(Il embrasse encore Latude qui rentre.)

SCÈNE XI.

DALÈGRE, THOMAS, STROFF, OUVRIERS.

DALÈGRE.

Maintenant, maître Saint-Marc, à nous deux. (*Aux ouvriers.*) A moi, mes amis... à moi, un instant, je vous en prie.

THOMAS.

Une heure si vous voulez, car voilà notre journée faite.

DALÈGRE.

Voyons! vous êtes de braves gens, vous aimez et estimez M. Lambert?

LES OUVRIERS.

Oui, oui!

DALÈGRE.

Vous détestez et vous méprisez les mouchards?

LES OUVRIERS, *plus fort.*

Oh! oui, oui.

DALÈGRE.

J'en étais sûr. Ecoutez-moi donc. M. Lambert est Fran-

çais, et poursuivi pour avoir déplu à madame de Pompadour.

THOMAS.

Qu'est-ce que c'est que ça, madame de Pompadour?

DALÈGRE.

La maîtresse du roi.

THOMAS.

Voyez donc le grand crime !

DALÈGRE, *avec chaleur.*

Eh bien! pour cela, on l'a chargé de fers, enterré dans la Bastille où il a langui sept ans. Au risque de sa vie, il est parvenu à s'en échapper, et on veut encore le replonger dans cet enfer. L'homme qui était là, tout à l'heure, est un traître, un espion qui est allé le dénoncer, et qui va revenir pour l'arrêter. Cette persécution est atroce, infâme ; je veux sauver Lambert, et j'ai compté sur vous. Ai-je bien fait?

TOUS.

Oui, oui, oui.

THOMAS.

Ce pauvre M. Lambert...... Voyons! que faut-il faire? nous sommes prêts.

DALÈGRE.

Eh bien, mes amis, cherchons le moyen de contrecarrer notre espion.

THOMAS.

J'en propose un.

DALÈGRE.

Voyons.

THOMAS.

C'est de l'assommer.

DALÈGRE, *riant.*

Oui, celui-là dérangerait un peu ses projets...... mais.... attendez... je le tiens. J'ai lu quelque part, affiché dans la ville, qu'on cherchait un Français nommé....

THOMAS.

Adonis Béju.

DALÈGRE.

Accusé d'avoir enlevé....

THOMAS.

La femme du bourguemestre.

DALÈGRE.

C'est cela! Notre homme est Français aussi; feignez de le prendre pour le ravisseur de madame la bourguemestre. Sans lui donner le temps de s'expliquer, jetez-vous sur lui, entraînez-le, et tenez-le pendant une heure loin d'ici et hors d'état de nuire.

STROFF.

C'est pas maladroit. Soyez tranquille, nous lui ferons faire une bonne promenade.

THOMAS, *à Stroff.*

J'ai même mon idée là dessus. (*A Dalègre.*) Comptez sur nous; le Judas va passer un vilain quart d'heure.

DALÈGRE.

Le voilà!

STROFF.

Il n'a qu'à bien se tenir.

SCÈNE XII.

SAINT-MARC, STROFF, THOMAS, OUVRIERS, DALÈGRE, *derrière le groupe.*

SAINT-MARC.

J'ai mon autorisation. A la vue de mes papiers, le vieux bourguemestre n'a pu me la refuser, et maintenant... Je n'aperçois pas Bernard... (*Aux ouvriers.*) Dites-moi, mes amis, est-ce que M. Lambert n'est plus à son bureau?

THOMAS.

Si fait.

SAINT-MARC, *à part.*

C'est singulier!... Décidément ce Bernard est un pauvre homme, je n'en ferai jamais grand'chose..... N'importe..... au moyen de quelque argent, ces gros garçons-là, j'en suis sûr, me prêteront main forte.

DALÈGRE, *bas aux ouvriers.*

Feignez de l'examiner un peu.

SAINT-MARC, *d'un ton confidentiel.*

Mes enfants, j'ai une proposition à vous faire...il y a ici pour vous de l'argent à gagner.

THOMAS.

C'est juste ce que nous disions tout à l'heure en vous regardant.

SAINT-MARC.

Comment ?

THOMAS, *bas.*

Six ducats, n'est-ce pas ?

SAINT-MARC.

Hum ! c'est un peu cher. Allons, six ducats, soit. Vous les aurez pour...

THOMAS.

Pour arrêter quelqu'un.

SAINT-MARC, *surpris.*

Oui ; c'est cela même. (*A part.*) Ah ça ; mais il devine tout ce garçon-là.

THOMAS, *prenant aussi le ton confidentiel.*

Croyez-vous que nous ayons le droit de...

SAINT-MARC.

On le prend.

THOMAS.

Mais si l'individu résiste ?

SAINT-MARC.

On l'empoigne.

THOMAS.

S'il crie ?

SAINT-MARC.

On le bâillonne. C'est toujours ainsi que cela se pratique... Alors...

THOMAS, *avec force.*

Alors nous t'arrêtons !

SAINT-MARC.

Comment, moi ?

THOMAS.

Oui, toi, Adonis Béju... séducteur, ravisseur.

SAINT-MARC.

Mais vous vous trompez, je ne suis pas...

THOMAS.

Nous avons le signalement, et c'est à peu près ça.

SAINT-MARC.

Mes amis, mes enfants, il y a erreur... regardez-moi bien.

THOMAS.

C'est ce que nous avons fait.

DALÈGRE, *bas.*

Pas d'explication. Marche !

TOUS.

Oui, marche.

SAINT-MARC, *se débattant.*

Mais vous n'avez pas le droit...

THOMAS.

Nous le prenons.

DALÈGRE, *bas.*

Bien !

SAINT-MARC, *même jeu.*

Je résisterai.

THOMAS.

Nous t'empoignerons.

DALÈGRE, *bas.*

Très-bien !

SAINT-MARC.

Je crierai.

THOMAS.

Nous te bâillonnerons; c'est toujours ainsi que cela se pratique.

DALÈGRE, *riant.*

C'est délicieux !

SAINT-MARC, *criant.*

Au secours! à l'aide!...

THOMAS, *lui mettant un bâillon.*

Allons, qui fut dit fut fait...; marche à présent!

DALÈGRE.

Bravo !

STROFF, *à Thomas.*

Où allons-nous le promener?

THOMAS.

Gare à lui s'il ne sait pas nager.

(On emporte Saint-Marc.)

SCÈNE XIII.

LATUDE, DALÈGRE.

DALÈGRE.

Les braves gens ! Saint-Marc en deviendra fou, s'il n'en étouffe pas de rage.

LATUDE, *sortant de la maison.*

Eh bien! mon ami, qu'as-tu fait?

DALÈGRE.

J'ai réussi; tu as maintenant une heure à toi.

LATUDE.

C'est assez, je l'espère. M. Schouten, aprés avoir entendu le récit de mes infortunes, m'a pressé dans ses bras, et m'a forcé d'accepter ce qu'il appelle ma part dans les bénéfices que je lui ai fait réaliser. Il est allé sur le port; le capitaine Vanstreck est son ami, et il espère qu'à sa recommandation, il voudra bien nous recevoir sur son bord, sans nous soumettre à des formalités dangereuses, dont la lenteur nous perdrait. Il est convenu qu'il demandera passage pour trois personnes... car si je ne la retrouve pas, ou si tu restes, je reste. Etre libres et heureux ensemble, ou souffrir et mourir ensemble; ce serment, nous l'avons fait, en mettant à exécution notre périlleuse entreprise... et je ne l'ai pas oublié.

DALÈGRE.

Ni moi! Ce lien fraternel que le malheur a formé, la mort seule pourra le rompre.

LATUDE, *remontant la scène.*

Quel est ce bruit?

DALÈGRE.

Je ne me trompe pas, ce sont mes braves ouvriers qui reviennent déjà! qu'ont-ils donc fait de Saint-Marc?

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, THOMAS, Ouvriers.

THOMAS.

Ah! le coquin.

DALÈGRE.

Qu'est-ce donc, mes amis? votre prisonnier vous est-il échappé?

THOMAS.

Oh! il est loin, maintenant.

LATUDE, *à Dalègre.*

Ciel!

THOMAS.

Faut pas nous en vouloir... nous avions de bonnes intentions. Arrivés sur le bord du canal, nous allions y lancer le particulier, faute de pouvoir faire mieux. Dans ce moment, et à deux pas de nous, nous voyons une jeune fille pâle, tout en pleurs, et qui se jette à l'eau; dam, fallait ou lâcher l'espion, ou laisser noyer la jeune fille; nous n'avons pas hésité: en moins d'une minute, nous étions dans le canal, la jeune fille était repêchée, et notre homme avait disparu.

LATUDE.

Cette jeune fille... si c'était... Oh! mes amis... la connaissez-vous? est-elle de ce pays?

THOMAS.

Non, ce doit être une étrangère; en la faisant changer de costume, on n'a trouvé sur elle que cette croix.

LATUDE, *poussant un cri.*

Ah!

DALÈGRE.

Qu'est-ce donc?

LATUDE.

C'est la sienne! (*A Thomas.*) Mais tu m'as dit que tu l'avais sauvée; tu me l'as dit, n'est-ce pas?

THOMAS.

Dam, je crois qu'oui... quoiqu'elle n'ait pas rouvert les

yeux. Ne sachant où la conduire, et connaissant le bon cœur du patron, j'avais dit aux femmes du port qui l'ont secourue, de l'apporter ici, et tenez, la voilà.

LATUDE, *courant au devant.*

Henriette ! (*On la pose sur un banc.*) Henriette! est-ce ainsi que je devais te revoir!

UNE FEMME.

Oh ! ça ne sera rien... elle nous a parlé tout à l'heure.

LATUDE, *à genoux devant elle.*

Henriette ! Latude est là... près de toi...

DALÈGRE.

Imprudent !

HENRIETTE, *faiblement.*

Latude !

LATUDE.

O ma bien aimée !

(Il couvre sa main de baisers.)

DALÈGRE, *aux femmes et aux ouvriers, leur donnant de l'argent.*

Tenez, mes amis, voilà pour vos bons soins. Laissez-nous, et pour Dieu, ne répétez pas le nom de Latude.

(Ils s'éloignent tous lentement.)

HENRIETTE, *embrassant Latude.*

Latude, Dieu a eu pitié de moi, je ne mourrai pas sans vous avoir revu.

LATUDE.

Toi, mourir !

DALÈGRE.

Nous voilà réunis, enfin. Les moments sont précieux, Saint-Marc va revenir ; une fois en son pouvoir, nous serions perdus ; il faut partir. Je vais trouver le capitaine Vanstreck, j'obtiendrai de lui quelques matelots discrets, et des costumes de marin pour Henriette et pour toi. Jusque-là, de la prudence.

LATUDE.

Je ne veux pas que tu t'exposes.

DALÈGRE.

Oh ! moi, j'ai des intelligences avec nos ennemis ; Saint-

Marc, que j'ai trompé, me croit tout à lui ; une heure encore, et sa proie tout entière lui échappe.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XV.

HENRIETTE, LATUDE.

HENRIETTE.

M. Dalègre a raison, il faut partir.

LATUDE.

Partir... pauvre Henriette ! ta faiblesse te le permettra-t-elle ?

HENRIETTE

Oh ! je suis forte à présent, je suis heureuse.

LATUDE.

Tu as donc bien souffert ?

HENRIETTE.

Ne dois-je pas tout oublier maintenant que je suis près de toi ?

LATUDE.

Pourquoi Dalègre ne t'a-t-il pas trouvée au rendez-vous que tu lui avais donné ? pourquoi cette affreuse résolution ?

HENRIETTE.

D'après ses conseils, j'avais suivi une route de traverse pour échapper à nos ennemis; mais cette course épuisa mes forces. Aux portes d'Amsterdam,je tombai sans connaissance. Je ne sais ce qui se passa autour de moi, car ce matin seulement, la fièvre m'ayant quittée, j'appris par ceux qui m'avaient recueillie,que j'étais restée trois jours sans recouvrer la raison. On me demanda où il fallait me conduire ; je cherchai alors ton nouveau nom, celui de ton protecteur, car, selon tes instructions,j'avais brûlé ta lettre. Oh ! comment te peindre mon désespoir ?... j'avais tout oublié. Que faire ?..... que devenir alors ? tendre la main, car je n'avais plus rien... Oui, Latude, il fallait mendier ou mourir... je n'espérais plus te revoir, et j'allais mourir.

LATUDE.

Pauvre Henriette ! pourquoi le hasard nous plaça-t-il vis-à-vis l'un de l'autre à Trianon ? pourquoi m'as-tu plaint? pourquoi t'ai-je aimée ?.. Après tant de généreux sacrifices, après tant de pleurs versés dans la solitude et l'abandon, de quel prix vais-je payer cet amour d'ange que tu m'as voué ? l'exil, Henriette, un exil éternel...

HENRIETTE.

J'y suis préparée : ma patrie à présent sera le sol hospitalier qui vous recevra.

LATUDE.

Et nos pieds auront à peine touché ce sol, que mon Henriette recevra devant les hommes, le titre sacré d'épouse que je lui donne ici devant Dieu.

(Il la presse sur son cœur. Au dehors, un grand bruit, des cris : Arrêtez ! arrêtez !)

HENRIETTE, *courant au fond.*

Oh ! mon Dieu ! que veut cette foule ? que veulent ces gens armés qui accourent de tous côtés ? ils viennent t'arrêter, peut-être ; ils poursuivent un homme..

LATUDE.

C'est Dalégre !..

(Un coup de feu part.)

SCÈNE XVI.

LATUDE, DALÈGRE *à terre*, **HENRIETTE, SAINT-MARC**, *suivi de* **SOLDATS, PEUPLE.**

DALÈGRE *blessé, se précipite sur la scène.*

Sauve-toi, Latude, sauve-toi !...

LATUDE.

Tu es blessé ?

DALÈGRE.

Ils n'arriveront jusqu'à toi qu'en passant sur mon corps !

LATUDE.

Mon ami !...

SAINT-MARC.

Ah! le voilà, arrêtez-le, c'est un assassin.

LATUDE, *saisissant une hache.*

Infâme calomniateur, cette fois vous ne m'aurez pas vivant.

DALÈGRE.

Oui, mieux vaut mourir ici.

(Latude s'est élancé sur Saint-Marc qui se retranche derrière sa troupe; le malheureux est bientôt désarmé et terrassé. Cri général d'effroi.)

DALÈGRE.

N'avoir pu te sauver!

LATUDE.

Souffrir et mourir ensemble, voilà notre destinée.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Une cour de Bicêtre ; porte au fond , petite porte à droite.)

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-LUC , AUTRES PRISONNIERS.

(Saint-Luc et les autres sont groupés devant une porte.)

SAINT-LUC.

Vous le voyez , il n'y a pas de factionnaire de ce côté, on est tout à fait sans défiance ; de l'audace , et le succès est sûr. Ce soir , s'il plaît à Dieu , nous dirons un éternel adieu à Bicêtre , à ses verrous et à ses grilles.

(Dans ce moment, un homme que le groupe en scène n'aperçoit pas, paraît à gauche ; il règne sur la figure de cet homme et dans tout son extérieur un désordre étrange; son teint est pâle, ses yeux caves et hagards ; il s'arrête et fait un geste de joie à la vue du groupe : cet homme, c'est Dalègre.)

SCÈNE II.

DALÈGRE , SAINT-LUC , PRISONNIERS.

DALÈGRE , *à part et parlant bas.*

Un rassemblement ! c'est un complot. (*S'élançant sur Saint-Luc qui lui tourne le dos.*) De par le roi, je vous arrête.

(Effroi de tous.)

SAINT-LUC.

Nous sommes perdus ! (*Il rit en reconnaissant Dalègre.*) Ah ! ah ! ah ! c'est ce pauvre fou de Dalègre ; il m'a presque effrayé... Allons , lâche-moi , Dalègre , je ne suis pas celui que tu cherches.

DALÈGRE.

Je vous arrête tous... tous.... (*Il regarde attentivement chacun des personnages.*) Il n'y est pas... mais je le trouverai; il est en Hollande.... j'en suis sûr. (*Il va sortir, puis revient : d'une voix très-douce.*) La route d'Amsterdam, s'il vous plaît?

SAINT-LUC.

Pauvre diable! (*Lui indiquant la droite.*) Par là, Monsieur.

DALÈGRE.

Merci... oh! je le trouverai.

(Il sort en courant.)

SCÈNE III.

SAINT-LUC, Prisonniers.

SAINT-LUC.

C'est toujours Saint-Marc qu'il cherche. Il paraît qu'autrefois il fut arrêté par notre coquin d'économe, et maintenant qu'il est fou, et qu'il se croit exempt de police, c'est Saint-Marc qu'il poursuit à son tour, et le tartufe en a une peur, mais une peur... il craint qu'un jour en le prenant au collet il ne l'étrangle; ce serait une bonne œuvre en vérité : le vieux scélérat tenait depuis soixante-dix mois au cachot un prisonnier d'État, qui, d'après le rapport du médecin, n'aurait pu y vivre vingt-quatre heures de plus.

UN PRISONNIER.

Le père Jédor?

SAINT-LUC.

Oui, le père Jédor; on l'a fait transporter enfin à l'infirmerie la semaine dernière : il va mieux; mais on lui refusait la faveur de se promener avec nous dans le préau; cette barbarie m'a révolté, et j'ai tant fait auprès de Saint-Marc, que j'ai obtenu pour le pauvre Jédor la permission de respirer pendant quelques heures du moins un autre air que celui du cachot ou de l'infirmerie. (*Regardant à gauche.*) Tenez, le voilà; il vient de ce côté; sa vue affaiblie lui rend

indispensable le bras d'un guide, et pas un de ces misérables gardiens n'aura voulu lui en servir : les forces lui manquent.... Ah ! courons.....

SCÈNE IV.

LATUDE, SAINT-LUC, PRISONNIERS.

(Latude est chauve, il porte une longue barbe blanche, ses vêtements sont en lambeaux, sa figure amaigrie est méconnaissable ; il marche comme le ferait un homme brisé par l'âge ; il entre, soutenu par Saint-Luc et un prisonnier.)

LATUDE.

Merci..... ce secours m'était bien nécessaire..... j'allais tomber.... encore une fois, merci.

SAINT-LUC.

Venez vous asseoir sur ce banc; ici, le soleil vous réchauffera.

LATUDE, *essayant de lever les yeux au ciel.*

Le soleil... oh ! qu'il y a longtemps que je n'ai senti ses rayons ! (*Baissant les yeux.*) Aussi, je ne peux plus supporter son éclat... mes yeux, habitués à la nuit du tombeau, sont brûlés par ces flots de lumière... cet air vif et pur qui, depuis six ans, n'était pas arrivé jusqu'à moi, m'oppresse et m'étouffe... à présent... voir... respirer... toucher la main d'un homme, tout cela est nouveau pour moi... vraiment, j'ai désappris à vivre...

SAINT-LUC.

L'infortuné ! depuis combien de temps êtes-vous prisonnier d'État ?

LATUDE.

Oh !... vous ne me croirez pas. (*Après un moment de silence.*) Quel âge avez-vous ?

SAINT-LUC.

Vingt-trois ans.

LATUDE.

Eh bien ! j'avais votre âge quand les portes de la Bastille se refermèrent sur moi.... et j'ai cinquante-huit ans.

SAINT-LUC.

Trente-cinq ans de captivité !

TOUS.

Trente-cinq ans !

LATUDE.

Oui, trente-cinq ans. Toute une existence.

SAINT-LUC.

Mais c'est horrible..... On vous a donc oublié ?

LATUDE.

Oublié ? Oui. Ainsi l'a voulu l'ordre de M. de Sartines. Tout le monde m'a oublié, excepté mes ennemis. Mes ennemis ! est-ce bien de ce nom qu'il faut appeler mes persécuteurs ? et quel est celui que je peux leur donner ? Bourreaux ! mais le bourreau qui tue ne torture que quelques minutes ; ils m'ont torturé pendant trente-cinq ans.

SAINT-LUC.

Les monstres !

LATUDE.

Et j'étais innocent, savez-vous ? innocent ! oui. Je l'ai crié à travers mes grilles, je l'ai gravé sur les pierres de mes cachots, je l'ai écrit avec mon sang, et j'attendais. Si leur justice est muette, me disais-je, leur pitié parlera ; mais comme leur justice, leur pitié se taisait. Dieu, me disais-je, frappera les bourreaux avant la victime, et j'attendais encore. La terre s'est ouverte pour eux... mais en mourant ils ont légué leur haine aux héritiers de leur pouvoir, et cette haine semblait s'accroître en se transmettant. Alors... j'ai désespéré... j'ai maudit les hommes qui m'avaient fait une existence de tortures et de supplices, j'ai blasphémé Dieu, qui pouvant me rappeler à lui, ne le faisait pas. C'est horrible, voyez-vous ! sentir peser sur soi des murailles qui interceptent la plainte, étouffent les cris ; frapper en vain du front des portes qui ne doivent plus s'ouvrir, se briser les dents à mordre ses fers, se savoir oublié de tous, n'espérer plus..... et ne pas mourir !

SAINT-LUC, *à demi-voix.*

Peut-être êtes-vous plus près de votre délivrance que vous ne le pensez.

LATUDE.

Que voulez-vous dire ?

(Une cloche se fait entendre.)

SAINT-LUC.

La cloche nous appelle. Allons prendre le misérable repas que nos geôliers nous jettent. M. Jédor, vous avez la permission de vous promener jusqu'au soir. On n'aura pas, j'espère, la cruauté de la révoquer. Ce soir donc, nous nous reverrons ; ici, entendez-vous ? ici. (*Aux autres prisonniers.*) Venez !

(Ils sortent tous par le fond.)

SCÈNE V.

LATUDE, *seul, les regardant sortir.*

Que veulent-ils tenter pour moi ? Bons jeunes gens ! Celui qui me parlait, me rappelait par instant mon pauvre Dalègre. Dalègre ! mon ami, mon frère, tu n'es plus sans doute ; ainsi qu'Henriette, tu ne vis plus que dans mon souvenir. Henriette ! depuis mon arrestation en Hollande, je n'ai plus entendu parler d'elle. Oh ! elle est morte, car elle ne m'aurait pas oublié. Morte !... et je l'ai laissée seule au monde ; pas un parent, pas un ami ne lui aura fermé les yeux..... et si je suis libre un jour, je ne saurai jamais en quels lieux elle repose.... pas une voix ne pourra me dire : Pleure.... c'est là ! Henriette ! Dalègre ! que ferai-je à présent dans ce monde où vous n'êtes plus ?

(Il laisse tomber sa tête dans ses deux mains.)

SCÈNE VI.

LATUDE, DALÈGRE.

LATUDE, *à part.*

Je ne suis plus seul.

DALÈGRE, *après avoir réfléchi.*

Quand je serai lieutenant de police, je m'amuserai un jour à faire arrêter tout Paris.

LATUDE, *se retournant.*

Quelle voix !

DALÈGRE.

Mais auparavant, il faut que je dessine un nouveau modèle de prison.

LATUDE.

Est-ce une erreur ? Monsieur ! Monsieur !

DALÈGRE, *se tournant et lui mettant la main sur l'épaule.*

Halte-là !.... Vos papiers, s'il vous plaît ?

LATUDE, *sans l'écouter.*

Je ne me trompe pas. Dalègre ! Dalègre ! est-ce toi ?

DALÈGRE.

Dalègre ? (*Après avoir rassemblé ses idées.*) Oui, je crois que Dalègre est mon nom. Qui êtes-vous ?

LATUDE.

Tu ne me reconnais pas ?...... Eh quoi ! ton cœur n'a pas gardé le souvenir du malheureux qui te presse dans ses bras, qui pleure de joie, et qui rend grâces à Dieu, comme si Dieu lui donnait la liberté ?

DALÈGRE.

La liberté, j'ai oublié ce mot-là.

LATUDE.

Ils te l'ont fait oublier aussi. Comme moi tu as donc langui trente-cinq années dans leurs cachots ! Il était écrit que nos destinées seraient les mêmes. Mais regarde-moi donc, Dalègre ! Oh ! j'ai besoin de tes embrassements, j'ai besoin d'entendre prononcer par toi ce nom qu'ils m'ont forcé de quitter, pour celui de Jédor, afin de rendre les recherches impossibles ; j'ai besoin de t'entendre me dire : Latude, je te reconnais et je t'aime.

DALÈGRE, *après l'avoir regardé et pleuré.*

Je ne comprends pas trop ce que vous me dites, Monsieur ; mais c'est que vous ne savez pas, j'ai quitté les mousquetaires. M. de Sartines, le lieutenant de police, m'a fait venir, il m'a promis sa surveillance. Belle place, Monsieur,

trés-belle place, et je me suis fait exempt pour commencer. Le ministre est très-content de moi. J'ai arrêté hier madame de Pompadour, je l'ai conduite à la Bastille, dans la chambre n° 3, au-dessous de celle de Latude. Elle y restera, Monsieur, elle y restera, car j'ai bien caché l'échelle. (*Changeant de ton.*) Vos papiers, s'il vous plaît?

LATUDE, *qui l'a écouté et qui est resté anéanti.*

Quel discours! puis ce regard qui m'étonnait tout à l'heure et qui m'effraie à présent. O mon Dieu! tu l'as frappé plus cruellement que moi. Que dis-je, il est plus heureux que moi... Dalégre! mon ami, rappelle ta raison, rassemble tes souvenirs, il est impossible que tu ne me reconnaisses pas. Regarde-moi bien. Ce Latude dont tu parlais, ce Latude, avec toi prisonnier à la Bastille, avec toi fugitif en Hollande; ton ami, ton frère, il t'embrasse. Si ses traits sont méconnaissables, sa voix devrait arriver jusqu'à ton cœur.

DALÈGRE.

Vous voulez m'attendrir, parce que vous n'êtes pas en règle; mais n'ayez pas peur... je ne vous ferai pas de mal. Votre voix me touche..... et puis vous avez l'air si malheureux... Est-ce que je vous ai déjà vu quelque part?

LATUDE.

Oh! si la mémoire pouvait te revenir, elle ramènerait ta raison.... Dalégre! cher Dalègre!

DALÈGRE.

Taisez-vous.... si mes collègues vous entendaient, vous n'avez point de papier, ils vous arrêteraient. Moi, je n'en ai pas le courage..... allez-vous-en..... je ne vous ai pas vu. Adieu. D'ailleurs, ça n'est pas vous que je cherche.

LATUDE.

Qui donc cherches-tu?

DALÈGRE.

Saint-Marc.

(Il sort à droite.)

SCÈNE VII.

LATUDE, SAINT-LUC, *les Prisonniers qu'on a vus à la première scène de ce tableau.*

LATUDE, *cherchant à suivre Dalègre.*

Dalègre ! Dalègre..... oh ! il est loin déjà.

(A ce moment, Saint-Luc et les prisonniers entrent vivement.)

SAINT-LUC, *à Latude.*

Monsieur, je vous ai dit ce matin que vous étiez peut-être bien près de votre délivrance. L'heure en est venue, et plutôt que je ne l'espérais moi-même.

LATUDE.

Qu'entends-je ? est-ce un rêve !

SAINT-LUC.

Nous avons conçu un projet d'évasion que nous ne comptions mettre à exécution que ce soir; mais en ce moment, et dans l'attente de la visite de quelque grand personnage, sans doute, les employés de cette maison, surveillants et geôliers, sont tous dans les dortoirs. Cette partie de la maison n'est gardée maintenant que par un concierge. Deux d'entre nous se jetteront sur cet homme, lui prendront la clef de cette petite porte et le tiendront en respect jusqu'à ce que les autres soient hors de danger. Le sort a décidé ceux d'entre nous qui devaient se dévouer. Voulez-vous courir la même chance et les mêmes périls que nous ? Une fois hors de cette grille, nous n'aurons plus à craindre que la balle du factionnaire.

LATUDE.

Eh ! qu'importe, n'est-ce pas encore la liberté pour moi ? Mes généreux amis.... partons ; mais ma faiblesse retardera votre marche.

SAINT-LUC.

Nous vous porterons s'il le faut. Venez. (*Appelant.*) Eh ! père Jérôme ? (*Aux autres.*) Attention. (*Quatre d'entre

eux se placent de chaque côté de la porte, prêts à le saisir.) (*Appelant.*) Père Jérôme ?

(Le concierge paraît ; aussitôt, il est pris, renversé, baillonné, et ses clefs lui sont enlevées.)

SAINT-LUC, *les prenant.*

A nous la liberté maintenant.(*Entraînant Latude.*)Venez.

(Il met la clef dans la serrure. Ici Dalègre qui entre en courant et dont l'extérieur annonce une crise plus violente, s'élance sur Latude.)

DALÈGRE.

Halte-là ! De par le roi, je vous arrête.

TOUS.

Dalègre !

LATUDE.

Oh ! emmenons-le.

DALÈGRE.

On ne sort pas d'ici. (*Criant.*) A moi, à moi !

LATUDE.

Malheureux ! tu me perds.

SAINT-LUC.

Il faut étouffer ses cris, dussions-nous l'étouffer lui-même.

(On se précipite sur Dalègre, on le jette sur un banc, on va l'étouffer.)

LATUDE, *se faisant jour et se jetant devant lui.*

Oh ! abandonnez-moi, mais ne le tuez pas...... c'est mon ami, mon frère. (*L'embrassant.*) Ne le tuez pas !

(Du bruit.)

SAINT-LUC.

Saint-Marc... Allons le coup est manqué.

SCÈNE VIII.

SAINT-MARC, LATUDE, DALÈGRE, Plusieurs Prisonniers, Porte-clef.

SAINT-MARC.

Quel est ce bruit ?... Que vois-je, une tentative d'évasion. Peste ! j'arrive à temps. Comment, mes enfants, vous vouliez me quitter. Oh ! un moment, je tiens trop à vous pour

vous laisser partir. Jérôme, vous êtes un sot, mon garçon, je vous chasse. Quant à vous, mes petits amis, vous mériteriez quelques jours de cachot, les fers aux pieds et aux mains. Pour cette fois, je vous fais grâce. (*A part.*) Parce que j'y suis obligé. (*Haut.*) Rentrez dans vos salles, et que cela n'arrive plus.

SAINT-LUC, *sortant, à part.*

Je ne m'attendais pas à en être quitte à si bon marché.

DALÈGRE, *sortant.*

Voilà qui doit me faire nommer lieutenant de police.

(Il sort.)

SAINT-MARC, *les regardant sortir.*

Allez, mes agneaux, vous me paierez cela plus tard. Jédor, vous étiez du complot. Décidément vous êtes incorrigible. Ah! ça, vous ne vous habituerez donc jamais à la prison?

LATUDE.

Tuez-moi, mais ne me raillez pas.

SAINT-MARC.

Ne nous fâchons pas. (*Au guichetier.*) Conduisez Jédor au cachot qu'il habitait la semaine dernière.

LATUDE.

C'est impossible! vous n'aurez pas tant de barbarie. Vous avez entre les mains le rapport du docteur Quesnay.

SAINT-MARC.

Rassurez-vous, vous ne resterez au cachot que durant la présence ici de M. de Malesherbes qui vient visiter Bicêtre aujourd'hui.

LATUDE.

Ah! je vous comprends. Latude ne doit pas s'offrir aux regards de l'homme vertueux qu'on attend, car il faut que Latude soit oublié.

SAINT-MARC.

Mon bon ami, pas de réflexions inutiles. Croyez-moi, rentrez.

LATUDE.

Vous emploierez la violence alors. M. de Malesherbes

vient pour voir les prisonniers ; il me verra ; il vient pour entendre leurs plaintes, il m'entendra.

SAINT-MARC, *à part et avec colère.*

Non pas, nous te mettrions plutôt à cent pieds sous terre. (*Au porte-clef, avec une douceur affectée.*) Conduisez Jédor à son cachot, qu'il y soit dans cinq minutes, de gré ou de force.

LATUDE.

Misérable ! tu jettes enfin ton masque. Je n'userai pas, dans une lutte inutile, le peu de forces qui me restent ; je n'abrégerai pas mes souffrances ; car j'espère vivre assez pour livrer ton nom et celui de tes maîtres à l'exécration publique. Allons, fermez encore sur moi les portes du tombeau, elles s'ouvriront un jour.... tremblez alors, car Latude parlera. (*On l'emmène à gauche.*)

SCÈNE IX.

SAINT-MARC, *puis* M. LENOIR.

SAINT-MARC, *le suivant des yeux.*

Parler ! c'est justement ce que nous ne te laisserons pas faire... je te le jure.

UN GUICHETIER, *annonçant du fond avec empressement.*

Monseigneur le lieutenant de police !

(Saint-Marc remonte la scène et salue jusqu'à terre M. Lenoir qui entre au milieu d'une haie de guichetiers.)

LENOIR.

Bonjour, Saint-Marc ! J'ai voulu arriver ici avant M. de Malesherbes. Je n'ai su que ce matin et par hasard sa visite à Bicêtre. Il croit me trouver en défaut ; mais grâce à toi, j'espère que tout est en mesure.

SAINT-MARC.

Monseigneur connaît mon dévouement, et certes il m'en a fallu pour accepter l'emploi difficile que j'occupe ici. Vivre sans cesse au milieu d'un tas de coquins qui, pour la plupart, ont été arrêtés par moi et me doivent ainsi d'être

pensionnaires de l'Etat. Cela n'était pas sans danger. Jusqu'à présent, à force de douceur...

LENOIR.

L'exprès que je t'ai envoyé est-il arrivé à temps ?

SAINT-MARC.

Oui, Monseigneur, et j'ai fait faire à notre Bicêtre la toilette d'usage : on a balayé, lavé, blanchi la maison, du bas en haut. Le pain sera mangeable, la viande fraîche et le bouillon gras ou à peu près.

LENOIR.

C'est bien. On a, suivant mes instructions, accordé aux prisonniers la permission de se promener dans les cours ?

SAINT-MARC.

Oui, Monseigneur. Tenez, voilà la cloche qui annonce leur sortie. Oh ! soyez tranquille, tout ici aura un petit air de fête. Ce bon M. de Malesherbes s'en ira complétement satisfait.

LENOIR.

Je suis content de toi, Saint-Marc, tu auras une pension sur les hospices.

SAINT-MARC.

Ah ! Monseigneur !

LENOIR, *prenant un ton plus grave.*

Tu ne m'as pas parlé de Latude ; comme nous en sommes convenu, il est....

SAINT-MARC.

Au cachot.

LENOIR.

Et ce cachot ?...

SAINT-MARC.

Est une véritable oubliette.

LENOIR.

Puisse-t-il jamais n'en sortir ! Cet homme est destiné à faire le tourment de tous les lieutenants de police. Sartines et moi nous l'avions fait passer pour mort; on n'en parlait plus, lorsqu'il y a trois ans, une femme, Henriette Legros, découvre, je ne sais comment, que Latude existe encore; alors, enflammée d'un beau zèle, cette femme pauvre, sans

nom, sans crédit, se dévoue à la délivrance du prisonnier. Elle soulève en sa faveur la cour et la ville, se fait partout des protecteurs, des amis, trouve un avocat dans M. de Malesherbes, et parvient jusqu'à la reine. Oui, la reine elle-même s'est intéressée à ce Latude. L'ordre de sa mise en liberté a été présenté à la signature du roi. Je l'ai fait écarter en effrayant sa majesté des révélations que cet homme pourrait faire. Alors cette femme infatigable a recommencé ses démarches ; refus ou menace, rien ne la décourage, rien ne l'effraie. Tous les matins, elle est dans mon antichambre ou à la porte de mon hôtel, me demandant à haute voix ce que j'ai fait de son prisonnier; en vain je l'évite, je la retrouve partout et toujours. Ce matin encore, mes gens ont été contraints de la chasser.

SAINT-MARC.

A votre place, je la réunirais ici à son Latude, et il ne serait plus question ni d'elle ni de lui.

LENOIR.

Impossible. Laissons crier cette femme et continuons à nier l'existence de ce maudit homme, qui nous fera peut-être bien la grâce de mourir un jour.

SAINT-MARC.

Voici mes pensionnaires. On croirait, à les voir, qu'ils sont ici par goût.

(Les prisonniers arrivent de tous côtés; au milieu d'eux, on distingue Saint-Luc.)

SCÈNE X.

SAINT-MARC, LENOIR, HENRIETTE, SAINT-LUC, PRISONNIERS.

HENRIETTE, *entrant par la porte du fond et allant vivement à M. Lenoir.*

Enfin, Monseigneur, je vous trouve. Cette fois, vos valets ne me chasseront pas.

LENOIR, *bas à Saint-Marc.*

Encore cette femme? Saint-Marc ! emmène les prison-

niers, il ne faut pas les rendre témoins... (*Haut, à Henriette.*) Tout à l'heure, Madame.

(Sur un signe de Saint-Marc, les prisonniers se disposent à sortir en criant : Vive M. Lenoir.)

HENRIETTE.

Vive M. Lenoir! les malheureux ne le connaissent donc pas?

(Les prisonniers s'éloignent, Saint-Marc les suit.)

SCÈNE XI.

M. LENOIR, HENRIETTE.

M. LENOIR.

Est-ce enfin la dernière fois, Madame, que j'aurai à souffrir vos importunités?

HENRIETTE.

Ne l'espérez pas, Monsieur : depuis trois ans, rien n'a pu lasser mon courage; le but que je poursuis, je l'atteindrai, dussé-je y perdre la vie.

LENOIR.

Mais, je vous ai dit et je vous le répéte encore, votre Latude n'est point ici.

HENRIETTE.

J'ai la preuve du contraire, et je vous l'apporte, Monseigneur.

LENOIR.

Une preuve!

HENRIETTE.

Connaissez-vous cette écriture?

LENOIR.

Ciel!....

HENRIETTE.

Ah! cette lettre est bien de lui, n'est-ce pas! c'est bien Masers de Latude qu'on lit au bas de cette page?... et ce nom est écrit avec son sang!

LENOIR.

Comment! au mépris de mes ordres....

HENRIETTE.

Oh! n'accusez personne... c'est le hasard, ou plutôt c'est Dieu qui n'a pas voulu qu'un aussi grand crime restât plus long temps caché. Amie de Latude, sa femme devant le Ciel, je le pleurais depuis plus de vingt-quatre ans, et j'attendais que la mort vînt enfin nous réunir... Un jour, il y a trois ans de cela, dans la rue, un papier frappe mes regards; je le ramasse... je l'ouvre... jugez de ce que je dus ressentir en lisant ce que vous allez entendre, Monseigneur....

LENOIR.

Donnez-moi cette lettre.

HENRIETTE.

Oh! non pas!... elle fait toute ma force; elle doit sauver Latude; on ne me l'ôtera qu'avec la vie :

MONSEIGNEUR,

« Quoique monsieur de Sartines et vous m'ayez fait plon-
» ger dans les cachots pour m'y oublier, vous aurez la
» douleur d'apprendre que j'existe encore. Hélas! cette vie
» qui me pèse plus qu'à vous, vos affreux tourments n'ont
» pu me l'ôter.... voilà trente-deux ans que je souffre sans
» relâche!...» Trente-deux ans! comprenez-vous, Monsei-
gneur?...« J'ai passé quinze ans à la Bastille, dix ans au
» donjon de Vincennes, vingt et un mois à Charenton, et
» je suis depuis plus de cinq ans à Bicêtre, dans un cachot,
» sans feu ni lumière. Non, jamais la postérité ne pourra
» croire à tant d'horreur; voilà dix-huit ans que madame
» de Pompadour est morte, et que vous et M. de Sartines
» vous vous êtes faits les héritiers de sa haine.. Par grâce,
» Monseigneur, au nom de l'humanité, ordonnez que l'on
» me tue; faites-moi donner des juges ou du poison.

MASERS DE LATUDE. »

Eh bien! Monseigneur, ce que Latude demandait il y a trois ans, je vous le demande à mon tour. Faites-le transférer à la conciergerie, qu'on instruise son procès, qu'on lui donne des juges; opposez-lui des accusateurs, des témoins; qu'il sache enfin de quel crime on le punit; après trente-cinq ans, ce n'est pas trop exiger. Envoyez-le au supplice

s'il est coupable; mais s'il ne l'est pas, rendez-le à lui-même, à la société, à l'honneur. Tel est votre devoir.

LENOIR.

Vous oubliez à qui vous parlez, Madame ?

HENRIETTE.

Je parle à l'héritier de MM. d'Argenson, Bertin et Sartines... Tous, pour plaire à madame de Pompadour, ont épousé sa vengeance et sa haine contre M. de Latude; mais cette lâche complaisance est un attentat contre l'humanité; chaque jour qui s'écoule aggrave leur crime devenu le vôtre, et vous fait une loi d'ensevelir votre victime dans un éternel oubli, pour l'enchaîner, pour étouffer ses cris; mais ils ont trouvé un écho dans mon âme; à défaut de sa voix, on entendra la mienne. Oui, Monseigneur, on l'entendra partout jusqu'à ce que la mort m'ait rendue muette, ou que vous m'ayez plongée dans vos cachots; mais je ne vous crains pas. J'ai des protecteurs puissants: monsieur de Malesherbes m'a conduite à Versailles, la reine a daigné m'entendre et me promettre la liberté de M. de Latude. Vous n'oserez jamais vous attaquer à moi. Tout le monde sait que je défends la cause du malheur; on me plaint, on me respecte autant que l'on vous méprise.

LENOIR.

C'en est trop! vous allez connaître jusqu'où va ce pouvoir que vous méprisez... Saint-Marc !

HENRIETTE.

Au secours! mon Dieu! au secours! qui me défendra ?

SCÈNE XII.

LENOIR, HENRIETTE, MALESHERBES.

MALESHERBES, *paraissant à la petite porte.*

Moi!...

LENOIR, *à part.*

M. de Malesherbes !

HENRIETTE, *se jetant aux genoux de M. de Malesherbes.*

O mon digne protecteur! sans vous...

MALESHERBES, *à Lenoir.*

Encore une victime, Monsieur?

HENRIETTE.

Je me suis oubliée, peut-être ; mais toujours il menace, toujours il punit, et jamais il ne fait justice.

MALESHERBES.

Ne craignez rien. Allez m'attendre au jardin et espérez.

HENRIETTE.

Eh! que pourrez-vous, Monsieur, s'ils l'ont tué ?

(Elle lui baise les mains et s'en va.)

SCÈNE XIII.

MALESHERBES, LENOIR.

MALESHERBES.

Le roi, mon maître et le vôtre, veut enfin savoir la vérité, Monsieur; il faut qu'elle soit bien redoutable, puisque vous faites tant d'efforts pour l'empêcher de parvenir jusqu'au trône... Sa majesté m'a ordonné de visiter les prisons d'Etat, pour y trouver enfin les malheureux que vous tenez dans vos fers comme une proie qui ne doit pas vous échapper.

LENOIR.

Je suis loin de révoquer en doute l'honorable mission que vous m'annoncez, Monsieur ; mais, avant tout, mon devoir exige que j'en parle à Sa Majesté.

MALESHERBES.

Toujours le même subterfuge ; en mettant leur vengeance à l'abri de ce nom sacré, les ministres veulent persuader à la France que c'est le roi seul qui commet toutes leurs injustices et le vouent ainsi à la haine du peuple, haine qui s'amasse et grossit chaque jour, jusqu'à l'heure fatale où elle déborde et engloutit les trônes; mais, revenons au malheureux Latude.

LENOIR.

Personne de ce nom n'est enfermé à Bicêtre.

MALESHERBES.

Il se peut, en effet, que M. de Latude ne soit pas ici sous son

véritable nom; mais c'est sa personne que je veux voir; j'exige qu'elle me soit présentée.

LENOIR.

Je vous assure...

MALESHEBES.

N'achevez pas, Monsieur. Il existe une lettre signée Masers de Latude, et cette lettre je l'ai vue. Si M. de Latude n'est plus, les registres en font foi, je veux les voir.

LENOIR.

Hé bien donc! cherchez vous-même, Monsieur, (*A part.*) Il ne le trouvera pas. (*Il appelle.*) Saint-Marc!

SCÈNE XIV.

SAINT-MARC, M. DE MALESHERBES, M. LENOIR, SAINT-LUC, *et puis les* PRISONNIERS.

LENOIR, *à Saint-Marc.*

Faites venir ici tous les prisonniers, M. de Malesherbes pourra les interroger.

MALESHERBES, *à Saint-Marc.*

Vous avez entendu, Monsieur? tous les prisonniers!

LENOIR, *à Saint-Marc, qui a interrogé son maître du regard.*

Obéissez à M. de Malesherbes.

(Sur un signe de Saint-Marc, les prisonniers arrivent en silence, et se rangent avec respect devant M. de Malesherbes.)

LENOIR, *à M. de Malesherbes, pendant l'entrée des prisonniers.*

Monsieur, on va vous remettre aussi le registre des écrous, et vous pourrez vérifier.

MALESHERBES, *inquiet du sang-froid de Lenoir.*

C'est bien, Monsieur.

SAINT-MARC, *tenant le registre.*

Faut-il faire l'appel?

MALESHERBES.

C'est inutile! (*Aux prisonniers.*) Mes enfants, c'est le

roi qui m'envoie vers vous. Je suis chargé d'une mission digne du prince qui me l'a confiée, digne de moi, qui l'ai acceptée avec joie ; je viens mettre un terme à une trop longue infortune. Se trouve-t-il parmi vous quelqu'un du nom de Latude ? (*Silence.*) Ne vous laissez pas intimider par les menaces qu'on aurait pu vous faire. Si M. de Latude est au milieu de vous, qu'il s'avance, qu'il se nomme, je lui apporte la liberté. La haine de ses ennemis ne peut plus rien contre lui.

(Silence général.)

LENOIR.

Eh bien, Monsieur, doutez-vous encore ? Je vous disais bien que cet homme n'était pas ici.

MALESHERBES, *douloureusement.*

Ah ! Monsieur, qu'en avez-vous donc fait ?

(Bruit en dehors. Henriette accourt dans le plus grand désordre.)

SCÈNE XV.

SAINT-MARC, M. LENOIR, HENRIETTE, M. DE MALESHERBES, SAINT-LUC, GUICHETIERS, PRISONNIERS.

HENRIETTE.

M. de Malesherbes, on vous trompe.

LENOIR.

Encore cette femme !

MALESHERBES.

Comment ?

HENRIETTE.

On vous trompe ! tous les prisonniers ne sont pas devant vous ; il en manque deux.

LENOIR, *vivement.*

Qui vous l'a dit ?

HENRIETTE.

Oh ! cela est vrai ! car vous pâlissez ! (*A M. de Malesherbes.*) Tout à l'heure, un pauvre fou, Dalégre, un ancien ami de Latude, est venu à moi ; comme si un éclair de

raison l'avait guidé, il m'a appelée par mon nom et m'a traînée plutôt qu'il ne m'a conduite jusqu'à l'entrée d'un cachot souterrain. « Il y en a encore un, m'a-t-il dit, j'en suis sûr, c'est moi qui l'ai arrêté. » Puis il a disparu. Ah! Monsieur, ordonnez que ce prisonnier vous soit présenté, ne laissez pas à ses geôliers le temps de devenir ses bourreaux.

MALESHERBES.

Vous me trompiez donc, Monsieur? Quel est cet homme?

SAINT-MARC.

Un fou dangereux qu'on appelle Jédor, et qui n'a rien de commun avec...

MALESHERBES.

Qu'on l'amène à l'instant!

SAINT-MARC, *hésitant.*

Mais...

MALESHERBES, *avec force.*

Oubliez-vous que je parle au nom du roi?

SAINT-MARC, *à part.*

Allons, puisqu'il le faut.

(Il sort.)

LENOIR.

Je n'ai pas voulu m'opposer à ce qu'on vous amenât cet homme. Vous allez le voir, Monsieur; mais encore une fois, c'est un fou, un fou dangereux, un forcené capable de tout, et la sûreté publique exigeait... Le voilà.

SCÈNE XVI.

SAINT-MARC, M. LENOIR, LATUDE, HENRIETTE, M. DE MALESHERBES, SAINT-LUC, GUICHETIERS, PRISONNIERS.

HENRIETTE, *s'élançant au devant de Latude.*

Enfin!... (*S'arrêtant tout à coup, et se tournant vers Malesherbes, après avoir bien examiné le prisonnier.*) O mon Dieu, ce n'est pas lui!

LATUDE, *d'une voix faible.*

Où me conduisez-vous ? est-ce à la mort cette fois? je vous en remercierai.

MALESHERBES.

Dans quel état, grand Dieu !

SAINT-LUC ET LES PRISONNIERS.

C'est le père Jédor !

LENOIR, *à Malesherbes.*

Vous voyez, ils le reconnaissent.

MALESHERBES, *à Latude.*

Approchez, mon ami.

LATUDE.

Qui êtes-vous, Monsieur ? Oh! j'ai subi toutes les tortures, tous les supplices ; laissez-moi mourir en paix.

LENOIR.

Vous l'entendez? Saint-Marc.

MALESHERBES.

Un moment : est-il vrai que vous vous appelez Jédor ?

LATUDE.

Moi !...

MALESHERBES.

Oh! répondez sans crainte.

LATUDE.

Eh ! Monsieur, ce n'est pas la crainte qui me ferme la bouche, c'est le désespoir... A d'autres qu'à vous, j'ai dit mon nom et mes malheurs, ils me plaignaient; mais le lendemain, on resserrait mes chaînes ; on me punissait d'avoir inspiré la pitié... Si je parle, (*Avec joie.*) ah ! si je parle, ils me tueront, peut-être... mais du moins je ne rentrerai plus dans cet affreux cachot... Oui, à vous, Monsieur; à vous tous, je dirai mon nom ; je ne suis ni Daury, ni Jédor, je suis Latude ; et voilà mes bourreaux.

HENRIETTE, *s'élançant au cou de Latude.*

Oh! je savais bien, moi, qu'il était ici. Latude... mon ami... tu es sauvé... Oh! mon Dieu! mon Dieu ! j'en deviendrai folle.

LATUDE, *éperdu.*

Mais c'est impossible! Henriette !...

HENRIETTE.

Oui, Henriette! cher Latude, M. de Malesherbes t'apporte la liberté.

LATUDE.

M. de Malesherbes!... c'est un Dieu pour moi. *(Il tombe aux genoux de M. de Malesherbes.)* Henriette, M. de Malesherbes, la liberté! oh! mon Dieu!... ne me laissez pas mourir à présent....

(Il tombe presque évanoui; on l'entoure, Henriette est à genoux devant lui.)

HENRIETTE.

Mon ami!...

MALESHERBES, *à Lenoir.*

Monsieur, voici l'ordre de mettre en liberté sur-le-champ, M. de Latude. Plus tard vous aurez à rendre compte de tout ce qu'il a souffert.

LENOIR.

A qui donc?

MALESHERBES.

Au roi d'abord, puis à la postérité, qui ne séparera plus le nom des persécuteurs de celui de la victime.

DALÈGRE, *accourant par le fond, et saisissant Lenoir au collet.*

De par le roi! je vous arrête!...

(Le rideau baisse aux acclamations de tous les prisonniers.)

FIN DE LATUDE.

DERNIÈRES

RÉFLEXIONS DE L'AUTEUR

SUR LE MÉLODRAME.

Depuis un siècle et demi, Molière, Regnard et Destouches, pour la comédie; Corneille, Racine, Crébillon et Voltaire, pour la tragédie, avaient produit des chefs-d'œuvre. Depuis, à quelques exceptions près, on n'avait fait que glaner. Tout était dit, tout était fait.

Il fallait donc inventer un nouveau théâtre.

C'est avec des idées religieuses et providentielles; c'est avec des sentiments moraux que je me suis lancé dans la carrière épineuse du théâtre.

J'ai étudié les ouvrages de Mercier et de Sedaine; j'ai compris que, pour réussir au théâtre, il fallait d'abord et avant tout, faire choix d'un sujet dramatique et moral; qu'il fallait ensuite un dialogue naturel, un style simple et vrai, des sentiments délicats, de la probité, du cœur, le mélange heureux de la gaîté unie à l'intérêt, de la sensibilité, la juste récompense de la vertu et la punition du crime, enfin tout ce qui manque à nos modernes si orgueilleux

et si pauvres de cœur, d'âme et de sentiment. J'ai dit *pauvres*, seulement dans le sens où j'entends le théâtre: car pour eux, les phrases sont tout. Tous les personnages modernes sont fondus dans le même moule ; jamais de naturel ou de gaîté: le ministre et le paysan, le soldat et l'orateur ne font qu'un. Il me semble entendre toujours et incessamment, un professeur de rhétorique; son style est exact, souvent trop abondant et fleuri; mais son langage est le même partout. Or ce n'est point là le théâtre, qui n'est autre, selon moi, qu'une représentation exacte et véridique de la nature. A toutes ces qualités essentielles, je joins l'esprit d'ordre si nécessaire en toute affaire, puis le goût et la sévérité qui doivent régner dans les répétitions et qui deviennent un élément de succès presque certain quand on sait en faire un bon usage.

Je soutiens que l'entente de ce que l'on appelle la mise en scène, suffit pour faire éviter les écueils si dangereux dans ce métier difficile et scabreux.

J'insiste et je dis que l'auteur dramatique ne saurait être trop docile aux répétitions, pour châtier son style (théâtralement parlant) et pour faire la guerre aux mots; car j'ai remarqué constamment, pendant quarante ans, que c'est aux mots plutôt qu'aux choses que le public s'attache. J'ai vu souvent réussir, sans conteste, le premier jour, des ouvrages plus qu'insignifiants, qui mouraient ensuite d'inanition à la quatrième représentation; tandis que d'autres très-hasardés et sifflés à la première, faisaient fureur pen-

dant des mois de suite, quand on avait fait les corrections convenables.

Voilà ce que j'appelle l'école de Sedaine perfectionnée, et hors de laquelle les succès sont éphémères et sans aucun fruit.

Il faut que l'auteur dramatique sache mettre lui-même sa pièce en scène. Ceci est de la plus haute importance. D'abord c'est le seul moyen de faire à propos des corrections utiles, puis de rendre les acteurs aussi bons qu'il est possible de l'obtenir de leur capacité et surtout de leur obéissance; or c'est un point difficile. La première chose à exiger de ces mêmes comédiens, c'est de les obliger à savoir parfaitement leurs rôles; et, par le temps qui court, c'est chose presque impossible, car il y a aujourd'hui très-peu de directeurs et de régisseurs qui sachent leur métier. Grâce à l'égalité et au progrès, personne n'obéit; chacun croit savoir sans avoir appris. La supériorité est partout; mais où est l'expérience ? où est l'art? où est le goût? où se trouvent-ils? De part et d'autre, on court après l'argent, on en veut à tout prix et beaucoup. Mais il ne suffit pas seulement d'obtenir un privilége. Pour connaître le théâtre, il faut savoir gouverner des comédiens, des artistes, étudier le moral et le matériel d'une exploitation de ce genre. C'est une étude fort longue dont très-peu d'hommes sont capables. Aussi, voit-on tous les jours de prétendus directeurs faire faillite et compromettre la fortune qu'ils n'ont pas et qu'ils ont empruntée à des amis trop confiants.

Sans doute j'ai été redevable de la moitié de mes succès au soin minutieux et sévère avec lequel j'ai constamment présidé aux répétitions; mais j'ai encore eu l'avantage de composer seul toutes mes pièces : il en résulte un ensemble que l'on ne peut obtenir de plusieurs collaborateurs séparés et souvent éloignés l'un de l'autre par de grandes distances. Il ne faut qu'une seule et même pensée dans la composition, dans la confection et dans l'exécution complète d'un ouvrage de théâtre.

Jadis on travaillait en conscience, on mettait de l'amour-propre et de l'honneur à devenir créateur et propriétaire d'une œuvre quelconque ; mais, de nos jours, la rage des écus a établi ces collaborations fâcheuses qui produisent tant d'ouvrages insolites, décousus et vicieux.

Si j'en excepte *Charles le Téméraire* et *la Fille de l'Éxilé*, j'ai respecté dans mes drames les trois unités autant qu'il m'a été possible. J'ai toujours pensé qu'il fallait unité complète dans le travail complet d'une œuvre dramatique.

Mais c'est seulement dans la tragédie et dans la comédie à caractère, que toutes trois sont scrupuleusement observées. Dans la comédie d'intrigue, dans le drame et dans l'opéra comique, on se contente en général des deux unités d'action et de temps. Celle de lieu est triste et monotone, et presque toujours invraisemblable ; on s'en est abstenu depuis longtemps.

Sedaine se contentait des deux premières, et je

n'ai jamais eu la prétention de faire mieux que lui ; je n'ai voulu jamais que l'imiter.

Une pièce de théâtre ne peut être bien pensée, bien faite, bien dialoguée, bien répétée, bien jouée que sous les auspices et par les soins d'un seul homme ayant le même goût, le même jugement, le même esprit, le même cœur et la même opinion.

Pendant trente ans, j'ai travaillé seul ; aussi mes ouvrages ont-il généralement réussi. Depuis 1830 seulement, j'ai été forcé par les habitudes nouvelles de m'associer contre mon gré avec quelques confrères. Qu'en est-il résulté ? des succès pâles. Ce n'est plus la pensée d'un seul, ce n'est plus un seul jet, tout est en désaccord.

Ce que je dis des unités, je l'exige aussi au nom du bon goût : c'est que toute pièce soit coupée en actes et non pas en tableaux. Le contraire atteste la médiocrité, la paresse, l'impéritie, l'absence de la raison, l'impossibilité de produire : je n'en fais un crime à personne, car tout le monde n'est pas appelé à devenir auteur dramatique, quoique chaque jour on dise le contraire.

J'en dis autant de tous les sujets composés aujourd'hui pour le théâtre. Jadis on choisissait seulement ce qui était bon ; mais dans les drames modernes, on ne trouve que des crimes monstrueux qui révoltent la morale et la pudeur. Toujours et partout l'adultère, le viol, l'inceste, le parricide, la prostitution, les vices les plus éhontés, plus sales, plus dégoutants

l'un que l'autre. Qu'en est-il résulté ? Que les mères de famille ont déserté les spectacles où les jeunes filles ne pouvaient plus se présenter sans scandale et sans danger. Malheureusement il existe à Paris une immense quantité de femmes galantes et libertines qui ont suffi pour accréditer ce genre sale et obscène, et faire obtenir un grand nombre de représentations à des pièces que repoussaient le goût et la morale. Mais la bonne société s'est retirée peu à peu des lieux publics; elle s'est créé d'autres habitudes intimes. Encore quelques années, et tous les théâtres des départements auront péri sans retour. Il est impossible qu'ils se soutiennent. Les mauvaises pièces, les mauvais comédiens, l'absence de bonnes traditions, les prix excessifs des appointements, et le défaut de bons directeurs ont rendu ces exploitations impossibles.

J'ai vu, pendant plus de trente ans, toute la France accourir aux représentations multipliées de mes ouvrages. Hommes, femmes, enfants, riches et pauvres, tous venaient rire et pleurer aux mélodrames bien faits. Hélas ! ce temps est passé. Le théâtre est abandonné pour toujours. Grâce au progrès, on a privé la société d'un grand plaisir bien innocent et que l'on ne retrouvera plus. Tous les estomacs ne peuvent pas supporter l'acide sulfurique.

Depuis dix ans, on a donc produit un très-grand nombre de pièces romantiques, c'est-à-dire, mauvaises, dangereuses, immorales, dépourvues d'intérêt et de vérité. Hé bien ! au plus fort de ce mauvais

genre, j'ai composé *Latude* avec le même goût, les mêmes idées et les mêmes principes qui m'ont dirigé pendant plus de trente ans. Cette pièce a obtenu le même succès que les anciennes. Toute la France y a couru comme jadis au *Chien de Montargis*, aux *Ruines de Babylone*, à la *Fille de l'Exilé*, etc., etc. Pourquoi donc les auteurs d'aujourd'hui ne font-ils pas comme moi ? pourquoi leurs pièces ne ressemblent-elles pas aux miennes ? C'est qu'ils n'ont rien de semblable à moi, ni les idées, ni le dialogue, ni la manière de faire un plan; c'est qu'ils n'ont ni mon cœur, ni ma sensibilité, ni ma conscience. Ce n'est donc pas moi qui ai établi le genre romantique.

Je le demande maintenant avec assurance, ce que l'on a fait depuis et même avant 1830, est-il semblable à ce que j'ai produit pendant les trente années précédentes ?

Il est très-pénible pour moi, malade et presque aveugle, de m'être trouvé dans la nécessité de toucher cette corde brûlante. Mais on m'y a forcé. La question est là. Les faits sont là. Je laisse au public impartial le soin de me juger.

QUELQUES

RÉFLEXIONS INÉDITES DE SEDAINE

SUR L'OPÉRA COMIQUE (1).

Je vais, mon ami, babiller sur ce qui me regarde, plus longtemps peut-être que vous ne voudriez ; mais vous tirerez de ce que je vous écris tout ce qu'il vous plaira ; j'entre en matière.

1754. — Un des jours de l'année 1754, quelqu'un frappa chez moi ; j'ouvris. La personne entra avec un visage riant et me dit : je suis Monet, directeur de l'Opéra-Comique. — Que puis-je faire pour votre service? — Rien, Monsieur, que me procurer le bonheur de vous voir, de voir un grand homme qui a fait la *Tentation de saint Antoine*, la *Chanson de*

(1) Sedaine mourut en 1797, laissant sa femme et six enfants dans un état voisin de l'indigence. Pendant ma courte administration à l'Opéra-Comique, j'ai été assez heureux pour découvrir une de ses filles et lui faire accorder sur la caisse du théâtre une pension de 1,200 francs dont elle continue à jouir. Ce fut à cette occasion qu'elle voulut bien m'offrir quelques autographes plus ou moins curieux, et un manuscrit de son père, que je livre aujourd'hui à l'impression. *(Note de l'auteur.)*

Babet, l'*Epître à mon habit*, et de vous prier d'accepter vos entrées à mon spectacle. — Je m'en garderai bien ; je sais qu'on n'offre rien pour rien, et vous espèreriez de moi quelque opéra comique, ce que vous pouvez être sûr que je ne ferai pas. Je fais des maisons (1), et puis voilà tout; je m'entendrai toujours à cela. Vous avez lu dans ma préface que je suis maçon pour vivre, et poëte pour rire. — Ah! Monsieur, à Dieu ne plaise, que je vous demande jamais de faire pour moi quelque ouvrage; si je vous offre vos entrées, c'est au même titre que je les donne aux échevins et aux grands artistes. — Monsieur, comme je ne suis ni échevin, ni grand artiste, permettez-moi de ne les pas accepter. — Promettez-moi du moins, lorsque vous viendrez à la foire, que vous me procurerez le bonheur, le suprême bonheur de vous voir. — Avec plaisir.

Le voilà parti. Il m'écrit plusieurs lettres. — Enfin, j'y vais un jour, et le coquin me fit accepter ses faveurs.

1756. — Pendant deux ans, j'allai très-peu à ce spectacle; il me priait de ne point payer. Pendant la foire St.-Laurent de 1756, je vois entrer chez moi l'agréable Monet. — Monsieur, je suis au désespoir, et si vous ne me tirez pas de la situation où je me trouve, je suis un homme perdu. — Quoi donc? — Vadé me quitte, ne veut plus rien faire pour moi; ainsi, je suis forcé de vendre mon fonds; mais comme je n'ai aucun ouvrage

(1) Sedaine était architecte.

pour en soutenir le crédit, je le vendrai moitié moins: si vous vouliez me faire un opéra comique, il réussirait sans doute; alors, je vendrais mon privilége comme il faut, et cela me ferait des rentes pour le reste de mes jours. — Mais je n'ai pas le temps. — Mais, Monsieur, le soir, en rentrant. —L'idée seule de mettre au net.... — Envoyez-moi vos brouillons, je les ferai copier. — Eh bien, soit, s'il me vient une idée, je la remplirai. — Ah! elle vous viendra. — Je lui fis le *Diable à quatre*, d'après une pièce anglaise; j'envoie mes brouillons, on les copie; il fait parodier de mes paroles quelques ariettes italiennes par Baurans, auteur de la traduction de la *Servante maîtresse*, et je fus étonné lorsque j'appris qu'on était prêt à jouer cette pièce avant que je l'eusse finie; car le *Diable à quatre* n'a jamais eu de fin. La pièce réussit. On ignorait qui en était l'auteur; c'était mon marché. Monet vendit son fonds, et je me crus quitte du théâtre pour le reste de mes jours; mais j'avais compté sans *Monet et Corbie*: j'avais cependant donné aux Italiens, en 1758, une petite pièce intitulée *Anacréon*, que j'avais faite pour une fête d'amis donnée à Gerbelet, et dans laquelle Chassé faisait le rôle d'Anacréon. Elle n'eut aucun succès aux Italiens; mais elle avait rempli mon but, qui était de me soulager du paiement des entrées que mon peu de fortune me rendait pesant, et j'en profitai.

1759. — En 1759, j'eus la visite du sieur Corbie,

comme j'avais eu celle de Monet. — Monsieur, me dit-il, j'ai acheté le fonds de l'Opéra-Comique extrêmement cher ; mais nous espérons, mes associés et moi, que vous aurez pour nous les mêmes bontés que vous avez eues pour notre prédécesseur. — Non, Monsieur, je ne veux plus rien faire pour le spectacle. Cependant, si quelque chose m'excitait, ce serait le plaisir d'essayer de mettre toute une scène en musique, scène qui serait composée de plusieurs interlocuteurs mis en actions. — Ah ! Monsieur, la grande, la belle idée ! — Mais, je ne connais aucun musicien, encore moins des musiciens en état d'exécuter mon projet ? — Des musiciens, Monsieur ! je vous amènerai MM. Monsigny, Duny, Gavinice, Philidor. — Ah ! dis-je, MM. Monsigny, Duny sont, je crois, des étrangers ; il faut employer des Français. Gavinice joue trop bien du violon pour être profond compositeur. Est-ce que M. Philidor fait autre chose que jouer aux échecs ? — Sans doute, c'est un grand musicien. — Amenez-le-moi. — M. Philidor vient, je lui propose de mettre en musique le morceau de *Blaise le savetier : cet air interdit me dit, coquine...* Je lui explique la situation, et je lui promets le reste de l'ouvrage lorsqu'il m'aura fait entendre ce morceau. Je l'entendis huit jours après, et mon instinct le trouva très-bon. Alors, je lui remis en main les autres scènes ; il s'en est très-bien tiré. La scène des *Huissiers* a fait faire un pas de plus à ce genre déjà ébau-

ché par le *Peintre amoureux de son modèle,* donné en 1757; car les *Troqueurs* de Vadé, donnés en 1754, n'étaient qu'un essai.

La même année, 1759, à la foire St.-Laurent, les directeurs me représentèrent qu'ils n'avaient rien pour finir leur foire; je leur proposai *l'Huître et les Plaideurs,* qui fut faite paroles et musique, apprise et jouée en quatorze jours. Cet ouvrage finit la foire, et on ne l'a pas donné depuis. C'était cependant un intermède assez comique, à qui on ne reprochait que d'être trop court. M. Philidor, peut-être trop sévère, ne fut pas content de la musique, et ne la fit pas graver. Il n'en est resté qu'un duo parodié dans le *Tonnelier,* dont la musique et les paroles ont été faites, dit-on, par M. Audinot.

1760.—En 1760, j'ai fait les *Troqueurs dupés,* pour tâcher de rendre service au sieur Sodi, musicien. J'eus l'attention de parodier dans cet opéra tous les morceaux de musique qu'il avait faits. Cet ouvrage ne réussit pas, et je crois à présent qu'il ne méritait pas de réussir, quant aux paroles. Il n'est pas imprimé.

1761.—En 1761, je donnai à la foire St.-Laurent l'opéra comique du *Jardinier et son seigneur;* la musique est de M. Philidor. Cet ouvrage eut sur le théâtre de la foire un succès qu'il n'a jamais eu et ne peut avoir sur le théâtre Italien; la dignité des actrices ne leur permettant pas de jouer comme il le faut les rôles des deux demoiselles qui y sont en scène.

A l'Opéra-Comique, la demoiselle Arnoud me demanda dans quel genre je désirais qu'elle jouât ce rôle? Comme chez vous, Mademoiselle.—Oh! me dit-elle, je suis au fait, et elle le joua bien. — C'est un grand malheur pour un spectacle lorsque les acteurs voient leur personne au lieu de voir leur rôle.

Je fis représenter, la même année 1761, *On en s'avise jamais de tout*. J'avais donné à faire à M. Philidor, *Le Roi et le Fermier*. J'appris indirectement qu'il m'amusait et faisait en place le *Maréchal*, qu'il préférait. M. Monsigny m'avait prié de lui donner quelqu'ouvrage, et ma bonne fortune voulut que je le chargeasse de faire : *On ne s'avise jamais de tout* : Le succès de cet ouvrage fut prodigieux, paroles et musique, et devint la cause de l'union de l'Opéra-Comique à la Comédie italienne, qui alors ne faisait pas même ses frais. Ils avaient cependant pour auteur Favart, et pour acteur Caillot; mais un spectacle dirigé par ses propres acteurs, ne soutiendra jamais la concurrence contre un spectacle conduit par un directeur, maître chez lui et intelligent. D'après les éloges donnés à *On ne s'avise jamais de tout*, on voulut le donner sur le théâtre de la cour; mais comment dégrader le théâtre royal au point d'y recevoir des acteurs forains? Pour obvier à ce malheur, on s'avisa de faire jouer la pièce par les acteurs de la Comédie Italienne, et l'opéra réussit. Je n'ai jamais rien vu, ni entendu de plus ridicule; malgré les répétitions sur le petit théâtre de la rue St.-Nicaise, présidées par le

maréchal de Richelieu, premier gentilhomme en exercice, et dirigées par moi; malgré tout l'art de ces messieurs, l'arrivée de Gelin, de Rochard, et toute l'attention du grand orchestre de l'Opéra, cela parut à la cour ce que cela était, détestable. Enfin, ce changement qui occupa le conseil jusqu'à en fatiguer le feu Roi, ce grand changement fut opéré en 1761. On fit entrer à la Comédie Italienne les cinq acteurs qui jouaient dans *On ne s'avise jamais de tout :* les demoiselles Nacelle et Deschamps, et les sieurs Clairval, la Ruelle et Audinot.

1762.—En 1762, dans le *Roi et le fermier*, j'effectuai ce que j'avais cru impossible, d'élever le ton de ce genre et de mettre même un roi sur la scène dans un ouvrage en trois actes qui occupat la scène aussi longtemps qu'une pièce en cinq actes au Théâtre Français. Philidor, après avoir gardé cet ouvrage très-longtemps, me l'avait rendu, en me disant qu'il le croyait infaisable. Il y a tout lieu de croire que quelqu'un l'avait dissuadé de le mettre en musique. Je priai M. Monsigny de le tenter; il n'hésita pas, et fit la musique telle qu'elle est, et en très-peu de temps. M. Favard, qui avait bien voulu se charger de le lire aux Italiens, me fit attendre si longtemps pour cela, que j'allai retirer le manuscrit de ses mains et le lire moi-même. Je n'ai su que depuis les minutieuses raisons de ce retard. Enfin, le *Roi et le fermier* fut donné : Melle Nacelle avait commencé à apprendre le rôle de *Jenny ;* mais

elle mourut avant la représentation, et ce fut Mme La Ruette, qui prit ce rôle. La musique et le sieur Caillot donnèrent à cet ouvrage un très-grand succès. Il devait en première représentation être donné à la cour; mais les fausses interprétations données au titre et à quelques scènes, en empêchèrent.

1764.—En 1764, parut *Rose et Colas*, dont la musique est de M. Monsigny. Jamais ouvrage ne fut reçu avec autant d'indifférence. Ce qui peut-être y contribua dans les sociétés élevées, c'est que M. le duc de Fronsac nous demanda, pour la fête de son mariage, la première représentation de cet ouvrage. Je lui confiai le manuscrit, et ce que j'avais dit à M. Monsigny arriva. — Notre intérêt, lui dis-je, est que le public en ait la première représentation et non M. le duc; nos gens de qualité vont lire ce manuscrit, le trouveront détestable, et nous le rendront sans l'employer; ce qui fut. Mais le mal qu'ils en dirent, toujours à l'oreille, avait prévenu les hautes sociétés.

Enfin, *Rose et Colas*, qui ne fut goûté qu'à la septième représentation, est resté au théâtre et, depuis quatorze ans, passe pour un ouvrage fort agréable. Le feu Roi disait: « Qu'on me donne de semblables opéras comiques, et ils me plairont.»

Par complaisance pour M. de la Borde, excellent artiste en musique et mon ami, je fis, en 1764, *L'anneau perdu et retrouvé*: c'était une pièce refondue des *Deux coupes*. Elle me donna d'autant plus de peine,

que le compositeur de musique occupé ailleurs, ne suivit pas avec soin les acteurs et les répétitions, et me laissa dans le sot embarras d'une querelle avec un musicien qui prétendait avoir des droits sur cet ouvrage. Je le retirai, et il n'a pas paru depuis. Cependant, il y a une situation assez neuve, du mouvement et de la gaîté.

1765. — En 1765, m'étant trouvé à la première représentation des *Philosophes*, (mauvais et méchant ouvrage en trois actes) je fus indigné de la manière dont étaient traités d'honnêtes hommes de lettres que je ne connaissais que par leurs écrits. Pour réconcilier le public avec l'idée du mot philosophe, que cette satyre pouvait dégrader, je composai le *Philosophe sans le savoir*. Dans ce même temps, un grand seigneur se battit en duel, sur le chemin de Sèvres : son père attendait dans son hôtel la nouvelle de l'issue du combat, et avait ordonné qu'on se contentât de frapper à la porte cochère trois coups, si son fils était mort ; c'est ce qui m'a donné l'idée de ceux que j'ai employés dans cette pièce.

Jamais ouvrage n'avait eu autant de peine que celui-ci à paraître sur la scène : je fus un an entier à en obtenir la permission. On disait que le titre de la pièce était *Le Duel*, et qu'elle en était l'apologie. Les préventions contre cet ouvrage étaient si fortes, que jamais je n'aurais obtenu la permission de le faire paraître, si le lieutenant de police et le procureur du

Roi ne s'étaient transportés à une répétition donnée pour faire entendre l'ouvrage afin qu'ils en pussent juger. La permission fut enfin accordée. C'est le seul ouvrage mis au théâtre où le mot d'*amour* ne soit pas même prononcé. Il est resté sur le répertoire de la comédie, et depuis 1765 qu'il fut donné jusqu'en cette année 1778, il fait toujours la même impression.

1766. — La même raison qui m'avait fait donner *Anacréon* aux Italiens, me fit composer pour l'Opéra, *Aline* ou *la Reine de Golconde*, d'après un petit conte qui parut alors de la composition de M. le chevalier de Boufflers. M. Monsigny mit cet ouvrage en musique, et j'obtins ce que je désirais, mes entrées à l'Opéra ; car de la gloire pour le poëte, fût-il Quinault, il n'en peut espérer qu'après sa mort. J'étais cependant satisfait d'avoir fait un poëme qui remplissait tout le spectacle avec deux acteurs seulement, et les personnages étant Français, sans baguette, sans féerie, nulle magie, point de combats, ni dieux, ni diables ; et, cependant, il fit plaisir. Depuis 1766, il a été repris plusieurs fois, et joué à la cour pour des fêtes de mariage. Cela me procura l'unique et singulier honneur, d'avoir le même jour occupé les trois théâtres par de grandes pièces : *Aline* à l'Opéra, *le Philosophe* aux Français, et *le Roi et le fermier* aux Italiens.

1768. — En 1768, pour une petite fête à Auteuil, chez M. Bertin, je fis la petite pièce *des Sabots*. Duny

en a fait la musique, laquelle est bien analogue au genre. Ce petit ouvrage avait été ébauché par M. Cazotte, auteur de *Richardet*; mais je n'ai conservé de son ouvrage que l'idée et la première ariette. On le donne quelquefois aux Italiens, et elle n'y déplaît pas.

Dans la même année 1768, j'ai donné aux Français *la Gageure imprévue*, pièce en un acte et en prose. A l'exception du profit de onze réprésentations, j'ai abandonné ce qu'elle rapporterait pour contribuer à l'érection d'un buste en marbre du premier auteur comique de l'Univers, et peut-être du seul philosophe du siècle de Louis XIV. On donne quelquefois *la Gageure imprévue*, et je crois que c'est un ouvrage resté au théâtre.

1769.—En cette année 1769, je donnai *le Déserteur*, pièce restée au théâtre de la Comédie Italienne ; la musique est de M. Monsigny.

1770.— J'ai fait, en 1770, la petite pastorale de *Thémire*, pour une fête à Auteuil, chez M. Bertin ; mais c'est un grand hasard lorsque les ouvrages faits pour la société, réussissent devant le public assemblé. La musique de Duny peut être faible. Peut-être a-t-il dit de ce petit poëme, ce que je dis ici de sa musique. Elle est son dernier ouvrage.

1772.—*Le Faucon* autre ouvrage destiné pour une société très-élevée, fut donné en 1772. La musique est de M. Monsigny. Il devait être joué par M. le duc d'Orléans et sa société particulière. Je ne peux rien dire de

ouvrage; il n'a été donné que cinq fois et n'a jamais été su : et comme mes ouvrages, à l'exception de *On ne s'avise jamais de tout*, n'ont jamais eu quelque succès qu'à la septième ou huitième représentation, je l'attendrai pour en juger. Sur le théâtre de Bruxelles, cette pièce a eu un très-grand succès.

Enfin, après quatre ans d'impatience, je vois représenter *le Déserteur*. Il y a peu d'ouvrage dont on ait dit autant de mal, et qui, depuis neuf ans, se soit soutenu avec autant d'avantage. La retraite de M. Caillot lui a fait un tort irréparable.

Le public a voulu à toute force que j'aie fait imprimer dans la préface de cette pièce, qu'elle aurait certainement cinquante représentations, dans la même année : assertion que je n'ai jamais écrite.

J'y ai vu, à une représentation, un effet bien étonnant de ce que peut sur nos sens un accent très-juste et très-passionné : Madame la Ruette, au troisème acte, dans la prison, jeta un cri si touchant et si vrai, qu'il fut redit du même ton par une femme qui était à l'amphithéâtre. Ce même cri d'effroi fut répété en plusieurs endroits de la salle par d'autres femmes, et communiqua une terreur universelle. Tout le monde s'agita, se leva; une grande partie s'enfuit jusque dans la rue, et du parterre même, et la pièce finit là. J'étais présent, et malgré toutes mes perquisitions, je n'ai pu attribuer à une autre cause, un mouvement aussi subit et aussi extraordinaire que celui-là. Dans une

armée, les terreurs paniques n'arrivent pas autrement.

1773.—Je fis représenter, en 1773, *le Magnifique* en trois actes; la musique est de M. Grétry. Quelque sujet que j'eusse d'être content de mon association avec M. Monsigny, comme il avait entre ses mains deux opéras de moi, qu'il ne finissait pas, je crus pouvoir prier M. Grétry de faire cette pièce. Il voulut bien s'en charger. Elle n'a jamais eu le succès qu'elle peut avoir; mes ouvrages demandent à être joués une douzaine de fois au moins, pour y mettre l'ensemble, et dès les premières représentations, la faible santé de M. la Ruette en a fait supprimer le divertissement de la fin, nécessaire cependant au dénoûment, et au complément du caractère du *Magnifique*. Dès la cinquième représentation, presque tous les rôles ont été doublés, ce qui enlève toute la tradition des répétitions. La scène *de la rose* a plu universellement; cet ouvrage est resté au théâtre.

1775.—En 1775, le désir d'essayer de mettre au théâtre trois scènes à la fois en trois lieux différents, m'a fait hasarder *les Femmes vengées*. La pudeur de nos dames s'effaroucha d'abord de voir représenter un sujet tiré des *Rhémois*, et ne virent la pièce qu'à travers le conte. Elles paraissent cependant s'être réconciliées avec cet ouvrage, et le regardent jouer sans le secours de l'éventail.

La musique est de M. Philidor. J'avais fait cette

pièce en prose pour M. le comte de Maillebois, avec lequel j'ai eu le plaisir de la jouer à Maillebois; et huit ans après, je l'ai mise en vers telle qu'elle est, afin que les acteurs y missent de leurs compositions le moins qu'il leur serait possible.

Un acte de complaisance pour la recommandation de feu M. Trudaine, m'a fait métamorphoser en opéra comique la petite comédie du *Mort-marié,* que l'on joue avec succès sur les théâtres des provinces.

M. Bianki l'a mise en musique que je crois bonne. Cet ouvrage n'a eu que les disgrâces ordinaires à une première représentation. Il ne fut cependant point interrompu et alla jusqu'à la fin. La deuxième représentation fût annoncée et affichée; et, ce qui n'est jamais arrivé qu'à moi et à M. Bianki, nous n'avons pu obtenir qu'il fût donné une seconde fois. Nous avons fait louer des loges, nous avons employé des amis et des sollicitations. Je n'ai jamais rien demandé que cela aux comédiens Italiens, et je n'ai pu l'obtenir.

1778.— Le 24 novembre 1778, j'ai fait représenter *Félix* ou *l'Enfant trouvé,* en trois actes, mis en musique par M. Monsigny. Comme cet ouvrage n'a eu encore que cinq représentations, je n'en peux rien dire. J'ajouterai seulement que je n'ai jamais mis autant d'attention dans la texture et dans le style d'aucun ouvrage, et que M. Monsigny y a fait de la musique charmante. Je crois qu'on va le reprendre bientôt; le jugement alors en sera fixé.

J'ai à présent entre les mains de M. Monsigny, depuis quatorze ans, deux opéras; il vient d'en finir un, il y a quelques jours, et l'autre est fait presque en entier.

M. Grétry me fait un opéra comique en quatre actes, intitulé *Aucassin* et *Nicollette;* pris d'un fabliau de M. le comte de Sainte-Palaye, et que j'ai fait pour obliger cet homme respectable.

M. Philidor a depuis un an, dans les mains, un opéra intitulé *Protogène ;* mais il ne le fera pas plus qu'il n'a fait *le Roi et le fermier.*

J'ai lu aux Français une pièce en cinq actes qui a été reçue il y a six ans, intitulée *Marcel et Maillard.* Elle a été mise trois fois à l'étude, et trois fois arrêtée. Enfin, toutes les difficultés étant levées, M. le garde des sceaux, que la représentation des ouvrages ne regarde point, s'y est cependant opposé. Il a même défendu que l'ouvrage fût imprimé, sans donner d'autre raison que celle des Polonais : *Veto.*

J'ai un autre ouvrage, comédie en cinq actes, qui m'a été demandée par une puissance du Nord, pour la faire représenter sur son théâtre, et je pense que M. de Miroménil ne s'y opposera pas.

Je crois aussi que ces six ouvrages ne paraîtront sur la scène que quand j'en serai sorti tout-à-fait ; mais j'en suis tout consolé.

Voilà, mon ami, tout ce que j'ai pu faire pour seconder vos vues : prenez de tout ce fatras d'écriture, ce qui vous convient. Si vous pouviez me renvoyer

ceci, vous me feriez plaisir ; il y a des choses que je ne veux pas oublier.

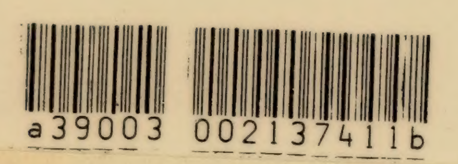
Acceptez mes ouvrages, vous prendrez de mes chansons celles qui vous conviendront. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Sedaine.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME QUATRIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIIÈME.


a39003 002137411b

